This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Per.

LA BIGARURE
OU
MESLANCE

CURIEUX, INSTRUCTIF ET AMUSANT

DE NOUVELLES, DE CRITIQUE, DE MORALE, DE POESIES,

Et autres matiéres de Littérature, d'Evénements ſinguliers & extraordinaires, d'Avantures galantes, d'Hiſtoires Secrettes, & de pluſieurs autres Nouveautés amuſantes, avec des Réflexions Critiques ſur chaque Sujet.

Quidquid agunt homines, hujus farrago Libelli.
Et quando uberior Vitiorum copia ?
JUVENAL. Sat. I.

A LA HAYE
Se vend chez PIERRE GOSSE Junior, Libraire de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU &c. &c. &c.
M. D. CC. XLIX.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
28 MAY 1979
OF OXFORD
LIBRARY

N°. I.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

LETTRE

D'une Dame de Paris, à une Dame de ſes Amies.

VOus regrettez Paris, ma toute bonne & très chere Amie. Vos regrets n'ont rien qui m'étonne. Ma ſurpriſe ſeroit bien plus grande ſi vous n'aviez pas été ſenſible au changement que vous me marquez que vous avez éprouvé. Vous ſeriez effectivement la première à qui la choſe ſeroit arrivée.

MAIS ſi je prends à votre ſituation toute la part qu'y peut prendre la perſonne du monde qui vous eſt la plus affectionnée, permettez-moi de vous repréſenter ici que vous ne pouvez imputer cette eſpèce de diſgrace qu'à vous même. Un peu plus de déférence aux conſeils que je vous donnai, lorſque vous me communiquates le deſſein où vous étiez de quitter cette Ville, vous auroit épargné les chagrins que vous eſſuyez. D'un autre côté je ne ſerois pas privée d'une Amie que j'ai toûjours regardée comme une autre moi-même. Combien de fois ne vous ai-je pas prédit ce dont vous vous plaignez aujourdhui? Combien de fois ne vous ai-je pas dit

que, hors de Paris, il n'y avoit point d'agrément, point de joye, point de véritable plaiſir à eſpérer pour une aimable Femme dont cette Capitale eſt le véritable ſéjour. Mais vous ne voulutes point me croire alors. C'eſt néanmoins une Vérité ſi conſtante, qu'on pourroit la mettre au rang des Proverbes. Mille Femmes, dont malheureuſement vous augmentez le nombre, que la néceſſité de leurs affaires, ou leur exceſſive complaiſance pour leurs maris, oblige d'aller de tems en tems paſſer quelques mois dans la Province, en ſont la triſte épreuve. Or ſi l'on ſe déplait, ſi l'on meurt d'ennui parmi des Provinciaux *François*, que doit-on devenir avec des *Brabançons ?*

S'IL eſt permis de juger, comme l'on dit, de la piéce par l'échantillon, ceux de ces Meſſieurs que j'ai vus quelquefois ici m'ont fait entrevoir que leurs compatriotes, en général, doivent être très propres à inſpirer le dégoût du monde aux femmes mêmes qui y ſont le plus attachées. Le peu que vous m'en dites dans votre Lettre me fait connoitre que je ne me ſuis pas trompée dans le jugement que j'en ai porté. Mais une choſe qui m'a un peu ſurpriſe, c'eſt que vous n'y diſiez pas un ſeul mot des Dames de ce païs-là. Seroient-elles échappées à votre pénétration ? Je n'en crois rien. Nous ſommes toutes naturellement trop curieuſes, & trop clairvoyantes ſur le compte les unes des autres, pour ne pas bientôt nous connoître à fonds. Auſſi regarde-je votre ſilence ſur cet article comme une inadvertence dans laquelle j'eſpére que vous ne retomberez plus lorſque vous m'écrirez. Ce n'eſt même qu'à cette condition que je conſens de vous procurer, dans la ſituation où vous vous trouvez, tout le ſoulagement que je pourrai.

POUR diſſiper la triſteſſe & l'ennui que vous eſ-

eſſuyez, vous me priez de vous inſtruire, le plus régulièrement qu'il me ſera poſſible, de mille choſes curieuſes, jolies & amuſantes qui ſe paſſent tous les jours dans Paris, & dont on entend point parler dans votre Province.

Je ne ſçais, Ma toute bonne & chere Amie, ſi vous avez réfléchi ſur l'entendue de la commiſſion que vous me donnez; mais à la prendre à la lettre, c'eſt éxiger de moi des volumes : Or jugez s'il me ſera facile de vous contenter, ſurtout ſachant combien je ſuis naturellement pareſſeuſe. Autant que j'aime à babiller, autant ai-je de peine à me réſoudre à prendre la plume.... Mais de quoi la tendre Amitié ne nous rend elle pas capables? Moins ardente & moins vive, à la verité, mais beaucoup plus ſolide & plus conſtante que l'Amour, elle fait, comme lui, quelquefois des Miracles. C'en eſt ſans doute un grand que de m'engager à vous ſatisfaire; c'en ſera encore un bien plus extraordinaire ſi je m'en aquite avec la régularité que vous exigez. Au reſte, ſi l'Amitié me fait entrer, en votre conſidération, dans cette pénible carière, ne vous attendez de ma part ni à un ſtile fleuri, ni à des penſées brillantes & recherchées. Je ne vous écrirai que ce que j'apprendrai & dont la verité ſera conſtatée, à quoi je pourrai joindre quelques réfléxions, bonnes ou mauvaiſes, telles qu'elles ſe trouveront au bout de ma plume; en un mot, je ne prétends point qu'il m'en coute beaucoup plus de peine à vous écrire, qu'il ne m'en couteroit à cauſer avec vous; & je vous crois trop raiſonnable pour en exiger de moi davantage.

Une ſeconde condition que j'exige de vous, c'eſt que notre correſpondance demeure ſecrette. Si vous m'en demandez la raiſon, je vous répondrai que, quoique la Médiſance ſoit le plaiſir favori de notre Sexe, quoiqu'elle ſoit l'ame de tous

tes nos conversations, quoiqu'elle faſſe preſque l'unique occupation de notre vie, perſonne de nous ne veut cependant en être le ſujet, bien-que nous ne lui fournissions que trop de matière. Telle eſt la bizarerie & l'injuſtice du cœur humain! Il ne ſçauroit ſouffrir dans les autres ce dont il fait lui-même ſon plaiſir le plus délicieux. Nous avons toutes un penchant naturel, & même une paſſion violente à medire les unes des autres; & néanmoins il n'y a pas une ſeule de nous qui ne dévisageat la meilleure de ſes Amies, ſi elle ſçavoit que ſa langue s'exerce ſur ſon chapitre, comme la ſienne propre le fait ſur celui des autres. Jugez par-là quelle legion d'ennemies nous nous attirerions ſur les bras, & ce qui en arriveroit; car un ennemi femelle eſt mille fois plus terrible qu'un autre.

En vain nous prétendrions nous juſtifier en alléguant la verité autentique de faits contenus dans mes Lettres; nous aurions beau réclamer en notre faveur le Droit le Réprefailles, Droit fondé ſur la Nature & ſur l'Equité; nous n'y gagnerions rien. Chez les femmes tout le mal qu'on peut dire perſonnellement d'elles paſſe, dans leur eſprit, pour une Calomnie atroce, quelque vrai qu'il puiſſe être; mais dès qu'il s'agit des autres, les plus grandes impoſtures deviennent des véritez conſtantes ſur leſquelles il n'eſt pas-même permis en conſcience de ſe taire. Voilà, Ma bonne & chere Amie, notre portrait au naturel. Je ne le flatte point, comme vous voyez. N'en ſoyez point étonnée. Vous ſçavez que j'ai toujours haï le menſonge. Si je parlois autrement, ce ſeroit contre la Vérité.

A l'égard des Hommes, ils ſont ſans doute beaucoup moins à craindre pour nous. En effet, outre qu'ils aiment, pour la plûpart, à médire autant que nous, leur politeſſe, leur complai-

plaiſance, leur foibleſſe même pour notre Sexe nous mettent à couvert de tout reſſentiment de leur part. Ils ſçavent par une expérience journalière que nous aimons à babiller, qu'un ſecret nous péſe trop pour pouvoir le porter loin, que la Médiſance, ou pour adoucir le terme, l'eſprit Critique fut de tout tems notre partage; enfin nous les avons ſi bien mis ſur ce pied-là, qu'ils y ſont depuis long-tems accoutumez. Je pourrois même ajouter ici que ces trois défauts ſont comme autant de chaines qui les attachent à nous. N'eſt-ce pas, effectivement, ce qu'ils viennent chercher tous les jours auprès de nous dans nos Cercles, nos Aſſemblées, nos Promenades, aux Spectacles, en un mot dans tous les endroits où ils ſçavent nous trouver? La choſe eſt ſi vraye, qu'à ces défauts, auxquels il ont donné le beau nom de gentilleſſe d'eſprit, on n'a qu'à ſubſtituer dans nos entretiens la diſcretion, l'amour du prochain, & la prudence, on les verra auſſi tôt déſerter tous avec autant de précipitation & d'empreſſement, qu'ils en font paroître pour courir après nous. Auſſi ne craindrois-je nullement de les offenſer quand il arriveroit que mes Lettres tomberoient entre leurs mains. J'ai même aſſez bonne opinion d'eux & de moi, pour me flatter qu'ils les liroient avec quelque plaiſir; enfin j'oſe eſperer que ceux mêmes qui y trouveroient leur portrait, ou le récit de quelques-unes de leurs fredaines, ce qui ne manquera pas d'arriver, ſeroient aſſez complaiſants pour notre Sexe, & aſſez judicieux pour en rire comme les autres. A l'égard des Miſantropes, j'en ferai quitte pour eſſuyer de leur part ce reproche: *C'eſt une Femme*, diront-ils; *il faut qu'elle babille.* Hé bien, ſoit; en qualité de Femme je ſoutiendrai de mon mieux la plus belle de nos prérogatives, & je babillerai ſur le papier

 avec

avec vous, Ma toute bonne & chere Amie, ne pouvant le faire de vive voix; le tout pour vous amuſer & vous diſtraire un peu de votre chagrin, car c'eſt l'unique but que je me propoſe; Ce ſera à vous à me marquer ſi mes Lettres y réuſſiront.

POUR vous égayer, & commencer à vous prouver que mon intention eſt de vous tenir parole, je débuterai dans celle-ci par quelques nouvelles de notre Théatre pour lequel vous aviez une ſi grande paſſion lorſque vous demeuriez parmi nous, & que je ne crois pas encore entiérement éteinte. Vous ſçaurez donc que nos meilleurs Acteurs & nos Actrices, que vous connoiſſez, s'y diſtinguent plus que jamais par leurs talents qu'ils perfectionnent encore de plus en plus, au grand Contentement du Public qui ne compte pas payer trop cher le plaiſir qu'ils lui donnent pour l'argent qu'ils en reçoivent.

IL s'en faut de beaucoup qu'il ſoit auſſi content de nos Auteurs Dramatiques dont preſque toutes les Piéces ſont redevables du ſuccès, plus ou moins grand qu'elles ont, aux talents des gens dont je viens de vous parler. Je ne vous en donnerai point ici d'autre preuve que l'oubli dans lequel elles tombent, pour la plûpart, auſſitôt qu'elles deviennent publiques par l'Impreſſion. De huit ou dix piéces, paſſables, ou mauvaiſes, qui ont paru ſur notre Théatre depuis votre départ, & qui ont toutes été imprimées, à peine en connoit-on aujourd'hui les titres. *Catilina* même, oui, le grand, le fameux *Catilina*, cette Piéce qu'on nous a fait attendre, qu'on nous a pronée pendant trente ans, qu'on nous a enfin donnée cet hiver, & à laquelle nous avons applaudi ſans ſçavoir pourquoi; *Catilina*, dis-je, eſt déja auſſi vieux, & preſque auſſi ignoré que les plus vieilles Tragédies de *Rotrou*. A peine

a-t-elle

a-t-elle paru ſur le papier, c'eſt-à-dire, dépouillée de tous les agrémens que les Comédiens lui avoient prêtez, que tout Paris, après l'avoir lue, s'eſt écrié d'une voix unanime :

J'ai lu Catilina,
Hola !

Au reſte ce qui peut conſoler Monſieur *Crebillon* de la chute de ſa piéce, c'eſt que Monſieur de *Voltaire*, ſon Confrere, tant au Théatre, qu'à l'Académie, a beaucoup moins réuſſi encore dans ſa derniere Tragedie de *Semiramis*, la plus malheureuſe, d'autres diſent la plus mauvaiſe, de toutes ſes Productions. La chute promte & totale de cette piéce, qui n'a eu que très peu de repréſentations malgré deux Actes nouveaux qu'il a été obligé d'y refaire, mais plus encore la Parodie qu'on en avoit faite, & que les Comediens *Italiens* étoient ſur le point de repreſenter à *Fontainebleau* & à *Paris*, ont été extrêmement ſenſibles à ce Poëte. On pourra juger de ſon chagrin & de ſa douleur par la Lettre ſuivante qu'il écrivit ſur ce ſujet à la Reine, pour obtenir que la repréſentation de cette piéce fût deffendue. Cette Lettre eſt Anecdote, l'Auteur ayant eu grand ſoin de la tenir ſecrette à cauſe du peu d'honneur qu'elle lui fait. Ainſi elle ne peut que vous faire plaiſir.

LETTRE *de M. De* VOLTAIRE *à la* REINE.

MADAME,

„ Je me jette aux pieds de Votre Majeſté. Vous
„ n'aſſiſtez aux Spectacles que par condeſcendan-
„ ce pour Votre Auguſte rang ; & c'eſt un ſacrifice
„ que Votre vertu fait aux bienſéances du mon-
„ de. J'implore cette vertu même, & je la con-
„ jure avec la plus vive douleur, de ne pas ſouf-

„ frir que ces Spectacles ſoient deshonorez par
„ une Satire odieuſe qu'on veut faire contre
„ moi à *Fontainebleau*, ſous vos yeux.

„ La Tragedie de *Semiramis* eſt fondée, d'un
„ bout à l'autre, ſur la Morale la plus pure, &
„ par-là, du moins, elle peut s'attendre à Votre
„ protection.

„ Daignez conſidérer, MADAME, que je ſuis
„ Domeſtique du Roi & par conſéquent le Votre.
„ Mes Camarades, les Gentils-hommes Ordinaires
„ du Roi, dont pluſieurs ſont employez dans
„ les Cours étrangeres, & d'autres dans des
„ places très-honorables, m'obligeront à me de-
„ faire de ma Charge ſi j'eſſuye devant eux, &
„ devant toute la Famille Royale, un aviliſſe-
„ ment auſſi cruel. Je conjure V. M. par la
„ bonté & par la grandeur de ſon ame, & par
„ ſa piété, de ne pas me livrer ainſi à mes en-
„ nemis ouverts & cachez qui, après m'avoir
„ pourſuivi par les calomnies les plus atroces,
„ veulent me perdre par une flétriſſure publique.

„ Daignez enviſager, MADAME, que ces
„ Parodies Satiriques ont été deffendues à *Paris*
„ pendant pluſieurs années. Faut-il qu'on les
„ renouvelle pour moi ſeul ſous les yeux de Votre
„ Majeſté? Elle ne ſouffre pas la médiſance
„ dans ſon Cabinet, l'autoriſera-t-Elle devant
„ toute la Cour? Non, MADAME, Votre cœur eſt
„ trop juſte pour ne pas ſe laiſſer toucher par
„ mes prieres & par ma douleur; & pour faire
„ mourir de douleur & de honte un ancien Ser-
„ viteur, & le premier ſur qui ſont tombées
„ Vos bontez.

„ UN mot de Votre bouche, MADAME, à M. le
„ Duc de *Fleuri* & à Mr. de *Maurepas* ſufira pour
„ empêcher un ſcandale dont les ſuites me per-
„ droient. J'eſpere de Votre humanité, qu'elle
„ ſera touchée de mon état, & qu'aprés avoir

„ peint

„ peint la vertu, je ſerai protegé par elle. J'ai „ l'honneur d'être, &c.

ARROUET DE VOLTAIRE.

Que direz-vous de cette Lettre, Ma toute bonne & chere Amie? Je me perſuade que vous la trouverez des plus comiques, auſſi bien que la douleur & le déſeſpoir affecté du Poëte qui l'a écrite. Ne voilà-t-il pas effectivement une affaire d'une grande importance pour en faire tant de bruit, & pour intereſſer la vertu, la piété, & l'honneur de la Reine? Une Parodie, c'eſt-à-dire, une Critique badine & boufonne d'une Tragédie qu'on a trouvée mauvaiſe, & qui l'étoit aſſurément, puiſque l'Auteur lui-même a jugé à propos de la refondre totalement pour tâcher de la faire gouter du Public? L'honneur de Meſſieurs les Gentils-hommes Ordinaires du Roi, Ambaſſadeurs, Miniſtres, Réſidents, & autres Agents de S. M. dans les Cours étrangeres, que ce Poëte traite cavalierement de ſes *Comarades*, n'eſt-il pas bien placé-là? Ne ſembleroit-il pas, à en juger par les termes de cette Lettre, que M. de *Voltaire* alloit être fouetté & marqué par la main du Boureau, & qu'ayant reçu *cette fletriſſure publique*, *& un aviliſſement auſſi cruel*, cet *ancien Serviteur* de la Reine en *mourroit de douleur & de honte*?

Je m'étonne en liſant des Hiperboles ſi comiques, que ce Poëte, Gentil-homme par faveur, n'ait pas fait de cette Parodie une affaire, & un crime d'Etat. En effet, qui attaque le Serviteur ou le Domeſtique, attaque indirectement le Maître. Ce Proverbe fourniſſoit au Supliant déſeſpéré un nouveau motif qui auroit donné un degré de force de plus à ſa riſible Requête, car comme l'a dit un de ſes Confreres,

Qui médit de Cotin n'eſtime point ſon Roi,
Et n'a, ſelon Cotin, ni Dieu, ni Foi, ni Loi.

MAIS

Mais dans quel nouveau Code M. de V... a-t-il pris que *les Parodies ont été deffendues pendant pluſieurs années à Paris*? Il s'en faut de beaucoup, aſſurément, que je ſois auſſi verſée qu'il l'eſt dans la Littérature, & auſſi inſtruite que lui des Réglemens faits pour le Théatre; mais ce que je ſçai, avec bien d'autres, c'eſt que, depuis vingt ans que je le fréquente, il ne s'y eſt preſque point repréſenté de Tragédies qui ait fait quelque bruit, ou par le nom de ſon Auteur, ou par ſa chute, & même par ſon ſuccès, dont la Parodie n'ait été pareillement repréſentée ſur le Théatre *Italien*, ou ſur celui de l'Opera Comique. M. De V. . . . a-t-il oublié que le *Mauvais Ménage*, le *Bolus*, *les Enfans trouvez*, *Alzirette*, *&c.* qui ſont des Parodies de ſa *Mariane*, de ſon *Brutus*, de *Zaire*, d'*Alzire*, &c. ont fait rire tout *Paris* à ſes dépens, ſans que cette *fletriſſure publique*, *& un aviliſſement auſſi cruel* l'ait fait *mourir* ni *de douleur* ni *de honte*? Comment, après cela, pouvoit-il conjurer, comme il fait ici, la Reine de ne pas ſoufrir *qu'on renouvellat ſous ſes yeux*, *pour lui ſeul*, *l'uſage des Parodies*, que preſque toutes ſes pieces ont eſſuyées ſans qu'il ait jamais oſé s'en plaindre? D'où lui vient aujourd'hui cette ſi grande ſenſibilité? O! De par *Momus* je crois avoir deviné l'Enigme. C'eſt qu'il y a bien de la différence entre un ſimple Poëte, & ce même Poëte devenu le *Camarade des Gentilshommes Ordinaires du Roi*. Le premier étoit un homme d'eſprit qui entendoit la raillerie; & le ſecond eſt l'Original de la Fable de la *Grenouille & du Bœuf*.

Le ſort que je viens de vous marquer qu'ont eu les deux derniers Ouvrages de nos deux plus grands Poëtes Dramatiques, n'a point été capable de décourager les autres. Nous en voyons, au

con-

contraire, tous les jours paroître de nouveaux, dont la plûpart, ſemblables à *Icare*, viennent fondre la cire de leurs aîles à l'ardeur des chandelles de notre Théatre. Pour l'honneur de notre Sexe, je me garderai bien de mettre dans cette derniere claſſe une Femme Poëte qui vient auſſi d'entrer dans la cariere Dramatique. C'eſt Madame *Du Bocage*, femme extrêmement aimable par ſa figure, & plus encore par la beauté de ſon eſprit. Son portrait que quelqu'un a fait graver, & que je viens de voir, juſtifie la premiere partie de cet éloge. On a mis au bas ce Vers Latin

In vultu ſi pulchra nitent, quot plura lateſcunt! ce qu'un Bel-Eſprit, de mes amis, m'a traduit ainſi :

Les traits charmants de ce Viſage
Sont les moindres beautez qu'on trouve en Du Bocage.

A l'égard de ſon eſprit, cette Dame l'avoit déja fait connoître au Public par la compoſition de pluſieurs Ouvrages dont le plus conſiderable eſt un Poëme qui a pour titre *Le Paradis Terreſtre*, imité du *Paradis perdu* de *Milton* célébre Poëte *Anglois*.

Devenue plus hardie par ces coups d'eſſai, Madame *Du Bocage* vient de donner au Théatre une Tragedie intitulée *Les Amazones*. Le ſujet de cette piéce eſt *Théſée*, priſonnier d'*Antiope*, Princeſſe des *Amazones*, & aimé d'*Orythie*, leur Reine. Ces deux Princeſſes prennent de l'amour pour leur priſonnier qui en prend à ſon tour pour *Antiope*. Le Deſtin, ſuivant la coutume, devoit décider du ſort de *Théſée*: *Orythie* ſe charge de l'ordre du Ciel, & veut le rendre favorable à ſon Amant; mais un Ambaſſadeur Grec, qui ſe trouve-là, le délivre. *Théſée* qui n'aime point *Orythie*, ſe déclare pour *Antiope* qui l'aime

me, & il l'enleve. *Orythie* ſe voyant mépriſée par *Théſée* meurt en Héroïne, c'eſt-à-dire, qu'elle ſe poignarde.

Cette piéce, dans laquelle on a trouvé des défauts, comme on en trouve dans preſque toutes, a eu neuf répréſentations de ſuite, ſuccès dont on peut bien ſe contenter pour un début. Mais il me ſemble que la complaiſance de nos *François*, qui ſont ſi galants avec les Dames, pouvoit aller plus loin en faveur d'une perſonne qui joint à la beauté du corps les charmes de l'eſprit, deux des plus grandes perfections, ou pour mieux dire, les plus belles, & les plus piquantes qui ſoient dans la Nature. Un Auteur femelle, qui poſſede ces deux rares qualitez, méritoit, ce me ſemble, encore plus d'égards, ſur tout dans une entrepriſe auſſi hardie pour une femme & auſſi périlleuſe que l'eſt celle de chauſſer le *Cothurne*. Il faut y avoir paſſé pour bien connoître l'un & l'autre.

Il eſt a préſumer que, malgré ſes talents Poétiques, Madame *Du Bocage* ne ſe ſeroit jamais expoſée à ce péril ſi elle eut prévu ce qui lui en eſt arrivé. Soit que c'ait été une révolution cauſée par la crainte, où par la joye, ou par le chagrin, ou par ces trois choſes réunies enſemble; ſoit que c'ait été un accident naturel, cette Dame a été ſi dangereuſement malade pendant les premières répréſentations de ſa piéce, qu'on a été obligé, pour la tirer de ce péril, de la ſaigner ſept ou huit fois. Quel eſt l'Auteur qui, pour de vains aplaudiſſements qui ne lui ſont rien moins qu'aſſurez, voudra déſormais s'expoſer à perdre tant de palettes de ſang?* Mais ce n'eſt pas encore tout.

Ce

* La même choſe arriva, il y a quelques années, à M. de V. . . . à la premiere repréſentation de ſa Tragedie d'*Eriphile*, qui eut le même ſort que celle de *Semiramis*.

Ce qu'il y a eu de plus triſte & de plus affligeant pour elle dans cette affaire, c'eſt qu'un malheureux & impitoyable Critique, loin d'être touché de ſa ſituation, a eu la cruauté de l'aſſaſſiner par l'Epigramme ſuivante qu'il a faite contre ſa Tragédie.

Sur cet Eſſai Tragi-Comique,
Où Paris en foule a couru,
Sçavez-vous bien, me dit certain Cauſtique,
Le jugement qu'on a rendu?
Hier, en Cothurne Tragique,
Sur l'Hélicon Du Bocage a paru;
Des Muſes auſſi-tôt la troupe l'environne,
Et de la piéce à peine un Acte eſt entendu,
Qu'Apollon ennuyé relégue l'Amazonne
Au fonds du Paradis perdu.

APRE'S un traitement ſi brutal, fait à une aimable Femme qui honore encore ſon Sexe par des talents qui ne lui ſont pas ordinaires, peut-on eſpérer d'avoir à l'avenir des Auteurs qui excellent dans le genre Dramatique? Hé, qui oſera jamais travailler pour le Théatre, lorſqu'on eſt traité de la ſorte après un début dont on ne peut pas dire que le ſuccès ait été mauvais? Si le grand, ſi le ſublime, & ſi l'inimitable *Corneille* y avoit été ainſi reçu lorſqu'il y fit répréſenter les piéces informes qui compoſent le premier Tome de ſes Oeuvres, & dont on ne peut aujourdhui ſoutenir la lecture, jamais auroit-on vu ſon génie Poëtique produire ces Chef-d'œuvres plus qu'humains qui ont fait l'admiration de tout l'Univers, & qui, après cent ans de répréſentations, ſont encore aujourd'hui la gloire & le plus ferme ſoutien de notre Théatre. Le *Cid*, les *Horaces*, *Cinna*, *Pompée*, *Rodogune*, *Polieucte*, *Héraclius*, *Nicomede*, *Sertorius*, toutes piéces qui paſſeront à l'immortalité qu'elles méritent mieux, ſelon bien des gens, que toutes celles qu'ont jamais faites les Anciens, ſont redevables de leur naiſſance à l'indulgence qu'eut le Public pour des eſpèces de Monſtres ſur leſquels on ne veut pas ſeulement jetter les yeux aujourd'hui, quoiqu'ils ayent été engendrez les uns & les autres par le même Pere.

POUR terminer ma Lettre par un trait qui pourra vous

vous faire rire, je finirai par vous annoncer une Brochure qui vient de paroître, & qui a pour titre LE POT DE CHAMBRE CASSE', *Tragédie pour rire, ou Comédie pour pleurer.* C'eſt une Critique générale de nos Auteurs Dramatiques dont pluſieurs ont effectivement donné au Théatre des piéces qui y ont produit ces effets bizarres & ridicules. Vous pouvez juger par le ſeul titre dans quel goût ce petit ouvrage eſt écrit. J'ajouterai ſeulement ici que tout y répond parfaitement à l'idée qu'il préſente.

EN voilà bien aſſez, ce me ſemble, Ma bonne & chere Amie, pour une première fois; &; je crois que vous n'aurez pas ſujet d'être mécontente de moi. Mais quelque envie que j'aye de babiller par écrit avec vous, ne vous attendez pas toujours à des Lettres auſſi longues que celle-ci. Je les racourcirai, au contraire, de la moitié, pour avoir la ſatisfaction de vous écrire plus ſouvent. Le retour du beau monde, qui eſt encore à la Campagne, cauſe dans les Nouvelles un peu de ſtérilité; mais heureuſement pour vous elle ne durera pas encore long-tems. En attendant j'ai eu ſoin de me proviſionner de mille jolies petites choſes qui, jointes à ce que Paris nous fournit journellement, ſeront plus que ſuffiſantes pour vous amuſer juſqu'à la fin de la belle ſaiſon qui nous ramenera bientôt nos grands Acteurs ſur le Théatre du monde. Je ſuis d'autant plus aſſurée de fournir la carrière dans laquelle mon amitié pour vous me fait entrer, que j'y ſerai ſecondée par mon Frère auquel j'ai remis la Lettre de votre aimable Couſin, qu'il m'a dit être atteint de la meme maladie que vous, & qui lui demande le meme remede. Triſte ſéjour que celui d'un païs où l'on eſt obligé de faire venir d'ailleurs des préſervatifs contre l'ennui! *Que diantre êtes-vous allé faire* tous les deux *dans cette Galère!*

QUOIQU'IL en ſoit, en attendant qu'il s'aquite de la commiſſion dont l'a chargé cet aimable Couſin, il vous aſſure l'un & l'autre de ſes reſpectueuſes civilités. J'en fais autant de mon côté, & ſuis, Ma toute bonne & chere Amie, &c.

Paris, ce 10. *Septembre* 1749.

P. S. La Suite de cet Ouvrage Periodique *paroitra tous* les Jeudis regulierement.

N°. 37.

LA BIGARURE
OU
NOUVELLES

Galantes, Hiſtoriques, Littéraires, Critiques, &c.

DAns une de mes dernieres Lettres je vous ai fait, Monſieur, le portrait de nos Financiers, & le détail de la vie que la plus-part menent ici, dans la perſonne d'un de leurs confreres. Nous avons encore ici une autre eſpece de gens qui ne font pas moins de fracas, & qui ne valent guére mieux pour la naiſſance, la probité, & la conduite. Ces gens-là, qu'on nomme *Tabellions* dans nos Bourgades, *Notaires* dans nos Villes de Province, ſe donnent ici le faſtueux nom de CONSEILLERS GARDE-NOTTE, titre à la faveur duquel ils ſe donnent les plus grands airs, & font la plus magnifique depenſe, le tout aux frais du Public qu'ils ne volent guére moins que nos Maltotiers. Mais ce qui nous les rend encore plus inſuportables, c'eſt le ſot orgueil dont il ſont, preſque tous, bouffis, vice qui leur ſied d'autant moins, que la plûpart ne ſont, dans leur origine, que des gens de néant. Auſſi eſt-on charmé quand il leur ſurvient quelque humiliation qui les force à rentrer en eux-mêmes, & à ſe reſſouvenir de leur premier état.

C'EST ce qui vient d'arriver ici à un de ces Meſſieurs qu'on ne m'a point nommé, mais qu'on m'a ſuffiſamment déſigné en me diſant, qu'il a une Sœur Actrice au Théatre de l'Opera où elle remplit parfaitement bien ce rôle dans toute ſon étendue. Une profeſſion ſi deshonorante, & ſi juſtement décriée, n'annonce pas une fille d'une grande vertu, ni d'une grande extraction. Auſſi celle-ci n'eſt-elle que la fille d'un Soldat Invalide

qui eſt encore actuellement au ſervice du Roi dans une de ces vieilles Forteresſes à demi-ruinées, dans leſquelles les Soldats impotents que l'on y met n'ont rien à craindre, & moins encore à faire. Ce bon homme, tout glorieux d'avoir ici un fils qui y a été long-tems Clerc de *Notaire*, n'a jamais manqué de le faire complimenter par ſes Camarades, toutes les fois qu'il en venoit quelqu'un dans cette Capitale *.

Je ne ſçais, Monſieur, ſi ce fils étoit auſſi ſenſible qu'il le devoit être à cette attention plus que paternelle. Mais ce que je puis aſſurer ici, c'eſt qu'il ſe ſeroit très bien paſſé des derniers compliments que le bon homme lui a fait faire. Lorſqu'il les reçut, il étoit en très nombreuſe Compagnie, régalant ce jour-là ſes confreres, parmi leſquels il venoit d'être aggrégé. Un Soldat invalide, qui s'étoit chargé de s'aquitter de la commiſſion du Pere, ayant appris cette derniere circonſtance, qui lui fut confirmée par l'excellente odeur qui s'exhaloit de la cuiſine, n'eut garde de manquer cette franche lippée. Dans cette vue, ſans donner au Valet le tems de l'annoncer, il entre dans la Sale où tous les convives étoient à table, & fait au Maitre du Logis ce diſcours auſſi naïf, que Laconique. *Monſieur*, lui dit ce Soldat d'un air & d'un ton de vieux Grénadier, *Je me ſuis chargé, le D. . . m'emporte, de vous faire les compliments de votre Pere mon Camarade de chambrée. Il m'a prié de vous venir voir; & comme vous voyez, m'y voici, en honnête homme. Il m'a encore chargé de vous dire qu'il alloit faire un petit commerce de peignes, de cuillieres, de ſifflets, & autres Marchandiſes ſemblables. Il eſt aſſez bien, le bon homme; nous buvons quelquefois bouteille enſemble, lorſque notre petite finance nous le permet.*

A ce compliment, qui penſa pétrifier le nouveau *Conſeiller Garde-Notte*, un de ſes vieux confreres repliqua au Soldat; qu'il falloit qu'il le fut mépris; qu'ils connoiſ-

* Le Roi *Louis XIV.*, de guerroyante mémoire, a fait bâtir *à Paris un magnifique* & ſuperbe Hôtel, pour les Soldats invalides, *dans lequel ils ſont* parfaitement bien entretenus, & *fournis de tout.*

noissent tous la famille de leur nouveau Confrere, & qu'ils n'étoient pas gens à recevoir dans leur illustre Corps des personnes d'aussi bas alloy que celui dont il apportoit les compliments. Le vieux Grenadier, piqué du peu de cas qu'on faisoit en sa présence de la noble profession des armes, dans laquelle il avoit blanchi. *J'ignore, de par tous les D. . , bles*, lui repliqua-t-il avec vivacité, *quels gens vous y recevez; mais j'ai connu, il y a vingt ans, lorsque j'étois ici dans les Gardes, plusieurs de vos Confreres dont les Peres avoient porté, les uns les Sabots, & les autres la Livrée. C'étoient d'assez bons D. . . bles; & ils n'avoient pas la fierté, que me paroissent avoir ceux d'aujourd'hui.* A ces mots le vieux Notaire, qui étoit lui même fils d'un de ceux dont le Soldat parloit, rougit; & toute la Compagnie rit sous cape, & de la naïveté du vieux Grenadier, & de l'humiliation du Notaire. Peut-être le premier auroit-il continué à discourir avec la même franchise sur le compte de quelques autres des assistants: Mais le Maitre du Logis, plus prudent que son Confrère, pour le faire taire & le congédier honorablement, l'envoya à la Cuisine, & ordonna qu'on lui donnât bien à boire & à manger; chose dont le Soldat s'aquita si bien, qu'il s'enyvra à force de boire à la santé du Pere, du Fils, de la Sœur, & de toute la famille.

Voila, Monsieur, de l'orgueil bien rabatu; & vous m'avouerez qu'il seroit à souhaiter que ces Messieurs, & tous ceux qui leur ressemblent, reçussent, de tems en tems, de pareilles leçons. Ils ne s'oublieroient, & ne se méconoitroient pas tant qu'ils le font.

L'Homme est homme partout; par son bonheur flatté,
Bientôt, par quelque endroit il en est infecté,
Et si vers son néant le sort ne le rapelle,
Il s'éleve Orgueilleux, & s'oublie infidelle.

Croyez-vous, Monsieur, qu'on ne reprimeroit pas de même la pétulante lubricité de nos Abbez de *Paris* (par ces *Messieurs* j'entends nos Petits-maitres à rabat) *& qu'ils seroient* aussi coquets, & aussi libertins qu'*ils le sont, pour la* plûpart, si dans leurs galanteries

avoient toujours le fort de celui dont je vais vous raconter l'avanture?

Une certaine Dame, qui se fait nommer ici la Baronne *Du Plessis*, étant allé voir, il y a quelques jours, un Cordelier qu'elle dit être son frere, y fit rencontre d'un Abbé ami de ce Religieux. Sa visite finie, le *Cordelier* remit sa Sœur (vraie ou soi-disante) entre les mains de l'Abbé, le priant de vouloir bien l'accompagner dans une promenade qu'elle désiroit faire dans le jardin du Palais du *Luxembourg*, qui n'est qu'à quelques pas de leur Couvent. Comme ils étoient ensemble à cette promenade, qui est le rendez-vous de tous les petits collets de ce quartier-là, ils rencontrent un autre Abbé, beaucoup plus friand de jolies femmes que de Bréviaire. Ce dernier, trouvant la Baronne fort à son gré, il se faufile bientôt dans la compagnie, & la conversation s'anime. La Dame, qui est séparée de son mari, & n'est pas des plus à son aise, la fit tomber insensiblement sur ce point. Elle raconta aux deux Abbez une partie de ses infortunes, leur laissant cependant entrevoir qu'elle avoit encore de quoi se tirer d'affaire. Comme il n'est point de personnes plus compatissantes pour le Beau-Sexe, que les gens d'Eglise, nos deux petits collets plaignirent beaucoup la Baronne; & le dernier ne put s'empêcher de lui témoigner qu'il prenoit beaucoup d'intérêt à sa fâcheuse situation. Il se restreignit d'abord à lui demander la permission de l'aller voir, pour concerter avec elle les moyens de lui rendre service. Devenu ensuite plus hardi, il lui proposa de se loger en même maison, & de manger à la même table. Pour apuyer cette proposition galante, il allégua l'ennui & le chagrin que l'on essuye ordinairement dans les chambres garnies, où l'on est, dit-il, si souvent exposé à la Médisance & à la Critique, & où l'on n'est que trop souvent confondu avec les gens sans aveu. D'ailleurs l'ambition qu'il avoit de se trouver avec d'honêtes gens, & des personnes d'un certain rang, le portoit à faire cette démarche dont il se *flattoit qu'elle n'auroit* pas sujet d'être mécontente.

Soit que la Baronne fut réellement dans le besoin, soit

bit qu'elle ſe ſentit flattée par cette propoſition, ſoit nfin qu'elle voulut ſe divertir de l'Abbé, elle ne lui pposa que de foibles raiſons. Elle ſe contenta de lui lire, qu'elle ne pouvoit rien décider là-deſſus ſans l'a-ris de ſon frere à qui elle en parleroit, & qu'elle s'en iendroit à ce qu'il décideroit ſur cette affaire. L'Abbé, flatté par cette reponſe, trouva qu'elle ne conte-oit rien de ſiniſtre pour ſon amour, & en conçut de rès bonnes eſperances.

La promenade étant finie, il propoſe à la Dame une collation dans ſa chambre. Elle eſt acceptée. Tout y ut galant. En cela il n'y a rien que de fort naturel. On ſçait que ces Meſſieurs, qui n'auroient aucune reſſource dans les occaſions où il faudroit du génie, en ont toujours plus que d'autres quand il s'agit d'intrigues galantes, & ſont les premiers hommes du monde pour le bon goût & la délicateſſe des mets & l'aſſaiſonnement des plaiſirs. A la collation ſuccéda le jeu que l'on fit durer juſqu'à minuit, après quoi l'on ſoupa. La Baronne, qui a du monde, & même du grand monde, qui eſt d'une humeur fort enjouée, & qui ſçait très agréablement badiner, amuſa les deux petits collets par le recit de mille jolis petits contes, & avantures Romaneſques, dont elle avoit la bonté de charger ſa conſcience; car ils n'avoient d'exiſtence & de réalité que dans ſon imagination.

Cependant celui de ces Meſſieurs qui lui avoit fait les galantes propoſitions que j'ai rapportées ci-deſſus, s'échaufoit viſiblement pour elle. Il lui tira fort galamment du doigt ſa bague qu'il admira, qu'il loua & qu'il lui remit enſuite au doigt pour avoir occaſion de lui baiſer la main, ce qu'il fit en lui diſant mille douceurs. La Dame feignit de ne pas s'appercevoir, ni de rien entendre de tout cela. Il continua donc de lui parler ſur le même ton. Point de réponſe. Le galant Abbé en tire un bon augure pour ſon amour. Il tâche donc de s'inſinuer plus avant, & des paroles il eſſaye de paſſer aux libertez, & même à la plus grande licence. *Mais quel triſte revers* pour cet Amant paſſionné! *Malheureuſement* pour lui, la Dame ſe trouva pour

lors montée sur le ton de l'Héroïsme. Au lieu de répondre à la tendresse qu'il lui faisoit paroître, elle se servit de toutes ses forces pour lui décharger sur le visage une douzaine des plus terribles soufflets qui ayent jamais été appliquez sur la face humaine.

Un de nos Poëtes Lyriques a dit fort galamment que

L'Amour au déſeſpoir ſe change en fureur.

A ces careſſes, qui étoient des plus imprévues, l'amour du galant Abbé ſe convertit en rage. Il alloit la décharger sur la charmante Baronne qui, un instant auparavant, faisoit l'objet de ses plus tendres desirs. Peut-être n'auroit-il pas eu dans ce combat l'honneur de la Victoire. En effet la moderne *Lucrece*, à la chasteté de laquelle ce nouveau *Tarquin* avoit voulu attenter, étoit dans ce moment moins une femme qu'une Furie. Heureusement pour lui que la Maitresse de la maison, entendant le grand bruit qu'elle faisoit (car elle ne parloit de rien moins que de l'étrangler, & elle se mettoit même en devoir de le faire) accourut à tems pour le tirer de ses mains. On les sépara. La Baronne se retira chez elle, en jurant contre l'insolente Luxure de Messieurs les Abbez; & ce fut tout le remerciment & toute la récompense que celui-ci en reçut pour la collation & le souper qu'il venoit de lui donner.

Belles, qui ne voulez point paſſer pour Coquettes,
Si vous traitiez ainſi tous les jeunes Muguets,
Qui du matin au ſoir vous vont contant fleurettes,
Vous diſent des douceurs & gentils Quolibets,
Ma foi, vous n'en verrions pas tant à vos Toilettes,
Et l'on ne feroit pas ſur vous tant de caquets.

Dans l'Avanture que je viens de vous écrire, vous venez de voir l'Amour prêt à ôter la vie à un de ses plus fidelles & de ses plus zélés supôts. En voici une autre, Monsieur, dans laquelle ce Dieu va la sauver à un de ses jeunes sujets qui lui doit bruler une belle chandelle, & qui ne sauroit trop rendre homage au Beau-Sexe, quand même il vivroit aussi longtems que *le vieux Neſtor.* Voici le fait. Je vous ai rendu compte, *il y a quelque tems*, des émeutes arrivées dans cette

Ca

Capitale, & des ſuites fâcheuſes qu'elles ont eu, les Coquins qui les avoient occaſionnées *. Comme les ſéditions, quelque juſte & raiſonnable qu'en puiſſe être le motif, ſont toujours condamnables, elles entrainent toujours auſſi après elles le châtiment de quelqu'un ſouvent plus malheureux que coupable. Le hazard a voulu que, dans la derniere qui s'éleva dans le Fauxbourg *St. Germain*, ceux qui furent envoyés pour l'appaiſer ſaiſirent un jeune homme âgé d'environ dix ſept ans, fait au tour, & beau comme un *Adonis*. Cet étourdi, entrainé par l'exemple de la multitude, ſe laiſſa emporter à l'eſprit de ſedition, juſqu'au point d'aller chercher du feu pour incendier la maiſon du Commiſſaire *La Foſſe*. Ce jeune homme, qui eſt le fils d'une Marchande du *Palais* où il eſt fort connu, fut auſſi-tôt conduit dans la priſon où il a été detenu, & viſité par toutes ſes parentes, voiſines, & connoiſſances, pendant tout le tems qu'on a travaillé à l'inſtruction de ſon procès. L'Amour, qui les y avoit conduites, & qui y étoit entré avec elles dans ce triſte ſéjour, vient de faire un Miracle digne de lui; & voici comment il s'y eſt pris.

Le Parlement s'étant aſſemblé, ces jours derniers, pour prononcer ſa ſentence, le beau priſonnier alloit être condamné à la mort, lorſque toutes les Marchandes du *Palais* & leurs filles de boutique, touchées de compaſſion pour cet aimable malheureux, vinrent au nombre de plus de cent, ſe jetter aux pieds du premier Preſident. Une d'entr'elles, qui conduiſoit la bande, harangua ce Magiſtrat en des termes ſi touchants, que le Preſident ne pouvant reſiſter à leurs preſſantes inſtances, & craignant, peut-être, encore plus que ſon refus n'allumât dans cette Ville une nouvelle ſédition, accorda au Criminel une ſurſéance de quinze jours, pour leur donner le tems d'aller faire ſur ce ſujet leurs repreſentations à la Cour. Il leur conſeilla de s'adreſſer ſur-tout à Me. la Dauphine, pour engager cette Princeſſe à demander la grace du jeune Priſonnier au Roi qui, dans l'état où elle eſt,

ne

* Voyez les N. 21, 22, 23, 31 de ce IV. Volume.

ne pourra guére la lui refuser, pour peu qu'elle s'y intereſſe (*a*).

Je finis, Monſieur, par des Vers que je viens de recevoir, & que je vous envoye. J'eſpere que vous les trouverez auſſi bons que quelques autres, du même Auteur, dont je vous ai fait part dans mes précédentes Lettres.

A MADEMOISELLE **.

En lui envoyant un Bouquet, le jour de ſa Fête.

L'AMOUR, *au lever de l'Aurore,*
Avoit dans les Jardins de Flore,
Cueilli ces fleurs, fait ce Bouquet,
Il vouloit te l'offrir lui même;
J'en aurois été ſatisfait;
Mais il eſt d'un babil extrême.
J'ai craint qu'il ne fut indiſcret,
Et n'allat dire que je t'aime.
Ce compliment eut ennuyé,
Peut-être excité ta colere.
Pour éviter de te déplaire,
Je l'ai remis à l'Amitié.
C'eſt de ſa main diſcrette & ſage,
*Belle **, qu'en ce beau jour*
Tu recevras mon tendre hommage.
S'il obtient ton heureux ſuffrage,
Mon cœur t'aſſure du retour.
Mais cependant, pour mon meſſage,
J'aurois bien mieux aimé l'Amour.

Par Mr. D. H. M.

J'ai l'honneur d'être &c.

Paris ce 1 *Août* 1750.

(*a*) Cette Princeſſe, qui n'a point encore eu d'enfans, eſt actuellement prête à accoucher.

LIVRES NOUVEAUX

Qui ſe vendent chez *Pierre Goſſe* Junior Libraire de S. A. R. à la Haye.

MIroir ſans fard, Opera Comique, 8. *Haye* 1750.
Le Temple de la Paix Poëme par Mr. de Montfalcon, 4. *Londres* 1750.

Jeudi ce 6 *Août* 1750.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

TREVES de compliments, Monsieur & cher Ami. Ce n'est pas pour des gens tels que nous qu'ils sont faits. L'amitié n'en a pas besoin. Comme je me flatte, & qu'il me paroît, que l'eloignement n'a point altéré la nôtre, retranchons, s'il vous plaît, de notre commerce ces inutilitez qui n'aboutissent, pour l'ordinaire, à rien de solide. Vous sçavez que j'en ai toujours été ennemi. Je ne suis pas plus changé sur cet article, que sur mes tendres sentiments à votre égard. Vous m'avez rendu justice en me marquant que vous en étiez persuadé. Je vous en donne une nouvelle preuve, en acceptant la commission dont vous m'avez chargé par vôtre Lettre que ma Sœur m'a remise. Ce n'est pas sans doute une petite affaire que celle que j'entreprens; mais comme l'amitié nous fait surmonter toutes les difficultez pour faire plaisir aux personnes avec qui elle nous unit, la mienne pour vous ne me fera jamais épargner ni mes soins ni mes peines tant que je serai capable de vous rendre quelque service. Vous éxigez de moi que je vous désennuye & vous dédomage du triste séjour de la Province, où vos affaires vous retiennent aussi bien que vôtre aimable Cousine, en vous faisant part de toutes les Nouvelles que je sçais être de vôtre goût. Pour vous

prouver mon zèle & mon empreſſement à vous ſervir, je commence par les premieres qui me tombent ſous la main & dans le reçit deſquelles je ne prétends point ſuivre d'autre ordre que celui que le hazard me préſentera. A l'égard de mon ſtile, vous aurez la bonté de l'agréer tel qu'il eſt, auſſi bien que les réflexions dont je pourrai quelquefois accompagner ces Nouvelles. Songez que c'eſt à un Ami que j'écris, & que l'Amitié, comme la Liberté, eſt abſolument ennemie de la gêne & de la contrainte.

La vigilance & la juſte ſévérité du Magiſtrat prepoſé à la Police & au bon ordre de cette grande Ville vient de nous délivrer d'un tas de petits Auteurs qui inondoient le Public de leurs Productions, auſſi pleines de fiel, que dépourvues de bon Sens. Les uns ont été enfermez à la *Baſtille* & les autres à *Bicêtre* où ils auront tout le tems de faire les reflexions qu'ils auroient dû faire avant que de prendre la plume. Mais le malheur de preſque tous les hommes eſt de ne penſer aux conſéquences des ſottiſes qu'on leur voit faire tous les jours, que lorſqu'il n'eſt plus tems. Cependant combien de chagrins, combien de tribulations, combien de malheurs ne s'épargneroient-ils pas s'ils pratiquoient à la lettre cette ſentence d'un de nos Poëtes.

En toute choſe il faut conſidérer la fin. *

Bien des gens ſouhaiteroient qu'*Apollon* eut à ſon ſervice un Lieutenant de Police auſſi bon que celui de *Paris* pour écarter du *Parnaſſe* une foule de mauvais Poëtes qui s'efforcent d'en aprocher. Pluſieurs même de ces petits Meſſieurs ſe croyant déja arrivez au ſommet de cette Montagne ſi rude & ſi eſcarpée, que les plus grands & les plus ſublimes génies ont bien de la peine à

* *La Fontaine*, Fable du *Renard* & du *Bouc*.

y parvenir, nous jettent tous les jours à la tête des milliers de Vers qui, heureuſement pour nous, ne nous font point d'autre mal que celui de nous endormir. Il eſt vrai que les Apotiquaires en murmurent beaucoup, alléguant que cet abus fait conſidérablement diminuer le débit qu'ils faiſoient ci-devant de leur *Opium*, ſoit pour endormir les Maris des Femmes Coquettes, & favoriſer leurs Galants; ſoit pour aſſoupir les Créanciers de nos Marquis à la mode, & autres Libertins qui non contents de diſſiper, en deux ou trois ans, des tréſors dont l'acquiſition a couté des Siécles de travail à leurs Ancêtres, ont encore épuiſé les Magaſins des Marchands, & les Coffres des Uſuriers, ſoit pour fermer les yeux, aux Argus de nos *Agnès*, ſoit enfin pour endormir la vertu d'une Veſtale que les Louis & les riches Préſents de nos Financiers ont déja commencé à aſſoupir. Mais, malgre toutes les plaintes & les repréſentations de ces Meſſieurs, malgré toute la vertu de leur drogue, les mauvais Poëtes ſont aujourdhui plus en vogue qu'eux, parce qu'on a éprouvé qu'une ſimple Lecture de leurs Ouvrages produit tous ces effets admirables. C'eſt ce qui eſt cauſe ſans doute, que, tout mauvais qu'ils ſont, chacun y court néanmoins comme à une eſpece de Remede Souverain & Univerſel.

Ces écrits, il eſt vrai, ſans art, & languiſſants,
Semblent être formez en dépit du bon ſens;
Mais ils trouvent pourtant, quoiqu'on en puiſſe dire,
Des Marchands pour les vendre, & des Sots pour les lire. *

JE ne crois cependant pas qu'on doive mettre

 dans

* *Deſpreaux* Satire II.

dans cette classe tous nos Ecrivains modernes sans distinction. Bien des gens en exceptent un qui a fait quelque bruit dans le monde par sa maniere hardie de penser & de s'exprimer sur la Religion, lequel vient pareillement d'être empriſonné. C'eſt le Sieur *Diderot*, dont je vais vous faire ici l'Hiſtoire, telle qu'on vient de me la raconter.

CET Auteur eſt né à *Langres* en *Champagne*, & Fils d'un fameux & riche Coutelier de cette Ville. Il vint à *Paris*, fort jeune, pour y faire ſes études, leſquelles étant finies, ſon Pere voulut le faire revenir chez lui, Le Fils qui avoit gouté *Paris*, & qui aimoit l'étude, n'eut garde de ſe rendre aux ſollicitations & aux ordres de ſon Pere qui, pour l'y contraindre, lui retrancha la penſion qu'il lui avoit faite juſqu'alors. Quoique ce retranchement le mit fort mal à ſon aiſe, il ne laiſſa pas de continuer à s'appliquer à l'étude. Celle des Mathematiques & de l'Algebre, où il fit de grands progrès en aſſez peu de tems, le mit bientôt en état de les enſeigner. Tous les autres genres de ſciences, qu'il crut propres & convenables à ſon genie, ne firent qu'échaufer un eſprit vif & penétrant qui ne lui laiſſoit que peu ou point de difficultez. Il étudia, & il ſçut tout ce qu'il voulut aprendre.

L'AMBITION de paſſer pour Auteur & la démangeaiſon de penſer & de parler plus hardiment que les autres l'engagerent à écrire. Son coup d'eſſai fut un Livre qu'il intitula *Les Principes de la Philoſophie Morale, ou Eſſai ſur le Merite & la Vertu.* L'éclat que fit cet Ouvrage le fit regarder comme un jeune Arbre qui donneroit dans un âge plus avancé des fruits excellents. Le ſuccès de ce premier Livre lui fournit l'idée d'un ſecond qui en eſt la ſuite, & qu'il publia, il y a environ trois ou quatre ans, ſous

le

le titre de *Penſees Philoſophiques*: Ouvrage dans lequel il y a, à la vérité, des traits admirables, & qui pour la vivacité & la beauté du ſtile l'emporte ſur une infinité d'autres, mais dans le fonds peu réfléchi, & plein de raiſonnements qui ne ſont rien moins que juſtes & ſolides *. La hardieſſe de ces Penſées lui attira un grand nombre d'ennemis, qui criérent beaucoup contre ſon Livre, les uns par envie, les autres par zèle pour la Religion. Ce Livre fut proſcrit, & le Magiſtrat le fit bruler par la main du Boureau. L'étude qu'il avoit fait de la Langue *Angloiſe*, qu'il poſſede parfaitement, l'avoit mis en état de travailler à la traduction du *Dictionnaire de Medecine par* JAMES, qui a paru depuis peu à Paris.

QUELQUES perſonnes, peut-être mal intentionnées contre lui, lui ont attribué un petit Roman intitulé *les Bijoux Indiſcrets*, qui parut il y a deux ans; mais on ne reconnoit dans cet Avorton ni la maniere de penſer, ni le ſtile de l'Auteur des *Penſées Philoſophiques*, & des autres Ouvrages qui ſont ſortis de ſa plume. D'ailleurs ce petit Roman, Obſcéne & Libertin, où les Bijoux décelent les Secrets les plus cachez des Belles dont ils ſont l'ornement, ne s'accorde point du tout avec les Mœurs de Mr. *Diderot* auquel on n'a, dit-on, jamais reproché rien ſur cet article.

PLUSIEURS Memoires qu'il a publiés ſur les Mathématiques, & principalement un ſur *la Développante du Cercle*, lui on fait de la reputation. Ce dernier, ſur tout, à fort étonné les Sçavants de cette claſſe qui n'avoient point encore oſé traiter ce ſujet.

* Cet Ouvrage, avec la Réfutation, a été imprimé à *Amſterdam*, ſous le nom de *Rouen*, en 1747.

ENFIN il vient de mettre au jour en dernier lieu, une Brochure qui a pour titre *Lettre d'un Esprit éclairé aux Aveugles de ce Siécle.* Ce petit Ouvrage a été fort couru; mais les hardieſſes Métaphiſiques, & quelques portraits d'après Nature, que l'Auteur y a repandus, lui ont fait une nuée d'ennemis qui ont obtenu la permiſſion de le faire empriſonner. Sa captivité a été, dit-on, un peu ſenſible au Public auquel il ſe préparoit à donner, conjointement avec Monſieur d'*Alembert*, l'*Encyclopide des Sciences*, Ouvrage qu'on attendoit avec impatience, & qui ſera, dit-on, rétardé & dérangé par ſa détention.

UN dernier empriſonnement qui n'a pas fait moins de bruit ici que celui dont je viens de vous raconter l'Hiſtoire, eſt celui d'un *Recollet* Apoſtat. Que dis-je Apoſtat? Il étoit bien pis, comme vous l'allez voir. Ce Moine qui s'étoit échapé de ſon Couvent, après avoir erré aſſez long-tems dans *Paris* ſous un Habit Séculier, ſe flattoit d'avoir totalement dérouté ſes Inquiſiteurs, lorſque ceux-ci, qui le ſuivoient ſecrettement à la piſte, l'atteignirent enfin dans le moment qu'il y penſoit le moins. Il étoit alors chez un Libraire avec quelques Cahiers d'un Manuſcript qu'il vouloit lui vendre pour que celui-ci en fit part au Public. Là il ſe tourmentoit comme une Ame Damnée, ou, ſi vous l'aimez mieux comme un vrai Démoniaque, pour tirer du Marchand quelques ſols de plus que celui ci n'en vouloit donner. Il va, il vient, on l'obſerve, on croit le reconnoitre, on le ſaiſit. On le prie de dire ſon nom, ſa demeure, ſes qualitez, ſes facultez; on veut qu'il détaille ſes affaires.

O le païs incommode que celui-ci pour les gens qui ne veulent pas que l'on ſache ce qu'ils y font! Nôtre Moine Apoſtat étoit de ce nombre,

ui juré des Curieux, il réfuſe de répondre
queſtions qu'il preſſentoit ne devoir abou-
bon pour lui. On s'efforce de le faire par-
.... O, de par tous les D..... vous direz
s, ou l'on va vous fourer dans un cul de
ù la Faim Vous fera jaſer, comme elle ap-
ler aux Perroquets, aux Pies, & aux San-
ce mot de Faim, mot ſi rédoutable pour
celui-ci ſe trouble; On redouble les mena-
ntimide, on le preſſe; il s'effraye, il deman-
& promet, ſi on le lui accorde, de répondre
s queſtions qu'on lui a faites; On le berce
meſſe, & nôtre homme avoue enfin qu'il eſt
ie, Prêtre, Moine, & pour tout dire enfin
, Ho, ho, Mon Très-Révérend Pere, vous
jetté le froc aux orties? Hé-bien, nous al-
remettre entre les mains de vos confrères qui
ous tout ce qu'ils jugeront à propos.

ine épouvanté du châtiment Monacal qui l'at-
Couvent, refuſe de marcher; On veut l'y
écule, ſe démene, & en ſe débatant il fait
ement tomber un Cahier du Manuſcript que
dit qu'il venoit négocier chez le Libraire:
t, je vous en prie, ſur quoi rouloit ce cu-
e, Peut-être allez vous croire que c'étoit quel-
in Obſcéne & Libertin, tels qu'enfante
plume de ces Penaillons que l'Amour du
quelque Diable femelle, font preſque toujours
O qu'il s'en faut de beaucoup que vous en
, mon cher Ami! Il ne s'agiſſoit nullement
Créature. C'étoit au Créateur même à qui
en vouloit, & contre lequel il avoit com-
petit Ouvrage qui avoit pour titre *Traité ſur*
avec laquelle un Honnête-homme peut vivre ſans
& ſans croire en Dieu.

n que penſerez-vous de cette belle Production
Ami? Ne voila-t-il pas un Ouvrage bien di-
Religieux de l'Ordre du Très-Vénérable St.
Qu'on vienne nous dire à préſent que les
nt des Corrupteurs de la Morale qui ont trou-
id Art de lever tous les ſcrupules, & de faire
tous les péchez. S'il n'eut tenu qu'au Très
Pere *Recollet*, & ſi on ne l'avoit pas arrêté
s, les choſes auroient été portées bien plus
il alloit ôter Dieu même du Monde. O
e Libertins de cœur & d'eſprit, dont le nom-
jourdhui ſi grand, en auroient été ravis? Ils

auroient dévoré cet execrable Livre. O combien il auroit mis de Conſciences en repos! Combien il auroit aboli de pratiques génantes! Adieu Jeunes, adieu Mortifications, Auſtérités, Prières, adieu Vœux, Indulgences, Scrupules; adieu Morale rigoureuſe; adieu l'Evangile. Le *Déiſme* même, qui fait ici de ſi grands progrès, rentroit dans l'Abime dont il eſt ſorti; & la ſeule Loi de Nature, devenue l'unique Régle de toutes nos actions, l'emportoit ſur la Divinité même que cet Athée prétendoit anéantir dans ſon beau Traité.

QUOIQUE un de nos plus Sages, & de nos plus excellens Poëtes ai dit que

Ces Ecrits Libertins que l'Atheiſme eléve
Conduiſent triſtement leurs Auteurs à la Greve *.

Celui-ci néanmoins, bien que pris en flagrant Délit, n'a pas été ſi rigoureuſement traité. La Juſtice, apparemment par conſidération & par reſpect pour la *Séraphique* Robe qu'il a portée, s'eſt contentée de le condamner à vivre de pain & d'eau le reſte de ſes jours dans un des Cachots de *Bicêtre*. Ce Miſérable ne ſeroit pas ſans doute expoſé à ce long, mais juſte, châtiment s'il avoit lû & pratiqué cette Senteuce de *Seneque* le *Philoſophe* qui dit: *Cole Dæmonium quod colit Patria; intus quod libet, foris quod moris eſt.* Tout Ecrivain qui ſe ſentiroit des démangeaiſons pareilles à celle de ce Moine Impie, ne doit point perdre ſon ſort de vûe; Il ne doit pas même s'attendre que *Themis* le traitera avec la même indulgence.

CONTENTEZ vous, s'il vous plait, de ceci pour cette fois, Mon Cher. Si cette Lettre eſt de votre goût, & vous déſennuye un peu, j'en ſerai charmé, & ne manquerai pas de continuer à vous informer de toutes les Nouveautés qui échaperont à ma Sœur, ou qui ne ſeront point de ſa compétence. Elle m'a dit qu'elle s'étoit de même chargée de déſennuyer & divertir vôtre aimable & très chère Couſine qui, ſans doute, vous fera part de tout ce qu'elle en recevra. A cette double Correſpondance, il me ſemble que vous ne ſerez point tant à plaindre; car pour peu que vos Provinciaux & Provinciales ayent de Curioſité, vôtre maiſon va devenir le Rendez-vous de tout le Beau Monde, & le Bureau Général des Nouvelles. Marquez nous comment elles ſeront reçues, & pour nous divertir à votre tour, faites nous part des différents Raiſonnements que l'on fera deſſus; car je ne doute nullement que dans ce païs-là, comme dans celui-ci, il n'y ait force Raiſonneurs, & Raiſonneuſes, & peut-être, avec cela, très peu de Raiſon. Je ſuis avec ma Cordialité ordinaire, &c.

Paris, ce 24. Novembre 1749.

* *Deſpréaux*, Art Poëtique, Chant. II.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

OI je m'attendois bien à vos remerciments, Ma chere Amie; je ſçai que vous êtes trop polie pour manquer à cette Civilité. Mais permettez-moi de vous demander ici ſi les Compliments, dont vous les avez accompagnez, ſont bien ſincéres. Eſt-il bien vrai que ma Lettre vous ait fait autant de plaiſir que vous me le marquez, que ce qu'elle contenoit vous à déſennuyée, divertie, amuſée? car pour l'effet que vous me dites qu'elle a produit ſur vos Provinciales qui, pour me ſervir de vos expreſſions, l'ont trouvé Admirable, Divine, Adorable, je vous avouerai que ma petite vanité eſt très-peu flatée de ces Hiperboles ridicules, qui ſentent les Précieuſes à pleine bouche. Quoique je ſois d'un Sexe qui aime, & qui cherche à plaire à tout le monde, je vous avouerai que j'ai toujours été beaucoup plus ſenſible aux louanges & à l'eſtime des perſonnes qui, comme vous, ont du diſcernement & de la fineſſe dans le goût, qu'aux éloges de celles qui prodiguent indifféremment leurs aplaudiſſemens à tout ce qui leur tombe ſous les yeux, & qui les frape par ſa ſeule nouveauté. Comme le monde eſt plein de ces ſortes de gens, peut-être vos Dames *Brabançones* ſont-elles de cette trempe. Quoiqu'il en ſoit, c'eſt à votre jugement & à celui des

perſonnes qui vous reſſemblent, que je m'en raporterai du bon ou du mauvais effet de mes Lettres. Mandez-moi donc, avec cette franchiſe qui eſt ordinaire entre deux intimes Amies, celui qu'elles feront ſur vous. Ce ne ſeroit pas la premiere fois qu'il ſeroit arrivé qu'en croyant & voulant amuſer les gens, on auroit fait préciſement tout le contraire. Si le même cas m'arrivoit avec vous, ce ſeroit bien aſſurément contre mon intention; mais après tout je ne ſerois pas la premiere. C'eſt à votre ſincérité à prévenir cet inconvénient en m'en avertiſſant auſſitôt que je commencerai à vous ennuyer.

EN attendant, puiſque vous voulez ſçavoir quel a été le ſuccès de la Lettre de M. de V..... à la Reine, que je vous ai envoyée dans ma premiere, je vais vous continuer cette Hiſtoire à laquelle je joindrai quelques autres nouveautez.

CETTE Lettre produiſit ſur le bon cœur de la Reine l'effet que l'Auteur s'en étoit promis. La Piéce Parodiée, qui lui avoit fait ſi grand' peur, & pour laquelle il s'étoit Poétiquement jetté aux pieds de cette Princeſſe pour l'attendrir par ſa douleur, ne fut point repréſentée. Mais malgré cette précaution, M. de V.... n'a pu éviter la juſte Critique que méritoit ſa Tragedie. En effet, l'Auteur de la Parodie ne pouvant la faire jouer ſur le Théatre l'a rendue publique par l'Impreſſion ſous ce titre SEMIRAMIS, *Tragedie en cinq Actes.* C'eſt une eſpece de Tragedie en Vers dont les perſonnages Critiques ſont *Scrimamis*, l'Expoſition, l'Action, l'Interêt, le Nœud, le Récit, le Dénouëment, les Fictions, le Stile, la Cabale, les Remords, la Pitié, la Terreur, la Langueur, la Décoration, l'Ombre du grand *Corneille*, pluſieurs Beautez, & Troupe de Deffauts. Comme tous ces Perſonnages parlent, & donnent leur coup de dent à

Mr.

V.... dans cette Piéce, vous pouvez
ſa pauvre *Semiramis* y eſt bien houſpil-
tte Parodie a eu un débit auſſi prodi-
qu'il a été mortifiant pour M. de V....
Nature a donné, comme à preſque tous
s Auteurs, une tendreſſe aveugle & pa-
pour toutes ſes productions, même cel-
ſe rencontre le plus de deffauts.
s venez de voir, Ma chere, dans le
: la Reine un trait de Bonté digne de ſon
c caractère; je vais vous en raporter un
in Seigneur de la Cour qui vous diver-
-être autant que vous ſerez édifiée du
; Voici ce qui l'a occaſionné.
s conneiſſez (car nous l'avons lû ici
fois enſemble) le Poëme intitulé *La*
compoſé par M. *Racine*, fils du célebre
e ce nom, & héritier de ſes talents. Ce
t fait paroître ſur notre Horiſon Littée
e eſpece de Phénomene qui a fait beau-
: bruit ici, & qui en auroit peut-être fait
davantage ailleurs. C'eſt une Traduc-
cet Ouvrage en Vers Latins, faite par
rand de la Ville du *Mans*. Je ne crois
jamais Peintre, ni ancien, ni moderne,
viſé de nous repreſenter les *Muſes* avec
nouilles, ni tenant des Fuſeaux & des
s à la main. Ce ne ſont pas là en effet
ies, ni les occupations de ces Nobles
s; & c'eſt peut-être pour la premiere
puis leur création, qu'on aura entendu
elles ſont venues dans la Cave d'un Ar-
Elles y ſont néanmoins deſcendues, ſans
ir pure Curioſité, motif aſſés naturel aux
s; & le Tiſſerand s'eſt très bien trouvé de
te qui l'a mis en état de faire cette Tra-
Elle a été trouvée ſi bonne, qu'on a
nneur à ſon Auteur de la lire dans une

des Séances de l'Academie des *Belles-Lettres & Inscriptions* où elle a reçu les aplaudiſſements qu'elle méritoit.

Sur cette Approbation un des plus grands Seigneurs de la Cour, qui s'inſtruit régulierement de tout ce qui ſe paſſe dans la République des Lettres, pour récompenſer le talent aſſez rare & peut-être unique du Tifferand du *Mans*, lui a fait généreuſement donner une dixaine de Piſtoles. *Charles IX*, un de nos derniers Rois, avoit coutume de dire qu'il faloit nourir les Poëtes, mais qu'il falloit bien ſe garder de les engraiſſer par ce que, ſemblables aux Chevaux, lorſqu'ils mangent trop d'Avoine, ils devenoient alors méchants, & ne vouloient plus travailler. Quand on pouſſe l'œconomie auſſi loin que le Seigneur dont je viens de parler, on tombe juſtement dans l'inconvenient que ce Monarque diſoit qu'il faloit éviter. Quel eſt en effet l'homme aſſez depourvu de ſens pour ſe caſſer la tête à compoſer, ou traduire, un Poëme, lorſqu'il ſçait qu'il en ſera ſi mal payé?

Avant qu'un tel deſſein lui vienne en la penſée,
On pourra voir la Seine à la Saint Jean glacée.

Une autre eſpece de Phénomene Litteraire, c'eſt que nos Poëtes Satiriques, à qui rien n'échape ordinairement, n'ont cependant rien laché contre un trait d'œconomie ſi déplacée. Peut-être l'ont ils ignoré; peut-être auſſi que le Rang de ce Seigneur leur a impoſé ſilence.

Ils n'ont pas eu tant de conſideration pour un Prélat, des moins ſpirituels, qui fait à la Cour, depuis pluſieurs années, ſa réſidence ordinaire. Un bruit qui s'étoit répandu que cet Evêque alloit être fait Cardinal, leur a fait décocher contre lui le trait malin que vous verrez dans l'Epigrame ſuivante, qui eſt une des bonnes que j'aye vues.

Envain

En vain la fortune s'apprête
A t'orner d'un luſtre nouveau.
Plus ton Deſtin deviendra beau,
Et plus tu nous paroîtras Bête.
BENOIT *donne bien un Chapeau ;*
Mais il ne donne point de tête.

A propos d'Evêques & d'Epigrames, en voici une qui a été faite contre un Prélat qui ſe trouvant pourſuivi par ſes Créanciers n'a point, dit on, trouvé d'autre moyen de s'échaper de leurs mains, que de ſauter par la fenêtre.

Pour éviter des Juifs la fureur & la rage,
Paul, de la Ville de Damas,
Deſcend de la fenêtre en bas.
Le P..... en homme ſage,
Pour éviter ſes Créanciers,
En fit autant ces jours derniers.
Dans un Siécle tel que le notre
On doit être ſurpris, je crois,
Qu'un de nos Prélats, une fois,
Ait ſçu prendre ſur lui d'imiter un Apôtre.

DANS ma précedente je vous ai parlé de notre Théatre *François* dont je vous ai repréſenté l'état tel qu'il ſe trouve aujourdhui. Il s'en faut de beaucoup que celui de l'Opera, notre Spectacle favori, ce Chef-d'œuvre fait pour enchanter les yeux & les oreilles, les Délices & le Triomphe de l'Harmonie, le Centre de la Tendreſſe & de la Belle Galanterie, ce Spectacle qui raſſemble tout ce qui peut flatter les ſens, enfin le Rendez-vous de tout le Beau Monde, il s'en faut, dis-je, de beaucoup qu'il ſoit dans un état auſſi paſſable. A la réſerve de deux ou trois bons Acteurs, & autant de bonnes Actrices, tout le reſte n'eſt qu'un ramas de filles & de femmes publiques qui n'ont plus pour tout agrément qu'un très-méchant reſte de voix caſſée par la plus ſale débauche. Il tiroit même à ſa fin par

les dettes immenſes que les Directeurs de ce Spectacle ont contractées. Les Décorations nouvelles y étoient rares, les Ouvriers ſans Salaire, & les Acteurs même en ſouffroient. Le Roi & ſes Miniſtres, trouvant qu'il importe de ne pas laiſſer tomber dans une décadence totale le plus beau, le plus brillant, & le plus ſuperbe Spectacle qui ſoit en France, ont donné des Ordres pour en faire ſaiſir les reſtes & les debris afin d'empêcher qu'ils ne ſoient divertis ou par les Créanciers, ou par les Directeurs. On ne ſçait pas encore quelle ſera ſa Deſtinée. Quelques perſonnes prétendent que l'intention de S. M. eſt d'en remettre la direction aux Magiſtrats de la Ville, & d'en faire un azile pour d'honnêtes gens en n'y recevant, lorſqu'on l'aura purgé de toute la Canaille, que des gens mariez, & en expulſant tous les commerces galants. Le projet eſt fort beau ſans doute, mais ſera-t-il exécuté, & s'il l'eſt, ſera-t-il de longue durée?

Car enfin la Débauche qu'on reproche aux Actrices de l'Opera vient-elle toujours de leur part? Pour moi je croirois preſque qu'elle vient & qu'elle eſt principalement dans le cœur des perſonnes debauchées qui ſe trouvent aux Spectacles, & qui au ſortir de-là, leur font de ces offres & de ces avances auxquelles rien ne reſiſte. Or penſe-t-on qu'une Actrice femme, fut-elle cent fois mariée, ſera plus ſage & plus incorruptible qu'une autre; Au contraire, ſi elle a du penchant au Libertinage, ou du goût pour les Richeſſes (Hé qui eſt-ce qui n'en a pas pour ces dernieres?) le mariage ſera pour elle un Couvre-chef à la faveur duquel elle cachera toutes ſes Galanteries. J'en dis autant de

---- ces Heros à voix luxurieuſe
Qui chantent des diſcours ſur l'Amour ſeul roulans,

Ces

Ces doucereux Renauds, ces insensez Rolans,
Qui disent qu'à l'Amour, comme au seul Dieu
Suprême,
Il faut immoler tout jusqu'à la Vertu même,
Qu'on ne sçauroit trop tôt se laisser enflamer
Qu'on n'a reçu du Ciel un cœur que pour aimer,
Et tous ces lieux communs de Morale Lubrique
Que LULLI *rechaufa des sons de sa Musique.*

CE n'est pas à ces Héros de Théatre, gens d'assez basse extraction, pour l'ordinaire, qu'il faut s'en prendre de la débauche de certaines femmes, quelque fois du premier rang; ce n'est qu'à ces femmes mêmes qu'il la faut imputer.

TOUT autre que vous, seroit peut-être étonné de me voir ainsi parler, dans mes réflexions, le langage de nos Poëtes, ou pour parler encore plus juste, emprunter le leur; Mais si je sais en cela une faute, prenez-vous-en à ma mémoire qui les fait trouver sans que j'y pense au bout de ma plume. Vous le sçavez *Quiconque a, dit-on, beaucoup lu, doit avoir beaucoup retenu*, Bon! encore autre Dicton de Poëte, me direz-vous. Ne m'allez-vous pas regarder comme un second *Sancho Pança*, aussi farci de sentences Poétiques, que le premier l'étoit de Proverbes? O, Dame! je ne suis pas si heureuse que ces femmes qui passent les deux tiers de leur vie à lire, & qui au bout de ce terme se trouvent la mémoire aussi garnie à peu près qu'elle l'étoit lorsqu'elles commencerent à lire, pour la premiere fois dans leur A. *B.* C.... Mais revenons à notre sujet.

A PROPOS d'Opera de *Lulli*, & de toute sa Sequelle, je ne crois pas que vous ayez encore vu le jugement porté sur un de ses Successeurs, très moderne, dont les Piéces, tant vantées par nos Petits-maîtres, & nos *Bégueules* qui prétendent fort s'y connoître, n'ont pourtant

tant pu empêcher la Décadence preſque totale dans laquelle vous venez de voir tomber ce Théatre. C'eſt du Sieur *Rameau* que je vais parler, Auteur, comme vous le ſçavez, de pluſieurs Opera, Ballets, Concerts &c. que nous avons vu aſſez ſouvent repreſenter enſemble. Vous vous reſſouviendrez ſans doute du jugement que nous en portames alors; voici celui qu'en a porté un de nos plus grands Poëtes.

Diſtilateur d'Accords Baroques,
Dont tant d'Idiots ſont ferus,
Chez les Thraces & les Iroquets
Portez vos Opera bourrus.
Malgré votre Art hétérogéne,
LULLI *de la Lyrique Scene*
Eſt toujours l'unique ſoutien.
Fuyez, laiſſez lui ſon partage;
Et n'écorchez pas davantage
Les Oreilles des gens de bien.

MAIS c'eſt aſſez parler Théatre & Poëſie. Je veux vous régaler d'une petite hiſtoire qui eſt arrivée dans ce quartier. C'eſt un tour joué par un Filou à une riche Veuve fort âgée & infirme. Ce Fripon, mis comme un petit Seigneur, s'étant préſenté devant cette Dame, prit pour prétexte de ſa Viſite qu'il étoit envoyé par un Evêque qui avoit, diſoit-il, fort connu ſon mari, & qui lui faiſoit faire toutes les offres de ſervices dont elle pouvoit avoir beſoin. La bonne Dame l'ayant remercié de ſes offres généreuſes, le Filou, en cauſant avec elle, fit tomber la converſation ſur l'Apartement qu'elle habitoit & qui n'étoit pas, diſoit-il, aſſez aëré pour ſa ſanté, attendu qu'il étoit trop petit; qu'elle ſeroit beaucoup mieux dans un autre qui étoit vis-à-vis, beaucoup plus grand & plus gai, étant ſur la ruë. La Bonne Veuve ſe laiſſe perſuader, & ſe leve pour paſſer dans cet Apartement. Le Filou l'accompagne; & pendant qu'elle avoit le dos tourné, enleve ſubtilement une bourſe pleine d'or, quelques piéces d'Argenterie, avec une montre d'or, qui étoient ſur une Table, & met le tout dans ſa poche avec l'adreſſe qui eſt ordinaire à ces Fripons. Comme ce coup de main étoit le ſeul but qui l'avoit attiré chez cette Veuve, dès qu'il l'eut fait, il abrégea la converſation qu'il eut avec elle, & ſe retira avant que l'on s'aperçut du vol qu'il venoit de faire.

EN voilà aſſez pour aujourdhui. Bon ſoir & bonne nuit. Je ſuis, &c.

Paris, ce 1. *Octobre* 1749.

NB. Il y aura aujourdhui un Extraordinaire.

N°. 4.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

LETTRE

A une jeune Dame nouvellement Mariée.

MADAME,

SI vous étiez née à Paris, l'éducation vous auroit ſauvé bien des ridicules que vous avez apportés de Londres. N'en euſſiez vous qu'un, on riroit: & il eſt humiliant de faire rire. Moi qui n'en ris pas, j'oſe vous en parler. Après cela me conſerverez-vous votre amitié? Vous ſeriez encore Angloiſe, & mon but eſt de vous rendre Françoiſe. Ce n'eſt pas aſſez de l'être par le nœud conjugal, il faut le devenir par principes. Connoiſſez l'aimable Nation qui vous adopte. Elle vous paſſera des Vices, jamais des Ridicules. Vous en montrez chez vous. Vous en portez dans les Cercles. Vous en promenez dans le Public.

Vous en montrez chez vous: il y a ſix mois que le Sacrement vous lie, & vous aimez encore votre Mari! Votre Marchande de Modes a le même foible pour le ſien; mais vous êtes *Marquiſe*.

GARDEREZ-VOUS long-tems cet air de réſerve ſi déplacé dans le mariage, & qu'on ne pardonne qu'aux Aſpirantes. Un Cavalier vous trouve belle, vous rougiſſez. Ouvrez les yeux. Ici les Dames ne rougiſſent qu'au pinceau.

POURQUOI cet oubli de vous-même lorſque vo-

tre Mari eſt abſent? Revient-il, vous vous parez. Je vous croyois bien jeune & vous êtes bien vieille. Vous remontez au tems des Patriarches. Empruntez le Code de la parure moderne, vous y lirez qu'on ſe pare pour un Amant, pour le Public ou pour ſoi-même.

Si je voulois, Madame, je vous perdrois de réputation ſur votre vie du matin. On vous trouve levée à huit heures; ſi vous ſortiez du Bal vous feriez dans la régle. Et que faites-vous? Vous êtes en conférence avec votre Cuiſinier & votre Maître d'Hôtel. Apprenez que c'eſt au Mari à compter, à payer quoique ce ſoit toujours chez Madame qu'on ſoupe. Que faites-vous encore? Vous écrivez à des Amis auſſi froids que leur Patrie qui n'ont que des Mœurs, de la Liberté & du Bon Sens. Que ſçais-je! Vous liſez la Morale & l'Hiſtoire, tandis que les plumes Françoiſes enfantent chaque jour des volumes d'eſprit. Que de bonnes plaiſanteries ſi on ſçavoit tout cela?

Enfin il vous ſouvient que vous avez une Toilette à faire, mais que vous en connoiſſez peu l'importance, l'ordre & les devoirs! Vous n'avez que 18 ans, & vous y êtes ſans hommes! On y voit deux Femmes que vous ne grondez jamais. La premiere garniture qu'on vous préſente eſt préciſément celle qui vous convient. La Robe que vous avez demandée, vous la prenez effectivement. Vos Femmes ſont étonnées d'employer plus de tems à s'ajuſter elles-mêmes, qu'à parer leur Maîtreſſe. Je vous avertis qu'elles ſoupçonnent votre condition. Mais qui croiroit que l'une des deux vous la tenez de la main de votre Mari, après avoir renvoyé cette miraculeuſe qui fut formée à la Cour.

Le dîner ſonne, & vous voilà dans la Salle de compagnie lorſque la cloche parle encore. N'y avoit-il plus de rubans à placer pour vous faire attendre? Mais qu'elle eſt notre ſurpriſe? Votre Maître-d'Hôtel vient annoncer à *Monſieur* qu'il eſt ſervi, & je ſçais que c'eſt vous qui lui avez preſcrit ce mauvais ton. Ailleurs c'eſt toujours *Madame* qui eſt ſervie: on ſe met à table. (j'en ris encore, mais c'eſt d'un rire amer) vous *béniſſez* les mêts! Nous nous crûmes chez le Curé de

la

la Paroiſſe, qui peut-être nous auroit quitté des graces, ce que vous ne fîtes pas.

Après la table vous voulûtes pouſſer la converſation. ſongez que vous êtes à Paris. L'ennui appella bientôt le jeu : je vous vis bâiller, & c'étoit la *Comète!* un jeu de la Cour! A propos, il m'eſt revenu qu'on la jouoit depuis quatre jours lorſque vous demandâtes ce que c'étoit. Une Bourgeoiſe du *Marais* fit la même queſtion le même jour.

La premiere partie en demandoit d'autres : on ne fit qu'au jeu. On étala pour interméde les Sacs à ouvrage. Qu'eſt-ce qui ſortit du vôtre? des manchettes pour votre Mari! Sera-ce donc en vain que la France aura inventé les *nœuds* pour diſtinguer les mains de condition des mains roturiéres?

La belle occaſion que vous eûtes en ce moment d'enrichir votre parure! Ces diamans qui ſe trouverent au fonds de votre ſac : mais de quelle eau? & bien inférieurs à ceux que vous avez! C'étoit un tour de votre Mari. Qu'il fut mal placé! Vous admirez ſa magnificence, & plus ſenſible à ſon attention qu'aux pierreries, vous les lui rendez, vous voulez qu'il en deſtine le prix à payer un Marchand à qui il faiſoit l'honneur de devoir, c'eſt être bien peuple de s'inquiéter ſur ſes dettes, elles annonçent, elles confirment la grandeur. Il y a à parier qu'un Débiteur de deux millions eſt plus grand Seigneur d'une moitié en ſus que celui qui n'en doit qu'un.

En vérité, Madame, un ami ne peut plus mettre le pied chez vous. Il faut rougir pour vous dès le prémier pas ; on voit votre Cocher confondu avec des Palfreniers panſer vos Chevaux. Votre Antichambre fait pitié ; Des Laquais qui s'occupent en attendant vos ordres, qui ſe croyent à *Monſieur* comme à *Madame*, qui imaginent qu'ils ne ſont en maiſon que pour travailler, qui ont un air reſpectueux pour un honnête-homme qui arrive à pied, qui tirent une montre d'argent ſi on demande l'heure, des Laquais ſans figure & qui ſont le *trois grands pouces* au-deſſous de la taille requiſe. *Madame, des gens de cette trempe ne ſont bons qu'à*

la Charruë ou chez un Commis. Auſſi ſont-ils le jouet éternel des gens de *Monſieur*. Mais plût au Ciel vos ridicules fuſſent-ils bornés aux murs de votre Hôtel!

Vous en portez dans les Cercles. Vous y entrez avec les couleurs de la nature ſur le viſage. Ainſi ſe préſente la femme du Suiſſe qui vous a ouvert la porte: repaſſez la mer ſi vous voulez paroître telle que vous êtes.

Il y a ſix Dames dans le Cercle, vous n'en baiſez qu'une! & pourquoi? Parce que vous n'êtes liée qu'avec une. Mais vous connoiſſez les autres, puiſque vous les voyez pour la ſeconde fois. Cela ne ſuffit-il pas pour être toute à elles & mettre votre cœur ſur leurs lévres?

Vous vous placez ſans avoir dit aux glaces que vous êtes à faire peur, que vous êtes faite comme une folle. Ce ſera pourtant le début de la premiere Ducheſſe qui entrera, tâchez de vous former ſur les grands modéles. Défaites-vous de cette maxime Gothique, qu'on ne doit parler de ſoi, ni en bien ni en mal. Il y a un art à ſe mettre ſur le tapis.

Il y en a encore plus à converſer légérement. Que de jolies choſes, que de réflexions utiles n'entendez-vous pas ſur les Robes de la Saiſon, les Rubans, les Chignons, & la façon de ſe mettre? Comment ce flux d'éloquence ne donne-t-il pas du reſſort à votre langue? Vous êtes muette! Vous ne ſavez pas même rire. Cet Homme à la mode qui voltigeoit d'une beauté à l'autre, qui ſemoit la belle humeur par cent propos délicieux, qu'on applaudiſſoit même avant qu'il eût parlé, pût-il vous arracher un ſigne de joye? Quelle létargie!

Vous ne vous éveillâtes qu'à la nouvelle que débita ce vieux Militaire pour payer ſon entrée. Vous la ſaiſites, vous citâtes un trait d'Hiſtoire tout ſemblable. Vous parlâtes Politique & Gouvernement. Savez-vous ce qui fut dit lorſque vous eûtes levé le ſiége? qu'il *falloit* vous faire Miniſtre ou Hiſtoriographe du Roi. *Vous voulez penſer dans un Païs où il n'eſt queſtion que de parler.*

TENDIS hier une Ducheſſe de Finance qui beaucoup votre ſimplicité. Vous aviez ſoupé lle : on ſervit un plat de légumes dans la pri- qui ne coutoit que cent francs. Vous crûtes parloit du plat, non du légume. Elle rioit en- n me demandant par quel carroſſe de voiture viez débarqué, & ſi vous ſouhaitiez qu'elle vous it ſon Orfévre.

bonne figure que vous fîtes dernièrement chez te Comteſſe! On y propoſa une partie au bois ilogne. Vous demandâtes à votre mari s'il en Il ſçait ſon monde, il refuſa: c'étoit une rai- plus pour aller, vous rompîtes. Le ſingulier dans procédé, c'eſt que vous comptiés lui plaire. Et votre but du matin au ſoir: entre nous, Ma- n'êtes-vous point une *Pamela* qu'un coup de : a élevée? Il eſt de régle qu'en certaines condi- un Mari doit ſe répentir du moins une fois le d'avoir une Femme. Le vôtre ne ſe plaint que trop aimé. Ses Amis craignent fort qu'enfin vous gâtiez. Il commence à trouver moins belle cet- ſeuſe qui lui a donné la préférence ſur vingt ri- lont la bourſe étoit pleine. On ſçait, quoiqu'il onvienne pas, qu'il vous a menée en tête à tête ampagne. Sa derniere voiture ne lui coute que ille francs, & il eſt preſque réſolu à ſe détacher Coureur. Pour Dieu, Madame, ne lui donnez s ridicules qui ſe multiplient ſous ma plume, j'en rai.

ST-ce pas aſſez d'en montrer chez vous? N'eſt- trop d'en porter dans les Cercles? Faut-il enco- expoſer au grand jour, en les promenant dans blic?

US allez au Thuilleries les jours d'Opera, & lais Royal les autres jours. Vous faites pis. On y voit le matin. Mais quelles figures y voyez- Des Femmes ſans prétentions, des Politiques à ut lieu eſt égal pour humilier nos ennemis, des *ophes qui veulent reſpirer.* Ne ſentez-vous que *es déplacée? On* croiroit que vous ne cherchez

la Promenade que pour vous bien porter! Mais lorſque vous y paroiſſez aux jours marqués & aux heures décentes, comment êtes vous miſe? Vous n'étalez que pour cent mille francs de pierreries, & l'aune de vos dentelles eſt à cinquante écus. Abjurez cette maxime d'outre mer, qu'en fait d'habillement on doit-être d'un dégré au-deſſous de ſon état. Je vous l'ai déja dit. Vous voulez toujours penſer, c'eſt un vice de terroir. Si on bornoit le luxe, les maiſons & les empires ſubſiſteroient trop longtems. On s'ennuye à voir toujours les mêmes choſes.

Dans quel travers alliez vous donner l'autre jour? les chevaux étoient mis pour vous mener au Spectacle. Vous comptiez ſur votre mari, un mari François! Vouliez-vous donner la comedie à la Comedie même. Il s'etoit dérobé pour ſa petite maiſon, où vous avez enfin apris qu'il ne falloit pas le troubler. Quelle peine n'a-t-on pas eue à vous faire comprendre qu'une femme qui veut prendre l'air dans une petite maiſon, ne doit pas choiſir celle de ſon mari?

Vous devriez du moins ne pas apprêter à rire où l'on ne rit jamais. Que faiſiez-vous Dimanche dernier dans votre Paroiſſe à dix heures du matin? Déja habillée! Et, qui le croira? Sans *fac!* Eſt ce ainſi? eſt-ce à dix heures? Eſt-ce dans ſa Paroiſſe qu'une femme de condition entend la Meſſe? Eſt-il bien vrai que vous aſſiſtez aux Vêpres? le Marquis de *** vous en accuſe, en diſant que vous faites ridiculement votre ſalut. On pourroit vous paſſer quelques Sermons, mais jamais ceux qui convertiſſent: une jolie femme eſt faite pour les jolis Sermons, ils s'annoncent aſſez par l'affluence des équipages, & le prix des chaiſes. Il eſt ignoble de s'édifier pour deux ſols. Au premier Carême penſez à la dévotion de la derniere Semaine. C'eſt dans une calèche peinte aux Gobelins, c'eſt ſur la route de *Longchamps* que vous devez nourir votre piété.

Il ne ſuffit pas, Madame, d'éviter les ridicules: il *faut des graces*. Celles que la nature vous a données, *ne valent pas celles* de l'art. Il y a des graces d'ajuſtement. Vos Robes ſont de goût; mais les garnitures

no

ne ſont pas de la *Duchapt.* Votre panier dans ſon diamétre eſt tronqué d'un pié, & il n'eſt pas de la bonne Faiſeuſe. Vos diamans ſont beaux, mais ils ne ſont pas montés par l'Empereur. Tout cela faute aux yeux. D'ailleurs il s'en faut deux pouces que vos girandoles ne deſcendent aſſez bas: ſi vous pouviez ſuſpendre un luſtre à chaque oreille, vous ſeriez au parfait. On vous a vuë à l'Opera coëffée en *Comète*, lorſque depuis deux jours ou étoit en *Rhinoceros.*

Il y a des graces qui par un heureux artifice s'incorporent avec la perſonne. Les unes ſe voyent, les autres ſe ſentent. Il eſt établi que votre ſexe doit prendre au nez, comme aux yeux. Il y a plus: les odeurs aſſûrent votre rang. Qu'on me mene dans un Cercle les yeux fermés, ſuis-je en bonne compagnie! le nez me l'annonce. Aux odeurs ajoutez le vernis. Oui, Madame travaillez enfin ſur votre teint. Vous avez crû que ce vernis étoit fait pour cacher des rides ou des difformités déſabuſés-vous. Quand l'âge vous aura enlaidie, on vous permettra de vous montrer au naturel.

Il y a des graces de langage. Vous avez fait des progrès dans notre langue, & vous les ſuivez en liſant *la Bruyere*, *Racine*, *Monteſquieu*, *& Fontenelle.* Ils vous aprendront bien à rendre vos idées avec ordre, clarté & juſteſſe: mais ils ne vous donneront pas ces expreſſions brillantes qui diſtinguent le grand monde. Par exemple, d'une choſe qui a une bonté commune, vous dîtes ſimplement qu'elle eſt bonne, une importante diroit, *c'eſt miraculeux! c'eſt divin!* Eſtes vous un peu fatiguée? Il faut être *excedée*, *anéantie.* Un coup de vent a-t-il dérangé une boucle de vos cheveux? ne vous fâchez pas, ſoyez *furieuſe*, vous manquez juſques dans l'alphabet: au ſortir du dernier Opera, vous dîtes *à la maiſon*, tandis qu'à vos côtés la femme d'un Traitant crioit *à l'Hôtel.* N'attendez pas que je vous faſſe un Dictionnaire dans une Lettre. Etudiez les Femmes qui ont les plus belles aigrettes, & les Hommes à talons rouges.

Il y a des graces de caprice. Vous avez demandé vos chevaux pour les ſix heures, & à ſix heures on vous voit en caroſſe. Le jeu que vous avez propoſé vous le jouez effectivement. La perſonne que vous reçûtes ſi bien hier, vous l'accueillez encore aujourd'hui. Vous êtes toujours vous même. Cela eſt du dernier ani.

Il y a des graces à ſe plaindre du mal que l'on ſent. Vous deviendrez Mère. N'allez pas imiter en portant le fruit de votre mariage, cette Comteſſe ſinguliere que vous louez tant, qui marche, qui agit, qui eſt de tout. Il eſt vrai que cette pitoyable conduite lui réuſſit, que ſon derniere enfant eſt le ſixiéme qu'elle a mené à bien. Mais on rit de la mere, & la Faculté la condamne. Voulez-vous bien être? Soyez ſur la chaiſe lougue dès le premier ſoupçon juſqu'au terme, & toujours en vous plaignant.

Il y a même des graces à ſe plaindre du mal qu'on ne ſent pas. Vous paſſez vos jours ſans migraine. On peut vous le pardonner. Mais ſans *vapeurs!* C'eſt abuſer, en femme de la Hale, de la permiſſion de ſe bien porter.

Il

Il y a des graces à s'effrayer : mais ce n'eſt pas de la façon dont vous vous y prîtes l'autre jour. On vient vous parler à l'oreille ; l'inquiétude eſt dans vos yeux, vous quittez bruſquement le Cercle. On crût que votre chien s'étoit caſſé la jambe. On vous plaignoit, on s'effrayoit pour vous. Point du tout, c'étoit votre Cocher qui étoit moulu d'une chûte. Ne ſçavez-vous pas jetter un cri au moindre cahos qui menace votre voiture : devez-vous être auſſi tranquille qu'une de vos femmes ? Ce taureau qui venoit à vous dans votre campagne, vous paſſâtes à côté de lui avec l'aſſurance d'une Concierge. Il ne faut pas même attendre les grandes occaſions pour s'effrayer. Choiſiſſez quelque bête d'averſion qui puiſſe vous ſervir en tout tems & en tout lieu, *une ſouris*, *une araignée*, *une mouche* : ſi on ne les voit pas, on peut les ſoupçonner. L'aventure du bateau que le haſard nous offrit ſur ce beau canal, montra encore votre mauvaiſe éducation. De toutes les Dames, pas une qui ne diſputât l'embarquement, qui ne criât en cédant ; & vous ! vous les encouragiez. La Batelière demanda ſi vous n'étiez pas quelque bonne Bourgeoiſe des environs ? Le tonnerre qui gronda l'après midi, acheva de vous peindre. La Préſidente chercha un azile entre quatre rideaux, la Marquiſe avec ſes cris faiſoit paroli aux éclairs, le Chevalier raprenoit à faire des ſignes de Croix. Il n'y eut que vous & votre Jardiniére que le ſang-froid n'abandonna pas.

Enfin, Madame (car je me laſſe de vous détailler), vous trouvez le ſecret d'être ſans graces au milieu d'une Ville qui eſt faite pour en donner. Et avec du Bon Sens, des Sentiments, des Principes vous êtes chargée de Ridicules.

Je prévois vos objections. La meilleure ici, eſt de n'en point faire. Ne convenez-vous pas d'un principe, que la France eſt le modéle des autres Pays ? Si vous en doutiez, la Nation en corps vous le diroit ; & ſans être aſſemblée, ne vous le dit-elle pas tous les jours ? Qui peut mieux nous connoitre que nous mêmes ? mais n'avons nous pas auſſi le ſuffrage des Etrangers que nous enrichiſſons de nos modes, de nos révérences & de notre cuiſine, qui ont fêté nos *Pantins*, qui adoptent nos équipages, nos pompons & nos perruques. Et ne voyez-vous pas qu'ils viennent en foule ſe former chez-nous ; allons-nous chez eux ? Partez de ce principe, & corrigez-vous.

A Paris le 2 Octobre 1749.

A LA HAYE,

Se vend, chez *Pierre Goſſe* Junior Libraire de S. A. R. Madame la Princesse d'Orange et de Nassau,

Jeudi le 9 *Octobre* 1749.

N°. 5.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

JE vais peut-être vous affliger un peu, Madame, par la Nouvelle que j'ai à vous mander, & que nous venons de recevoir ici; mais comme c'eſt une Nouveauté, je craindrois, d'un autre côté, de vous déplaire ſi je ne vous en inſtruiſois pas des premieres. C'eſt la perte que la belle Galanterie & la République des Lettres viennent de faire dans la perſonne de la célébre Marquiſe *Du Châtelet*, morte à *Luneville* en *Lorraine*, entre les bras du Marquis ſon Epoux. Cette Dame s'étoit en effet très ſignalée dans cette double carrière. Elle étoit entrée dans la premiere dès le printems & à la fleur de ſon âge, temps mrqué pour cela par la raiſon, par l'uſage, & par la Nature; Mais revenue de ces vains & frivoles amuſements, elle donna dans le Bel Eſprit & dans les Sciences. La frequentation des gens d'eſprit & de ſavoir devint ſa paſſion dominante. Meſſieurs *de Maupertuis*, *de Voltaire*, & pluſieurs autres Sçavants, eurent toutes ſes inclinations; le dernier ſur tout a conſervé pour elle juſqu'à ſon dernier ſoupir un attachement ſur lequel la Médiſance n'auroit pas manqué de babiller ſi l'on ne ſçavoit pas que cet Eſprit Univerſel n'a qu'une ombre de corps dont il eſt viſible qu'une Femme Galante ne s'accommodera jamais.

A la compagnie de ces Grands Hommes, la Marquiſe *Du Châtelet* prit du goût pour les hautes Sciences; j'entends celles qui ne ſont pas ordinairement à la portée des Femmes, telles que ſont la Géométrie, l'Algébre, l'Optique, l'Aſtronomie, la Phyſique, & autres Sciences de cette eſpece dont les principes, auſſi abſtraits que difficiles, ne la rabuterent point. Elle y ſit, au contraire, de ſi grands progrès, malgré toutes les épines dont elles ſont hériſſées, que de ſimple Ecoliere, elle devint bientôt Maîtreſſe, & fit part de ſes progrès au Public dans pluſieurs Ouvrages qui parurent peu de tems après. Leur Solidité fit dire d'abord, & croire, à bien des gens, qu'elle n'y avoit d'autre part que celle d'avoir prêté ſon nom à quelques Sçavants qui en étoient les véritables Peres, & avoient voulu lui en faire l'honneur; Mais ceux qu'elle compoſa enſuite, & dont perſonne ne lui a plus conteſté la propriété, firent connoître aux Incredules & aux Médiſants la véritable origine des premiers. C'eſt par ces Ouvrages, qui l'ont occupée nuit & jour pendant près de vingt ans, qu'elle eſt parvenue à ſe faire dans le monde, & dans la République des Lettres, un nom dont elle doit avoir été contente.

QUOIQU'IL en ſoit des Ecrits, de l'Eſprit, & du Sçavoir de cette Dame, ſa mort vient d'apprendre au Public que

ce noble & grand génie
N'a pas vaqué toujours à la Philoſophie.

En effet, on débite ici qu'elle eſt morte des ſuites fâcheuſes d'une groſſeſſe, qui fait d'autant plus jaſer la Médiſance, que l'on a depuis longtems publié qu'elle ne vivoit pas des plus familiérement avec le Marquis. C'eſt cette groſſeſſe qui l'a enlevée à ſon Mari, au Monde, à la République des Lettres, & à Mr. *de Voltaire* en par-

ti-

ticulier, ſon Ami intime, que tout le monde dit la regretter très ſenſiblement. Comme ſa Muſe l'a célébrée, pendant ſa vie, avec la Joye & les *Ris*, perſonne ne doute qu'après ſa mort il ne la regrette en des termes auſſi touchants, que fit le fameux Chantre de la *Thrace* à la mort de ſa chere *Euridice*.

QUELQUE tems avant ſa mort, & pendant le cours de ſa fatale groſſeſſe, la Marquiſe alla voir ſon Mari. Quelqu'un alors qui ſçavoit parfaitement que ces deux Epoux vivoient à la grandeur, c'eſt-à-dire, très-froidement enſemble, lui ayant demandé d'où lui venoit cette fantaiſie, cette Dame lui répondit que c'étoit une envie de femme groſſe, & qu'il falloit la contenter. Pendant tout le ſéjour qu'elle a fait à *Luneville*, lorſquelle paroiſſoit à la Cour du Roi *Staniſlas*, elle prétendoit qu'on devoit préſenter à une Femme de ſa Qualité une Chaiſe à dos, & non pas un ſimple Tabouret; ce qui fit dire à un Plaiſant, que cette Marquiſe avoit tout à dos, excepté les chaiſes. Peut-être que ſes airs fiers & ſes manières hautaines lui avoient fait des ennemis dans ce ſéjour où regnent la Modeſtie, la Simplicité, & la Candeur avec le Bon Prince qui y tient ſa Cour. Les vertus de ce Monarque firent ſortir de la Veine Poëtique de Mr. de V.... qui avoit accompagné dans ce Voyage la Marquiſe *Du Châtelet*, & celle *de Boufflers*, les Vers que voici, & qui y furent fort goûtez.

AU ROI STANISLAS.

Le Ciel comme HENRY *voulut vous éprouver:*
La Bonté, la Valeur à tous deux fut commune;
Mais mon Héros ſit changer la fortune
Que votre Vertu ſçait braver.

A Madame la Marquiſe de BOUFLERS.

Vos yeux ſont beaux, & votre ame plus belle;
Vous, êtes Simple & Naturelle,

Et ſans pretendre à rien, vous triomphez de nous.
Si vous euſſiez vécu du tems de Gabrielle,
Je ne ſçai pas ce qu'on eut dit de vous;
Mais on n'auroit point parlé d'elle.

Ces deux portraits ſont d'autant plus flateurs, que dans le premier, le Roi *Staniſlas* y eſt mis en parallelle avec *Henri* IV. un des plus Grands Rois de la Monarchie *Françoiſe*; & la Marquiſe *de Boufflers* eſt miſe, dans le ſecond, au-deſſus de la fameuſe Gabrielle *d'Etrées*, Maitreſſe de ce Monarque, qui étoit la plus belle perſonne de ſon tems. Vous vous ſouvenez, ſans doute, du portrait que le même M. de V. . . . en a fait dans le Chant IX. de ſa *Henriade*; jugez ſi la Marquiſe *de Boufflers* a du être contente du Portrait. Il faut avouer que Meſſieurs les Poëtes ſont plus galants que tous les autres hommes enſemble lorſque leur eſprit eſt une fois monté ſur ce ton que l'on peut dire que M. de V. . . , ſçait toucher avec une délicateſſe admirable, & qui lui eſt particuliere.

Il s'en faudra beaucoup, que vous trouviez la même délicateſſe de ſentiments dans les perſonnages de l'Hiſtoire ſuivante qui vient d'arriver ici, & qui a fait beaucoup de bruit. C'eſt une Avanture galante, d'un genre aſſez particulier pour mériter de vous être détaillée. Cela vous amuſera, & elle ſera, à coup ſûr, trouvée très belle par vos Dames *Brabançonnes* qui, à ce que je préſume, n'en voyent guéres arriver de ſemblables chez elles. L'Héroïne de cette Piéce eſt une Demoiſelle, nommée *Minos*, qui a fait autrefois ſon aprentiſſage ſur le Théatre de l'Opera où elle a été quelque tems. Pour ſes Galants, car elle en dupoit deux à la fois, vous me permettrez de ſupprimer ici le nom de leurs familles que je ſerois très-fâchée de mortifier, ce qui arriveroit immanquablement ſi je le-

levois entièrement les masques. Il suffit, pour l'intelligence de cette Histoire, que vous sachiez que l'un est un Marquis, & l'autre un Maitre des Eaux & Forêts.

Le Marquis, ayant pris de l'Amour pour Mademoiselle *Minos*, avoit poussé si loin sa passion pour elle, qu'il en avoit fait sa Maitresse dans toutes les formes, l'entretenant sur un pied très-élevé. Par reconnoissance la Demoiselle avoit pris, ou du moins feignoit d'avoir, à son tour, de l'Amour pour le Marquis, & ces deux Amants furent unis autant qu'on le peut être en de pareilles conjonctures. Quelques mois & même quelques années se passerent dans une union fort étroite, c'est-à-dire, qu'ils vécurent assez bien ensemble, jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de faire éclater l'infidélité de l'Amante.

Elle ne fut pas bien long-tems à paroitre. Un Maitre des Eaux & Forêts, Jeune, Vif, & Riche surtout, devint bientôt le Concurrant du Marquis. Pour avancer plus promptement ses affaires auprès de la Belle, celui-ci, qui en avoit fait, l'Hiver dernier, la rencontre au Bal de l'Opera où il la vit & l'entretint plusieurs fois de sa passion, débuta auprès de cette nouvelle *Danaé* par un Présent de la valeur de seize mille livres qu'il envoya chez elle un matin pendant que le Marquis étoit allé à *Versailles* pour une affaire qui l'y retint plusieurs jours.

Jamais embarras ne fut pareil à celui où se trouva la Marquise passagère à la vue de ce Riche Présent. Le recevoir, c'étoit se livrer, c'étoit trahir le Marquis, & peut être faire un très mauvais parti aux deux Amants qui auroient pu être assez foux pour s'égorger pour l'amour d'elle. D'un autre côte, le refuser, c'étoit être bien rigide & bien cruel à soi-même. Mais dans des cas aussi embarrassants il y a toujours un milieu que ses sortes de femmes n'ignorent pas, & qui est toujours le parti auquel elles se déterminent. C'est de faire la difficile, & même la Vestale. La Demoiselle *Minos* feint donc de refuser le Présent; On la presse de l'accepter; elle se deffend, elle résiste; l'ordre est, dit-on, donné de le laisser. Comment faire? Verra-t-on & laissera-t-on échaper une si belle occasion; & renverra-t-on un bien dont on trouve que l'on a besoin? Mais d'un autre côté, fera-t-on cette injure à un homme qui nous aime, que l'on aime soi-même qui s'est ruiné pour l'amour de nous? S'exposera-t-on à passer pour une Volage, pour une Infidelle, & à faire craindre un pareil changement, une pareille

trahiſon à celui-même que l'on voudroit favoriſer ?

Ah s'il étoit poſſible, diſoit cette Amante intéreſſée & venale, de partager ſon cœur entre ces deux Amants ! Mais, hélas, il n'y faut pas penſer ! Ce ſeroit tout perdre. Je le voudrois bien pourtant, mais malheureuſement il faut opter. Je dois être heureuſe ou malheureuſe. Amour pour amour, il me faut du Bien. Si je garde le Marquis, eſt il en état de me faire grande dépenſe ? Ne l'ai-je pas ruiné ? Je n'ai plus que quelques années, après quoi, adieu la Beauté, adieu le Marquis, adieu toutes mes eſpérances ; adieu tout le monde. Mon amour voudroit le conſerver ; mais mon interêt s'y oppoſe... Hé bien, déterminons nous ! Quittons le Marquis, & attachons nous à ſon Rival ! Je me ſens le cœur tendre. Je ſens que je pourrois l'aimer. D'ailleurs il eſt le plus jeune, auſſi-bien que le plus riche. En prenant ce parti, l'Amour & la Raiſon ne s'accordent-ils pas ?

La conſéquence que l'on tira de tous ces beaux raiſonnements, fut que l'on retint le riche Préſent, & que l'on réſolut de rompre avec le Marquis. On le fait appeller dans cette vue ; il accourt ſans rien ſçavoir de ce que l'on a projetté. On lui expoſe le triſte état de ſes affaires ; on lui remontre qu'il n'eſt plus en état de ſoutenir ſa dépenſe ſans s'expoſer à faire des dettes, ſans déranger totalement ſes affaires ; on lui fait ſentir qu'on eſt bien fâché que la néceſſité des conjonctures faſſe prendre des meſures contraires à l'eſtime qu'on a pour lui ; mais enfin que ne s'étant point épouſez, malgré tout l'amour le plus tendre, on étoit forcé, pour ſon propre bien, pour l'intérêt qu'on prenoit à tout ce qui lui appartenoit, à lui dire qu'il falloit ſe ſéparer ; qu'il ſe préſentoit un Rival, auquel on donnoit la préférence ; & pour comble de tourment, on lui étale, avec grande pompe, le riche Préſent qu'on vient de recevoir de la part de cette nouvelle Dupe.

Le Déſeſpoir, la Rage, la Fureur, les Reproches, les Injures, les Plaintes, les Soupirs, les Larmes, les Prieres mêmes ſe ſuccédent dans la bouche du Marquis. Il met tout en uſage, il outre tout, juſqu'à vouloir ſe précipiter par les fenêtres s'il ne peut pas déterminer ſon Amante à changer de réſolution. Mais comme en amour la fureur & le déſeſpoir conſervent toujours un certain ſens froid, on ſe garde bien auſſi de faire tout ce qu'on dit. La Courtiſanne ſe laiſſe enfin attendrir ; mais inflexible ſur le point de l'argent & le mauvais état des affaires de ſon Amant, elle ne lui veut donner aucune eſpérance.

De quelles foibleſſes n'eſt pas capable un homme amoureux & généreux tout à la fois! Il lui expoſe, à ſon tour, que quoiqu'il ne ſoit pas fort riche pour le préſent, il a les plus belles eſpérances de l'être un jour, & que la ſucceſſion opulente d'un Père & d'une Mère qu'il doit recueillir le mettra en état de lui faire un Bien plus ſûr qui lui prouvera, toute ſa vie, l'excès de ſon amour. Pour lui aſſurer la vérité de ce qu'il lui promet, il lui offre auſſi-tôt de lui faire d'avance un don de ſoixante mille livres dont il eſt preſt à ſigner la dette.

A ce mot de Don, & d'un Don auſſi conſidérable que celui qui vient d'être propoſé, jugés, ſi on ouvre les oreilles. Imaginez vous l'ardeur & l'empreſſement avec lequel on court au Papier & à l'Ecritoire. Tout eſt prêt dans le moment; le Billet eſt fait, il eſt accepté, & en conſéquence on promet de renvoyer le fatal Préſent au Maître des Eaux & Forêts.

C'ETOIT bien peu connoître ſon Amante; c'étoit bien mal pénétrer le cœur de ces ſortes de Femmes, que de compter ſur une pareille promeſſe. En effet le lendemain, la Demoiſelle *Minet* fit dire au Marquis que, tout bien conſidéré, il ne devoit plus faire de fonds ſur elle; que le Billet de la veille n'étoit que ſuffiſant pour payer les dettes qu'elle avoit contractées avec lui, & qu'elle partoit pour aller vivre avec ſon nouvel Amant.

NOUVEAU déſeſpoir, nouvelle rage, nouvelles folies amoureuſes. Perdre ſa Maîtreſſe, perdre ſon Argent, être la Dupe d'une Scélérate, d'une Perfide, eſt-il un coup plus foudroyant? Revenu de ſes premiers tranſports, le Marquis réſolut pourtant de prendre des meſures contre ſon Infidelle, pour l'empêcher de s'enrichir de ſa dépouille. Son premier recours fut de s'adreſſer à ſon Pere, qui eſt un des premiers Seigneurs de la Cour, auquel, comme un nouvel Enfant prodigue, il repréſenta, dans toute l'amertume de ſon cœur, les déſordres de ſa vie paſſée, & le perfide tour que venoit de lui jouer ſon Infidelle Maîtreſſe. Le Pere, comme un homme qui ſe ſeroit préparé de longue main à recevoir un pareil aveu, le conſole & lui dit: Je reſſens tout votre malheur, mon Fils; je vous plains, & veux vous conſeiller en Ami, & non pas vous traiter en Pere. Conſolez-vous de votre perte; elle n'eſt pas irréparable. La Mere, auſſi tendre que le Pere, & touchée de la douleur, & du repentir de ſon Fils, intervient. On cherche, on trouve, & l'on concerne un moyen de retirer le Billet. On expoſe l'affaire au Miniſtre dont on obtient une Lettre de Cachet pour faire arrêter & enfermer Mademoiſelle *Minet*.

CEPENDANT on la fait avertir du danger qui la menace, & on lui indique en même tems le ſeul moyen qu'il y ait de l'éviter. C'étoit de rendre le Billet de 60000 livres, en conſidération de quoi on lui offre de payer ſes dettes ſur le Mémoire qu'elle en donneroit. Comme la Demande ne contenoit rien que de juſte, la perfide Amante ayant fait réflexion ſur les ſuites fâcheuſes qu'auroit pour elle ſon refus, aima mieux agir en femme ſenſée, que de ſe faire enfermer à pure perte pour le reſte de ſes jours. Elle a donc rendu la Promeſſe, en y joignant un Mémoire de ſes Dettes, qu'elle a fait monter à quinze mille livres, leſquelles ont été fidellement aquittées.

BELLE & utile Leçon pour la Jeuneſſe, ſi la fougue des Paſſions lui permettoit de faire uſage de ſa Raiſon! Mais malgré cet exemple, & pluſieurs autres dans ce goût, qui ne s'offrent que trop ſouvent aux yeux de nos jeunes Seigneurs, on ne les en voit pas courir avec moins d'ardeur après ces ſortes de femmes qui ſont encore parmi eux plus à la mode qu'elles n'y ont jamais été. Ce qu'il y a de plus triſte & de plus honteux pour notre Sexe, c'eſt qu'il n'a que trop d'individus, même d'un ordre aſſez relevé, qui imitent aujourd'hui l'Héroïne de l'Hiſtoire que je viens de vous écrire. *O Tems! O Mœurs!*

Jadis parmi le Sexe aimable
Aux graces de l'Eſprit rien n'étoit comparable.
Avec ce ſeul endroit on étoit engageant.
Les Amants devoient tout à leur Delicateſſe,
Et ſi l'on leur montroit alors quelque Foibleſſe,
Ce n'étoit point à leur Argent
Qu'on proſtituoit ſa Tendreſſe.
Dès que ſur la Vertu le Vice a prévalu,
L'Or a pris ſur le Sexe un empire abſolu.
En vain l'Amant dans les ruelles
Veut pour gagner les cœurs étaler des appas,
Il ne trouve que des Cruelles;
Il a beau s'épuiſer, on ne l'écoute pas,
Et ce n'eſt que l'Argent qui brille aux yeux des Belles.

VOILA le portrait de bien des Femmes de notre Siecle. Avouons qu'il ne leur fait pas beaucoup d'honneur. Mais cet honneur, autrefois ſi vanté, n'eſt aujourd'hui connu & eſtimé que de celles qui, comme vous, Madame, en connoiſſent le prix, & qui ne le changeroient pas contre toutes les richeſſes du monde. Adieu, je vous embraſſe, & ſuis, &c.

A Paris ce 8. Octobre 1749.

P. S. La Suite de cet Ouvrage Periodique *paroîtra* tous les Jeudis reguliérement.

OXFORD

N°. 6.

A BIGARURE

IVRAGE PERIODIQUE.

QUOIQUE tous les Vices ayant commencé à paroître dans le monde avec les premiers hommes, on peut dire néanmoins que l'Ingratitude eſt le plus ancien de tous, comme il n des plus odieux & des plus univerſelle- répandus. Dans tous les âges, dans tous iécles, dans tous les païs du monde, on toujours plaint des Ingrats ; & il n'y a en- aujourdhui ſur ce point qu'un cri général, ıanime. La Femme reproche tous les jours ce à ſon Mari, le Mari le reproche à ſon ıſe, le Pere à ſon Fils, la Mere à ſa Fil- es Parents & les Amis tiennent le même ıge les uns envers les autres : & ſi l'on pou- entendre tous les hommes les uns après autres, je ſuis perſuadé qu'on n'en trouve- pas un ſeul qui ne fit à quelqu'un cet odieux oche.

A réflexion ne paroitra ni outrée, ni même aordinaire, à quiconque aura bien étudié, :onnoître à fonds, le cœur humain. L'Or- l qui forme, pour ainſi dire, le Caractère nctif des hommes, les porte tous à l'indé- lance, & ce n'eſt jamais qu'avec une peine ıie qu'ils s'humilient & s'abaiſſent pour quel- ; moments par la reconnoiſſance devant ceux ıuels ils ont les plus grandes obligations.

Mais ils ſe laſſent bien-tôt de cette contrainte, & ſe montrent, les uns plus-tôt, les autres un peu plus tard, tels qu'ils ſont dans la réalité; de ſorte qu'on doit regarder un homme ſincérement & conſtamment reconnoiſſant comme une eſpece de Phénomene qui eſt hors de la régle générale & ordinaire.

Il s'en trouve cependant de tems en tems de ces cœurs ſi rares, & qui, par cette raiſon, nous doivent être extremément précieux. Paris vient de nous en faire voir un dans la perſonne d'un homme auſſi recommandable par les qualitez de l'Eſprit, que par celles de l'Ame. C'eſt l'aimable M. de *Reſſignie*, Chevalier de *Malthe*, dont la Reconnoiſſance a éclaté par les louanges qu'il a données (peut-être eſt-ce pour la premiere fois) à une de ces perſonnes dont les ſervices, quoique des plus eſſentiels & des plus importants, ſont néanmoins, pour l'ordinaire, preſque auſſi-tôt oubliez que rendus. Tels ſont ceux que nous recevons tous les jours des Medecins, Chirurgiens, & autres gens habiles & ſçavants dans ce genre, & qui nous ſont mille fois plus utiles que toutes les fortunes & toutes les richeſſes du monde, puiſqu'ils nous rendent, par leur Sçavoir & leur Art, les plus précieux de tous les Biens qui ſont la Vie & la Santé.

Un Service de cette nature, rendu à M. le Chevalier de *Reſſignie* par M. *Dufouard*, célebre Chirurgien de S. A. S. Mgr. le Comte de *Clermont*, Prince du Sang, vient d'exciter, comme je l'ai dit, ſa vive Reconnoiſſance qu'il a manifeſtée par les Vers ſuivants, compoſez à ſa louange. Je les ai trouvés ſi beaux, ſi remplis de ſel, de graces, & d'enjouement, que je me ſuis perſuadé qu'ils vous feroient autant de plaiſir que j'en ai eu moi-même à les lire. Les voici.

Monſieur DUFOUARD, *Célebre & Premier Chirurgien de S. A. S. le Comte de* CLERMONT.

O Toi qui poſſedes ſi bien
Le beau talent d'ouvrir les Veines,
A tout l'Art du Chirurgien
Tu joins les notions certaines,
D'*Hippocrate* & de *Galien*,
: tu reçus encor des mains de la Nature
n Eſprit vif, modéſte, une Douceur qui plaît,
ni de nos qualitez eſt l'unique parure
: la ſeule qui manque aux talents d'*Arrouet* *;
Cher DUFOUARD, reçois cette Epitre;
eçois ces Vers ſortis d'un cerveau languiſſant;
Ils te ſont dus à plus d'un titre ;
ſont le foible fruit d'un cœur reconnoiſſant.
La lumière m'étoit ravie,
ne voyois déja que l'horreur du Tombeau,
Lorſque tu daignas de ma vie,
Ralumer le triſte flambeau.
Dans la vigueur de la jeuneſſe,
Touchant à mon dernier moment,
Pour mes Amis, pour ma Maîtreſſe
Je n'avois plus de ſentiment;
out s'éteignait en moi ; mon debile genie
e produiſoit plus rien que des Phantômes vains ;
: confondois *Corneille* & les fils d'*Uranie*
Avec les plus plats Ecrivains.
ent fois avec plaiſir, cent fois dans mon délire
ai lu *Moncrif*, *le Blanc*, le Chantre d'*Alaric*;
: croyois que *Sophocle* avoit laiſſé ſa Lire
Au froid Auteur de *Chilperic* ;
: mettois *Vadius* beaucoup plus haut qu'*Horace*.
O *Linant* je vous admirois;
Je faiſois plus, oui, je pleurois
A la *Veniſe* de *la Place*.

* *De Voltaire.*

De cet état affreux par toi je suis sorti;
Tu m'as rendu ce goût, cette clarté Divine
Qui me font admirer le Chantre de *Henri* *
Et mépriser les traits qui crayonnent *Nanine* (a).
DUFOUARD, que ne te dois-je pas?
Par tes soins assidus, par ton génie habile,
Mes yeux verront encor les beaux yeux de Camile
Et jouiront de ses appas.
Adorable Camile, O ma chere Maitresse!
J'irai goûter chez vous mille charmes nouveaux;
J'essuyerai de ma main ces pleurs que la tendresse
Vous fit répandre sur mes maux.
Puisse le tendre Amour payer tous tes services,
Puisse-t-il, cher DUFOUARD, te combler de ses Biens,
Sur-tout remplir tes jours de ces mêmes Delices
Dont il daigne embellir les miens!
Mais que dis-je! tu vis sans souci, sans envie
Chez un Prince charmant que tu peux admirer.
Qui te voit, te cherit. Qu'a t'on à desirer
Lorsqu'ainsi l'on passe sa vie!
Grand-merci de tes soins divers;
Pour de l'argent, je t'en souhaite.
Hé! Qu'attendrois-tu d'un Poéte,
Que des remerciments, & que de méchants Vers?

VOILA en effet la monnoye la plus ordinaire de ces Messieurs, monnoye qui ne feroit certainement pas rouler ici les Carosses de nos Medecins & de nos fameux Chirurgiens qui ne vont plus autrement dans les rues de *Paris* depuis que leurs talents & leur sçavoir si utiles au genre humain ont mérité à leur Société l'honneur d'être érigée par le Cardinal de *Fleuri* en Académie. C'est ce dont il est bon, Monsieur, que vous instruisiez vos Amis *Brabançons* qui jugeant de nos Chirurgiens par les leur, dont la Science est peut-être très-bornée, trouveroient

* *M. de Voltaire.* (a) Le même.

roient ſans doute fort étrange qu'un homme de condition, un Chevalier de *Maltbe*, ſe ſoit abbaiſſé &, ſelon eux, en quelque façon, dégradé en célébrant un homme dont les talents & les occupations ſont regardez dans la Province comme Méchaniques. Vous ſçavez, Monſieur, qu'on les regarde ici de tout un autre œil; & c'eſt avec très-grande juſtice. J'en dis autant de nos fameux Apoticaires, ou Chimiſtes, que notre Académie des Sciences, celle de *Londres*, & toutes les Académies de l'Europe ſe font une gloire de recevoir dans leurs Illuſtres Corps.

A l'égard de la Critique ingénieuſe que le Chevalier de *Reſſignie* fait de nos Poëtes Modernes dans cette Epitre, comme vous les connoiſſez tous, il ne vous ſera pas difficile de mettre ces Meſſieurs au fait ſur cet article. Vous ne confondrez pas, à ce que j'eſpere, dans la foule de tous ces Avortons du *Parnaſſe*, le Chantre de *Henri*, je veux dire M. *Arrouet de Voltaire* qui s'eſt fait une réputation immortelle par le Poéme Epique qu'il a compoſé à la Gloire de ce Grand Monarque, & qui ſans contredit eſt le plus bel ouvrage dans ce genre qu'ait jamais produit le Parnaſſe *François*.

Il s'en faut de beaucoup qu'on en puiſſe dire autant d'une Comedie que ce grand Poéte vient de donner, & qu'on ne reconnoîtra jamais pour être ſortie de ſes mains. Elle eſt dans le goût moderne, c'eſt-à-dire, dans le genre larmoyant. Cette nouvelle eſpece de Comedie, d'un goût aſſez biſarre & bien different de celui de *Moliere* & de tous les Comiques qui ont marché ſur les traces de cet homme inimitable, partage ici nos Beaux Eſprits en deux factions, dont l'une tient pour l'ancien goût, & l'autre pour le nouveau; ce qui a déja produit un aſſez bon nombre de Diſſertations ſur ce ſujet. Les Par-

tiſans du Goût Moderne prétendent qu'il importe peu de quelle manière on s'y prenne pourvû qu'on plaiſe aux Spectateurs. „ Nous n'allons, „ diſent-ils, au Spectacle que pour nous divertir, que pour y être émus. Si le Comique „ me fait rire & qu'un moment après le Tragique me faſſe pleurer, c'eſt une double ſenſation, c'eſt un double plaiſir que je reſſens; & „ par cette raiſon, j'approuve & j'aime ce nouveau genre de Spectacle, „

Pour les autres qui ne peuvent, ou ne veulent pas, ſe laiſſer toucher par la biſarerie qui ſe rencontre dans deux extrêmes auſſi oppoſez que le ſont les ris & les pleurs, ils crient après le mauvais goût, & veulent proſcrire les nouvelles piéces.

Comme, après les Mules, il n'y a point dans le monde d'Animal plus entêté que ce qu'on apelle aujourdhui un Bel-Eſprit, je ne doute nullement, Monſieur, que cette diverſité de ſentiments ne produiſe dans peu une guerre Litteraire dans laquelle, heureuſement pour la Société, il n'y aura que de l'Encre, du Papier, & beaucoup de Tems perdu de part & d'autre. Ce que j'y trouve de meilleur, c'eſt que cette guerre divertira le Public, & ſera elle-même la meilleure Comedie que ces Meſſieurs ayent jamais fait.

Sans prétendre embraſſer ici ni l'un ni l'autre des deux Partis, je vous dirai pourtant que je crains beaucoup pour les Partiſans du Goût Moderne; & voici les raiſons ſur leſquelles mes craintes ſont fondées. De toutes les Comedies qui, ont paru juſqu'à ce jour dans ce genre, il n'y en a pas eu deux qui ayent réuſſi au Théatre. D'ailleurs ſi quelqu'un étoit capable de les y faire proſpérer, c'étoit aſſurement un Homme tel que M. de V.... dont toute l'Europe connoit l'Eſprit & les grands Talents: Il n'y a pas plus réuſſi que tous les autres; *Exp.* Venons maintenant à ſa Piéce, par laquelle il

s'eſt

s'eſt efforcé de mettre en vogue le Goût Moderne.

CETTE Comedie eſt intitulée *Nanine*, titre ridicule, & vague, qui n'annonce rien, & qui d'ailleurs ne convient nullement à une Piéce Comique, mais bien aux Tragedies; parce que ces dernieres s'annoncent toujours par le nom du Perſonnage qui en fait le principal ſujet. C'eſt ainſi que par de ſimples noms un Lecteur, ou un Spectateur, connoît d'abord les Tragedies de *Mithridate*, *Cinna*, *Pompée*, *Polieucte*, *Andromaque*, *Phedre*, *Iphigenie*, *Britannicus*, &c. La Comédie, du moins la véritable, étant une image divertiſſante & riſible de la vie & de la conduite des hommes, de leurs vices, de leurs défauts, de leurs imperfections & de leurs ridicules, elle doit toujours s'annoncer de même par quelqu'un de ces endroits. C'eſt ainſi, du moins, que l'ont pratiqué juſqu'à ce jour tous ceux qui ont réuſſi dans cette pénible carriere. Le *Menteur*, l'*Etourdi*, l'*Avare*, l'*Impoſteur* (ou *Tartuffe*) le *Miſanthrope*, les *Femmes-Savantes*, les *Précieuſes-ridicules*, le *Joueur*, le *Diſtrait*, l'*Ingrat*, le *Mediſant*, le *Glorieux*, le *Flateur*, Voilà les titres qu'ont donnés à leurs Comédies ces Grands Maîtres du Théatre *François*, qui l'ont porté au point de gloire où nous l'avons vu. Ces titres ne ſont ni vagues, ni imaginaires. Ils annoncent le ſujet même des Piéces; & chacun en allant au Théatre eſt prévenu par ces titres ſeuls ſur ce qu'il y va voir, & qui va le divertir; ce qu'on ne peu pas dire des Comédies qui comme celle de M. de V.... portent des noms Chimériques, des titres qui n'annoncent rien.

POUR vous donner, Monſieur, une juſte idée de celle-ci, je la diviſerai en deux parties, conformément au ſtile & au goût dans lequel elle eſt compoſée, & j'y joindrai le Jugement que tout *Paris* en a porté. Je vous dirai donc que la partie Tragique de cette Piéce a paru à tout le monde la plus brillante. Vous n'en ſerez point ſurpris, ſans doute; vous ſçavez que ce fut toujours le talent de M. de V.... Pour la partie Comique, elle eſt au deſſous du médiocre, & même platte. C'eſt un pur Dialogue, ſans force, ſans ſil, ſans naïveté, ſans graces; & général le ſujet eſt plus propre à faire une eſpece de Tragédie Bourgeoiſe, qu'à faire une Tragicomédie d'un bon ordre. C'eſt un Baron qui doit épouſer une Baronne ſa Parente pour laquelle il ne reſſent aucun amour, & qu'il ne recherche que pour réunir, par ce mariage, leurs intérêts réciproques qui ſe trouvent compliquez dans un procès où il s'agit d'une ſucceſſion conſidérable. Comme l'Amour n'entre pour rien dans cette partie de l'intrigue, elle eſt extremément froide & languiſſante. L'autre dans laquelle le Baron eſt devenu amoureux de la Fille de ſon jardinier qu'il veut faire la folie

lie d'épouſer, n'eſt pas beaucoup plus échaufée. Enflammé de cette belle paſſion, il prend ombrage d'une Lettre que cette petite Paiſanne écrit à un de ſes parents qu'il prend pour ſon Rival. Il la fait en conſéquence chaſſer de chez lui; mais la vérité venant à ſe découvrir dans le dernier Acte de la Piéce, il la fait revenir, & l'épouſe.

CETTE Comédie, non plus que toutes les autres qui ont paru dans ce goût, n'a point eu de ſuccès. Elle a même fait ſi peu d'honneur à M. de V. ... qu'on m'a aſſuré qu'il la déſavoue pour être ſon ouvrage. S'il n'en avoit, effectivement, point fait d'autres, bien loin d'être parvenu à cette haute réputation qu'il s'eſt ſi juſtement aquiſe, on auroit pu, à ſa mort, mettre ſur ſon Tombeau l'Epitaphe ſuivante. Elle a été faite pour un Auteur qui vient de mourir. Il s'étoit fait connoître dans le monde bien moins par ſes Ouvrages, qui ſont morts bien long-tems avant lui, que par ſon humeur cauſtique & maline qui n'épargnoit perſonne. Voici cette Epitaphe qui dit beaucoup de choſes en peu de mots.

Sous ce Tombeau gît un Auteur
Dont en deux mots voici l'Hiſtoire.
Il étoit ignorant comme un Prédicateur,
Et malin comme un Auditoire.

LA Réception de M. le Maréchal, Duc de *Belle-Iſle*, à l'Académie Françoiſe a occaſionné le Quatrain ſuivant contre cet Illuſtre Corps, lequel eſt depuis long-tems en butte à la mauvaiſe humeur de certains Eſprits Critiques & Envieux qui n'ayant apparemment ni le mérite, ni le ſçavoir, ni les talents neceſſaires pour y être admis, ſe font un triſte & cruel plaiſir d'en déchirer tous les Membres par les Satires les plus ſanglantes. Voici ce Quatrain.

Sur votre Liſte un nom que la gloire couronne
Vous rend bien fiers & bien hautains.
Pauvres gens le Croyez vous qu'un Maréchal vous donne
Sauve garde pour vos COTTINS ? *
J'ai l'honneur d'être &c.

Ce 14. Octobre 1749.

* Charles *Cottin*, Pariſien, & Chanoine de *Bayeux*, aſſez mauvais Prédicateur, & encore plus mauvais Poéte. C'eſt lui que Mrs. *Deſpréaux* & *Moliere* ont mis dans un ſi grand ridicule; le premier en divers endroits de ſes Satires, & le ſecond dans ſa Comédie des *Femmes ſçavantes*, ou, ſous le nom de *Triſſotin*, il lui fait jouër un rôle des plus ſots, & en même tems des plus divertiſſants. Tous ces traits ſatiriques n'empêcherent cependant point qu'il ne fut reçu Membre de l'Académie Françoiſe, en 1656, à la place de M. *Habert*, Abbé de *Ceryſi*. Il mourut en 1682.

IX. SUITE DU DU CATALOGUE DE LIVRES NOUVEAUX. ET AUTRES *Qui ſe trouvent à la Haye,*

Dans la Boutique de PIERRE GOSSE Junior, Libraire de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU, &c. &c. &c.

Pour les Mois de Septembre & d'Octobre 1749.

Livres Anglois.

ESſay on the Compoſition and Manner of Writing of the Ancients particularly Plato, by the Late James Geddes Eſqu Advocate, 8. Glaſgou, 1748. en veau.

Leichton (Archbishop) Expoſitory Works and orther Remains, Reviſed by P. Doddridge D. D. with a Preface by the Doctor. 8. 2 vol. Edinburg, 1748.

Riſe and Progreſs of Religions in the Soul, by Doddridge, 8. London, 1745.

Sermons preach'd at the Cathedral-Church of Winchester by Abraham Marckland, 8. 2 vol. London, 1729.

——— *upon Several Pratical Subjects by the Late Reverend Edward Littleton*, 8. 2 vol. Lond. 1736.

Livres François.

Amuſemens de Mathematiques précedés des Elemens d'Arithmetique, d'Algebre & de Geometrie neceſſaires pour l'Intelligence des Problemes, 12. Paris, 1749.

Angola Hiſtoire Indienne; 12. 2 vol. a Agra, 1747.

L'Amitié après la Mort, contenant les Lettres des Morts aux Vivans & les Lettres Morales & Amuſantes, par Madame Rowe, traduites de l'Anglois, 12. 2 vol. Amſt. 1740.

Art de la Guerre, par Principes & par Régles, Ouvrage de Monſieur le Marechal de Puyſegur, fol. 2 vol. fig. 1749.

Avantures de Gilblas de Santillane, par Mr. le Sage, 12. 4 vol. fig. Amſt.

Bibliotheque des Auteurs de Bourgogne par feu l'Abbé Papillon, fol. 2 vol. Dijon 1745.

Bigarure ou Meſlange Curieux, Inſtructif & Amuſant de Nouvelles, de Critique, de Morale, de Poëſies & autres matieres de Litterature, d'Evenemens ſinguliers & extraordinaires, d'Avantures Galantes, d'Hiſtoires ſecrettes & de pluſieurs autres Nouveautés amuſantes, avec des Reflexions Critiques ſur chaque ſujet, 8. Ouvrage Périodique, dont il paroit une demie feuille tous les Jeudis.

Catalogue d'une Colelection de Coquilles, conſidérable dans le Nombre & des plus precienſes dans le Choix, par E. F. Gerſaint, 12. Paris, 1749.

——— *d'une Grande Collection Tableaux des Mellieurs Maitres d'Italie, de Flandres, & de France, par E. F. Gerſaint*, 12. Paris 1749.

Cent

Cent Fables Choisies des Anciens Auteurs Mises en Vers Latins par Gabriel Faerne, & traduites par Mr. Perrault, 4 fig. Lond. 1743.

Choix de differens Morceaux de Poësie traduits de l'Anglois par Mr. de Trochereau, 12. Paris 1749.

Considérations sur les Causes de la Grandeur des Romains & de leurs Decadence, Nouvelle Edition Revue, Corrigée & augmentée par l'Auteur, à laquelle on a joint un Dialogue de Sylla & d'Eucrate, 8. Lausanne 1749.

Contes (les) Fées, par Madame d'Aunoy, 12. 2 vol. fig. Amst. 1749.

Contes & Nouvelles en vers de la Fontaine, 8. 2 vol. tres belle Edition avec un grand nombre de belles figures, 2 vol. Paris, 1745.

Dictionnaire Royal François-Anglois & Anglois-François, par Mr. A. Boyer, Nouvelle Edition, revuë, corrigée & augmentée d'environ trois mille deux cents Nouveaux Mots, ou Nouvelles Phrases, 4. 2 vol. Londres, 1738.

——— id. L'Abregé, 8. 2 vol. Londres, 1747.

Dictionaire des Proverbes François, & des Façons de Parler Comiques, Burlesques & Familieres &c. avec l'Explication & les Etymologies les plus Averées, 8. Paris 1749.

Epoux (les) Réunis, ou le Missionaire du tems, 8. 1748.

Esprit (de l') des Loix ou du Rapport que les Loix doivent avoir avec la Constitution de chaque Gouvernement, les Mœurs, le Cli-

mat

mat, la Religion, le Commerce, &c. Nouvelle Edition Revue & Corrigée avec des Changemens considérables données par l'Auteur, 4. 2 vol. Amſt. 1749.

Grammaire (Nouvelle) d'une exacte & facile Methode pour acquerir en peu de tems l'Uſage de la Langue Françoiſe, avec les Dialogues François & Flamans de Claude Mauger, 8. Utrecht 1734.

Hiſtoires Memorables des Guerres entre les Maiſons de France & d'Autriche, par Reuſſet, 8. 6 vol. Amſt. 1742. & ſuiv.

——— *Univerſelle, depuis le Commecement du Monde, juſqu'à paéſent. Traduite de l'Anglois d'une Societé de Gens de Lettres*, 4. 10 vol. Amſt. 1747. & ſuivantes.

——— *Generale des Voyages*, 4. fig. tome huitième, la Haye, 1749.

Illuſtres (les) Fées, Contes Galans, 12 Amſt. 1749.

Lettres de Meſſire Royer de Rabutin Comte de Buſſy, 12. 6 vol. Amſt. 1738.

——— *Edifiantes & Curieuſes ſur la Viſite Apoſtolique de Mr de la Beaume Evecque d'Halicarnaſſe, à la Cochinchine en 1740. ou l'on voit les Voyages & les Travaux de ce Zèle Prélat, la Conduite des Miſſionnaires Jeſuites & quelques autres, avec des nouvelles Obſervations pour ſervir de continuation aux Memoires Hiſtoriques de Pere Norbert, par M. Favre*, 4. Veniſe 1746.

——— *Apologetiques du Pere Norbert Capucin, où il devoile les Calomeies que les P. P. Jeſuites ont divulgués dans un grand nombre de Libelles, contre ſa Perſonne & ſes Ou-*

vra-

vrages préſentés a Benoit XVI. 8. 2 vol. Lucque, 1746,

Memoires de Monſieur D. L. R. contenant ſes Voyages & Avantures en Turquie, en Perſe, aux Echelles du Levant &c. 12. la Haye 1749.

——— *de Madame la Marquiſe de Villemours, ecrits par elle même & redigés par Madame de Mouby*, 12. 4 parties. la Haye, 1747.

——— *d'une Fille de Qualité qui ne s'eſt point retirée du Monde, par le Chevalier de Mouby*, 12. 4 vol. Amſt. 1747.

Memoires de Monſieur l'Abbé de Montgon, publiez par lui-même, 12. 5 vol. 1748. & 1749.

——— *id.* 12. tome 4 & 5. 1749.

——— *de Meſſire Royer de Rabutin Comte de Buſſy*, 12. 3 vol. Amſt. 1731.

Mille (les) & un Quart-d'Heure, Contes Tartares, 12. 2 vol. Utrecht, 1737.

Nouvelle Hiſtoire de l'Abbaie Royale & Collegiale de Saint Filibert & de la Ville de Tournus, 4. Dijon, 1737.

Obſervations ſur les Grecs, par Mr. l'Abbé de Mally, 12. Geneve, 1749.

Oeuvres diverſes de Monſieur le Chevalier Conſtantyn de Magny, contenant Pallas Guerrière & Savante & l'Echo de la Verité, Ouvrages Périodiques, 8. la Haye 1748.

Parfait (le) Ingenieur François, où la Fortification Offenſive & Deffenſive, par l'Abbé Deidier, 4. fig. Paris, 1742.

Poëtique Françoiſe a l'Uſage des Dames, avec des Exemples, 12. 2 vol. Paris, 1749.

Principes du Droit Naturel par J. J. Burlalamaqui, 4. Geneve, 1747.

Procès contre les Jeſuites, pour ſervir de Suite

aux

aux Cauſes Celebres, 8. Breſt. 1750.

Relation de la Conduite que la Ducheſſe Douairière de Marlborough a tenue à la Cour, depuis qu'elle y entra juſqu'à l'an 1710. *écrite par elle-même dans une Lettre a Mylord D***, traduite de l'Anglois*, 8. la Haye, 1742.

Religion Chretienne prouvée par les faits, par Mr. l'Abbé Houteville, 12. 4 vol. Amſt. 1744.

Spectatrice (la) Ouvrage traduit de l'Anglois, 12. la Haye, 1749.

Tombeau de la Melancolie ou Recueil de Chanſons, Serieuſe & Comique, 12. la Haye 1749.

Traité de Recitatif dans la Lecture, dans l'Action Publique, dans la Declamation & dans le Chant, avec un Traité des Accens, de la Quantité & de la Ponctuation, 12. Rotterdam, 1740.

Traité du Vrai Merite de l'Homme, conſideré dans tous les Ages & dans toutes les Conditions, avec des Principes d'Education propres a former les Jeunes Gens a la Vertu, par de Claville, 12. 2 vol.

Voyage Pittoreſque de Paris ou Indication de tout ce qu'il y a de plus Beau dans cette Grande Ville en Peinture, Sculpture & Architecture, 12. Paris, 1739.

Vies des Hommes Illuſtres de Plutarque, traduites en François avec des Remarques Hiſtoriques & Critiques par Mr. Dacier, 12. 10 vol. Amſt. 1735. avec fig.

Xercès Tragédie par Mr. de Crebillon, 8. Amſt. 1749.

Livres Latins.

ACademica live de Judico erga Verum. ex ipſis primis fontibus opera Petri Va-

Valentia Zafrenſis, in extrema Baetica, 8. *Londini*, 1740.

Anacreontis & Sapphonis Carmina, Græce & Latine, 8. *Glaſguæ*, 1744.

Boerhave (H.) Conſultationes Medicæ, ſive Sylloge Epiſtolarum cum Reſponſis, 8. *Hagæ Comit.* 1743.

Ciceronis (Marci Tullii) Epiſtolæ ad Familiares, 8. 2 *vol. Cantabrigiæ*, 1749. en veau.

Epicteti Enchiridion, Cebetis Tabula, Prodici Hercules & Cleanthis Hymnus. Omnia Græce & Lat. 12. *Glaſguæ*, 1744.

Exerpta quædam ex Luciani Sampſatenſis Operibus per N. Kent, Græce & Latine, 8. *Londini*, 1745.

Heringa (Adriani) Obſervationum Criticarum Liber Singularis, 8. *Leovardiæ*, 1749.

Horatii (Q.) Flacci Poëmata ex Caſtigationibus Obſervationibuſque Bentlei, Cuninghami & Sanadonis emendata, 12. *Londini*, 1740.

Hutcheſon (Fr.) Philoſophiæ Moralis Inſtitutio Compendiaria libris III. Ethices & Juriſprudentiæ Naturalis Elementa continens, 12. *Glaſguæ*, 1745.

Marci Antonini Imperatoria ad ſe ipſum Libri XII. Græce & Latine, 8. 2 *vol.* 12. *Glaſguæ*, 1744.

Muys (Weyeri Gul.) Opuſcula Poſthuma, ſeu Sermones Academici de ſelectis materiis, & Diſſertatio de diſtinctione Mentis & Corporis, cum Hermanni Venema Orat. funebri in ejus memoriam, edente Jo: H: Gul: Muys W. G. Folio, 4. Leovardiæ, 1749.

Pin-

Pindari Opera Omnia quæ extant, Græce & Lat. 8. 2 *vol. Glaſguæ*, 1744.

Plutarchi de Iſide & Oſiride Liber: Græce & Anglice, 8. *Contabrigiæ.*

Platonis Dialogi V. Recenſuit notiſque illuſtravit Nath. Forſter, Græce & Latine, 8. *Ouonii*, 1745.

Saluſtii (C. Criſpi) Belli Catilinarii & Jugurthini Hiſtoriæ, 8. *Glaſguæ*, 1749. *Editio Nitidiſſima.*

Saluſtius charta melior, 8. *Ibid.* 1749.

Sophoclis Tragœdiæ quæ exſtant ſeptem, cum verſione Latina. Additæ ſunt Lectiones Variantes, & notæ Viri Doctiſſimi T. Johnſon in quatuor Tragœdias. Græce & Latine, 8. 2 *vol. Glaſguæ*, 1745. *Editio Nitidiſſima.*

——— *Charta Melior.*

——— *Charta Optima.*

Stradæ (Famiani) Proluſiones Academicæ, 8. *Oxoniæ* 1745.

Vanierii (Jacobi) Prædium Ruſticum, 12. *Toloſæ*, 1742.

Livre Hollandois.

Hiſtorie van de Oorlogen en Geſchiedeniſſen der Nederlanden en derzelver Naburen: beginnende met den Jaaren 1315. en eindigende met den Jaare 1611. Door Emmanuel van Meeteren, 8. 2 vol. Gornichem, 1748.

F I N.

NB. Cette feuille n'eſt comptée que pour *une demie*, le Catalogue ſe donnant gratis.

N°. 7.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

PUISQUE les Nouvelles Littéraires que je vous ai envoyées vous ont fait quelque plaisir, & que vous me priez de n'en laisser échaper que le moins que je pourai, je redoublerai dorénavant mes soins & mes recherches, Monsieur, pour vous procurer cette satisfaction. Heureſement pour vous, je ſuis lié avec quelques perſonnes qui ſont dans ce goût, & qui m'y ont mis moi-même. Soyez en conſéquence perſuadé que je vous ferai part de tout ce qui viendra à ma connoiſſance de ce côté-là, pour peu qu'il ſoit intereſſant. Je continue donc comme j'ai déja commencé en vous donnant ici le détail d'une petite Cabale Académique formée entre trois ſujets, bien différents de rang, de naiſſance, & de mérite, pour obtenir dans notre Academie Françoiſe la place que la mort du Cardinal de *Roban* y a laiſſé vacante.

POUR vous mettre bien au fait de ces ſortes d'intrigues & de factions qui ſont, dit-on, aſſez à la mode dans cet Illuſtre Corps, je vous dirai ici ce que j'en ai appris d'un de ſes Membres mêmes. „ Une des premieres attentions de nos Anciens Académiciens, me „ diſoit-il l'autre jour, étoit autrefois de n'admettre „ dans leur Compagnie que des perſonnes capables de „ l'illuſtrer non ſeulement par leur eſprit, leurs talents „ & leur mérite, mais encore par leurs travaux Littéraires. C'eſt par une ſuite de cette attention qu'on „ l'a vue briller pendant près d'un demi ſiecle par la „ réunion de tous ces grands perſonnages auxquels elle „ eſt redevable du haut point de gloire où ils l'ont „ portée par *leurs lumieres* & par leurs excellentes

„ productions; Mais par une ſuite du relâchement & „ des abus qui s'introduiſent avec le tems dans toutes „ les Societez, les choſes ont bien changé de face par- „ mi nous. Nos Académiciens Modernes, gens pour „ la plûpart Mercenaires, ſe ſont mis, depuis un tems, „ dans l'uſage de conſulter bien moins, dans le choix de „ leurs Candidats, l'intérêt & la gloire de leur Compa- „ gnie, que le profit qui leur revient de l'élection. „ C'eſt par cette raiſon qu'ils la font tomber, le plus „ ſouvent qu'ils peuvent, ſur des ſujets qui n'aſſiſtent „ pas communément aux Scéances de l'Académie. Par- „ là les jettons d'argent, qui ſont la récompenſe de ceux „ qui compoſent cette Sçavante Aſſemblée, & dont ſont „ privez ceux qui n'y aſſiſtent pas, ſe partagent au pro- „ fit des premiers, comme étant une eſpece de puni- „ tion impoſée aux autres. Je n'ai garde de dire, a- „ jouta-t-il que ce ſoit-là l'unique motif qui fait élire „ pour Membres de l'Académie tant de Seigneurs de „ mérite, tant d'Evêques, tant de gens de Robe, mê- „ me reſidents dans leurs Provinces où ils ſont révê- „ tus des premieres & des plus importantes charges de „ la Judicature, & pluſieurs autres à qui la diſtance „ des lieux, ou la multitude de leurs affaires, ne per- „ mettent pas ni de ſe trouver aux Scéances de l'Aca- „ demie, ni de lui rendre les ſervices qu'elle eſt en „ droit d'exiger & d'attendre de tous ſes Membres; „ mais ce que je puis bien aſſurer, c'eſt que l'intérêt „ particulier & perſonel concourt beaucoup à ces ſor- „ tes d'élections. „ Voilà ce que me diſoit cet Ami.

On ne ſçait ſi l'on doit attribuer à un motif ſi peu honorable l'élection que ces Meſſieurs viennent de faire de Mr. *de Vaureal*, Evêque de *Rennes*, ci-devant Ambaſſadeur de la Cour de *France* à celle de *Madrit* où il a réſidé aſſez long-tems & d'où il vient d'être rapellé, pour remplir la place qu'occupoit dans cette Compagnie le Cardinal de *Roban*. Bien des gens ont cru qu'elle avoit été dabord deſtinée au Prince de *Monbaſon* qui eſt de cette Illuſtre Famille, lequel avoit, dit-on, envie de la ſolliciter; Mais ſoit que ce Prince ne l'ait pas fait, *ſoit* qu'il n'y ait pas même penſé, l'Evêque vient de

ſuc-

ſucceder au Cardinal. Reſte à ſçavoir ſi le Prélat ſe diſtinguera autant dans cette nouvelle place par ſon goût pour les Belles-Lettres, qu'il s'eſt ſignalé par ſes talents Politiques dans celle qu'il vient de quitter.

Personne n'a été plus mortifié de cette élection qu'un certain Abbé, nommé *le Blanc*, qui n'eſt connu dans le monde Littéraire que par une aſſez mauvaiſe Tragédie intitulée *Said*. Cet Abbé avoit obtenu (l'on ne ſçait comment) de Madame la Marquiſe de *Pompadour* toute la faveur de ſa protection avec laquelle il briguoit cette place. Il l'auroit infailliblement obtenue avec ce puiſſant ſecours, ſi l'on n'eut pas répréſenté à cette Dame, qui aime & protège les Arts & les Sciences, qu'un pareil ſujet n'étoit pas digne de ſiéger parmi les plus beaux Eſprits de la *France*; qu'outre qu'il étoit de la plus baſſe extraction, étant, à ce qu'on dit, fils d'un Géolier de *Dijon*, il étoit d'ailleurs décriré, & même haï du Public à cauſe de ſa conduite peu réguliere. Je pourrois à ce ſujet, Monſieur, vous raconter une avanture un peu ſcandaleuſe qui lui eſt arrivé dernièrement dans le Jardin du Palais Royal & dont ma Sœur a été témoin; mais comme je me ſuis particuliérement réſervé les Nouvelles ſérieuſes, je me décharge ſur elle du ſoin d'inſtruire votre aimable Couſine de cette Hiſtoriette galante dont je ſuis bien aſſuré d'avance qu'elle n'oubliera aucune circonſtance; car je connois la charité du Sexe dans ces ſortes de rencontres. Quoiqu'il en ſoit, Madame la Marquiſe de *Pompadour*, inſtruite & de l'origine, & des vices, & de la conduite de l'Abbé *le Blanc*, lui a retiré ſa protection & a laiſſé à l'Académie la liberté de l'élection qui eſt tombée ſur le Prélat dont je viens de parler.

Cette juſte préférence a attiré ſur l'Abbé une nuée d'Epigrammes dont nos Poëtes Satiriques l'ont preſque criblé. On feroit un petit volume ſi l'on vouloit recueillir toutes ces piéces qui ne ſont pas toutes, à beaucoup près, de la même bonté. Voici la plus paſſable de ſept ou huit qui me ſont tombées entre les mains. Elle roule également & ſur l'Académie, & ſur l'Abbé qui y briguoit une place, & ſur les Satiriques qui ne ſe laſſent point de déchirer cet Illuſtre Corps.

Jadis Apollon fut Berger;
Même encore aujourd'hui sur les bords de la Seine
On voit paître un troupeau qu'il daigne protéger
Et compter trois fois la semaine;
Malgré les soins du Dieu, cet illustre Bétail
Essuye assez souvent de rudes escarmouches,
Et ne rentre guère au Bercail
Sans être maltraité par certains Loups farouches.
Quoi! dit un jour Phœbus, mes Nourissons chéris
Seront toujours en proye à ce peuple feroce?
Qu'on me fasse venir d'Angleterre, ou d'Ecosse,
Un Bataillon de Dogues aguerris . . . .
Hé, qu'avez-vous besoin d'une Meute étragère?
Lui répondit certain quidam;
Vous pouvez de Pluton emprunter le Cerbere;
Mais faites mieux, ayez l'Abbé le Blanc.

J'AJOUTERAI à cette Epigramme deux traits qui y ont raport, & dont le premier est un bon mot de Mr. *Piron* sur le compte de l'Abbé *le Blanc*. Ce Poëte, passant un soir avec un de ses Amis devant la maison où demeuroit cet Abbé, qui étoit celle d'un Maréchal, & celui-ci la lui ayant fait remarquer: *Fort-bien*, répondit *Piron* à son ami, *Il ne pouvoit mieux se loger que chez son Cordonnier.* Le second trait, qui fait beaucoup plus d'honneur à son auteur, & est d'autant plus estimable, qu'il est extrêmement rare dans un Poëte, est la générosité que l'aimable Abbé *de Berni* a fait paroître en cette rencontre envers son Confrère. Lorsque la Marquise de *Pompadour*, dont je viens de vous parler, eut résolu de retirer sa protection à Mr. l'Abbé *le Blanc*, elle dit à Mr. *de Berni* qui étoit pour lors auprès d'elle: *Que faire donc de cet Abbé? je ne voudrois pourtant pas l'abandonner tout-à-fait.* „ Hé bien, Madame, lui-dit l'Abbé *de Berni*, j'ai un petit Bénéfice dont „ je puis me passer, & il n'en a point; je m'en démets „ en sa faveur;" ce que ce charmant Abbé exécuta dès le jour même. *Horace* & *Virgile*, les deux plus grands Poëtes de leur siécle, tous deux amis quoique rivaux pour leurs talents, n'auroient pas agi avec plus de générosité l'un envers l'autre. Quel exemple pour un *certain Poëte* des plus fameux de nos jours qui, quoi-

que

que riche de 25 a 30000 livres de rentes, n'a jamais pu ſe réſoudre à aſſiſter, même un ami, dans le beſoin le plus preſſant!

Dans une de mes Lettres précédentes (*a*) je vous ai parlé de la détention de Mr. *Diderot* qui avoit été mis à la *Baſtille*, & dont je vous ai rapporté l'hiſtoire aſſez au long; en voici la ſuite qui, à ce que j'eſpere, vous fera encore plus de plaiſir, puiſqu'elle vous apprendra ſon élargiſſement & ſa délivrance. On l'avoit privé, pendant ſa captivité, de papier, plumes, encre, Livres, & généralement de tout ce qui pouvoit ſervir à le déſennuyer. Comme la néceſſité eſt induſtrieuſe, & que l'oiſiveté & l'unnui, qui en eſt la ſuite, ſont les deux plus grands ſuplices des gens de Lettres, celui-ci, pour s'en garantir, avoit imaginé dans la priſon un expédient que j'inférerai dans cette Lettre, parce qu'il pent être d'un très grand ſecours à tout ceux qui ſe trouvent dans des ſituations auſſi triſtes. Cet expédient fut de piler de l'Ardoiſe, d'en faire une poudre extrémement fine, & de la faire infuſer dans un peu du vin qu'on lui ſervoit. Enſuite paſſant cette liqueur au travers d'un linge, il ſe forma par ce moyen un encre paſſable. Le vaſe dans lequel on lui donnoit à boire, & qu'il feignoit d'avoir caſſé, lui ſervoit d'Encrier, & un paquet de curedents, dont il avoit fait une grande proviſion, lui fourniſſoit autant de plumes qu'il en pouvoit avoir beſoin.

Il lui manquoit encore du papier ſans lequel tout cela lui devenoit inutile. L'homme d'eſprit pourvoit & ſupplée à tout. Monſieur *Diderot*, pour ſe conſoler dans ſa captivité, avoit emporté avec lui les Oeuvres du Divin *Platon* pour lequel il a toujours eu l'eſtime & la vénération que mérite cet ancien Philoſophe Payen. Son impitoyable & ignorant Géolier lui avoit laiſſé ce Livre; croyant qu'il n'en pouvoit faire aucun uſage, parce qu'étant écrit en grec, dont les caracteres lui étoient abſolument inconnus, il ſe perſuada qu'ils l'étoient, pour le moins, autant à ſon priſonnier. Ce dernier, malgré tout ſon reſpect pour ce grand homme &

(*a*) *No. 2. pag. 30.*

pour ſes Ouvrages, ne pouvant reſiſter à l'envie qu'il avoit d'écrire, & ne trouvant point d'autre expedient pour ſe ſatisfaire, réſolut de ſacrifier à cette démangeaiſon la ſeule conſolation que l'ignorance lui avoit laiſſée. Il ſe ſervit donc du papier de ce Livre, écrivant dabord ſur les marges qui étoient fort larges, & enſuite dans les *Interlignes*; de maniére qu'il n'y reſta pas le moindre eſpace blanc qu'il n'ait rempli de ſes reflexions & ſpéculations curieuſes dont on ne doute point qu'il ne faſſe part quelque jour au Public qui eſt, dit-on, charmé de ſon élargiſſement.

Nous avons été encore bien plus ſenſibles à celui de l'excellent auteur du Livre intitulé *Les Mœurs*, Ouvrage qui parut ici il y a environ deux ans, & digne des plus grands éloges. Par une injuſtice des plus criantes, ce Livre admirable avoit couté la Liberté à ſon auteur lequel avoit été arrêté & enfermé dans la Tour du Château de *Vincennes* où il eſt reſté pendant tout ce tems. Mais l'Innocence qui, tôt ou tard, triomphe toujours de la Calomnie, vient de le tirer enfin d'une captivité qui ne fera jamais d'honneur & aux Moines & aux faux Devôts qui la lui ont procurée.

Tantæne Animis Cœleſtibus iræ? *.

Sans doute que nous verrons de même reparoître dans *Paris*, au moment que nous y penſerons le moins, le pauvre Abbé *Cicoigne* dont la détention a été ici publiée, il y a quelque tems, avec les plus funeſtes circonſtances. Cet Abbé, qui étoit une des Profeſſeurs de Philoſophie du College du *Pleſſis*, ayant été trahi par un de ces perfides Amis dont le monde eſt rempli, & qui dans la réalité ne ſont que des Traites & des Perfides, fut arrêté dans le moment qu'il ſortoit de donner leçon à ſes Ecoliers, fut tout de ſuite jetté dans un Caroſſe, & de-là conduit à la *Baſtille*, où il a, dit-on, été pendu preſque en y arrivant.

Que des éxécutions auſſi ſubites & auſſi violentes ſe faſſent à *Vire*, *Donfront*, *Falaiſe* & dans quelques autres Villes de la Baſſe *Normandie*, on n'en devroit pas être abſolument étonné. Quantité de gens ſçavent le

Pre-

* *Virgil. Æneid. Lib. 1.*

Proverbe des *Normands* & que leurs femmes chantent continuellement à leurs petits enfans comme une inſtruction dont ils doivent bien profiter lorſqu'ils ſeront grands,

Vire & Donfront, Villes de malheur,
Pris à midi, pendu à une heur'.

Mais que ſous les yeux de la Cour, & d'un Monarque ennemi de la violence & de la Tirannie, il s'en commette de ſemblables, c'eſt ce qu'on ne ſe perſuadera jamais: Auſſi tous les honnêtes gens s'attendent-ils de revoir au premier jour, cet Abbé dont le crime, vrai ou faux, eſt d'avoir été accuſé d'être l'auteur d'un Poëme dont la Cour a eu ſujet d'être irritée. D'autres perſonnes prétendent qu'il ne s'étoit chargé que de le corriger; D'autres enfin aſſurent qu'il n'a eu aucune part ni à la correction, ni à la compoſition. Quoiqu'il en ſoit, je n'ai pu ſçavoir ni le titre ni le ſujet de cet Ouvrage qui a attiré ce malheur à Mr. l'Abbé *Cicoigne.*

Le Roi vient d'ordonner à notre Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres de travailler inceſſamment à ſon Hiſtoire en Medailles, pareille à celle que cette Compagnie a autrefois fait de *Louis XIV.* Sur cet ordre on a fait choix auſſi tôt des plus habiles gens dont ce Corps eſt compoſé, pour en former le plan qui doit être apprové par le Miniſtère. On s'attend déja par avance que l'invention, ainſi que la gravure des Medailles, ſeront parfaites, de même que la beauté & l'élégance du ſtile. Mais bien des perſonnes qui ont lu l'hiſtoire du Triſayeul craignent que celle du Petit-Fils ne ſoit écrite dans le même goût, c'eſt-à-dire, que la flaterie n'y ait plus de part que la ſimple vérité qui a tant de peine à aprocher du Trône, & qui néanmoins eſt la première loi de l'Hiſtoire. Sans doute que Meſſieurs les Académiciens, gens d'eſprit, & qui n'ignorent pas cette régle, préviendront tous les réproches de partialité, qu'on pourroit leur faire, & s'acquiteront de cet Ouvrage d'une manière à diſſiper la crainte dont ces perſonnes ſont prévenus.

En attendant que cette Hiſtoire paroiſſe, pour donner à ceux de nos François qui ne ſçavent pas lire une idée du regne de ce Prince, & ſur-tout des conquêtes qu'il a faites dans la dernière guerre, qui en eſt l'Epoque la plus bruyante, on parle toujours d'eriger ici à ſa gloire une magnifique Statue à laquelle on n'a pu encore trouver de place dans cette Capitale, toute ſpacieuſe qu'elle eſt. Tous les Quartiers ont été parcourus, viſitez, meſurez, analiſez, reviſitez, & marchandez dans cette vue; Mais depuis plus de dix-huit mois qu'on penſe à ce projet, & que l'on en parle, il n'eſt guére plus avancé que le premier jour. Mr. *Greſſet* ci-devant *Jeſuite*, & depuis quelques années penſionné par le Magiſtrat de cette Ville pour embellir & expliquer les Monuments publics par des Inſcriptions, ayant propoſé, pour l'emplacement de celui-ci le vieux & vaſte Hôtel de *Soiſſons* dont on ne devoit, ſelon ſon plan, conſerver que la Colonne qui ſervoit autrefois à *Catherine* de *Medicis* * pour ſes opérations Né-

cro-

* *Femme de Henri* II, & Mere de *François* II, de *Charles IX*, *d'Henri* III, du Duc d'*Alençon* & de pluſieurs Princeſſes; Femme ſi méchante, qu'on la nommoit la quatrième Furie de l'Enfer.

cromantiennes, & sur laquelle suivant son projet on devoit placer la Statue de *Louis XV*, a occasionné l'Epigramme suivante, faite par M. *Piron*.

La Colonne de Medicis
Est odieuse à nôtre Histoire ;
Pour en effacer la mémoire
On ne doit point être indécis.
Il faut être un Hétéroclite
Pour vouloir y placer le Roi ;
C'est du Vainqueur de Fontenoi
*Faire un Saint Siméon Stylite *.*

ENFIN après avoir bien cherché dans tous les coins & recoins de *Paris* la place en question, on s'est, dit-on, arrêté au Carfour de *Bussi*, quartier du Fauxbourg *S. Germain*, près de la Comedie Françoise. On a aussi tôt presenté divers plans pour la construction de ce Monument ; Mais il n'en sera pas plutôt élevé pour cela. La raison qu'on en donne, est qu'on demande pour cela trente millions, tant pour l'achat du terrain & des maisons qui doivent être abatues pour faire cette Place, que pour la construction des nouvelles dont elle doit être ornée : Or de long-tems, dit-on, la Ville ne sera pas en état de faire une pareille depense. En attendant, ce projet amuse toujours la faineantise de nos *Parisiens*. J'ai l'honneur d'être, &c.

* Ce Saint Hétéroclite passa presque toute sa vie de bout sur une Colonne fort exaucée, au milieu d'un Désert. Son histoire ajoute qu'il y resta plusieurs années de bout sur un seul pied, pour se punir d'avoir été la dupe du Diable qui, s'étant transformé en Ange de Lumière, étoit venu tenter sa vanité. *Voyez* les Vies des SS. Peres du Désert, par Mr. Arnauld d'*Andilli*.

Cette Feuille Périodique continuera de paroitre dans la suite tous les Jeudis regulièrement & se vend à la Haye chez PIERRE GOSSE *Junior*, à Amsterdam chez *Michel Rey* & *J. Rykhoff Junior*, à Leide chez *Corneille Haak* & *E. Luzac Junior*, à Delft chez *Boitet*, à Rotterdam chez *J. D. Beeman* & *J. Lozel*, à Utrecht chez *Spruyt*, à Berlin chez *Jean Neaulme*, & dans les autres Villes chez les Principaux Libraires, & dans les Pays étrangers aux Bureaux des Postes.

P. S. Les Personnes qui souhaiteront de la recevoir régulièrement dans les Pays étrangers peuvent s'addesser à *Pierre Gosse Junior* à la Haye, en affranchissant leurs Lettres & en lui faisant tenir ou compter deux *Florins* pour le payement d'Avance de six Mois, moyennant quoi elles seront servi exactement.

Jeudi le 30. Octobre 1749.

N°. 8.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

J'AI grande envie de vous égayer, Madame; Mais je crains de n'y pas réuſſir aujourdhui. Ce ne ſera pas, du moins, par le premier article de ma Lettre qui eſt une ſuite de la derniere que j'ai eu l'honneur de vous écrire *. Le moyen en effet de plaiſanter & de rire lorſqu'on a à parler des Morts, & ſur tout de Morts dont on regrette la perte! Telle eſt celle que nous avons faite de la fameuſe Marquiſe *Du Châtelet* que je vous ai annoncée il y a environ trois ſemaines. Comme cet événement étoit encore tout récent, on en ignoroit pluſieurs circonſtances que j'ai apriſes depuis. Ces circonſtances, jointes à quelques Anecdotes & piéces très curieuſes concernant cette Dame, feront le principal ſujet de la préſente.

SI vous étiez du nombre de ces folles à qui rien ne plaît, s'il n'eſt marqué au coin du Ridicule, ou de la Bagatelle, je commencerois par vous avertir ici de ne vous point donner la peine de la lire; mais ſachant que vous aimez à vous inſtruire de tout ce qui peut intereſſer la Curioſité, & que les larmes que vous arrache le recit d'une Avanture triſte vous font autant de plaiſir, que les plus grands éclats de rire en peuvent faire aux autres, cette conſidération diſſipe ma crainte. Je vais donc ajouter à ce que je vous en ai déja écrit tout ce que nous avons apris touchant la mort de cette illuſtre Dame dont je ſuis perſuadée que vous aurez été touchée. En cela vous aurez imité, comme vous le faites en beaucoup d'autres choſes, toutes les perſonnes qui ont pour le mérite l'eſtime qui lui eſt due.

* N°. 5. pag. 41.

Je vous ai marqué que Madame la Marquiſe *Du Châtelet* étoit morte des ſuites d'une groſſeſſe qui avoit paru un peu extraordinaire à quelques perſonnes, pour la raiſon que j'en ai apportée. J'ajoute ici que ce triſte événement eſt le fruit d'une eſpece d'Heroïſme féminin que bien des gens condamnent, & qui, ſelon moi, ne doit pas être aſſurément propoſé comme un exemple à ſuivre aux perſonnes de nôtre Sexe. Ce ſeroit effectivement le véritable moyen de les faire périr comme cette Dame. Aprenez donc que la Marquiſe, qui vivoit depuis un tems en Philoſophe, a voulu braver en cette rencontre, à l'exemple des *Stoïciens*, des maux que la Nature a rendus inévitables à toutes les femmes qui ſe trouvent dans l'état où elle étoit alors.

A peine eut-elle mis au monde le petit Sçavant dont elle étoit enceinte, que voulant faire voir qu'elle n'avoit pas moins de force dans le corps, que dans l'eſprit, elle ſe mit à écrire & à continuer un ouvrage Philoſophique auquel elle travailloit depuis quelque tems.

Il eſt des Loix dans la Nature qu'on ne brave pas impunément. Malgré tout le *Stoïciſme* de Madame *Du Châtelet*, ſon courage ne fut pas de longue durée. Il lui fallut bien-tôt céder à la fiévre & aux autres accidents fâcheux qui ſuivent d'ordinaire l'acouchement, & que ſon Héroïſme très déplacé rendit extrêmement dangereux pour elle. Alors ſe ſentant affoiblie, & prévoyant que ſa fin aprochoit, elle fit apeller M. *de Voltaire* qui étoit pour lors à table avec le Marquis ſon Epoux. Ce brillant Academicien étant auſſi-tôt accouru auprès de cette tendre & chere Amie, elle lui fit ſes derniers adieux dans les termes les plus touchants, & les finit en lui baiſant la main, après quoi elle expira. Le Marquis qui, comme je viens de le dire, étoit à table, & auquel on avoit apparemment caché l'état où s'étoit trouvé ſon Epouſe, afin de ne le point trop attriſter, fut rejoint peu de tems après par M. de V....., qui lui dit en l'abordant les larmes aux yeux : *Madame la Marquiſe eſt morte. Je prie Dieu qu'il me faſſe la grace de la ſuivre bientôt.* Je ne vous aſſurerai pas Madame que ce ſouhait ait été bien ſincére ; mais ce qu'il

y a de bien certain, c'eſt que ce grand Poëte a été ſi vivement touché de cette mort, qu'on debite actuellement ici que la douleur qu'il en a eu l'a fait totalement renoncer au monde, & qu'il s'eſt jetté dans un Couvent de *Capuçins*. réſolu de paſſer le reſte de ſes jours dans cet Ordre dont il ſeroit, aſſurément, un des plus grands ornements ſi la grace opéroit en lui un ſemblable Miracle.

PEUT-ÊTRE au reſte que ce bruit n'eſt pas plus fondé que celui qu'on a fait courir, il y a quelques ſemaines, ſur ſon compte; ſçavoir, que les Gentilshommes Ordinaires du Roi, peu contents, dit-on, de ſa conduite l'avoient obligé de ſe défaire de cet honorable emploi qu'il exerce, comme eux, auprès de S. M. Quoiqu'il en ſoit, un de ſes rivaux, & de ſes ennemis, n'a pas laiſſé échaper cette occaſion de le mortifier, & a lâché contre lui l'Epigramme ſuivante

Celui qui malgré vous devint votre Confrere,
Ceſſe de l'être, Dieu-Merci!
La pauvre Academie en eſt bien laſſe auſſi,
Et voudroit bien pouvoir de même s'en défaire.

Mais revenons à Madame la Marquiſe *Du Châtelet*.

La Mort, qui leve ordinairement le voile que nous avons coutume de jetter ſur celles des actions de notre vie qui ne nous font pas le plus d'honneur, a été une occaſion que quelques envieux du mérite de cette Dame ont de même ſaiſie pour divulger cettains traits, vrais ou faux, de la ſienne qui ne s'accordent pas des mieux avec la Philoſophie. On en raconte un, entr'autres, que j'inférerai ici non comme un fait abſolument avéré, mais qui vous apprendra du moins, en cas qu'il ſoit faux, juſqu'où la calomnie eſt capable de porter ſa malignité.

Ce n'eſt pas, dit-on ici, pour la première fois que cette aimable Philoſophe avoit bravé la Mort qui la vient d'enlever. Egalement née pour les plaiſirs & pour les *ſciences, elle ſorma*, il y a quelques années, avec *le Marquis de G. . . . T. . . .* une de ces intrigues

ſi ordinaires parmi les Dames d'un certain rang & d'un certain caractère. Ce Seigneur, pour qui la Philoſophie n'avoit pas tant d'attraits qu'en avoient pour lui les plaiſirs, ne put s'accommoder long tems des changements & des révolutions ſubites auxquels les eſprits Philoſophes ſont ſujets. En effet ils pouſſent ordinairement, tantôt les plaiſirs juſqu'à l'excès, & tantôt ils outrent la Morale, ſelon qu'ils ſe trouvent montez dans le moment pour l'un, ou pour l'autre.

Vous pouvez vous figurer, Madame, le contraſte qu'aiſant que devoient faire ces deux Amants lorſque l'un étoit animé par l'ardeur qu'inſpirent les plaiſirs, & que l'autre, dans une extrêmité toute oppoſée, ſe trouvoit tonte pénétré de l'eſprit & de la Morale du Divin *Platon*. Un Amant auſſi vif que tendre, auſſi aimable qu'amateur du plaiſir, pouvoit-il ſuporter long-tems une pareille biſarerie? Toujours égal, toujours guai, toujours galant, le Marquis ne deſiroit que de rencontrer dans l'objet de ſon amour un retour de ſentiments pareils aux ſiens. Ce fut ce qu'il ne tronva point dans Madame *Du Châtelet*, & ce qui l'en dégoûta bientôt.

De ſon côté cette Dame, quoique fort apliquée aux ſciences, ne ſe fut pas fort accommodée d'uu Amant qui n'auroit eu que de la Philoſophie. Après l'étude il lui faloit quelqu'un qui l'égayat un peu. Perſonne n'étoit plus propre à cela que le Marquis de G.... T.... Il fut chéri, il fut aimé, il fut adoré. Les premiers moments furent doux, & jamais Amants ne ſe ſeroient mieux convenus ſi la Dame eut pu ſe borner à l'un ſans s'attacher aux rêveries de l'autre. Le Marquis, ennuyé des boutades Philoſophiques, ſongea à y mettre fin par une retraite qu'il fit peu à peu. Il forma d'autres inclinations, ce que la Marquiſe ayant appris, elle en fut au déſeſpoir. Elle eſſaya tous les expedients capables de ramener l'Infidelle; mais aucun ne lui réuſſit. Enfin ne pouvant réſiſter à la violence de ſa paſſion, elle prit la triſte réſolution de montrer toute la fureur *de ſon amour en* déployant l'excès de ſon déſeſpoir. *Elle fait donc apeller* le Volage ſous prétexte de lui com-

communiquer une affaire de la derniere importance. Le Marquis se rend aussi tôt chez elle, & quelque provision qu'il eut fait d'audace & de fierté, quelque résolu qu'il fut de ne pas céder au torrent qui alloit se déborder contre lui, il ne put s'empêcher de s'attendrir en voyant la Marquise, les larmes aux yeux, lui reprocher son inconstance.

Le chagrin qu'elle en avoit pris, & qui redoubloit encore à la vue de son Infidelle, l'avoit tellement affoiblie, & les expressions tendres & énergiques qui lui sortoient de la bouche sçurent si bien émouvoir la pitié du Marquis, que tout autre que lui en auroit été vaincu; mais quelque puissants que fussent ces ressorts, ils ne purent le faire renoncer à son nouvel engagement.

La Dame, qui l'avoit prévu, & qui étoit résolue de lui donner les marques les plus sensibles, & en même tems les plus extraordinaires, de son amour, voulut le charger en quelque façon, du sacrifice qu'elle s'étoit déterminée à lui faire. Dans cette vue, après avoir encore employé inutilement tout ce que les larmes, tout ce que les soupirs, tout ce que la tendresse ont de plus efficace, elle pria le Marquis de lui donner un bouillon qui étoit sur sa Table. Celui-ci obeït. Elle le prend, l'avale, & se jettant tout de suite dans un fauteuil, elle lui presente une Lettre qu'elle tenoit en sa main.

Quelque surpris que fut le Marquis de tout ce qu'il voyoit, il ne soupçonna dans toute cette scène qu'un manége assez ordinaire aux Femmes Galantes. Il s'aproche, prend la Lettre qu'on le suplie de ne lire que lorsqu'il sera seul, après quoi on le congedie. Il sort pour s'en retourner chez lui, bien résolu de ne jamais revoir la Marquise; mais réflechissant sur les dernieres paroles qu'elle venoit de lui dire, à peine fut-il sur l'escalier, qu'une heureuse curiosité le porta à lire la Lettre que son Amante venoit de lui remettre. Quelle fut sa surprise, lorsqu'en la lisant il apprit que Madame *Du Châtelet, que* son changement & la violence de son *amour avoient reduite* au désespoir, avoit voulu périr

de ſa main en ſe faiſant donner par lui-même le poiſon qu'elle venoit d'avaller!

Tout autre Amant, moins prudent, ſeroit auſſi-tôt remonté dans ſa chambre pour lamenter avec elle, auroit voulu recevoir ſon dernier ſoupir, & peut-être ſe poignarder aux pieds de ſa Victime. Le Marquis raiſonna tout autrement. En homme ſenſé, il penſa que le ſecours le plus promt & le plus efficace étoit la meilleure marque d'amitié qu'il put lui donner dans cette terrible conjoncture. En conſéquence il vole chez le premier Apoticaire qu'il rencontre, achete du contre-poiſon, retourne promptement chez la Marquiſe à qui il le fait prendre, & qui depuis ce tems a toujours joui d'une ſanté parfaite juſqu'au dernier moment de ſa vie.

Que dites-vous, *Madame*, de cette avanture, que tout Paris debite comme un fait des plus véritables? Jamais entendites-vous parler d'une action plus extraordinaire, & en même tems plus Tragique que celle-là. Nos plus grands Poëtes ont-ils jamais rien imaginé de pareil pour ſervir de dénouement à leurs plus belles Tragédies? *Corneille* même, oui, le grand *Corneille*, n'a jamais rien inventé qui en aproche. Jamais ce ſublime génie ne s'eſt aviſé de pouſſer juſqu'à ce point l'Héroïſme dans les Femmes qu'il ſemble que la Marquiſe avoit entrepris d'effacer toutes en cette occaſion. Il eſt vrai que dans *Rodogune*, ce Chef-d'œuvre du Théatre, & ſa piéce favorite, ce grand Poëte fait prendre du poiſon à *Cléopatre*; mais cette Princeſſe le prend dans un accès de rage occaſionnée par la fureur & la ſoif inſatiable qu'elle avoit de regner au préjudice de ſes deux Fils & de *Rodogune* qu'elle avoit entrepris, & qu'elle ſe flattoit de faire perir par ce même poiſon qu'elle leur préſente après en avoir bu elle-même. De plus cet attentat ayant été prémédité par la Princeſſe, elle pouvoit avoir pris des précautions pour empêcher que le poiſon ne lui put nuire. Rien de ſemblable dans l'action de la Marquiſe. C'eſt du plus grand ſang *froid du monde* qu'elle ſe fait empoiſonner par ſon *Amant même* que ſes caprices Philoſophiques lui avoient fait

fait perdre. Elle veut périr par la main de celui qu'elle adore, & qui, ſans le ſçavoir, ſe prête à cet horrible Miniſtere, Coup de Théatre admirable, tout nouveau, des plus frapants, & qu'il eſt à préſumer, que nos Poëtes Dramatiques ne laiſſeront pas tomber par terre?

Toutefois ſi je puis dire mon ſentiment ſur cette Action Héroïque que tout *Paris* admire, j'avouerai bonnement qu'y ayant un peu réflechi, j'y ai trouvé certains traits de foibleſſe qui en diminuent beaucoup l'éclat & le mérite à mes yeux. Tel eſt, entr'autres, celui de la Lettre remiſe par la Marquiſe à ſon Amant dans l'inſtant même qu'elle avale le poiſon; Lettre par laquelle elle l'inſtruit de ce qui vient d'arriver, dans l'eſpérance & la perſuaſion, ſans doute, qu'il courra promtement à l'Antidote. A bien conſidérer cette démarche, je n'y vois de ſa part de la Marquiſe qu'une eſpece de repentir de la ſotiſe qu'elle vient de faire, & qui dans le fonds n'étoit qu'une véritable & pure fanfaronade de ſa part. En effet ſi ſon deſſein eut été réellement de ſe ſacrifier & de périr par la main de ſon Amant, ne convenoit-il pas beaucoup mieux, pour la gloire de cette amoureuſe Héroïne, de donner au poiſon tout le tems de faire ſon effet, & de n'avertir le Marquis de ce qui venoit d'arriver que lorſqu'il n'y auroit plus eu moyen d'y remédier? L'Héroïſme de nôtre galante Philoſophe auroit alors paru dans tout ſon éclat. Elle auroit eu la gloire d'enfler & de crever pour l'amour & par les mains de l'Infidelle qu'elle adoroit; mais avouons le franchement, Madame, elle n'en avoit aucun envie; elle ne vouloit que lui en donner la peur, & voir s'il ſeroit ſenſible à ſa mort.

Tous ces coups de dépit ſont de pures grimaces;
Rarement les effets répondent aux menaces,
Et quoi que les Amants jurent d'effectuer,
On n'eſt point aujourdhui ſi promt à ſe tuer.

Aussi *toutes les* perſonnes judicieuſes qui ont entendu *parler* de cette Tragique avanture, ou de ce

Con-

Conte (car je ne ſçai lequel des deux noms je dois lui donner) ſont perſuadées que le Poiſon dont il eſt ici parlé n'étoit que dans la Lettre de la Marquiſe qui avoit imaginé cette ruſe pour allarmer ſon Amant & tâcher par là de le faire rentrer dans ſes fers. D'autres prétendent que, ſi le bouillon étoit empoiſonné, la doſe du Poiſon étoit ſi foible, que la Dame, qui l'avoit elle-même préparé, auroit en tout le tems de prévenir, ſans le ſecours de qui que ce ſoit, les accidents qui en auroient pu arriver. De quelque manière que la choſe ſe ſoit paſſée, il eſt certain que, depuis ce tems, elle n'a plus fait de ſemblable ſottiſe. Les grands coups de Théatre, pour fraper les Spectateurs, n'y doivent être employez qu'une ſeule fois; autrement ils n'y font plus la même impreſſion.

POUR rendre à la Marquiſe *Du Châtelet* la juſtice qu'elle mérite, j'ajouterai encore ici à ce que j'en ai déja dit, que depuis pluſieurs années il n'a point paru en *France*, ni peut-être en Europe, de Femme qui ait fait plus d'honneur à notre Sexe par ſon eſprit & par ſes rares talents. Si elle n'alloit pas de pair avec tous nos plus grands Génies, elle les ſuivoit du moins à la piſte. La République des Lettres a porté le deuil de ſa mort, les Arts & les Sciences l'ont regrettée. Tous ceux qui les aiment ont été ſenſibles à ſa perte, le Parnaſſe *François* a retenti de ſes éloges par un nombre infini de piéces compoſées ſur ce ſujet, & que je comptois inſérer dans cette Lettre; mais le papier qui me manque & la Poſte qui me preſſe m'obligent de les renvoyer à un autre tems. En attendent j'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 30. Octobre 1749.

Livres Nouveaux qui ſe vendent dans la Boutique de *Pierre Goſſe* Junior Libraire de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU, à la Haye.

Memoires pour ſervir à l'Hiſtoire de Brandebourg, Main de Maitre, 12. 1750.

L'Eſprit des Loix, Nouvelle Edition plus complette que toutes celles qui ont paru juſques ici, à laquelle l'Auteur a ajouté des Recherches Nouvelles ſur les Loix Romaines touchant les Succeſſions, ſur les Loix Françoiſes & ſur les Loix Féodales. revuë, corrigée avec des changemens conſiderables donnés par l'Autheur, 4. Geneve 1749.

Pot de Chambre Caſſé Tragedie pour rire ou Comedie pour pleurer, 8. 1749.

Jeudi le 6. Novembre 1749. Il y aura aujourdhui un Extraordinaire.

OXFORD

N°. 9.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

Fussiez-vous descendus du lugubre Héraclite,
Fussiez-vous de l'humeur la plus bétéroclite,
Eussiez vous tout perdu, Femmes, Filles, Garçons,
Vous rirez malgré vous, Messieurs les Brabançons.

PAR ce début, Madame, vous n'aurez pas de peine à deviner ce que je me propose dans cette Lettre; ce que j'avois envie de faire dans la précédente, & que les matières sérieuses sur lesquelles elle a roulé m'ont empêché d'exécuter, c'est-à-dire, de vous égayer, de vous divertir, & de donner à votre Société un petit échantillon des plaisirs innocents que nous offre ici le grand Théatre du monde. Vous le sçavez, on y voit des Acteurs & des personnages de tous les caractéres, & qui tous ont quelque chose de divertissant, chacun dans leur espèce; ceux que je vais vous présenter sont dans ce genre. Je commence par les plus Comiques.

QUI menera la bande?... Un homme dont je vous ai déja parlé plusieurs fois, & que je suis persuadée que vous reverrez encore ici avec plaisir. Il est des personnes qu'on ne se lasse point de voir; il en est enfin dont on ne s'ennuye jamais de parler. Pourquoi cela? c'est que ces derniers, par la vivacité de leur imagination, par le brillant de leur esprit, par le bruit que leurs talents font dans le monde, enfin par l'irrégularité & la bisarrerie que l'on voit dans leur conduite, fournissent matiere à des conversations toujours nouvelles dans lesquelles la plaisanterie, la vérité, la flatterie, la

Médiſance, & la Critique jouent alternativement chacune leur rôle; ce qui divertit infiniment le Public.

Tels ont eté dans tous les temps Meſſieurs les Beaux-Eſprits en général, & tel fut toujours, en particulier, M. *de Voltaire*, qui ſemble né pour faire tout à la fois l'admiration & le divertiſſement de toute l'Europe. C'eſt ce grand Poëte, c'eſt ce brillant Académicien, ce profond Politique, ce célébre Hiſtorien, ce riche Hiſtoriographe, ce ſublime Géomettre, ce ſçavant Phyſicien, en un mot c'eſt cet Eſprit Univerſel qui va vous égayer aujourdhui, non pas à la vérité par lui-même, mais par une ſcène des plus réjouiſſantes qu'il a occaſionnée, & dont voici le ſujet.

Vous ſçaurez, Madame, qu'il y a environ un mois que M. de V..,.. a fait annoncer au Public qu'il alloit donner au Théatre deux Tragédies nouvelles, à la ſuite l'une de l'autre, apparemment pour tâcher de réparer le tort que ſes deux dernières pieces ont fait à ſa réputation (*a*). Quand je dis deux Tragédies nouvelles, n'allez pas vous imaginer que j'entende par-là deux ſujets qui n'ont point encore été traitez. Ce n'eſt pas, dit-on, la coûtume de ce Poëte qui n'a preſque travaillé que ſur des ſujets qui avoient déja paru au Théatre avec très peu de ſuccès, & qui ayant été maniez, réfondus, & redreſſez par cet habile Maitre, y ont preſque tous réuſſi à la faveur principalement de ſa belle verſification (*b*). Ces deux Tragédies nouvelles ſont *Catilina*, & *Electre*, deux ſujets qui ont déja été traitez par M. de *Crébillon*, ſon Confrere; le premier, d'une manière pitoyable, comme je vous l'ai marqué dans une de mes Lettres (*c*), & le ſecond, avec un ſuccès qui a aquis à ce Poëte la grande réputation dont il jouit avec juſtice.

Depuis cette annonce, tout Paris eſt en l'air dans l'at-

(*a*) *Semiramis*, Tragedie, & *Nanine*, Comédie, *Voy.* le N°. 1. pag. 9. & le N°. 6, *pag.* 55.

(*b*) *Oedipe*, *Hérode & Mariane*, *Brutus*, *l'Enfant prodigue*, *&c.*

(*c*) N°. 1. p. 8.

l'attente de ces deux nouveaux Spectacles ; & comme ces deux Académiciens ont chacun leurs Partisans, chacun fait ici des Vœux pour le parti qu'il favorise. Le *Parnasse* retentit de clameurs, les Vallons qui sont à l'entour de cette Montagne Sacrée, & jusqu'au Bourbier même qui en environne le pied, & dans lequel on voit barboter tant de misérables Poëtes, tout est en rumeur, tout prend part au fort de ces deux habiles Concurrents; enfin c'est une espèce de Duel, ou du moins de Cartel, qui fait ici cent fois plus de bruit que n'en fit autrefois celui de *Charles-Quint & François* premier; Cartel dont les suites seront beaucoup plus dangereuses, si on en juge par les hostilitez qui ont déja éclaté de part & d'autre. Vous n'aurez pas de peine à vous le persuader, Madame, lorsque vous aurez lu l'histoire suivante dont mon Frere a été témoin oculaire, & dont il m'a chargé de vous envoyer la relation.

Il étoit, il y *a* quelques jours, dans le Caffé de la Comédie où il étoit entré en attendant que le Spectacle commençat. Là, selon la coutume, plusieurs Beaux-Esprits s'entretenoient des Nouvelles du Théatre, & la conversation rouloit justement sur les deux piéces annoncées, pour cet hiver, par M. de V..... Chacun raisonnoit sur ce sujet selon qu'il étoit bien ou mal-intentionné pour les deux Poëtes rivaux, lorsque tout-à coup deux de ces Messieurs, l'un grand admirateur de M. de V...., & l'autre de Mr. de *Crébillon*, tous deux par conséquent ennemis, s'aviserent de faire une Dissertation à coups de Tabouret pour sçavoir lequel de ces deux Auteurs Dramatiques culbutercit l'autre du *Parnasse*. Avant que d'en venir à ces Arguments vraiment peremptoires, on commença d'abord par étaler paisiblement les bonnes qualitez des deux Rivaux, & ensuite les droits qu'ils prétendoient avoir tous les deux.

Cependant les deux Partisans s'obstinent sur les faits; ni l'un ni l'autre ne veulent ceder. A l'entêtement succédent les paroles sérieuses qui peu à peu deviennent dures, & dégénérent enfin en grossiéretez. *Bientôt la colère*, & même la fureur s'en mêlent. A *les voir on auroit cru* qu'Apollon les animoit & agitoit com-

comme il faiſoit autrefois la *Sibille* de *Cumes*. Les yeux leur rouloient dans la tête, & leurs regards étoient effroyables. Leur viſage blême & le ſilence qu'ils garderent pendant quelques moments ſembloient avoir mis fin à la diſpute, lorſque tout à coup une bouteille de biere qu'ils vuidoient amicalement enſemble un inſtant auparavant fut lancée au viſage de l'un d'eux. A ce violent & terrible ſignal, le combat commence; les verres ſont mis en poudre; les tables ſont renverſées; les Tabourets volent dans la Sale du Caffé; les glaces fracaſſées font un cliquetis horrible; le terrain s'aplanit; les deux Champions s'approchent, ſe lancent de violents coups de poing, & viennent enfin à l'abordage; ils ſe ſaiſiſſent d'abord par les oreilles & par les cheveux, ſe prennent enſuite corps-à-corps, ſe renverſent, ſe culbutent, tant, ſi fort, & ſi long-tems, qu'ils roulent dans la Cave l'un ſur l'autre ſans compter les dégrez de l'eſcalier. Juſque-là rien de déciſif, aucun des combattants ne voulant céder à l'autre. Chacun pouſſe des ſoupirs à chaque gourmade qu'il reçoit, & ſe fait encore mieux entendre quand il lance ſon coup à ſon ennemi.

Cependant l'Aſſemblée, qui étoit fort nombreuſe, & qui s'étoit dabord fort divertie de ce Spectacle vraiment Comique, craignant qu'il ne devint enfin Tragique, va chercher les Acteurs dans le fonds de la Cave où le combat continuoit, & où les bouteilles du vin *Muſcat*, d'*Eſpagne*, & d'autres liqueurs couroient riſque d'avoir le même ſort que les Verres, les Caraffes, les tables & les glaces du Caffé. Après bien des efforts on vient à bout de les ſéparer. Ils remontent, & paroiſſent devant le Commiſſaire que le Limonadier avoit envoyé chercher pendant le combat, pour venir le faire ceſſer. Il leur repréſente le dégât de ſes meubles fracaſſez qui n'avoient rien de commun, dit-il, avec les deux Tragédies nouvelles de Mr. de V..., enfin il conclut par demander qui les lui payeroit..... *Parbleu!* repondit celui qui avoit tenu pour le parti de M. *de* Crebillon; *ce ne ſera pas moi*; *j'ai les reins briſez*; *n'en eſt ce pas bien aſſez pour mon compte?* L'autre pro-

profitant de cet aveu, ſans ſonger à la demande qu'on lui faiſoit, s'écria d'un air & d'un ton de Vainqueur: *Vous le voyez, Meſſieurs, je vous prends tous à témoin comme il me donne gain de cauſe!* exclamation qui a été regardée comme un Augure des plus favorables pour les nouvelles piéces de M. de V... Mais malgré cette aſſurance il pourroit bien arriver qu'elles n'auroient pas un ſort plus heureux que n'a été celui de ces deux valeureux Champions qui, avec tout leur zèle & toute leur bravoure, n'ont pas laiſſé d'être conduits ſur le champ dans la priſon du *Châtelet*, où ils ſont encore, & où ils reſteront juſqu'à ce qu'il plaiſe au Lieutenant de Police de les en tirer.

A cette Avanture vraiment Comique je joindrai ici une Epigramme faite par M. *Piron*, ſur le même ſujet, je veux dire ſur M. de V.... & ſes nouvelles piéces. J'eſpere qu'elle ne vous ſera pas moins de plaiſir que la Bataille dont vous venez de lire la rélation. La voici.

N'en doutez point; Oui, ſi le premier homme
Eut eu le Tic de ce faiſeur de Vers,
Il eut fait pis que de mordre à la pome,
Et c'eut été bien un autre travers;
Du grand Auteur de la Nature humaine
Il eut voulu refaire l'Univers,
Et le refaire en moins d'une ſemaine.

PENDANT que je ſuis ſur le chapitre de Meſſieurs les Beaux-Eſprits, je veux vous régaler encore d'une Epigramme faite par le même Auteur ſur ſa perſonne même. Il eſt très rare que ces Meſſieurs, grands Satiriques ordinairement envers les autres, ſe rendent juſtice. Ils ne peuvent pas même ſouffrir qu'on diſe d'eux le moindre mal. Celui-ci, fait tout au rebours des autres, eſt le premier à s'accuſer lui même. Pour ſentir tout le ſel de cette petite piéce, il faut que vous ſachiez, Madame, que M. *Piron*, de même que la plûpart de ſes Confreres, ne paſſe pas dans ce païs-ci pour un pieux Croyant, ni pour un homme qui ait beaucoup de Religion. Par cette raiſon ſes amis, & autres perſonnes qui le connoiſſent pour tel, ſe font un plaiſir,

lorſqu'ils veulent ſe divertir, de le mettre aux priſes avec les Dévots & les Superſtitieux. On l'invita donc dernierement à un diner où ſe trouvoit un très Reverend Pere *Jeſuite*, lequel entreprit de lui prouver Théologiquement qu'il n'étoit pas Chrêtien. M. *Piron* ſe defſendit de ſon mieux quoique dans le fonds il ſuive peut-être moins la Religion, que la Philoſophie que les Beaux-Eſprits oppoſent aujourdhui au Chriſtianiſme. Toutefois ſe ſentant preſſé & batu par le *Jeſuite*, pour ſe tirer d'affaire & excuſer ſon Pirrhoniſme ſur le fait de la Religion, il allégua le Schiſme cauſé dans l'Egliſe de *France* par la différence des ſentiments des *Moliniſtes* & des *Janſéniſtes*. Ne voyant Pas d'autre moyen de ſortir d'embaras, il cria beaucoup, & ſe fit raiſon en étourdiſſant ſon Adverſaire qui ne ſachant que lui dire reſta ſans replique. *Je vois bien, mon Reverend Pere*, lui dit alors M. *Piron*, *que mes arguments ſont trop forts pour vous, & qu'il vous faut du tems pour y répondre. Je vous le enverrai demain par écrit.* Il lui tint parole, & lui envoya effectivement le lendemain les Vers ſuivants.

En qualité de Pénitent,
Un grivois, aux pieds d'un Jeſuite,
Etoit prêt d'avouer ſa gaillarde conduite.
Le Pere lui dit: mon enfant,
Si Dieu vous a fait Moliniſte,
Je puis entendre votre cas;
Mais ſi vous êtes Janſeniſte,
Point de Confeſſion..... Mais je ne le ſuis pas....
Dieu ſoit beni! vous êtes donc des nôtres....
Non, je ſuis du parti qui ſe..... rit des deux autres.

PARIS juſqu'a préſent m'a fourni de quoi vous amuſer & vous divertir; mais comme ce n'eſt pas le ſeul Théatre ſur lequel le genre humain étale ce qu'il a de bon & de mauvais, ne ſoyez point étonnée, Madame, ſi je vous tranſporte en eſprit à *Londres* pour vous y faire voir de nouvelles Avantures. J'eſpere qu'elles ne vous ſeront pas moins agréables que celles dont je vous ai rendu compte. Les *Anglois*, dans leur façon de penſer & d'agir qui nous paroit ſingulière, ne ſont ni moins inſtructifs, ni moins divertiſſants que nos Fonçois. D'ailleurs

leurs comme il n'y a point de païs dans le monde où l'on vive avec plus de Liberté, il n'y en a point auſſi qui fourniſſe plus d'événements extraordinaires. Je vais vous en rapporter un qui peut paſſer ici pour tel; du moins n'en voit-on guére de ſemblables dans notre *France*, quoique nous ayons la ſotte vanité de croire que nous donnons le ton à toutes les autres nations de l'Europe. Voici le fait tel que me l'a écrit Miladi R... qui m'honore de tems en tems de ſes Lettres.

DEUX Coureurs de *Londres* avoient un ami de la même condition, qui par ſon libertinage & ſa débauche avoit non ſeulement dépenſé juſqu'à ſa derniére maille, mais s'étoit encore endetté conſidérablement. Il avoit effectivement autant de Créanciers que de connoiſſances. Son Maitre ayant été informé de ſa mauvaiſe conduite fut obligé de le congédier. Ce miſérable ſe trouvant par-là ſur le pavé n'avoit pas même de quoi ſe mettre en route pour aller chercher un nouveau Maitre. Sans credit, ſans le ſou, accablé de dettes, il n'oſe pas même ſe montrer de peur d'être arrêté & mis en juſtice par ſes Créanciers. Dans cette extrémité il va trouver, le ſoir, deux Coureurs *Anglois* de ſa connoiſſance auxquels il expoſe ſa miſére, les priant de l'aſſiſter & de lui procurer une nouvelle condition. Ceux-ci s'informent auſſi-tôt comment il a quitté ſon Maître, & quels ont été les motifs qui l'ont fait chaſſer. Par le détail qu'on leur fait de ſa conduite paſſée, ils prévoyent que cet homme, étant incapable de ſubſiſter dans *Londres*, court riſque d'y périr miſérablement. En conſéquence ils le conjurent de quitter cette Ville, & de leur donner un état de ſes dettes qu'ils s'offrent généreuſement de payér. Il refuſe d'abord de les déclarer; mais à force de le tourmenter ils viennent a bout de lui en faire avouer pour environ cent écus. Ces généreux amis, accompagnez du débiteur, ſe mettent auſſi tôt en marche & vont par tout, la bourſe à la main, ſatisfaire en ſa préſence ſes Créanciers. Ce n'eſt pas tout encore. Pour lui aider à ſe rendre en *Allemagne*, païs de ſa naiſſance, ils lui font préſent chacun de deux Guinées. *Nouvelle générosité.* Le voyant tout prêt à partir, ils

le prient encore de ne leur rien cacher, & de ne pas quitter *Londres* comme un malhonnête homme. Ce malheureux, pénétré de douleur & de la plus vive reconnoiſſance, leur avoue, les larmes aux yeux, qu'il doit encore quatre paires de ſouliers à un pauvre Cordonnier qu'il n'avoit oſé leur déclarer. Ils les payent, le quittent, & le renvoyent à la garde de Dieu & lui recommandant de tenir une conduite plus ſage à l'avenir.

Je ne ſçai ce que votre Société penſera de cet acte de généroſité; pour moi, Madame, je vous avoue que je le trouve ſi louable & ſi grand, que je ne vois rien à quoi il puiſſe être comparé. Je n'ignore pas que les *Anglois*, en général, paſſent pour généreux; mais je ne ſçais pas ſi ces traits ſont bien communs parmi eux. Ce qui me frape & me touche le plus dans cette avanture, & qui la releve infiniment à mes yeux, c'eſt la qualité, le rang & la condition des perſonnages. Si la généroſité plaît dans les Grands, ne doit-elle pas encore plaire davantage dans les perſonnes d'un ordre inférieur, & même de la derniére claſſe, tels que ſont ces deux Coureurs? Cette vertu étant ſouvent le fruit d'une excellente éducation, on doit être bien moins étonné de la voir dans des perſonnes qui en ont eu, que dans celles de baſſe extraction, d'autant que les dernières ont été privées des ſecours qui la font, pour ainſi dire, naître, & qu'ils ne tiennent cette belle qualité que de la ſimple Nature, ce qui en releve encore le mérite aux yeux de toutes les perſonnes judicieuſes. J'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 1. *Novembre* 1749.

La Suite de cet Ouvrage Périodique, continuera de paroitre regulierement tous les Jeudis, le prix de chaque demie feuille eſt d'un ſol & demie d'Holl.

Les Perſonnes dans les Pays etrangers, qui ſouhaiteront de la recevoir regulierément toutes les Semaines, peuvent s'adreſſer à *Pierre Goſſe* Junior à la Haye, en affranchiſſant leurs Lettres & en lui faiſant tenir ou compter 2 ſtor. d'Hollande pour le payement d'avance de ſix Mois, moyennant quoi elles ſeront ſervis exactément.

P. S. Comme l'on donnera de tems à autre pour ſatisfaire à l'empreſſement que le Public continue de témoigner pour cet Ouvrage, des Extraordinaires. 27 *demi-feuilles* ſeront comptés pour une demie année, qui *montent*, *à raiſon* d'un & demi ſol par demie feuille, *à* 2 *ſtor. d'Holl.*

Jeudi le 6 Novembre 1749.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

J'Ai fini ma derniere Lettre, Madame, par un trait de générosité *Angloiſe* dont je me perſuade que vous aurez été contente; je commence celle-ci par le reçit d'une action bien différente, mais qui vous divertira, pour le moins, autant que l'autre vous à charmée. C'eſt un tour de fripon joué à *Londres* par quatre coquins de Filoux échappez de *Paris*, & qui ſont venus faire leurs Caravannes dans cette grande Ville aux dépens de cette riche nation. Voici le Chef-d'œuvre par lequel ils y ont débuté, & dont j'ai été encore informée par Miladi R... qui me marque qu'elle en a ri, & qu'elle en rioit encore comme une folle en me l'écrivant.

Si la gravité *Angloiſe* n'a pu tenir contre cette Hiſtoire, quels éclats de rire n'allez-vous point faire en la liſant, vous qui êtes naturellement de la meilleure humeur du monde, & que j'ai vue tant de fois rire à gorge déployée aux moindres plainſanteries que vous entendiez? Pour peu que Meſſieurs vos *Brabançons* ſoient du même caractére, O qu'ils vont être contents de moi! Je vai paſſer chez eux pour une femme adorable, pour un génie ſublime & tranſcendant, pour le Phœnix des Beaux-Eſprits femelles, en un mot, pour la femme du monde la plus propre à amuſer une compagnie, & à en bannir la mélancolie. Qui ſçait ſi leur entouſiaſme n'ira pas juſqu'à me mettre au rang des *Scudery*, des *Noyers*, des *Gomez*, & autres femmes Auteurs qui ont ſi longtems amuſé & diverti le Public par leurs écrits? Qui ſçait ſi leur générosité & leur reconnoiſſance pour le plaiſir que vous me marquez qu'ils prennent à la lectu-

re de mes Lettres, n'ira pas juſqu'à me faire préſent de quelque garniture de leurs plus magnifiques dentelles de *Malines*? S'ils étoient dans cette diſpoſition, Madame, s'ils en avoient ſeulement la penſée, avertiſſez les bien de ma part de n'en rien faire; dites leur que n'étant point Auteur, je ne ſuis par conſéquent point intéreſſée, & que le plaiſir de vous amuſer & toute votre aimable Societé (car je crois pouvoir lui donner à bon titre cette Epithete) eſt pour moi une récompenſe dont je ſuis plus que ſatisfaite . . . Mais je reviens à nos filoux que j'ai laiſſez à *Londres*.

Ces quatre Coquins, après s'être bien mis au fait du quartier de la Ville où ils vouloient travailler, réſolurent de faire leur coup d'eſſai dans la maiſon d'un vieux Docteur émérite, nommé Robert *Ledlton*, homme fort riche, & agé d'environ ſoixante & quinze ans, lequel étoit allé paſſer à la campagne les trois derniers mois de la belle ſaiſon: Ce vieux bon homme, qui étoit alors à trente milles de *Londres*, avoit laiſſé dans cette Ville une gouvernante preſque auſſi agée que lui, à qui il avoit confié la garde de ſa maiſon pendant ſon abſence. Cette vieille *Sibille* s'aquitoit fidellement de cet emploi, & ne s'attendoit à rien moins qu'au tour qu'on lui préparoit, lorſque deux Meſſieurs, fort bien mis, & en habit de deuil, vinrent, un beau matin, lui rendre viſite. Ils étoient accompagnez d'un Conétable *, & de ſon Clerc, munis d'un Teſtament, & d'autres papiers qu'ils dirent être de la derniere conſéquence. Avec ces prétendues piéces autentiques ils lui perſuaderent que ſon Maitre étoit mort preſque ſubitement, & qu'en qualité d'héritiers ils venoient s'aſſurer de ſa ſucceſſion en vertu du Teſtament qu'ils lui montrerent.

A cette triſte nouvelle, qu'elle croit vraye, la vieille ſoupire, gémit, pleure, ſe déſeſpere, s'arrache le ſeul tou-

* L'emploi de *Conétable* à *Londres* répond à celui de *Commiſſaire* à *Paris*, ſur tout dans ce qui concerne les Scellez & les Teſtaments.

toupet de cheveux qui lui reſtoit ſur la tête, & jette des cris des plus lamentables. Les Voiſins accourent en foule au bruit qu'elle fait, & lui en demandent la cauſe La vue & l'habillement du Conétable accompagné de ſon Clerc, & des deux, ſoi diſants héritiers en habit de deuil, les tire bientôt de leur ignorance. Ces quatre fripons, qui ſoutenoient parfaitement bien leur rôle, leur annoncent la mort du vieux Docteur, & leur confirment cette Nouvelle par la lecture qu'ils leur font de ſon prétendu Teſtament & des autres piéces qu'ils avoient de même fabriquées. A cette lecture, la vieille recommence & redouble ſes lamentations, ſes cris, & ſes hurlements; mais un Legs conſidérable, qui ſe trouve fait en ſa faveur dans le prétendu Teſtament, appaiſe un peu ſa douleur. Les voiſins, auſſi crédules & auſſi ſots qu'elle, achevent de la conſoler, après quoi ils ſe retirent chacun chez eux, fort peu attriſtez de la mort du vieux Docteur qui ne s'étoit pas fait beaucoup aimer d'eux à cauſe de ſon exceſſive avarice.

Cependant les héritiers demandent au Conétable comment il faut s'y prendre pour recueillir la ſucceſſion du deffunt. Celui-ci les inſtruit, avec une gravité & un ſérieux des plus impoſants de toutes les formalitéz que la Juſtice obſerve en pareil cas, & de tous les détours que la Chicane pourroit leur oppoſer; Enfin il conclut qu'il eſt indiſpenſablement néceſſaire, pour procéder ſelon les regles, de commencer par appoſer le Scelle ſur tous les meubles du Docteur En conſéquence de cette déciſion, la gouvernante eſt ſommée de lui livrer toutes les clefs, afin de viſiter & inventorier tous les effets du prétendu déffunt. Rien ne paroiſſant plus juſte à la vieille, elle obéit. Auſſi-tôt nos Fripons viſitent & fouillent par tout ſous prétexte de procéder à l'Inventaire. Pour cet effet on ouvre toutes les Armoires, toutes les Caſſettes, tous les Coffres, Tiroirs, Buffets, & on régle combien il faudra de vacations pour terminer cette affaire. On examine, on compte, on inſcrit tous les effets, enfin on tourne & retourne ſi bien *tout, qu'on vient* à bout de tromper la vigilan-

lance de la gouvernante, & d'enlever adroitement aux vieux Docteur tout ce qu'il avoit d'argenterie portative, & environ trois cents guinées qu'il avoit chez lui. Ce coup de main étant achevé, le Conétable ordonne, & les prétendus héritiers recommandent bien à la gouvernante de continuer ſes ſoins comme par le paſſé, & de bien veiller à la garde des effets qu'on lui confioit, juſqu'à l'entière exécution du Teſtament. La vieille le leur promet, après quoi nos quatre Fripons, nantis de ce petit tréſor, gagnent au pied, & courent encore.

CEPENDANT la huitaine & la quinzaine ſe paſſent ſans qu'on ait aucunes Nouvelles ni du Teſtament, ni du Legs, ni du Conétable, ni des héritiers. Au bout de ce terme, le vieux Docteur arrive de la campagne, & rentre ſur le ſoir dans ſa maiſon. Tous ſes voiſins qui le voyent & qui, comme je l'ai dit, le croyoient trépaſſé, depuis près de trois ſemaines, s'imaginent, en l'apercevant, voir un Spectre. Il arrive cependant à ſon appartement où il trouve ſa vieille qui pleuroit encore ſa mort, interdite, effrayée, & toute tremblante à ſon aſpect, elle ne peut croire ce qu'elle voit. Comme c'étoit une vieille Proſélite *Françoiſe*, ſa frayeur lui rapelle ſon ancienne croyance. Elle s'imagine que ſon cher Maitre, à qui elle n'avoit pas été indifférente dans ſa jeuneſſe, fâché d'avoir quitté le monde ſi bruſquement, y revenoit tout exprès pour prendre congé d'elle, ou pour lui demander des prieres. Dans l'effroi où la jette cette penſée, elle lui adreſſe ces parcles, d'une voix tremblotante & entrecoupée de ſanglots & de ſoupirs,

Dites-moi, mais de loin, quel ſujet vous amene;
Si pour me dire adieu vous prenez tant de peine,
C'eſt trop de courtoiſie, & véritablement
Je me paſſerois bien de vôtre compliment.
Si vôtre Ame eſt en peine & cherche des priéres
Las! je vous en promets; & ne m'effrayez guéres:
Allez, retirez-vous; je vais faire à l'inſtant

Prier

Prier tant Dieu pour vous, que vous ſerez content.
Diſparoiſſez donc, je vous prie;
Et que le Ciel, par ſa bonté,
Comble de joye & de ſanté
Votre deffunte Seigneurie.

LE Docteur fort ſurpris à ſon tour du diſcours que lui tient ſa gouvernante qu'il ſoupçonne d'être devenue folle pendant ſon abſence, s'efforce de la raſſurer, & de lui remettre l'eſprit. N'en pouvant pas venir à bout, le hazard veut qu'il jette les yeux ſur une de ſes Armoires ſur laquelle il n'eſt pas peu étonné de voir qu'on ait mis le Scellé. Il demande ce que cela ſignifie; ſi on l'a cru mort pendant le voyage qu'il a fait à la campagne, ou ſi quelque Créancier, pendant ſon abſence, a cru qu'il étoit devenu inſolvable; car ce ſont les deux ſeuls cas où l'on a coûtume de mettre le Scellé ſur les effets de quelqu'un. La vieille, un peu revenue de ſa premiere frayeur, lui raconte l'hiſtoire qu'on lui avoit faite de ſa mort, & tout ce qui s'étoit paſſé en conſéquence. A ce recit le Sire Robert *Ledlton*, ſans s'embaraſſer des formalitez de la Juſtice, arrache le Scellé, ouvre promtement l'Armoire, porte la main & les yeux à l'endroit où il avoit laiſſé ſon cœur, je veux dire ſon tréſor, & où il ne trouve plus que la place qui étoit vuide.

PEU s'en falut qu'à cette vue le vieux Avare ne tombat réellement mort. Déſeſpéré de la perte qu'il vient de faire il entre en fureur, & fait des hurlements épouvantables. Sa vieille gouvernante, le voyant dans ces horribles tranſports, s'imagine à ſon tour qu'il eſt devenu enragé & s'efforce de l'appaiſer; mais la rage du Docteur redouble à chaque exhortation qu'elle lui fait. Sans reſpect pour ſa vieilleſſe, ſans aucun égard pour ſes anciennes Amours, non ſeulement il la maltraite d'une étrange maniére, mais il la fait encore arrêter & conduire en priſon, & la veut faire punir du larcin de ſon argenterie & de ſes guinées qu'il l'accuſe *de lui avoir volées.* Peut-être cette innocente créa-

ture auroit-elle été la victime de ſon avarice ſi tous les voiſins, qui avoient été témoins de ce qui s'étoit paſſé, n'euſſent depoſé en ſa faveur, & fait connoître la fourberie des quatre filoux qui avoient ainſi duppé ce vieux couple. En conſéquence elle vient d'être relâchée & renvoyée, avec la liberté de ſe retirer où bon lui ſemblera. Pour la dédomager de l'injure faite à ſa fidélité & punir le Docteur de ſa dureté envers ce vieux Domeſtique, les Juges ont ordonné qu'elle jouiroit, tant qu'elle vivra, du Legs que les Filoux lui avoient donné dans le prétendu Teſtament de ſon Maître, lequel a pris, de ſon côté, la réſolution de ne plus perdre ſa maiſon de vue, & de n'en confier la garde qu'à lui même. C'eſt ainſi que l'Avarice de ce vieux *Harpagon* a été doublement punie. Belle leçon pour tous les Vieillards qui lui reſſemblent! . . . Mais je vous retiens peut-être trop long-tems en *Angleterre*, Madame; & il me ſemble vous entendre ſoupirer après *Paris*. . . Hé bien, je vais vous y ramener pour vous y amuſer par le recit d'une hiſtoire toute nouvelle qui y eſt arrivée pendant le ſéjour que nous avons fait enſemble à *Londres*.

Vous ſçavez que cette premiere Capitale eſt apellée par excellence *le Paradis des Femmes*, & par une raiſon conſéquente, *le Purgatoire des Maris*. Il n'y en a point effectivement dans le monde où l'on abuſe davantage de la complaiſance & de la foibleſſe que ces derniers ont pour notre Sexe dont on peut dire qu'ils ſont véritablement Eſclaves. Plus dociles & plus ſoumis que ceux qui portent les chaines en *Turquie*, à *Maroc*, à *Salé*, à *Tunis*, & à *Alger*, la plûpart n'oſent pas même ſouffler devant leurs Epouſes; & s'il s'en trouve quelquefois d'aſſez hardis pour le faire, ils ont tout le tems de s'en repentir, parce qu'elles ont toujours grand ſoin de leur oppoſer quelque Galant qui ne manque pas de les Maitriſer de la bonne façon. C'eſt ce qui vient d'arriver à un Procureur nommé D*** dont la Femme, auſſi galante que belle, s'eſt débarraſſée *d'une maniére que je ne puis m'empêcher de condam-*

ner,

ner, toute jalouſe que je ſuis des priviléges accordez à notre Sexe.

Ce bon homme (auſſi honête homme qu'un Procureur peut l'être) fort mécontent de la conduite de ſa très-chere moitié qui entretenoit un commerce de galanterie avec un certain Magiſtrat dont je ſuprime ici le nom par conſidération pour ſa famille, lui donnoit de tems en tems des conſeils très ſenſez dont la galante Procureuſe ne faiſoit que rire. Des conſeils il paſſa plus loin, & lui deffendit abſolument de voir à l'avenir, ni d'avoir aucune fréquentation avec le Rival qui le deshonorôit. Deffendre quelque choſe à une femme, eſt préciſément le véritable moyen de lui donner encore plus d'envie de la faire. Ce fut auſſi ce qui arriva. Enfin le Procureur voyant qu'elle faiſoit ſi peu de cas de ſes conſeils, de ſes exhortations, & de ſes deffenſes, eut la hardieſſe d'en venir aux menaces & des menaces aux effets.

C'étoit-là que ſa Femme l'attendoit. Il ne lui en fallut pas davantage pour dénoncer ſon Mari au Magiſtrat comme étant un Brutal, un Jaloux, un Libertin, un Débauché, un Diſſipateur, un Fripon, un Occiſeur de femmes, &c. &c. &c.

L'Accusation étoit grave, & méritoit par conſéquent bien d'être examinée avec toute l'impartialité & l'attention que les Juges doivent aporter dans les affaires. Mais malheureuſement pour le pauvre Procureur, celui devant qui celle-ci fut portée étoit, tout à la fois, ſon Juge & ſa Partie. Vous ſçavez, Madame, comment vont les Procès dans ces ſortes de rencontres. La déciſion de celui-ci a été très prompte; & je ſuis perſuadée que vous n'aurez pas de peine à deviner en faveur de qui il a été decidé.

La dénonciation ne fut pas plutôt faite, que ſans ſe donner ni le tems ni la peine d'obſerver les formalités de juſtice requiſes en pareil cas, le Magiſtrat condamne l'accuſé à être renfermé pendant un an dans le Château Royal de *Bicêtre*. Comme ces ſortes de jugements s'éxécutent ordinairement ſans Appel, le Procureur condamné

damné eſt auſſi-tôt conduit & enfermé dans cette Maiſon de Correction où il eſt encore actuellement. Ce n'eſt pas tout encore. Non content de lui avoir fait cet affront, le Magiſtrat, qui croyoit par-là l'avoir intimidé & rendu plus traitable, alla le voir, quelques-jours après, dans cette deshonorante retraite où il tenta de le racommoder avec ſa femme. Il ſçavoit bien qu'il n'y réuſſiroit pas. En effet le malheureux Procureur n'eut pas plutôt comparu devant ſon rival, qu'il lui tourna le dos & ne daigna pas même ouvrir la bouche pour lui parler. Le Magiſtrat piqué de cette généreuſe hardieſſe, & voulant s'en vanger, le fit auſſi-tôt deshabiller, & revêtir des habits infâmes de cette maiſon où, pour comble d'inſulte, ſa femme envoye de tems en tems ſes amis pour le voir dans cet humiliant équipage. Telle eſt la manière dont certains Magiſtrats rendent ici la juſtice. Que les Maris, après cela regardent la beauté & l'humeur galante de leurs femmes comme une reſſource dont ils peuvent tirer parti dans le beſoin! La triſte ſituation dans laquelle celui-ci ſe trouve aujourdhui eſt bien une preuve du contraire, puiſque c'eſt de cette double cauſe que procede ſon malheur. J'ai l'honneur d'être, &c.

Ce 6 *Novembre* 1749.

P. S. La Suite de cet Ouvrage Periodique paroîtra tous les Jeudis reguliérement.

Jeudi le 13 *Novembre* 1749.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

JE vous ai promis les Eloges funébres que le Parnaſſe *Francois* & la République des Lettres ont fait de la ſçavante Marquiſe *Du Châtelet;* je vous tiens parole, Madame, en vous les envoyant. Les trois premieres piéces, compoſées ſur ce ſujet, ſont de Monſieur de *Voltaire*, ſon tendre & fidelle Ami. Vous n'aurez pas de peine à les reconnoitre; car elles ſont marquées à ſon coin, je veux dire qu'on y voit briller le feu Poëtique qui anime ce ſublime génie, & qui ſe trouve dans toutes ſes productions Littéraires.

VERS

De M. de VOLTAIRE

Sur la Mort de M. la Marquiſe DU CHATELET.

Un ſommeil éternel a donc fermé ces yeux
Où brilloient la vertu, l'Amour & le génie.
La Vérité, l'honneur, la Foi, la modeſtie
N'ont pu changer du ſort l'Arrêt impérieux:
Tu meurs, immortelle Emilie;
Ou plutôt ta belle Ame, en volant vers les Dieux,
A ſon principe eſt réunie.
Avec toi la Pudeur de la Terre bannie
Rentre pour jamais dans les Cieux;
Tu meurs; & je ſurvis à ton heure fatale!
Je vois encor ce Ciel dont tu ne jouis plus!
Helas! Où l'Amitié, les talents, les vertus
Pouvoient-ils trouver ton égale?
Qui me rendra ces jours paſſez dans la douceur
D'une confiance tranquille

Où mon ame à tes goûts docile
N'avoit pour toi que ton humeur ;
Où, loin des propos de la ville
Et du vain faſte de la Cour,
Sans ſoins, ſans brigues, ſans détour,
*L'*Arioſte *&* Newton, *dans un loiſir utile,*
Remplaçoient à Cyrci (*) *la jeuneſſe & l'Amour ?*
Dans les bras de la Paix, au ſein de la Sageſſe
Oubliant Verſailles & Paris,
Les flateurs & les Beaux Eſprits,
L'Orgueil des Grands & leur baſſeſſe,
Nous étions ſeuls heureux, du moins dans nos Ecrits.
Pardonne, Ombre chere & ſacrée,
Si de ſon bonheur enyvrée
Mon ame quelquefois veut rompre ſes liens.
Par tes tranſports vainqueurs des miens
Tu vis ma chaîne reſerrée ;
Et ſi ſur nos beaux jours tiſſus par le bonheur
Le Caprice a verſé l'amertume & l'aigreur
Du moins après ta mort tu ſeras adorée.
Voi des Arts la troupe éplorée
Te ſuivre en deuil juſqu'au Tombeau ;
Voi l'Hymen & l'Amour éteindre leur flambeau ;
Voi le cœur même de l'Envie
S'ouvrir aux traits de la pitié ;
Voi ton Cercueil baigné des pleurs de l'Amitié ;
Voi ton Epoux errant & déteſtant la vie
Redemander aux Dieux ſa fidelle moitié.
Admiſe à la Céleſte troupe
A la Table des Dieux où tu bois dans la coupe
Et de Minerve & d'Apollon,
Si ton cœur eſt ſenſible à l'éclat d'un grand nom,
Si mes vœux juſqu'à toi peuvent ſe faire entendre,
Que tu dois t'applaudir d'une amitié ſi tendre !
Je veux que l'avenir dans mes Vers t'admirant
Te confonde avec URANIE,
Et ſi quelque Cenſeur impie
Rit du culte immortel que ma Muſe te rend,
Pour confondre la calomnie,
J'aurai tout Paris pour garant.

AU.

(*) Terre ſituée en *Bourgogne* & appartenant au Marquis *Du Châtelet*. *M.* de V . . . y a demeuré long-tems caché pour ſe dérober aux perſécutions que lui faiſoit alors la Cour

AUTRES VERS

Du même Poëte

Sur le même Sujet.

L'Univers a perdu la ſublime Emilie :
Elle aima les Plaiſirs, les Arts, la Vérité,
Les Dieux, en lui donnant leur Ame & leur génie,
Ne s'étoient réſervez que l'immortalité.

AUTRES

Sur le même Sujet, par le même

QUOI ! verrons-nous toujours une ſimple Mortelle
S'élever juſqu'à nous d'un vol audacieux ?
Quoi ! la Nature lui révele
Tous les Secrets qu'à peine ont éclairé nos yeux ?
Ainſi parloient les habitants des Cieux ;
La Mort frape auſſi-tôt cet objet qu'ils déteſtent.
Dans le deuil, dans les pleurs les humains ſont plongez.
DU CHATELET *n'eſt plus ; mais ſes Ecrits nous reſtent.*
Impitoyables Dieux, vous n'êtes point vangez !

VOILA, Madame, en quels termes *l'Orphée* de notre *France* a célébré la mort de ſa chere & tendre *Euridice.* Quelque pompeux que ſoient ces éloges, quelque touchants que ſoient ſes triſtes regrets, un Cenſeur atrabilaire a néanmoins trouvé qu'ils n'exprimoient pas encore d'une manière aſſez energique l'excès de douleur dans le quel on a publié que la mort de M. *du Châtelet* avoit plongé ce grand Poëte. Il lui en a fait des reproches par les Vers que voici, & dans leſquels il lui donne un Avis que M. de V.... ſe gardera très-certainement bien de ſuivre.

VERS adreſſez à M. de V.... au ſujet de la mort de Madame la Marquiſe du Châtelet.

Quoi ! cette chaſte & tendre Amie,
A ſes fougueux accès ſi long-tems aſſervie,

Expire ; & tu ne la ſuis pas !
Au lieu de Vers ſur ſon trépas,
Fais preuve de bon cœur une fois en ta vie ;
Poëte Anglois, va, cours te pendre de ce pas.

Il auroit ſans doute manqué quelque choſe aux Obſeques Littéraires de la ſçavante Marquiſe ſi elles n'avoient pas été terminées par une Epitaphe. C'eſt ce qui a eté exécuté par je ne ſçai quel Poëte dont le ſtile eſt bien différent de celui de M. de V.... comme vous le vertez vous même dans les Vers ſuivants.

EPITAPHE

Pour Madame la Marquiſe Du Chatelet.

Ici gît qui perdit la vie
Dans le double accouchement
D'un Traité de Philoſophie
Et d'un malheureux enfant.
On ne ſçait préciſement
Lequel des deux l'a ravie.
Sur ce funeſte événement
Quelle Opinion doit on ſuivre ?
S... L.... s'en prend au Livre,
VOLTAIRE s'en prend a l'Enfant.

La Malignité qu'on entrevoit dans cette Epitaphe, qui eſt la plus paſſable qui me ſoit tombée entre les mains, eſt tout ce qui en fait le ſel & le mérite ; mais quelque piquant qu'elle ſoit, elle n'approche point encore du portrait que la Comteſſe de N. . . que vous connoiſſez, m'a fait, en dinant chez elle, de cette ſçavante Marquiſe dont la mort a fait le ſujet de l'entretien de tout *Paris*. Comme je ſçais que vous aimez à rire, je veux, pour vous egayer, vous le tracer ici. Vous y verrez à quel point certaines femmes ſont capables de porter la méchanceté. Il n'eſt pas néceſſaire de vous avertir, pour vous prévenir ſur ce que vous allez lire, qu'en général nous ne nous aimons point les unes les autres ; c'eſt une vérité connue de tout le monde, & dont vous n'êtes que trop convaincue. Vous allez voir juſ-

juſqu'où alloit la haine de cette Dame pour la Marquiſe *Du Châtelet*.

„ REPRESENTEZ-vous, m'a-t-elle dit, une grande femme ſeche, ſans croupe, ſans hanches, une poitrine fort etroite, deux petits tetons très flaſques & „ ſe regardant de fort loin, de gros bras, des jambes „ fort minces, des pieds d'une longueur enorme & fort „ plats, une petite tête, un viſage qui ſe perdoit dans „ une Coëffure des plus amples, & d'un goût tout à „ fait ſingulier, un nez pointu, deux petits yeux verdâtres; un teint foncierement baſane, & relevé par „ une couche de rouge & de blanc des plus mal apliquez, une bouche plate, des dents clair-ſemées & „ qu'on eut priſes pour des cloux de girofle. Voilà „ qu'elle étoit la groteſque figure de la belle, de la „ charmante, de l'adorable *Emilie* tant célébré par le „ Poéte *Voltaire*, figure dont cette folle étoit ſi contante, qu'elle n'épargnoit rien pour la faire valoir. „ Friſure, pompons, rubans, mouches, pierreries, „ tout étoit à profuſion; & comme elle vouloit être „ belle en dépit de la nature, & magnifique en dépit „ de la fortune, elle ſe paſſoit ſouvent des choſes les „ plus néceſſaires, pour ſe procurer ces bagatelles. Voi-„ là pour le corps. A l'égard de l'eſprit, elle étoit encore moins bien partagée de ce côté-là.

„ NÉE ſans talents, ſans mémoire, ſans goût, ſans „ imagination, ſans genie, elle ſe fit géométre pour „ paroître au-deſſus des autres femmes, ne doutant point „ que cette ſingularité ne lui procurât la ſupériorité de „ ſon Sexe après laquelle elle aſpiroit. Néanmoins ſon „ trop d'ardeur pour une grande réputation lui a un „ peu nui. Certain Ouvrage donné au Public ſous ſon „ nom, & revendiqué par un Auteur *Suiſſe*, lui a fait „ beaucoup de tort; & l'on en eſt venu juſqu'à dire „ qu'elle étudioit la Géométrie pour parvenir à entendre ce Livre qu'on lui a fauſſement attribué. Son „ Sçavoir eſt encore un Problême très-difficile à réſoudre. Elle ne parloit des Sciences que comme *Sganarelle, dans Moliere*, parle Latin devant ceux qui ne „ *l'entendent pas.*

„ Se croyant belle, magnifique, & ſçavante, il ne „ lui manquoit plus, pour ſatisfaire ſa vanité, que le „ rang de Princeſſe. Elle le devint, non par la grace „ de Dieu, ni par celle du Roi, mais par la ſienne „ propre. Ce ridicule a paſſé dans le Public, comme „ les autres qu'elle avoit. On l'a regardée comme une „ Princeſſe de *Parnaſſe*, & l'on a preſque oublié qu'elle „ étoit femme de condition; on diroit que l'exiſtence „ de la Divine *Emilie* (titre ſuperbe ſous lequel elle a „ été célébrée) eſt une eſpèce de preſtige. Elle s'eſt don- „ née tant de peines pour paroître ce qu'elle n'étoit „ pas, qu'on ne ſçait point ce qu'elle étoit en effet. „ Ses défauts mêmes ne lui étoient peut-être pas natu- „ rels; ils pouvoient tenir à ſes prétentions, ſon im- „ politeſſe & ſon inconſidération, à ſon état de Prin- „ ceſſe, ſa ſéchereſſe dans les converſations, & ſes diſ- „ tractions affectées, au titre de ſçavante; ſon rire gla- „ piſſant, ſes grimaces, ſes minauderies & ſes contor- „ ſions à celui de jolie femme.

„ Tant de prétentions ſatisfaites n'auroient cepen- „ dant pas encore ſuffi pour la rendre auſſi fameuſe „ qu'elle vouloit l'être. Pour devenir célébre il faut „ être célébré. C'eſt à quoi elle eſt parvenue en de- „ venant la Maîtreſſe de V.... C'eſt lui qui l'a ren- „ due l'objet de l'attention du Public, & le ſujet des „ converſations particulières. C'eſt à lui qu'elle devra „ l'honneur de vivre dans les ſiécles à venir, comme „ elle lui doit celui d'avoir vécu dans le ſiécle préſent."

Voila, Madame, en quels termes la Comteſſe de N.... m'a parlé de la Marquiſe *Du Châtelet*. Ce Portrait eſt ſans doute bien différent de ceux que l'on nous en a faits, & dont je vous ai fait part; mais, comme vous le ſçavez, toutes les choſes de ce monde ont leur bon & leur mauvais côté. En conſéquence nous devons croire charitablement que c'eſt par ce dernier que la Comteſſe a envisagé cette Dame lorſqu'elle m'en a dit ce que je viens ici de tranſcrire. Quoiqu'il en ſoit de la reſſemblance ou diſſemblance de ce Portrait, on a *toujours cru*, & probablement on croira toujours, que *Madame Du Châtelet* a été une Femme d'eſprit, ſçavan-

te,

te, aimable, paſſablement belle, & qui a mérité tous les éloges que lui a donnez le galant M. de V....

Il y auroit, ſelon moi, autant d'injuſtice & d'impoliteſſe à les lui conteſter, qu'il y en auroit à s'inſcrire en faux contre les louanges qu'on vient de donner à deux autres aimables Dames qui ſe diſtinguent ici par leur eſprit & par leurs talents pour la Poëſie. La premiére eſt Madame *Du Bocage*, dont je vous ai parlé ailleurs *; & la ſeconde eſt Madame *Denis*, Niece du célébre Poëte que je viens de nommer. Cette dernière vient de préſenter au Théatre une piéce dont on dit beaucoup de bien, & qui y doit être inceſſamment jouée. En attendant le ſuccès, & que je puiſſe vous en rendre compte, voici des Vers qui ont été faits à la louange de ces deux Nouvelles Muſes *Françoiſes*.

Par des yeux vifs mille attraits ſéduiſants,
Les Belles contre nous avoient de fortes armes;
Les Dieux leur laiſſoient tous les charmes;
Elles veulent encore avoir tous les talents.
Au Dieu des Vers portons en plainte amère:
Pourquoi leur donnent-ils de nouveaux agréments?
Elles avoient déjà trop de moyens de plaire.

J'ai l'honneur, &c.

Ce 12 *Novembre* 1749.

(*) N. 1. *pag.* 13.

Livres Nouveaux

Qui ſe vendent dans la Boutique de *Pierre Goſſe Junior*, Libraire de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU.

Oeuvres de Moliere, Nouvelle Edition avec des très-belles figures, 12. 4 vol. Amſt. 1749.

Sermons ſur diverſes Textes de l'Ecriture Sainte par feu Mr. Gabriel du Mont, 2. Rotterd. 1749.

Oeuvres de Monſieur de Voltaire, 8. 7 vol. Amſt. 1738. w 1749. avec fig.

Bibliotheque Choiſie & Amuſante, 12. tome Cinquième, Amſt. 1749.

——— *Idem*, 12. 5 vol. Complet. Amſt. 1749.

Journal du Siege de Berg-op-Zoom en 1747. *par Lieutenant Colonel Iugenieur Volontaire de l'Armée des Aſſiegeans, avec le Plan de la Ville & des Forts.* 8. fig. Amſt. 1750.

Recherches ſur l'Origine des Idées, que nous avons de la Beauté & de la Vertu, en deux Traités; le premier ſur la Beauté, l'Ordre, l'Harmonie & le Deſſein; le ſecond ſur le Bien & le Mal Phyſique & Moral. Traduit ſur la quatrième Edition Angloiſe, 8. 2 vol. Paris, 1749.

Contes & Nouvelles en Vers de la Fontaine, 8. 2 vol. Paris, 1745. belle Edition avec un grand nombre de belles fig.

Jeudi le 20. *Novembre* 1749.

N°. 12.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

QUELQUE enterré que vous ſoyez, Monſieur, dans une Province où, ſi j'en veux croire la Médiſance, on ne ſe pique guére de connoître, encore moins de rechercher, les bons Livres, je doute néanmoins que vous n'y ayez pas entendu parler d'un Ouvrage ſi excellent, que depuis environ un an, qu'il a paru pour la première fois, il eſt déjà à ſa quatrième édition. C'eſt le ſçavant Traité que Mr. le Préſident de *Monteſquiou*, Membre de l'Académie *Françoiſe*, & connu depuis long-tems dans la République des Lettres par pluſieurs autres Ouvrages qui lui ont fait la réputation qu'il mérite *, a donné au Public; & qui eſt intitulé L'ESTRIT *des Loix*. Ce Livre à été d'autant mieux reçu ici, qu'il part d'une excellente plume, d'un génie profond, & qu'il eſt preſque le ſeul, ou du moins le meilleur de tous ceux qui ont été écrits en François ſur le Droit Public. Quelque approbation cependant qu'il ait eu, comme il eſt abſolument impoſſible de plaire à tout le monde, que d'ailleurs il eſt des Eſprits biſares, jaloux, difficiles, envieux, de mauvaiſe humeur qui ſemblent s'être fait un principe & une régle générale de cenſurer tout ce que les autres admirent, tout excellent qu'eſt ce Traité, il n'a pu échaper à la Critique d'un Poëte qui en a porté le jugement que vous verrez dans les Vers ſuivants:

Vous

* Les charmantes *Lettres Perſanes*, CONSIDÉRATIONS *ſur les véritables cauſes de la grandeur & la décadence des Romains*, & pluſieurs autres.

Vous connoiſſez l'Esprit des Loix;
Que penſez-vous de cet Ouvrage?....
Ce n'eſt qu'un pénible Aſſemblage
De Républiques & de Rois.
On y voit les mœurs de tout âge
Et des Peuples de tous les Lieux,
Leurs Legiſlateurs & leurs Dieux.
Sur tous ces objets d'importance
L'Auteur nous laiſſe apercevoir,
Non une ſimple Tolérance,
Mais une froide Indifférence;
Tout lui paroît fruit du Terroir.
Le Sol eſt la Cauſe première
De nos Vices, de nos Vertus;
Néron, *dans un autre Hemiſphere,*
Auroit peut-être été Titus.
L'Eſprit eſt le ſecond mobile
Et nôtre Raiſon verſatile
Eſt dépendante des Climats,
Féroce au païs des frimats,
Voluptueuſe dans l'Aſie.
Le même reſſort ici bas
Détermine la fantaiſie:
Ainſi ſans un grand appareil.
On peut, dans le ſiécle où nous ſommes,
Par les ſeuls degrez du ſoleil
Calculer la Valeur des hommes.
Sur ce point ſeul, Légiſlateurs,
Etabliſſez bien vos Maximes,
Dirigez les Loix & les Mœurs,
Diſtinguez les Vertus des Crimes,
Sur l'Air réglez vos documents!
Un Païs devient Deſpotique,
Républicain, ou Monarchique
Par la force des Eléments.
La Liberté n'eſt qu'un vain titre,
Le Culte un pur conſentement,
Et le Climat ſeul eſt l'Arbitre
Des Dieux & du Gouvernement.
Ce n'eſt point un Eſprit Critique

*Qui me ſert ici d'*Apollon ;
Voilà toute la Politique
De notre moderne Solon *.

QUELQUE injuſte que me paroiſſe la cenſure d'un Ouvrage ſi univerſellement goûté, je ne puis refuſer à l'Auteur de cette piéce la juſtice d'avouer ici qu'elle eſt fort ingénieuſe, & d'un Stile très Poëtique : Auſſi l'attribue-t-on à un Académicien aſſez connu dans le monde par ces deux talents qui ne ſont pas aujourd'hui des plus communs.

AU reſte, M. de *Monteſquiou* n'eſt pas le ſeul qui ait éprouvé en écrivant la difficulté, pour ne pas dire l'impoſſibilité, qu'il y a de plaire à tout le monde. Un autre Livre, qui n'eſt pas moins bon que le ſien, & dont je préſume que vous avez entendu parler avant nous, puiſqu'il a paſſé par vôtre païs avant que de parvenir dans le nôtre, éprouve actuellement un ſort tout ſemblable. Ce ſont les MEMOIRES *de M. L'Abbé de* MONGON, dont on ne nous avoit donné, il y a près de vingt ans, qu'une eſpèce d'échantillon, & qui viennent de paroître dans leur entier. Ces Memoires contiennent ce qui s'eſt paſſé de plus important en Europe durant la meilleure partie du Miniſtère du Cardinal de *Fleuri*.

RIEN n'eſt plus ſingulier, Monſieur, que la biſarerie des jugements que l'on porte ici de cet Ouvrage & de ſon Auteur. En général on donne à ce dernier aſſez de pénétration, une hardieſſe auſſi rare que néceſſaire dans des affaires auſſi délicates & auſſi épineuſes que l'étoient celles dont la Cour l'avoit chargé, une imagination vive, & qui ſe ſoutient parfaitement juſqu'à la fin : enfin mot, on y trouve tout ce qui forme un Negociateur habile.

D'AUTRES, au contraire, trouvent dans Mr. l'Abbé de *Mongon* peu de jugement, des contrarietez ſans nombre dans ſon caractère, du haut & du bas dans ſa con-

* *Un des Sept Sages de la Grece*, & le Légiſlateur des Athéniens.

conduite & des inſtants de lumière & d'obſcurité. Tel eſt le fonds que l'on doit faire ſur les jugements que les hommes portent ſur les mêmes choſes. Pauvres Ecrivains que vous êtes à plaindre d'être expoſez à une pareille biſaterie! Ce qu'il y a de plus divertiſſant encore dans tout ceci, c'eſt que, malgré cette diverſité d'opinions contradictoires, ces deux Livres ſe font lire avec plaiſir, & ſont auſſi inſtructifs qu'amuſants. C'eſt ſurquoi les deux partis ſont d'accord; ce qui ne doit pas être une petite ſatisfaction pour ces deux illuſtres Ecrivains.

Il s'en faut de beaucoup que le Public ait été auſſi favorable à l'Auteur d'un Poëme Héroïque intitulé L'Isle *de Malthe*, qu'on vient de nous donner. Ce Poëme, qui eſt très long, a paru fort ennuyeux à la plûpart des Lecteurs. Peut-être ne leur a-t-il paru tel que par ce que la Religion, pour laquelle bien des gens ne s'intereſſent plus guére aujourdhui, y fait le principal rôle. Il y a cependant de grandes beautez dans cet Ouvrage dont l'argument & la fable ſont fort ſimples. Philippe *de Villiers de l'Iſle Adam*, François de nation, & dernier Grand-Maitre de l'Iſle de *Rhodes*, quitte cette Iſle pour aller s'établir dans une autre contrée. Après de longues traverſes il aborde enfin en *Italie*, & il fixe ſa reſidence avec les débris de ſon Ordre dans l'Iſle de *Malthe*. Par ce petit échantillon il eſt aiſé de juger que l'Auteur de ce Poëme, qui eſt un Chevalier de cet Ordre, a pris *Virgile* pour ſon modelle: mais il a éprouvé auſſi combien il eſt dangereux d'eſſayer même de marcher ſur les traces d'un auſſi grand Maitre. Le peu de ſuccès qu'a eu ſon Poëme me fait reſſouvenir de la reponſe qu'un Poëte *Anglois*, nommé *Waller* & que M. *De la Fontaine* a ſurnommé l'*Anacreon* de l'*Angleterre* à cauſe de l'harmonie & de la douceur de ſes Vers, fit au Roi *Charles II* Ce Poëte lui ayant préſenté une Ode dont la beauté ne répondoit pas tout à fait à la haute réputation qu'il s'étoit aquiſe, le Monarque lui dit, qu'il auroit mieux fait s'il avoit travaillé pour le

Pro-

Protecteur *, *Waller*, ſans ſe déconcerter, ni ſe fâcher de ce que lui diſoit ſon Roi, lui répondit fort ſpirituellement en ces termes: *Sire, nous autres Poëtes, nous réuſſiſſons toujours beaucoup mieux dans les fictions que dans la Verité.* On en pourroit dire autant de tous ces Poëmes dans leſquels les Auteurs ont preſque toujours échoué. La Majeſté de la Religion ne ſçauroit s'allier avec les ornements de la Fable qui ſont eſſentiels à tout Poëme Héroïque; elle a même bien de la peine à ſe ſoumettre aux caprices de la Rime. Il faut en effet, ſur tout à nôtre Poëſie Françoiſe, des ſujets beaucoup moins ſérieux, des ſujets ſuſceptibles de ce charmant badinage qui plait à tout le monde, des ſujets enfin ſemblables à celui que notre aimable Abbé de *Bernis*, l'*Anacreon* de nos jours, a traité dans l'Epitre que je vous envoye, & qui ſemble lui avoir été dictée par les Graces & les Amours mêmes.

EPITRE

de M. L'ABBE' de BERNIS, à M. DUCLOS, *De l'Académie Françoiſe.*

Tu ſais que d'un peu de bêtiſe
Le bon vieux tems eſt accuſé;
Mais dans ce ſiécle plus ruſé
Je regrette fort la franchiſe
De l'âge d'or ſi mépriſé.
Que je regrette l'innocence
De l'homme qui marchoit tout nud!
Le plaiſir au front ingénu
Sans voile étoit ſans indécence.
Moins défini, mais mieux connu,
L'Amour avoit plus de puiſſance
Quand les Bergers étoient les Rois;

On

* Olivier *Cromwel*, cet illuſtre Scélérat qui eut la hardieſſe & aſſez d'autorité pour en venir juſqu'à faire périr ſon Roi par *la main du bourreau* & s'emparer de ſa place ſous le nom de *Protecteur de la République d'Angleterre.*

On ne vit pas ſouvent, je crois,
De Patriarches Petits-maitres;
L'amour qu'on fait au pied des hêtres
Ne ſait pas vanter ſes exploits.
Sans art, ainſi que ſans myſtère,
On s'aimoit parce qu'on s'aimoit;
C'étoit le goût ſeul qui formoit
La chaine éternelle & legère,
Qui ſi librement retenoit
Le Berger près de la Bergere.
Sous un toit couvert de fougere
Chacun ſur le ſoir revenoit,
Et le travail entretenoit
Du plaiſir l'ardeur paſſagere.
L'Amour, qu'on préſente à nos yeux
Entouré de traits & de flames,
N'étoit, du tems de nos Ayeux,
Que le beſoin délicieux
De raprocher toutes les ames.
Une fontaine, un verd gazon,
Ombragés par un chêne antique,
Voilà la petite maiſon
Où l'Amour, en habit ruſtique,
Venoit paſſer chaque ſaiſon.
Notre jargon Métaphiſique
N'étoit pas encore inventé;
Le ſentiment qu'on alambique
N'a guére de ſolidité:
Par un ſeul mot l'ame s'explique;
L'art du cœur eſt la Vérité.
MAIS lorſque le faſte des Villes
Eut changé les mœurs des Bergers,
L'Amour éloigné des vergers
Ne trouve que des cœurs ſerviles.
L'Intérêt, la ſoif des grandeurs,
Formerent les nœuds des familles,
L'honneur, ce fier Tiran des filles,
Les força de vendre leurs cœurs;
Les perfides & les cruelles
Virent le jour au même inſtant;

La loi d'être toujours conſtant
Donna naiſſance aux Infidelles.
Il fut défendu de charmer;
Les plaiſirs devinrent des crimes
L'Amour ſe traita par Maximes,
L'eſprit enſeigna l'art d'aimer.
On donna le nom de victoire
Au ſeul triomphe du bonheur,
Et l'amant, ſurnommé vainqueur,
Céda le plaiſir pour la gloire.
L'Amour ne fut plus dans les cœurs
Dès qu'on écrivit ſon hiſtoire.
AINSI le vieil âge changea;
La vertu faiſoit ſa nobleſſe,
Le ſecond âge l'échangea
Contre un vernis de politeſſe.
Pour moi je crois qu'il derogea:
Tel fut le ſiécle de *Theſée*,
Du fils d'*Alcmene* & de *Jaſon*.
Dès ce moment la trahiſon
Fut pour jamais autoriſée;
Mais ce ſiécle peu rafiné
N'avoit pas encore vu paroître
Un être inſolent & borné
Que l'on appelle Petit-maître.
LE premier fat de l'Univers
Fut le fils d'un Roi de *Pergame*:
Cet inſenſé paſſa les mers
Pour aller ſéduire une femme.
L'Amour, moins que la vanité,
Le rendit Amant de la Belle:
Car ſans le bruit de ſa beauté
Il n'eut point ſoupiré pour elle.
Un autre ſe fût contenté
De trahir l'hoſpitalité
En poſſedant cette Infidelle,
Mais le rival de *Ménélas*,
Plutôt que de la vouloir rendre,
Fit armer deux cent mille bras
Et reduire ſa Ville en cendre:
Or Paris eſt le fondateur

De cette Ville ſingulière
Que nous voïons digne héritière
Du nom de ſon premier auteur.
Peuple ingrat, perfide & frivole,
Faut-il que d'un Sexe charmant
Tu ſois le tiran & l'idole?
Faut-il que ton orgueil immole
Le devoir & le ſentiment?
Quoi! cette Maitreſſe adorée
Qui ſacrifie à ton bonheur
Sa beauté, ſa vie & l'honneur,
Par toi ſans ceſſe déchirée
Va donc mourir déſeſpérée
Du don qu'elle fit de ſon cœur?
On peut ſans crime être volage,
C'eſt la faute de nos deſirs:
Mais à l'objet de nos ſoupirs
Le cœur doit toujours ſon hommage.
Quel eſt l'ingrat, ou le ſauvage,
Qui peut oublier les plaiſirs,
D'un Sexe digne qu'on l'adore?
N'exagérons point ſes travers;
Sans lui l'homme ſeroit encore
Farouche au milieu des déſerts.
Oui, les femmes qu'on deshonore,
Même en voulant porter leurs fers,
Sont les fleurs qu'Amour fit éclore
Dans le jardin de l'Univers.
FIDELE ami, Cenſeur utile,
N'examine dans mes écrits
Ni l'ordonnance, ni le ſtile;
Le ſentiment en fait le prix.
Ton eſprit brillant & fertile
A le droit d'être difficile;
Mais c'eſt pour ton cœur que j'écris.

La ſuite dans l'Extraordinaire.

P. S. Il y *a* aujourdhui un Extraordinaire.

Jeudi ce 27. Novembre 1749.

No. 13.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

QUELLES graces, quelle douceur, quelle harmonie, quelle naïveté, quelle tendreſſe dans ces Vers! C'eſt ainſi que s'exprimerent autrefois les *Anacreons*, les *Sapho*, les *Ovides*, les *Tibules*, les *Catules*, & de nos jours notre charmant Abbé de *Chaulieu*, & le graciaux *Chapelle*, de voluptueuſe mémoire:

Voilà comme a parlé de tout tems la Nature.

Que ce langage eſt ſéduiſant pour le beau Sexe! Avouons ici franchement, Monſieur, qu'il a beſoin de toute ſa vertu pour ſe deffendre dès ſuites qu'il peut avoir, ſur tout lorſque de pareils diſcours ſont encore ſoutenus par une belle phiſionomie, par toutes les graces de la jeuneſſe, & par des manieres des plus engageantes, avantages qui ſe trouvent tous réunis dans la perſonne de M. l'Abbé *de Bernis*. Après cela je crois que vous ne ſerez point étonné d'aprendre l'eſtime qu'on fait à la Cour & à la Ville de cet aimable Académicien auquel nos Dames ſouhaiteroient que tous ſes Confreres reſſemblaſſent; mais, comme vous le ſçavez parfaitement, *non omnia Dii dedere.*

EN voilà bien aſſez, pour aujourd'hui, ſur la Littérature. Pour varier un peu vos amuſements, je finirai cette longue Lettre par le récit d'une avanture aſſez Tragique (& qui auroit pu l'être encore davantage) arrivée dans cette ville au Curé de S. *Jean* de *Laſran*, lequel doit aſſurement bruler une des plus belles & des plus groſſes chandelles en l'honneur de ce Saint, puiſqu'il ne s'en eſt falu de rien qu'il n'y ſoit péri. Voici *de quelle maniere* on m'a raconté ce funeſte évé-

nement dont le principal Acteur vient d'être exécuté dans la place de *Grève*.

Un particulier, d'honête famille, dont le frere étoit Sacriſtain de cette petite Paroiſſe, ayant été congédié du ſervice après la Paix, s'étoit retiré chez cet Eccleſiaſtique en attendant qu'il trouvat ailleurs de l'emploi. Il y paſſa quelques mois pendant leſquels il mena une conduite aſſez régulière; mais la fréquentation qu'il eut avec les Militaires de ſa ſorte l'entraina peu à peu dans la débauche, & le conduiſit enfin à une vie très-ſcandaleuſe. Pour l'en retirer, le Curé étant venu voir ſon Sacriſtain lui repréſenta qu'il ne devoit pas ſouffrir plus long tems les déréglements de ſon malheureux frere dont les mauvais exemples pourroient à la fin le pervertir lui même, & qu'il devoit penſer, où à l'éloigner de ſa maiſon, ou à lui faire changer de vie.

S'il étoit auſſi facile de retirer les hommes du libertinage qu'ils s'y laiſſent aiſément entrainer, le Sacriſtain n'auroit pas eſſuyé les remontrances de ſon Curé. En effet il y avoit déjà long-tems qu'il avoit exhorté, prié & conjuré ſon frere de changer de conduite; mais toutes ſes repréſentations & toutes ſes prières, quoique ſouvent réiterées, n'avoient rien opéré; deſorte que ne pouvant le toucher, il lui déclara enfin qu'il falloit ou changer, ou ſe quitter; que ſon ſalut, ſon honneur, la régularité de ſon état devoient être des motifs ſuffiſants pour le perſuader qu'il ne ſoufriroit pas plus longtems ſes déſordres.

Loin d'être touché des patétiques exhortations de ſon frere, ce malheureux, déſeſpéré de ſe voir traverſé dans ſes déréglements, va dans le moment même trouver un de ſes Camarades de débauche avec lequel il projette le plus horrible & le plus déteſtable aſſaſſinat contre le Curé qu'il regardoit comme le principal auteur de la miſere dans laquelle il alloit tomber. Ce crime ne fut pas plutôt réſolu, qu'il voulut l'exécuter dès le jour même. Dans cette vue, ce malheureux, accompagné de ſon Camarade, rentre ſur les onze heures du ſoir chez ſon frere qu'il trouve couché & endor-

dormi & prend les clefs de l'Eglise dont la garde, selon la coutume, lui étoit confiée. Alors ces deux Scélérats entrent dans l'Eglise; & comme si en bravant la Religion ils se croyoient surs d'éviter le chatiment dû à leur crime, ils dressent une echelle, de 30 pieds de hauteur, contre une Tribune qui communiquoit avec la chambre du Curé dont ils avoient projetté la mort. Ils montent, ouvrent la porte, entrent dans la chambre, s'aprochent du lit du Pasteur à la faveur de la lumière d'un cierge qu'ils avoient pris sur l'Autel & allumé à la lampe qui brule ordinairement devant le St. Sacrement.

CEPENDANT le Scélérat qui se croyoit outragé par les remontrances du Curé, qui étoit alors dans son premier sommeil, frape son ennemi de plusieurs coups d'épée, perce la couverture & les draps, mais ne le bleſſe que légerement. Son Camarade, croyant le crime consommé, en ressent toute l'horreur. Il pâlit, il tremble, & effrayé des suites qu'il doit avoir, il se retire précipitament avec la lumiere qu'il tenoit pendant que l'autre avoit fait son coup. Ce dernier, pour assouvir sa vengeance & sa rage, porte au Curé de nouveaux coups, malgré l'obscurité dans laquelle il se trouve. Le Pasteur se réveille en sursaut, & se sentant bleſſé s'elance hors du lit, saisit par hazard son assassin, & apelle à son secours. Le Scélérat, qui etoit vigoureux, se débat, & s'échape assez heureusement pour n'être ni vu ni reconnu par les gens qui accourent au secours du Curé.

QUI se seroit jamais aviſé de croire que, pour commettre un attentat de cette nature, deux malheureux se fussent introduits par une Eglise?, Personne assurément. Aussi court-on & fait-on des recherches de tous côtez avant que de penser au passage par lequel ils étoient entrez; & pendant ce tems-là ils s'évadent l'un d'un côté, & l'autre d'un autre.

CEPENDANT les Gardes de l'inclos, le Guet à pied & le Guet à cheval s'assemblent & s'emparent de *toutes les issuës par* où les criminels pouvoient leur é-

chaper. Il ne reſtoit aucune reſſource à celui qui avoit fait le coup & qui ſe trouvoit pour lors au pied d'un mur aſſez haut qu'aucun homme ne ſe hazarderoit de franchir de ſens froid, à moins que de vouloir s'expoſer à une mort certaine. Que ne peut point la crainte lorſqu'elle tourmente l'ame d'un Scélérat ! Entreprendre d'y grimper, & en venir à bout ne ſont pour lui qu'une même choſe ; & par ce moyen il ſe trouve dans un jardin & à couvert des pourſuites de ceux qui le cherchent. Il auroit pu y être en aſſurance, autant qu'une ame telle que la ſienne pouvoit y être, lorſqu'à l'aproche du jour il s'aviſa de quitter ce jardin pour monter ſur le toit d'une maiſon dont la porte de derriere qui donnoit de ce côté-là ſe trouvoit ouverte.

TOUT le quartier étoit en rumeur, & le Guet ne s'étoit point encore retiré, comme il a coutume de faire dès que l'Aurore commence à paroître. Comme elle avoit déja diſparu pour faire place au ſoleil, on aperçut un homme qui, pour s'échaper, ſe couloit doucement derrière les cheminées. On va à lui pour le ſaiſir, mais ſe laiſſant couler le long du toit, il entre par la fenêtre d'un grenier dans une maiſon que, malheureuſement pour lui, il trouve remplie de gens qui le cherchoient. Ils s'y étoient rendus par ce qu'ils avoient à peu près découvert l'endroit où il s'étoit caché par le ſang qu'ils aperçurent, lorſque le jour commença à paroître, le long du mur qu'il avoit franchi. Ce ſang étoit coulé d'une bleſſure qu'il avoit receu au doigt en ſe deffendant contre le Curé qui l'avoit mordu de telle maniere, que peu s'en étoit falu qu'il ne le lui emportât.

UN Criminel pris en flagrant délict, portant avec lui des marques de ſon crime, & ſur le viſage duquel la crainte & la fureur étoient encore peintes, étoit aſſurément trop ſuſpect pour qu'on ne le ſaiſit pas auſſitôt. D'un autre côté, s'imaginer qu'il n'avoit point de complices, c'étoit une choſe qui étoit abſolument incroyable. Il ne pouvoit être entré dans l'enclos ſans qu'on lui en eut ouvert les portes ; ni dans l'Egliſe ſans en avoir *les clefs. Il ne* pouvoit avoir porté l'échelle dont il

s'é-

s'étoit ſervi pour eſcalader la Tribune ſans avoir été aidé par quelqu'un. En conſéquence de ces raiſonnements on ſe ſaiſit des Portiers, on conduit en priſon le Sacriſtain; enfin on arrête tous ceux qu'on ſoupçonne avoir eu quelque liaiſon ou quelque affaire avec lui. Un conflict de Juriſdiction entre la Juſtice Territoriale & la Juſtice Royale fait relâcher d'abord tous ceux contre leſquels on ne pouvoit avoir que des ſoupçons très mal fondez (*). On retint ſeulement le Criminel, ſon Frere, & les Portiers. On informe, on les interroge, on employe la ruſe & la fineſſe pour leur faire avouer quelque choſe; on les tourne & retourne en mille & mille manieres ſans pouvoir les convaincre de complicité; le coupable même, contre lequel tout dépoſe, ne veut convenir de rien.

Il ne reſtoit plus aux Juges, pour découvrir la vérité, qu'une ſeule reſſource. C'étoit celle de la queſtion. Ils l'ordonnent. Au moment que l'on conduit ce malheureux pour y être apliqué, on tire les autres accuſez de leurs cachots, & ſous le prétexte de les mettre dans un autre endroit de la priſon où ils ſeroient plus commodément, on fait en ſorte qu'ils ſe rencontrent avec le Criminel en préſence du Juge qui feint de ne pas s'en apercevoir. Dès que l'Eccleſiaſtique vit ſon malheureux frere, il le regarda d'un œil de compaſſion, & lui dit les larmes aux yeux : *je ne vous accuſe point, mon frere, & je deſire de tout mon cœur que vous ſoyez innocent; mais ſouvenez vous qu'il y a un Dieu, & qu'il nous jugera tous.* Ce miſerable, ſur le viſage duquel la fureur étoit encore peinte, lui répond d'un air reſolu : *Vous êtes innocent, mon frere, & moi auſſi;* & tout de ſuite il continue ſon chemin avec autant de fierté & d'aſſurance, que s'il n'eut eu rien à craindre. Il ſouf-

* Le Territoire de S. *Jean* de *Latran* eſt une Commanderie appartenant à l'Ordre des Chevaliers de *Malthe* qui y exerce ſa juriſdiction particuliere. Tout ce Territoire, qui eſt enclos de murailles, eſt rempli de maiſons aſſez baſſes & mal bâties, habitées par des Artiſans de toute eſpèce qui ne ſont pas Maîtres, & qui ne peuvent y être inquiétez par ce que c'eſt un lieu de franchiſe.

souffrit tous les tourments de la question avec une patience & une fermeté extraordinaires; après quoi il dit à ses Juges : *Je vous ai fait voir, Messieurs, que je sçai souffrir avec constance : A présent je veux bien vous confesser la vérité. Je vous declare donc que je suis le seul coupable, & que je n'ai eu d'autre témoin de mon crime, qu'un Anglois : Voilà tout ce que j'ai à dire.* En effet, quelque chose qu'on ait pu faire, il n'a jamais voulu, même à la mort, en dire davantage sur le compte de son complice. Cet homme intrepide ne s'est point démenti sur l'Echafaut même où il a souffert le Suplice de la Roue avec un courage étonnant.

Les Juges, persuadez par ses dépositions de l'innocence des autres accusez, viennent de les renvoyer chacun chez eux, après avoir fait publier au son du Tambour, dans toute la ville, leur justification. De plus, pour les dédomager en quelque façon des tourments d'esprit & de corps qu'ils ont souffert dans les cachots de la Prison, on leur a assigné à chacun deux cents livres de rente pendant toute leur vie. Cet Arrêt mémorable mérite sans doute d'être transmis à la postérité, & fait honneur aux Juges qui l'ont rendu après avoir discuté cette affaire avec une activité, une attention, & une équité qui ne sont pas des plus ordinaires. Tous ceux qui ont vu ce Criminel aller à la mort disent que sa phisionomie ne dénotoit rien que d'honête; qu'il avoit le regard gracieux, & toutes les apparences d'une douceur charmante; Mais quels changements étranges le mauvais exemple & les mauvaises compagnies ne produisent-ils pas tous les jours, & dont les meilleurs sujets sont enfin la victime!

Raro antecedentem Scelestum
Deseruit pede pœna claudo. (*).

(*) *Horat.* Lib. III. Od. II.

Livres Nouveaux

Qui ſe vendent à la Haye dans la Boutique de *Pierre Goſſe Junior* Libraire de S A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU, &c. &c. &c.

*Conſeils à une Amie, par Madame de P***.* 8. 1753.
Satyres de Monſieur le Prince Cantemir avec l'Hiſtoire de ſa Vie, 8. Londres, 1749.
Memoires de Monſieur de L. R. Contenant ſes Voyages & Avantures en Turquie, en Perſe aux Echelles du Levant &c. 12. Haye, 1749.
Etrennes de Paris, ou Almanach à l'Uſage des Dames pour l'année 1750.

Les mêmes Livres ſe trouvent auſſi à Amſterdam chez *Michel Rey* Libraire.

Oeuvres de Théatre.

Qui ſe vendent à la Haye dans la Boutique de *Pierrë Goſſe Junior* Libraire de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU, &c. &c. &c.

Nouveau Théatre François, 12. 12 vol. Utrecht. 1735.
Théatre de la Foire, 12. 6 vol. Amſt. 1722.

Théa-

Théatre Italien de Gherardi, 12. 6 vol. Amſterd. 1721.

——— *de P. & T. Corneille*. 81. 11 vol. fig. Amſt. 1740.

Oeuvres de Voltaire, 8. 7 vol. fig. Amſt. 1738 & 1749.

——— *de Monſieur Nericault Deſtouches*, 12. 4 vol. fig. Haye 1742.

——— *de Monſieur Antreau*, 12. 4 vol. Paris, 1749.

——— *de Monſienr Regnard*, 12. 2 vol. Bruxelles.

——— *De Monſieur Moliere*, 12. 4 vol. fig. Amſt. 1749.

Récueil de Piéces miſes au Théatre Frauçois, par le Sage, 12. 2 vol. Paris 1739.

——— (*Nouveau*) *des Meilleures Piéces du Théatre François & Italien*, 8. 8 vol. Utrecht 1743.

Jeudi le 27. Novembre 1749.

N°. 10.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

LETTRE à Madame la Marquiſe de P. . . .

VOUS m'avez tant de fois amuſée & divertie dans ma rétraite, Madame, que je croirois être une ingratte ſi je laiſſois échaper l'occaſion qui ſe préſente de vous rendre la pareille, au moins pour une fois. Elles s'offrent très-rarement dans une Province telle que celle-ci où l'on peut dire en général que l'Eſprit eſt un peu enfoncé dans la matiere: Auſſi n'y voit-on guere de ces ſcenes réjouiſſantes, de ces productions ſpirituelles, de ces événements auſſi inſtructifs que curieux & agréables dont vos Lettres, & celle de Monſieur vôtre aimable frere, ſont remplies; ce qui les fait lire ici avec une eſpece d'avidité. En attendre de ſemblables de ce païs-ci, ce ſeroit ne le pas connoitre. Tout le monde en effet y vit très rondement, & penſe à peu près de même. Un gros Bon ſens, tout des plus communs, eſt le ſeul guide que l'on y ſuit; & s'il y a quelque endroit dans le monde où l'on puiſſe dire que la Nature ſe montre à découvert, je crois qu'on peut le dire en toute aſſurance de celui-ci. C'eſt ſans contredit ce qui donne aux *Brabançons* un certain air qu'on apelle groſſier, dont les Etrangers ont de la peine à s'accommoder d'abord, mais auquel on s'accoutume pourtant à la fin. Nous faiſons plus; nous prenons, avec le temps, ces bonnes gens en amitié, & leur paſſons leurs défauts en faveur d'une certaine franchiſe & d'une certaine bonté d'ame qui fait leur caractere particulier.

EN vous les dépeignant de la ſorte, Madame, je ne *prétends pas* vous faire entendre qu'il n'y a parmi eux

ni eſprit, ni ſçavoir, ni politeſſe. Vous êtes vous même trop judicieuſe pour le penſer. Le portrait que je viens de vous faire eſt celui de la nation en général chez laquelle, comme par-tout ailleurs, on trouve (quoique en plus petit nombre qu'en *France*) des gens d'eſprit, polis, galants, manièrez, & même ſçavants. La Cour de *Bruxelles*, qui eſt aujourdhui ſi brillante, & la nombreuſe Univerſité de *Louvain* nous en fourniſſent tous les jours de preuves. A l'égard des Dames, quoiqu'elles ſoient plus ſpirituelles que les hommes, & aſſez belles, leur beauté néanmoins n'a rien qui frape, ni même qui attire, parce qu'elle n'eſt point aſſaiſonnée de cet air piquant qu'on aime dans certaines autres nations. De-là vient ſans doute qu'en général elles ſont ſages; mais ſans vouloir leur ôter rien de leur mérite, je crois que leur tempérament y a bien autant de part que leur vertu.

N'ALLEZ pas cependant croire, Madame, ſur ce portrait, que la galanterie, la coqueterie, & même le libertinage ſoient des choſes abſolument inconnuës parmi les femmes de ce païs-ci. L'Amour & toutes ſes ſuites ſont de tout païs, de tout temps, & de tout age. Une Hiſtoire dont je vai vous régaler, & qui meriteroit d'être arrivée à *Paris*, va vous démontrer la vérité de ma réflexion. C'eſt une avanture Comique arrivée ici à un jeune Chanoine de nôtre Collegiale, & qui y fait beaucoup de bruit. Le détail de cet évenement, qui eſt aſſez plaiſant, m'a été donné par un Bel-eſprit de nôtre petite Société qui, ſelon la coutume de Meſſieurs le Poëtes, n'a pas manqué de l'embellir de tout ce qui lui a paru propre à le rendre plus divertiſſant. Vous jugerez s'il y a réuſſi.

QUOIQUE je ſois fort éloignée de penſer que cette piéce ſoit auſſi parfaite que celles dont vous nous régalez aſſez réguliérement, toutefois comme c'eſt une eſpece de Merveille dans ce païs qu'une ſemblable production, je vous prie, Madame, au nom de nôtre petite Société, de vouloir bien l'agréer comme une marque de nôtre vive reconnoiſſance pour toutes les peines que nous vous coutons. Peut-être vous rejouira-t-elle; & c'eſt uni-

uniquement dans cette vue que nous vous l'envoyons; ſi au contraire elle n'a pas le bonheur de vous plaire, ce ſera aſſurément contre notre intention; car toutes nos Dames ne m'ont chargée de vous l'envoyer que par ce qu'elles l'ont trouvée fort belle, & digne de vous être communiquée. Au reſte, Madame, la beauté qu'on y trouve ici ne décide rien du mérite que cette petite piéce peut avoir par elle même, ſachant très bien que ce qui plait dans la Province eſt très ſouvent trouvé pitoyable à *Paris*. Et voilà ce que c'eſt que d'être au centre de l'Eſprit & du bon goût. On eſt ſi familiariſé avec le Beau, qu'on ne peut plus alors ſupporter rien de médiocre. Pour trouver donc quelque mérite dans ce que je vous envoye, ayez la complaiſance, Madame, de vous mettre pour un moment en notre place; devenez Provinciale pour quelques minutes, & imaginez vous lire ici le Chef-d'œuvre d'un de vos plus Beaux-eſprits. Vous ſçavez qu'il eſt des occaſions où il faut que l'imagination vienne au ſécours de l'Eſprit, faute de quoi ce dernier ne trouve pas toujours ſon compte. Voici l'Hiſtoire en queſtion, dont toute cette ville eſt remplie.

LE COCU VANGE'

Hiſtoire de M. l'Abbé de P***. Chanoine de L.... & de Madame M . . . . . .

Ce n'eſt pas ſans ſujet qu'en fait de Cocuage
On entend tous les jours d'aſſez plaiſants propos:
Mari dupé n'eſt plus qu'un badinage;
J'en vois peu ſur ce point faire aujourd'hui les ſots.
Jadis l'Eſpagne & l'Italie
Abondaient en maris jaloux;
Revenus de cette folie,
On les voit maintenant aguerris comme nous . . .
Comme nous? . . eh ſy donc! d'où vient cette licence?
Dites nous, s'il vous plait, comment l'entendez-vous?
Epoux diſgraciez ne ſeroient-ils qu'en France?

Non

Non, non, cette disgrace est de tous les païs ;
On rencontre par tout femme jeune & coquette,
Il est par tout des Adonis
De l'honneur des maris cherchant à faire emplette —
L. . . . nous offre sur ce fait
Une Histoire récente, & toute des plus belles,
Et dont je crois que sera satisfait
Tout curieux de galantes Nouvelles ;
Mais pour la raconter avec ses agréments,
Lui donner son éclat & tous ses ornements,
Il faudroit être, ainsi que La Fontaine, *
Favori des neuf Sœurs, & boire à l'Hipocrene :
A tout hazard, amusons nous.

Certain Marchand, d'humeur & d'esprit assez doux,
Avoit fringante Epouse & faite au badinage.
La Medisance a dit que de son pucelage
Le bon homme n'eut pas les gands,
Et qu'avant lui maints Officiers galants
Avoient ébauché son ouvrage ;
Cela s'est vû dans tous les tems.
Certain Chanoine, épris des appas de la Belle,
Mais un Chanoine frais, vermeil & gracieux,
Soit qu'il ne la crut point cruelle,
Ou bien qu'il connut dans ses yeux
Qu'il pourroit être un jour heureux,
A sa porte souvent étoit en sentinelle,
Procuroit sourdement des chalants au mari,
Régaloit sa moitié d'une chanson nouvelle,
Lui parlant d'une ardeur qu'il disoit éternelle,
Enfin il fit si bien, qu'il fut le favori
De cette galante femelle.
Pour en venir au point où vise tout Amant,
Notre Abbé proposa des repas à la Belle,
Appas presque infaillible au bon païs Flamand
Et qui presque par tout succede heureusement.

Après

* *Poëte François*, célébre par le talent inimitable qu'il avoit pour raconter les Avantures Galantes.

Après quelque cérémonie,
Quelques refus maſquez d'vn air de Pruderie,
La Donzelle à l'Abbé ſe livre entierement;
L'Amour d'un même nœud les unit tendrement.
L'Amant à petit bruit entre dans la cariere,
Il craint d'effaroucher l'interreſſé mari.
Mais à ſe croire heureux a t on donné matiere,
Un peu moins circonſpect devient le favori.
Preſque par là toujours une amoureuſe affaire
Se découvre & s'éclaire.
Combien d'exemples en voit on
Sans que ſur ce point là l'on ſe faſſe raiſon?

Nôtre petit Collet ne quitte plus ſa Belle
Qui n'eſt pas moins que lui contente de le voir;
Elle le ſoufre en ſon Comptoir
Sur le ton doucereux badiner avec elle;
Il y ſoupe les ſoirs, fait venir le Caffé,
Fait litiere d'orgeat, de liqueurs & de Thé,
Lui ſert les meilleurs vins, l'enyvre de Champagne,
Avec elle parfois va courir la campagne
A l'inſçu du mari. Bref, ils en firent tant,
Tous deux ſans nuls égards prirent tant de licence,
Qu'ils ouvrirent les yeux de l'aveugle marchand
Sur du train de ſa femme eut enfin connoiſſance.
Il vouloit la gronder, & même faire plus:
Tout Epoux qu'en effet de la ſorte on outrage
Doit, à ce que l'on croit, chez lui faire tapage;
Mais il ſembleroit qu'aux cocus
L'infortuné Vulcain ôte tout le courage.
Celui ci, quoique inſtruit de ce qui ſe paſſoit,
Et bienque tres fâché de ſon malheur, n'oſoit
Reprocher le commerce infâme
Qu'entretenoit la jeune Dame
Avec ſon Adonis qui le cocufioit.
Au reſte un incident qui le juſtifioit
Et que j'avois omis & paſſé ſous ſilence,
C'eſt que notre Chanoine avoit
Avec le Gouverneur une étroite alliance,
Et par ce moyen il bravoit

Les

Les soupçons de l'Epoux & toute sa puissance.
Celui-ci cependant remarquant sur son front
Que l'Abbé tous les jours plantoit nouvel affront,
En touche doucement quelque chose à sa femme,
Disant que les Voisins étoient scandalisez
Du train du jeune Abbé, non pas que dans son ame
Il y soupçonnat rien; mais que c'étoit assez
Qu'on le trouvat mauvais, pour cesser ses visites;
Qu'il la prioit très instamment
De lui faire ce compliment.
La Coquette obéit; mais ces deux hipocrites,
Feignans de renoncer à tout commerce entr'eux,
Chercherent le moyen de reserrer leur chaine
Et d'être à l'avenir heureux
En se débarrassant du mari qui les gene.
Un Ordre surpris à la Cour
Qui releguoit l'Epoux à vingt lieues de la Belle
Devoit laisser bientôt le champ libre à l'Amour
Du Chanoine & de la Donzelle.

Nôtre homme étoit perdu quand, par bonheur pour lui,
Le Ciel voulut qu'il fut très-connu de celui
Qui fut chargé de ce message.
Celui ci l'abordant lui demande en ami
D'où lui peut venir cet outrage,
Et s'il n'a point quelque ennemi
A qui, sans le sçavoir, il auroit fait ombrage . . .
Pour d'ennemis, dit il, je n'en crois point avoir,
Si ce n'est l'Abbé tel, le galant de ma femme,
Qui soir & matin la vient voir,
Et partage avec moi les faveurs de la Dame:
C'est lui qui m'a joué ce tour
Pour mieux contenter son amour
Et profiter de mon absence . . .
Ah! si je pouvois en ce jour,
Avant que de partir, du moins, prendre vengeance
De l'affront . . Ecoutez, lui repliqua l'Exemt:
Sur ma commission gardez bien le silence;
Chacun l'ignore encor; Allez donc promptement
Tout de ce pas chez vous; partez en diligence;

Pré-

Prétextez un voyage, & reſtez ſeulement
Juſqu'à demain dehors, je puis en aſſurance
Vous promettre, mon cher, que vous ſerez vangé.

Notre homme alors le quitte & va prendre congé
De ſa chere moitié qui, feignant mille allarmes
Pour ce départ ſubit, verſe un torrent de larmes,
Le tout pour le mieux amuſer
Sexe aimable & trompeur, c'eſt avec cette adreſſe
Que vous ſçavez nous abuſer,
Et ſurprendre notre foibleſſe!
La Belle n'attendoit que cet heureux départ;
Elle en profite ſans retard;
Car au même inſtant la Coquette
A ſon galant en donne part,
Lui lâche un rendez vous. Par qui?... par ſa foubrette,
Qui l'avertit qu'au logis du Marchand
Sa Dame l'attendoit dans le même moment.
Notre Abbé, bien inſtruit, plein d'une joye extreme,
Beau comme un Adonis, s'y tranſporte à l'inſtant
En linge des plus blancs, poudré, friſé de même
Qu'un jeune Epoux qu'on conduit à l'Autel.
Etoit-il ſur la Terre un plus heureux mortel?
Entrant, il aperçoit ſa Maitreſſe adorable
En habit de combat, ſans corſet, ſans jupon,
Couverte d'une robe ouverte & ſans façon,
Buffet meublé des mieux, bonne & friande table,
Et vin exquis de Beaune & de Macon.
Le Chanoine d'abord embraſſe le tendron,
Et par de long baiſers juſqu'à perdre l'haleine
Annonce que bientôt il calmeroit ſa peine,
Et lui feroit goûter les amoureux plaiſirs
Que lui demandoient ſes ſoupirs.
Que dirai je de la figure,
Des agréments, de la tournure
De cette Belle à rendez-vous?
Ma foi, ſans l'avoir vu, je la crois fort de miſe.
Femme du goût d'homme d'Egliſe
Me paroit de ces fruits à cultiver bien doux.

Le souper fut très court, & mesuré, je pense,
Sur l'amoureuse impatience
Qu'ils avoient d'éteindre les feux
Qui les embrasoient tous les deux.
Le voilà dans le lit en pleine jouissance;
Tous les deux y goûtoient le souverain bonheur,
Quand l'Exemt qui, pour leur malheur,
Avoit fait observer toute leur manigance,
Suivi de ces Archers marchants à petit bruit,
Vient heurter à la porte & demande le Maitre . . .
Mon Maitre, dit Alix, en ouvrant la fenêtre,
Et qui presque en chemise alloit se mettre au lit,
Vous ne le verrez pas de quinze jours paroître;
Vraiment, il est bien loin s'il a toujours couru!
Comment, loin? dit l'Exemt, je l'ai dans l'instant vu
Et je l'ai même entretenu.
Vous voulez me duper, la belle; mais n'importe;
Finissons, s'il vous plait: qu'on m'ouvre cette porte
Par ordre de la Cour pour qui je suis venu . . .
Il est trop tard . . . . Ouvrez, ou le diable m'emporte
Si je ne la mets pas dans l'instant sur le cu
Aussi tôt fait que dit; l'Exemt & son escorte
Jettent la porte à bas au moment qu'Alison,
Pour la venir ouvrir, mettoit son cotillon;
Il entre avec ses gens, tout de suite s'avance
Vers le lit où la Belle & son jeune Adonis,
Au milieu des Amours, des Plaisirs & des Ris,
Pour la troisième fois répétoient une danse
Dont s'accommodent peu les malheureux Maris,
Mais qui plait fort aux favoris . . .

La suite dans l'Extraordinaire.

P. S. Il y a aujourd'hui un Extraordinaire.

Jeudi le 4. Décembre 1749.

N°. 15.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

Suite de l'Hiſtoire de Mr. l'Abbé de P * *. & de Madame M . . . .

Tout doux, Monſieur, dit-il au Supôt de l'Egliſe
Que le drôle feignit de prendre pour l'Epoux
De la jeune & belle Cephiſe,
Vous vous échaufez trop .... là .... la... modérez-vous.
Qui veut aller loin, doit ménager ſa voiture;
J'en ai pour vous là bas une qui, ſurement,
Vous fatiguera moins, quoique elle ſoit plus dure...
Allons, debout, Monſieur; il faut dès ce moment
Partir pour Cb .... où, par ordre du Prince,
Vous réſiderez, s'il vous plait,
Sans rentrer dans cette Province,
A moins que d'en avoir un ordre tout exprès.
Le Chanoine, à ces mots; interdit, immobile,
Et confus de ſe voir pris en flagrant délict,
Veut ſe cacher au fonds du lit.
Vaine prétention, effort très inutile!
L'Exemt fait diſparoître & converture & draps;
Et le tirant à lui rudement par un bras
Le fait ſauter du lit en bas,
Non ſans découvrir a la Belle,
En paſſant, de certains appas
Dont l'aſpect ne lui déplut pas,
Non plus qu'à toute ſa ſéquelle,
Mais qui ne purent point les tirer d'embarras.

Notre Abbé cependant, prévoyant la diſgrace
Dont il ſe voyoit menacé,

Se proſterne à ſes pieds & lui demande grace,
Le priant d'étouffer tout ce qui s'eſt paſſé.
Bien plus, pour ſe ſouſtraire à l'ordre qui l'exile
A plus de vingt lieues de la ville,
Il confeſſe à l'Exemt qu'il n'eſt point le Mari,
Mais ſeulement le Favori
De la Belle avec qui l'on vient de le ſurprendre,
Et dont il étoit bien mâri.....

A d'autres, reprit l'Emiſſaire:
Quoi! vous ne ſeriez pas l'Epoux,
De cette gentille Commere,
Que nous trouvons ici couchée avecque vous?
Non, non, vous me trompez. J'ai l'honneur de connoître
Madame depuis quelque tems;
Elle aime trop l'honneur & l'a trop fait paroître
Pour qu'on l'oſe accuſer de tels déportements;
Vous êtes ſon Mari; car qui pourriez vous être
Pour venir encorner de la ſorte les gens?
Notre galant Abbé, s'imaginant peut-être
Se tirer d'embarras moins difficilement
En diſant ſon état, confeſſe qu'il eſt Prêtre,
Chanoine de Saint P.... & de plus ſon Amant.....
Bon, bon, vous vous moquez, repartit l'Emiſſaire,
Et croyez me duper!.... Non, reprit le galant,
L'aveu que je vous fais eſt tout-à-fait ſincere,
Et, ſi vous le voulez, j'en ferai le ſerment;
Demandez le plutôt à ma gente Commere.
Je ne m'attendois pas à cet évenement,
Repartit à l'Abbé l'Exemt tout en colere:
Tubleu! Mons le Chanoine, eſt-ce là le Breviaire
Que vous devez avoir entre les mains?... Comment
Eſt-ce ainſi parmi vous que l'on fait l'Adultere,
Crime dont on nous fait en Chaire tant de peur,
Et dont le Diable.... Mais ce n'eſt pas mon affaire
De vous prêcher ici, Monſieur:
A preſent tout mon miniſtere
Se borne à vous remettre aux mains de Monſeigneur
Notre digne Prélat, auquel nous allons faire

Un

Un fidelle recit de ce que nous voyons:
C'eſt un homme ſçavant qui ſelon les Canons
Décidera de votre affaire;
Suivez nous ſeulement. Notre Exemt, à ces mots,
Fait conduire l'homme d'Egliſe
Preſque nud, & n'ayant que la ſimple chemiſe,
Dans un des plus ſombres cachots
Où le dröle expia par les pleurs, les ſanglots,
La faute qu'il avoit commiſe.
Huit jours après, il fut, dans cet état honteux,
Conduit à ſon Prélat qui, pour la pénitence
D'un commerce ſi ſcandaleux,
L'a condamné, chez les Chartreux,
A faire, malgré lui, vingt ans de réſidence.

Abbez Coquets, Prélats, & Chanoines galants,
Moines & Moinillons, qui ſuivez ſon exemple,
Si l'on vous puniſſoit de vos déreglements,
Et qu'on vous fit à tous de pareils traitements,
Le Monde n'auroit point de Chartreuſe aſſez ample.

Je ne ſçai, Madame, ſi vous ne trouverez point cette dernière Apoſtrophe un peu trop générale. Pour moi, qui n'oſe pas juger de ces Meſſieurs que je ne connois pas ſi bien que vous, n'ayant pas fait une ſi longue réſidence à *Paris*, je veux croire charitablement que ce dernier trait de ſatire eſt un peu outré. Il me ſemble du moins que le Poëte auroit pu ſe diſpenſer d'envelopper dans ſa cenſure Nos-Seigneurs les Prelats dont il me paroit qu'on ne peut pas dire que la conduite ſur ce point ſoit abſolument ſcandaleuſe. Qu'ils ayent quelque foibleſſe pour notre Sexe, c'eſt une Vérité inconteſtable; & quiconque le niera, ne connoitra point le cœur humain.

Non, pour être Prélat on n'en eſt pas moins homme;
Et lorſqu'on vient à voir nos ſéduiſants appas,
Un cœur ſe laiſſe prendre & ne raiſonne pas.
Je ſçai qu'aux Scrupuleux cela paroit étrange;
Mais tout homme, après tout, eſt homme, & non un Ange.

Bien loin donc de condamner leur foibleſſe, je l'excuſe; & il me paroit qu'ils méritent d'autant plus qu'on ait pour eux cet égard, qu'ils ont très-grand ſoin d'étouffer, je veux dire, de dérober aux yeux du Public juſqu'à la moindre étincelle du feu qui les brule pour notre Sexe.

Il ſeroit ſans doute à ſouhaiter qu'on trouvât la même circonſpection dans nos petits Abbez qui, ſe modelant ſur ceux de *Paris*.

Prennent, comme eux, des airs Coquets,
Suivent à la piſte nos Belles,
Et ſont par leurs bruyants caquets
Tout l'ornement de nos ruelles
Pendant l'abſence des plumets.

Aussi, bien des galants des Peres, & des Maris ſouhaiteroient-ils que tous les Evêques, qui ont inſpection ſur la conduite de ces petits Meſſieurs, en agiſſent avec eux comme a fait le notre qui vient de faire publier ſur ce ſujet deux Ordonnances qui ſont fort aplaudies.

Par la premiere il eſt deffendu aux Religieuſes, Beguines, & à toute autre perſonne du Sexe qui s'eſt conſacrée à Dieu, de recevoir aucune viſite Maſculine dans leur Couvent, ou Beguinage, auſſi-tôt que le ſoleil eſt couché; & cela ſous peine d'Ecommunication, encouru de part & d'autre. C'eſt un abus que Meſſieurs les Officiers *François* avoient introduit, pendant la guerre, dans ces pieuſes retraites où ils venoient, tous les ſoirs, prêcher à ces bonnes Sœurs une Morale qui n'étoit rien moins qu'Evangélique, abus que nos bons *Brabançons*, à demi *Franciſez* ſur cet article, avoient adopté, & auquel le Prélat s'eſt cru obligé de remédier.

Par une ſeconde Ordonnance, il deffend ſous la même peine, à tous Eccleſiaſtiques tant Séculiers que Reguliers, de paroitre, à ces heures, dans les rues & hors de chez eux, à moins qu'ils n'y ſoient appellez pour adminiſtrer les malades. Si ces deux Ordonnances ſont obſervées à la Lettre, c'eſt le moyen de prévenir bien des choſes que l'on qualifie, avec juſte raiſon, d'*œuvres de ténebres*.

Dans

DANS le moment, j'aprends une Nouvelle qui vous confirmera, Madame, ce que je vous ai dit, dans cette Lettre, de la bonté d'ame qui fait le caractere foncier de nos *Brabançons*; Voici le fait. Un *Norn.and*, qui étoit venu s'établir, il y a quelques années, dans une Ville conſidérable de notre voiſinage, avoit trouvé moyen d'y faire ſi bien ſes affaires, qu'il étoit parvenu à y achéter une charge de Notaire. Dans ce nouvel emploi il ſçut ſi bien gagner la confiance des uns & des autres qui lui confioient leur argent, qu'ils le lui donnoient avec autant d'aſſurance que s'ils l'euſſent placé dans la Banque de *Veniſe*, d'*Amſterdam*, & de *Londres*. Mais comme le Singe eſt toujours Singe, tôt ou tard auſſi le *Normand* ſe fait voir tel qu'il eſt. Celui-ci, après s'être ſervi de la confiance qu'on avoit en lui, pour amaſſer une grande ſomme d'argent & étant parvenu au but qu'il s'étoit propoſé, vient tout à coup de diſparoître, emportant plus de deux cents mille livres avec leſquelles il eſt, dit-on, paſſé en *Hollande* pour y jouir tranquillement de ſa frauduleuſe Banqueroute.

AUTANT que cette action eſt ici deteſtée, comme elle doit l'être par tout où il y a des honnêtes gens, autant y exalte-t-on, avec juſtice, celle d'un très-habile Avocat de cette même Ville, nommé Corneille *Van der Vyck*, dont la généroſité mérite d'être miſe en parallelle avec celle des *Anglois* dont vous nous avez fait l'éloge dans une de vos Lettres. * Voici à quelle occaſion ce trait de Vertu vient d'éclater.

DANS le grand nombre de perſonnes qui avoient confié leur argent au fripon dont je viens de vous raconter l'hiſtoire, il y avoit une pauvre Veuve chargée d'enfants dont tout le bien pouvoit monter à environ quinze mille livres. Pour augmenter le révenu de ce petit Capital, cette femme, qui étoit en même tems Tutrice de ſes enfans, fut conſeillée, par l'Avocat que je

(*) Voyez le Nombre 9. pag. 78.

je viens de nommer, de confier cette ſomme au Notaire *Normand* qui s'offroit de la prendre à raiſon de douze pour cent d'interêt. Un revenu qu'on voit augmenter de plus du double eſt un appas auquel, pour l'ordinaire, on ne réſiſte point quoiqu'on en ſoit preſque toujours la dupe. Que ne promet pas effectivement un fripon dont l'unique but, dans ces ſortes d'affaires, eſt ordinairement d'emporter & le Capital & les l'interêts auſſi-tôt qu'il tient l'argent entre ſes mains? C'eſt toujours ce que ces ſortes de gens ſe propoſent, & ce que celui-ci avoit bien réſolu d'exécuter, comme il l'a veritablement fait.

La Veuve déſolée de la perte de tout ſon bien que ce Coquin venoit de lui emporter auec celui de beaucoup d'autres, & réduite par-là à la plus grande des néceſſitez, n'en eut pas plus-tôt appris la triſte Nouvelle, qu'elle courut chez l'Avocat qui lui avoit conſeillé de le lui remettre entre les mains. Elle lui expoſe ſa miſere & celle de ſes pauvres enfans qui par cette perte ſe trouvoient ſans pain & ſans reſſource. Elle gémit, elle ſoupire, elle pleure, elle ſe lamente; enfin ſe plaint amerement du conſeil qu'il lui avoit donné & auquel elle attribue leur commun malheur.

On dit communement en *France* que les ames des Financiers, des Avocats, Greffiers, Procureurs, & autres membres ſubalternes de la Juſtice, ſont d'une trempe différente de celles des autres hommes, c'eſt-à-dire qu'elles ſont abſolument inacceſſibles à la pitié. Si la choſe eſt comme on la dit, il faut en excepter celle de notre Avocat *Brabançon* qui, dans cette occaſion, a fait une action vraiment Héroïque, & telle que n'en a peut-être jamais fait aucun de ſes confreres. En effet celui-ci touché de la triſte ſituation de cette femme & de ſes enfans, dont par une délicateſſe de conſcience, bien rare aujoudhui, il s'eſt regardé comme l'auteur à cauſe du conſeil qu'il avoit donné très innocemment à leur Mere, y a été ſi ſenſible, que pour les en *tirer il lui* a rembourſé de ſon propre fonds les quinze *mille livres* que le Banqueroutier vient de leur empor-*ter.*

Exemple admirable de générosité ; & qui mérite, selon moi, d'être à jamais célébré dans le Bareau par les bouches les plus eloquentes! Quels eloges en effet ne mérite point une action de cette nature! Voilà veritablement ce qu'on appelle, non seulement proteger & deffendre, mais sustenter encore la Veuve & l'Orphelin, devoir essentiel auquel ces Messieurs s'engagent tous par serment avant que d'entrer dans l'exercice de leur honorable profession. O que de restitutions & de rembourſements vous verriez faire à *Paris*, si tous vos Supots de *Thémis* agissoient, je ne dis pas comme celui-ci a fait dans cette affaire où tout autre que lui se seroit peut-être regardé comme très innocent, mais s'ils restituoient seulement ce qu'ils enlévent tous les jours aux infortunez qui tombent entre leurs mains, & qui n'en sortent très-souvent que pour prendre le chemin de l'Hôpital. Si l'on faisoit payer aussi cher à tous les Avocats les mauvais conseils qu'ils donnent de gayeté de cœur, & qu'ils sçavent très-bien qui entraineront la ruine de ceux à qui ils les donnent, on en verroit bien-tôt chez vous plusieurs obligez de quitter leurs équipages ; & les autres consultéroient & suivroient, un peu plus qu'ils ne font, les régles de la justice & de l'equité dans la conduite des affaires, dont on les charge.

Voila, Madame, tout ce que nous offre de plus curieux & de plus interressant une petite Province, dans laquelle nous avons fixé, mon Cousin & moi, notre résidence, du moins jusqu'à ce que nous ayons mis dans nos affaires l'ordre dont elles ont besoin, & que les malheurs de la guerre ont totalement dérangé. Je souhaite du milleur de mon cœur que les deux Nouvelles que je vous envoye, vous amusent & vous divertissent pendant quelques moments. Si elles ont ce bonheur, je ne manquerai pas, pour vous faire plaisir, de ramasser & de vous communiquer de tems en tems tout ce que je croirai être de votre goût. En attendant, toutes nos Dames que vos Lettres amusent si agréblement

le récommandent à l'honneur de votre bienveillance. Pour moi j'exige de vous quelque choſe de plus, étant avec toute la tendreſſe que vous me connoiſſez, Madame, Vôtre, &c.

L'Almanach des Francs-Maçons pour l'Année 1750. imprimé à la Haye pour compte de la Fraternité, orné d'un grand nombre de Chanſons & Poëſies Maçonnes & autres Piéces très Curieuſes & utiles aux membres de l'ordre, ſe vend actuellement à la Haye chez *Pierre Goſſe Junior*, Libraire de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU, à Amſterdam chez *Michel Rey*, & *Rykhoff Junior*; à Leyden chez *le Luzac Junior*; à Rotterdam chez *J. D. Beman*; à Utrecht chez *Kribber*; & dans les autres Villes, chez les Principaux Libraires.

Nicolas van Daelen, Libraire dans le Hoogſtraat, à la Haye, debite actuellemeet *Les Etrennes de Paris*, ou *Almanach à l'Uſage des Dames*, pour l'année 1750. Cet Almanach, qui eſt des plus Curieux & Amuſants, eſt enrichi cette année, de Predictions Generales & très Curieuſes, de pluſieurs Chanſons nouvelles ſur des Airs Connus, de pluſieurs Epigrammes, Sonnets, Rondeaux, petits Contes &c. pour amuſer le Beau Sexe, pluſieurs Enigmes &c. Le prix broché eſt de 6 ſols relié 8 ſols, en veau marbré, 15 ſols, en maroquin, *f*- 1. On le trouve auſſi à Amſterdam, chez *Tirion*, *P. Mortier*, *Rykhoff Junior* & *Wilkens*; à Leyden, *chez Haak*, & E. *Luzac Junior*; à Utrecht, *chez Spruit*; Rotterdam, *J. D. Beman*, *J. Loxel* & *Hébere*; à Middelbourg, *Mandelgreen*, & dans les autres Villes, chez les Principaux Libraires.

Jeudi le 4. Decembre 1749.

N°. 16.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

COMME vous avez beaucoup lû, Madame, je ne doute point que vous n'ayez vu dans l'hiſtoire de notre bon Roi S. *Louis*, de très ſimple mémoire, le malheur qui arriva, dit-on, à trois cents de nos Gentilshommes qui ayant ſuivi ce Prince à une de ces folles expeditions, apellées *Croiſades*, qu'on regardoit alors comme des entrepriſes Héroiques, tomberent entre les mains des *Saraſſins*. Ces infidelles juſtement irritez de ce que ces bons Seigneurs, conduits par leur Roi, venoient ſans raiſon fondre dans leur païs à deſſein de s'en emparer, réſolurent de les en punir. Dans cette vue, pour marquer le mépris qu'ils faiſoient de notre Nobleſſe, ils creverent les yeux à trois cents de ces infortunez qu'ils avoient fait priſonniers; après quoi ils les renvoyerent ignominieuſement à leur Monarque auquel ils en auroient ſans doute fait autant s'ils l'avoient de même tenu entre leurs mains. Vous ſçavez encore que ce bon Roi, pour conſoler ces pauvres miſerables, qui avoient de plus fait la folie de donner tous leurs biens aux Moines avant que de partir pour cette belle expedition dans laquelle chacun d'eux, à l'exemple de *Sancho Pança*, s'étoit flaté d'obtenir pour ſa recompenſe, au moins, le gouvernement de quelque Province, fonda pour eux, à ſon retour à *Paris*, un Hôpital qui porte depuis long-tems le nom de *Quinze-vingt*, ſous lequel il ſubſiſte encore aujourdhui. Enfin vous ſçavez, Madame, qu'à ces trois cents Gentils-hommes, qui ſont morts depuis plus de cinq cents ans, ont ſuccédé trois cents *Aveugles dont* un des plus grands Privileges eſt de *pouvoir mandier* librement dans les rues & les Egliſes de Pa-

Paris. Si je vous rapelle toutes ces choſes, ce n'eſt pas que je croie qu'elles ſoient échapées de votre memoire; mais j'ai jugé que ce petit éclairciſſement étoit néceſſaire pour mettre d'abord vos Dames, à qui je ſçai que vous communiquez mes Lettres, au fait d'un évenement que je vais vous raconter.

UN de ces Aveugles donc, queſtant Dimanche dernier, ſelon leur coutume, dans l'Egliſe des *Téatins* de cette Ville, deux jeunes Mouſquetaires, beaucoup plus enclins à la joye & au plaiſir, qu'à la dévotion (choſe très ordinaire parmi ces Meſſieurs) le prirent par le bras & lui donnerent le ſignal de ſe mettre à genoux pour leur réciter l'Oraiſon du jour. Le pauvre bon homme, qui ne demandoit pas mieux, obëit. Ayant fini ſa priere, & en ayant reçu le payement, qui eſt d'un liard, il ſe relevoit pour aller demander l'aumône à d'autres. Mais à peine étoit il à demi relevé, que le ſecond Mouſquetaire le reprend par le bras, & lui donne un autre liard. L'Aveugle ſe remet auſſitôt à genoux, récite de nouveau ſon Oraiſon, après laquelle il veut encore ſe lever; mais le prémier lui donnant encore un autre liard le fait remettre à genoux & recommencer encore ſa priere. L'ayant achevée pour la troiſième fois, nouveau ſignal & nouvelle aumône de la part des Mouſquetaires; nouvelle Oraiſon de la part du *Quinze vingt*, auquel ils font faire quinze, ou vingt, fois de ſuite ce beau petit manége. De quelque métier que l'on ſoit, l'ouvrage fatigue. L'Aveugle, ſe doutant bien de l'Eſpieglerie, murmuroit entre ſes dents contre ſes deux bienfaiteurs qui prenoient tant de plaiſir à impatienter ce pauvre bon homme, qu'ils l'auroient tenu de la ſorte pendant toute la matinée, s'il ne leur eut pas enfin échapé pour aller chercher fortune auprès de quelque autre chaland.

CEPENDANT nos deux Petits maitres, qui ne s'étoient point du tout ennuyez dans l'Egliſe tant que le *Quinze vingt* les avoit amuſez par ſes courbettes & ſes impatiences, commencerent à y bailler auſſi-tôt qu'ils n'y *eurent plus* ce divertiſſement *Parbleu*, dit l'un à ſon *Camarade, il y a déja long-temps que nous ſommes ici!*

Voyons quelle heure il eſt, pourſuivit il en voulant tirer ſa montre . . . *Ah, ah. . . . je ne l'ai pas! apparemment que je l'ai oubliée, . . . Voyons un peu la tienne.* L'autre portant auſſi-tôt la main a ſon gouſſet: *Ma foi*, repliqua t il à ſon Compagnon, *je n'ai pas la mienne non plus! Que Diable veut dire ceci? il me ſemble pourtant que je l'avois lorſque je ſuis entré! il faut qu'on me l'ait volée, & il y a ſurement ici autour quelques filoux*

Pour s'éclaircir ſur ce double Vol, ils apellent leurs Domeſtiques qui s'aprochent d'eux, & les aſſurent avec ſerment qu'ils leur ont donné à chacun leur montre avant que de ſortir de l'Hôtel. *Que le Diable emporte l'Aveugle!* s'écrierent aſſez haut nos deux jeunes étourdis. *Nous ſommes la dupe de ce miſérable dont nous avons cru nous divertir.* Etonnez & confus de ſe voir ainſi volez ſans s'en être aperçus, ils furent quelques inſtants ſans pouvoir parler. Mais revenus de leur ſurpriſe, ils courent après l'Aveugle qu'ils ſoupçonnent d'avoir été le complice des filoux qui les avoient volez. Ce qui les confirmoit dans cette idée, étoit que ce pauvre homme avoit refuſée de prier plus long tems à leurs pieds, & de gagner leur argent auſſi-tôt que le coup avoit eté fait. Dans cette perſuation un des Mouſquetaires lui adreſſant la parole lui demanda aſſez bruſquement s'il n'avoit pas aperçu les Filoux qui leur avoient pris leurs montres pendant qu'ils le faiſoient prier Dieu: *Plût à Dieu, Monſieur, que je l'euſſe vû*, lui répliqua bonnement l'Aveugle, *cela me feroit grand plaiſir!* Cette reponſe ſimple, mais équivoque, confirma de plus en plus les ſoupçons de nos deux étourdis.

Comme ces Meſſieurs n'entrent jamais trop avant dans les Egliſes, & qu'ils ont coutume de prier au grand air, ils n'eurent pas beaucoup de peine à tirer ce pauvre homme dehors. Ils étoient ſur le point & dans la diſpoſition de le maltraiter s'il ne leur déclaroit pas ce qu'étoient devenues leurs montres, lorſque celui-ci s'écria en préſence de toute l'aſſemblée qui étoit fort nombreuſe: *Hé, Meſſieurs, Comment voulez-vous que j'aye vu dérober vos montres, moi qui n'ai jamais vu le*

Ciel ni Terre depuis que je suis au monde? A ces mots les deux Mousquetaires, honteux de leur bévue dont ils avoient un si grand nombre de témoins qui tous se moquoient d'eux, se retirerent sans demander leur reste. Ils aprirent par là, à leurs depens, deux choses dont il est bon que tout le monde soit instruit. La premiere est que l'on ne doit jamais se moquer des personnes que Dieu a affligées de quelque imperfection corporelle; la seconde, qui est encore plus importante & plus essentielle, est que Dieu punit toujours, plus ou moins rigoureusement, ceux qui manquent au respect qu'on doit aux Temples dans lesquels réside sa Divine Majesté.

Quand je vous ai parlé dans ma derniere Lettre * de Madame la Marquise *Du Châtelet* dont je vous ai envoyé les Eloges funebres & l'Epitaphe, je croyois, Madame, que ce seroit pour la derniere fois. Une Lettre que je viens de recevoir de *Luneville*, & dans laquelle on me fait part d'une histoire assez plaisante qui y est arrivée au sujet de cette Dame, m'oblige d'y revenir encore. Voici cette histoire que je ne fais que transcrire ici.

„ La Marquise *Du Châtelet* étant morte ici dans un „ apartement du Château où le Roi *Stanislas* l'avoit „ logée, on fut obligé, pour ne point faire passer le „ corps mort dans les autres apartements qu'occupe „ S. M. de le transporter dans une Sale qui étoit cor„ tigue au sien, dans laquelle est le Théatre de la Cour, „ & de faire passer même le Cadavre sur ce Théatre. „ Cette cérémonie se fit le soir à la lueur de quelques „ flambeaux, & avec l'appareil ordinaire des funé„ railles les plus lugubres. Une sentinelle, postée „ près de cette Sale, fut témoin de cet appareil qui „ fit apparemment sur ce Soldat une impression des „ plus vives. Depuis ce temps son tour étant venu „ de monter la garde, & d'occuper le même poste „ qu'il occupoit le soir de l'enterrement de la Mar„ quise, ce vaillant guerrier, se rappellant cette

* Voyez N. 11.

„ te cérémonie lugubre, en eſt auſſi vivement frap-
„ pé, qu'il le fut le jour même qu'il en avoit été té-
„ moin. Plein de cette idée, il jette mille & mille fois
„ les yeux dans la Sale du Théatre où pénétroit la ré-
„ verberation d'une lumiere aſſez foible qui étoit dans
„ celle où il faiſoit ſa faction. Son ombre qui ſe mê-
„ le à cette lueur lui jette auſſi-tôt l'effroi dans l'ame.
„ Il aperçoit, ou du moins il croit apercevoir un
„ Spectre. Plus il regarde, plus il examine, & plus il
„ ſe confirme dans cette idée. C'eſt la Marquiſe, ſe-
„ lon lui, qui lui apparoit; Ce ſont ſes traits, c'eſt
„ ſon air, ſa demarche, ſa taille, en un mot il n'y a
„ plus à en douter. Dans cette perſuaſion la frayeur ſai-
„ ſit notre homme, & le ſaiſit au point, que quelque
„ effort qu'il faſſe, il ne peut ni ſe mouvoir pour ſe
„ ſauver, ni crier pour faire venir du ſecours; ſes ſens
„ ſont glacés, ſa langue engourdie, & tous ſes membres
„ devenus immobiles ſemblent en avoir fait une véri-
„ table *Niobé* *. Il reſte pendant quelque tems dans cet
„ état de pertrification, mais rapellant enfin tout ce qu'il
„ avoit de courage pour ſe tirer de cet état violent, tout
„ ce qu'il put faire fut de lâcher ſon coup de fuſil con-
„ tre l'objet qui lui faiſoit une ſi terrible frayeur; Mais
„ cet expédient, loin de le raſſurer, lui en cauſe une
„ nouvelle, & ſi grande, qu'au moment que le coup
„ part il tombe lui même à la renverſe.

„ Au bruit qu'il fait l'Officier de garde accourt
„ avec tous ſes Soldats. Ils ſont tous fort ſurpris de
„ trouver celui qui étoit en ſentinelle étendu ſur le
„ carreau, & le croyent mort. En gens du métier
„ pouvoient ils s'imaginer que ce brâve étoit mort de
„ peur? . . . Non aſſurément; auſſi ſe perſuadent-ils
„ tous qu'il faut qu'on l'ait tué. Dans cette idée, on
„ cherche l'Aſſaſſin; tout eſt en rumeur dans le mo-
„ ment,

* Fille de *Tantale*, & femme d'*Amphion* Roi de *Thebes*. Cette Princeſſe fut métamorphoſée en rocher après avoir vu périr ſes quatorze enfans qui furent tuez à coup de fleches par *Apollon* & *Diane*, *pour punir leur* mere qui les avoit élevez au-deſſus de ces deux Divinitez.

„ ment, chacun accourt au bruit; on va; l'on vient, „ on fait mille perquisitions; mais plus on cherche, & „ moins on trouve ce que l'on cherche. Enfin après „ bien des mouvemets & des courses inutiles, on re„ vient à cet homme pour lui donner du secours, en „ cas qu'il soit encore en vie, & pour l'enterrer à son „ tour, supposé qu'il soit mort, comme tout le monde „ l'avoit d'abord cru. On le tâte, on le visite, & l'on „ n'aperçoit ni sang, ni blessure, enfin l'on trouve „ qu'il n'a pas encore tout à fait perdu la respiration. „ On le secourt, & à force de sel *d'Angleterre*, & de „ Brandevin, on le fait revenir. Dès qu'il a repris ses „ sens on lui demande, qui l'a mis en cet état. Il ra„ conte bonnement ce qu'il croit avoir vu. Il jure mê„ me si fort que la chose est vraye, que son Officier „ est presque tenté de le croire malgré toute la repu„ gnance qu'ont ses pareils à ajouter foi à ces sortes de „ Visions qui passoient autrefois, & passent encore au„ jourdhui parmi le peuple pour des réalitez.

„ Apres cela; Madame, seriez-vous étonnée si, „ sur la foi d'une sentinelle, d'un Officier de guerre, „ gens qu'on ne soupçonne pas de crédulité, on alloit „ faire l'Apothéose de Madame la Marquise Du Châte„ let? Pour moi je n'en serois nullement surpris. Sur „ de pareilles preuves n'a-t-on pas mis autrefois au rang „ des Dieux les *Romulus*, les *Cesars*, & tant d'autres „ Mortels, qui peut-être méritoient moins qu'elle cet „ honneur extraordinaire? La seule difference que j'y „ trouverois, c'est que, dans ces temps reculez où les „ peuples etoient des plus credules, on payoit fort „ cher les faux témoins qui dépositoient en faveur des „ personnages qu'on vouloit Déifier, au lieu que celui„ ci se donne au Diable, & soutient, très gratuite„ ment, que sa Vision est vraye. Il en est même si „ persuadé, qu'il la raconte à tous ceux qui veulent „ l'entendre ".

Pour rassurer vos Dames *Brabançonnes*, que cette *Histoire Tragi*comique pourroit avoir effrayées de même *que le brâve* guerrier qui en est le Héros, je finirai, *Madame*, pour les égayer un peu, par une Chanson nou-

nouvelle qui eſt fort goutée ici. Comme ces bagatelles ſont principalement faites pour l'amuſement de notre Sexe, je crois leur faire plaiſir en vous les envoyant. J'aurois fort ſouhaité pouvoir y ajouter la Muſique, qu'on m'a promiſe; Mais comme les uns la chantent ſur un Air, & ceux-là ſur un autre, n'ayant pu encore me determiner pour aucun des deux (car l'un & l'autre eſt fort joli) j'ai voulu vous laiſſer le plaiſir de la mettre ſur un troiſieme. Etant auſſi bonne Muſicienne que vous l'êtes, la choſe ne vous ſera rien moins que difficile. Je ſuis même ſi perſuadée d'avance que celui que vous lui donnerez l'emportera ſur les deux autres, que j'en retiens une copie que je vous prie de m'envoyer.

CHANSON NOUVELLE.

Toutes les Meres
Toujours ſeveres
A leurs filettes deffendent d'aimer,
Vaine deffenſe
Quand dès l'enfance
D'un feu naiſſant on ſe ſent enflammer,
On ſent déja, malgré ſon innocence,
On ſent déja
Qu'on n'eſt fait que pour ça.

Lorſqu'on arrange
Une Fontange,
Prend-on pour ſoi toutes ces peines-là?
Quand on nous admire
On nous fait ſourire;
Qui cherche à plaire bientôt aimera;
On ſent déja que le cœur nous inſpire;
On ſent déja
Qu'on n'eſt fait que pour çà.

On caſſe un lacet
Pour joindre un corſet.
Eſt-ce ſans deſſein
Qu'on pare ſon ſein?
Quel ſecret pouvoir
Le fait donc mouvoir?
Pour le faire voir

On tortille un mouchoir.
A tout moment on ſoupire, on deſire.
On ſent déja
Qu'on n'eſt fait que pour çà.

On voit un Amant,
Et timidement
On baiſſe les yeux
Pour le regarder mieux.
D'où nait ce plaiſir?
D'où vient qu'un ſoupir
Preſſe l'eſtomach,
Que le cœur fait tic tac?
On devient tendre;
Peut-on s'en déffendre?
On ſent par là
Qu'on n'eſt fait que pour ça.

Quand il peint la flame
Dont brule ſon ame,
On tremble, on rougit,
On a l'air interdit;
Juſqu'à la pudeur
Tout trahit notre cœur.
Rougit on, hélas!
De ce qu'on n'entend pas?
L'Amant nous preſſe
Sa peine intéreſſe,
On ſent par là
Qu'on n'eſt fait que pour çà.

La bonne Amie
En moins chérie
Que ce jeune Amant
Qu'on n'a vu qu'un moment.
Dès qu'il ſçait nous plaire
Il eſt téméraire,
Et puis on excuſe l'audace qu'il a,
Et puis, & puis notre trouble redouble.
Et puis l'on s'aime, & l'on finit par là.

Jeudi le 11. Decembre 1749.

Il y aura aujourdhui un Extraordinaire.

N°. 17.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

VOUS me demandez, Monsieur, ce que je pense des deux Livres que vous avez eu la bonté de m'envoyer, & que vous avez, dites-vous, reçus de la *Haye* de la part d'un de vos amis qui vous régale de tems en tems des Nouveautez que la République des Lettres produit dans ce païs là. Sans sçavoir le jugement qu'on en a pu porter dans celui-ci où je n'en ai point encore entendu parler, je vous répondrai que je vous suis sensiblement redevable du Present que vous avez bien voulu me faire de ces deux Ouvrages, que j'ai lus avec beaucoup de plaisir.

POUR commencer par celui qui est intitulé MEMOIRES *pour servir à l'Histoire de Brandenbourg* *, je vous dirai que ce n'est pas sans raison que l'Editeur de ces Mémoires a ajouté au titre, s'ils portent, ces deux mots: *de main Maitre.* On reconnoit effectivement à la première ouverture de ce Livre, que celui qui l'a composé n'est point un génie médiocre, ni même un Ecrivain du commun. Pour peu qu'on s'y connoisse, on voit d'abord que c'est un homme qui non seulement possede à fonds la matiere qu'il traite, mais qui joint encore à cette connoissance une expérience qui lui en a plus appris que n'en sçavent tous les Historiens Ordinaires. Sans rien donner au préjugé ni aux conjectures, je puis ajouter ici, sur la simple lecture que j'ai faite de ces Mémoires, que celui qui les a écrits est un Esprit

* Ce Livre se trouve à la *Haye*, & à *Berlin* chez *Jean Neaulme*, & chez les principaux Libraires en *Hollande*.

Esprit aussi solide que brillant, un des plus grands Politiques de l'Europe, ce qui se réconnoit aisément à la manière dont il y dévelope les intrigues du Cabinet, & un de plus grands guerriers qu'ait eu notre siécle, n'y ayant qu'un homme des plus habiles dans cet art qui puisse nous donner des descriptions aussi exactes & des détails aussi bien circonstanciez que le font ceux qu'il y fait des guerres heureuses & malheureuses que la Maison de *Brandenbourg* a eu à soutenir pendant long tems avant que de parvenir au point de grandeur & d'élévation où nous la voyons aujourdhui.

A toutes ces qualitez, qui font un Historien parfait, j'en ajouterai encore ici une dont je fais infiniment plus de cas. C'est celle d'un esprit judicieux & equitable qui ne se laisse aveugler par aucun des préjugez auxquels se livrent assez souvent les hommes qui ont d'ailleurs les grands talents dont je viens de parler. Cette louable impartialité qu'on remarque dans tout le cours de ces Mémoires, éclate principalement dans les réflexions dont il assaisonne de tems en tems ses recits, & dont je suis persuadé que vous serez aussi content que je l'ai été.

Quel est en effet l'homme sensé qui n'admirera pas la justesse & la solidité des réflexions que fait ce judicieux Ecrivain sur un des évenements qui a fait le plus de bruit & qui a causé en Europe une des plus grandes révolutions qu'on y ait vues; je veux dire, la Réforme qui se fit, il y a quelques deux cents ans, dans la Religion? „ Si l'on veut séduire, dit-il, les progrès „ de cette Réforme a des principes simples, on verra „ qu'en *Allemagne* ce fut l'ouvrage de l'Intérêt, en *Angleterre* celui de l'Amour, & en *France* celui de la „ Nouveauté, & peut-être d'une Chanson *. Il ne faut

„ pas

* Jean *Calvin*, premier auteur de la Réforme en *France*, qui connoissoit le génie de sa nation, sçavoit qu'elle étoit plutôt persuadée par des Chansons, que par des Arguments. Dans cette vue il composa un Vaudeville dont le refrain étoit: *O Moines! O Moines! Il vous faut marier.* Ce Vaudeville eut un *succès étonnant*, & fit embrasser la Réforme à plusieurs milliers de personnes. *Voyez le Dictionnaire de Moreri, à l'Article de* CALVIN.

„ pas croire que Jean *Hus*, *Luther*, ou *Calvin*, fuſ-
„ ſent des génies ſupérieurs. Il en eſt des Chefs de
„ Secte comme des Ambaſſadeurs ; Souvent les Eſprits
„ médiocres y réuſſiſſent le mieux ; pourvu que les
„ conditions qu'ils offrent ſoient avantageuſes. Les Siè-
„ cles de l'ignorance étoient le regne des Fanatiques
„ & des Réformateurs. Il ſemble que l'Eſprit humain
„ ſe ſoit enfin raſſaſié de Diſputes & de Controverſes.
„ On laiſſe aujourdhui argumenter les Théologiens &
„ les Métaphyſiciens ſur les bancs de l'Ecole ; & de-
„ puis que dans les Païs *Proteſtants* les Eccléſiaſtiques
„ n'ont plus rien à perdre, les Chefs des nouvelles
„ Sectes ſont mal venus ".

QUI ne ſera pas charmé de cette autre ſuite des réflexions ſur un ſujet un peu différent, mais qui n'eſt pas moins intereſſant. „ A bien conſidérer, dit notre „ judicieux Ecrivain, les raiſons qu'alléga *Guſtave-* „ *Adolphe*, Roi de *Suede*, pour juſtifier, en 1630, ſon „ entrée en *Allemagne*, où ſon unique deſſein étoit de „ profiter des troubles qui l'agitoient alors pour piller „ & ravager cette belle partie de l'Europe, & en en-„ vahir quelque partie, on ne les trouvera guére plus „ raiſonnables que celles que *Charles II.* Roi *d'Angle-* „ *terre*, fit valoir pour déclarer la guerre aux *Hollan-* „ *dois*. Un des principaux Griefs des *Anglois* contre „ cette Nation rouloit ſur ce que Meſſieurs Wytt „ avoient un portrait ſcandaleux dans leurs maiſons. „ (Ce portrait repréſentoit, dit on, une Bataille Nava-„ le que les *Hollandois* avoient gagnée ſur les *Anglois*) „ Faut-il que de pareils ſujets deviennent l'origine de „ la ruine des Provinces & que l'eſpece humaine pro-„ digue ſa vie & répande ſon ſang pour ſatisfaire aux „ fantaiſies & aux caprices biſarres d'un ſeul homme ?" Ne m'avouerez-vous pas, Monſieur, qu'il y a dans ces réflexions une juſteſſe & une ſolidité qu'on ne trouve pas toujours dans les autres Ecrivains ? Ce qui en relève encore le prix, c'eſt qu'elles ſont faites par un perſonnage qui eſt, à ce que vous m'avez marqué, d'un *rang* & d'un *état* dans lequel on *penſe*, *on raiſon-* *ne*, & *on agit*, pour l'ordinaire, d'une façon toute op-

PAR ces deux échantillons vous pouvez juger du Stile dans lequel ces Mémoires sont écrits, Stile concis & serré, & dans lequel on voit avec plaisir cette noble simplicité qui convient si bien à la Verité de l'Histoire. J'ajouterai cependant que cet illustre Ecrivain s'écarte quelquefois de cette simplicité lorsqu'il trouve que les sujets qu'il traite en demandent un plus pompeux & plus fleuri. C'est ce qu'il fait en plusieurs endroits, & entre autres dans celui-ci où il met en parallelle le Regne de *Frederic V.* Electeur de *Brandenbourg*, surnommé le *Grand*, avec celui de *Louis XIV.* „ *François I*, dit-il, avoit essayé vainement d'attirer les „ Beaux-Arts en *France*; *Louis XIV.* les y établit. Sa „ protection fut éclatante; le goût *Attique* & l'urbanité *Romaine* renaquirent à *Paris*. *Uranie* eut un Compas d'or entre ses mains. Les Lauriers de *Calliope* furent arrosez des eaux du *Pactole*; & des Temples „ somptueux servirent d'Asile aux Muses. *Georges* „ *Guillaume*, Prédécesseur de *Frederic*, fit des efforts „ inutiles pour conserver l'Agriculture dans son païs. „ La guerre, comme un torrent débordé & ruineux „ dans son cours orageux, devasta pendant trente ans „ tout le Nord de l'*Allemagne*. *Frederic Guillaume* le „ repeupla. Il changea des Marais en Prairies, des Deserts en Vilages, des ruines en Villes, & les Bêtes „ féroces des Bois en Troupeaux nombreux dont le laitage & les toisons enrichirent ses peuples. Les Arts „ utiles sont les Ainez des Arts agréables; il faut qu'ils „ les précédent. Le nom de *Louis XIV.* mérite l'immortalité par ce seul trait de sa vie; celui de l'Electeur sera cher jusqu'à ses derniers neveux pour n'avoir point désespéré de sa Patrie. Les Sciences doivent des Autels à l'un dont la protection libérale servit à éclairer le monde; le genre humain en doit à „ l'autre dont l'humanité repeupla la Terre. Mais *Louis* „ *XIV.* chassa les *Réformez* de ses Etats, & l'Electeur „ les receuillit dans les siens. En ce point le Prince „ *Superstitieux* est bien inférieur au Prince Tolérant & „ *charitable*. La Politique & l'humanité s'accordent à „ donner sur cet Article une préférence entiere à l'Electeur.

En voilà plus qu'il n'en faut, Monſieur, à un Connoiſſeur tel que vous pour juger du mérite & du prix de ces Mémoires. Je vai paſſer au ſecond Ouvrage que vous m'avez envoyé, & qui a pour titre: Conseils *à une Amie, par Madame de P***.*... Mais qui vient ici m'interrompre? Ah! ... c'eſt ma Sœur!.. Un môment, s'il vous plait, Monſieur & cher Ami. Vous ſçavez que les Dames n'aiment point qu'on les faſſe attendre. Je ſuſpens donc pour quelques inſtants mon travail, & le reprens auſſi-tôt que je l'aurai congédiée.....

O, qu'on a bien raiſon de dire qu'avec les Dames on ne doit jamais compter ſur rien! Le croirez-vous, Monſieur? Je réprends la plume, mais c'eſt pour manquer à la parole que je viens de vous donner. Au reſte prenez-vous-en à ma Sœur qui m'a mis hors d'état de la tenir. Vous venez de la voir entrer dans mon Cabinet; devinez ce qu'elle y venoit faire? ..... m'enlever le Livre que je voulois extraire.... Vous m'avez promis, il y a deux jours, de me le prêter, m'a-t-elle dit, & vous ne l'avez point encore fait. Vous imaginez-vous donc qu'une femme puiſſe réſiſter ſi long-tems à la Curioſité? Ces deux jours m'ont paru deux ſiécles; & il ne s'en eſt falu de rien que la mienne ne m'ait ſuffoquée..... Ah! Le voici juſtement ſur votre table, à-t-elle pourſuivi; il ne m'échapera pas; & ſur le champ elle s'eſt jettée deſſus comme une Vautour ſe jette ſur ſa proye.... Un peu de patience, ma Sœur, ai-je repris, dans l'inſtant je vous le remets comme je vous l'ai promis, auſſi-tôt que j'en aurai fait & envoyé l'extrait à Monſieur de F**.... Non pas, non pas, s'il vous plait, Monſieur mon très cher Frere, m'a-t-elle repliqué, ce travail-là ne vous regarde point, & ces matières-là ne ſont point de votre reſſort. Je me brouillerois avec ſon aimable Couſine ſi je vous laiſſois empietter, comme vous voulez le faire, ſur la commiſſion dont elle m'a chargée. Entretenez par Lettres votre Ami, autant qu'il vous plaira, ſur les Sciences & les matieres auxquelles je n'entends rien; à la bonne heure; je ne m'y oppoſe point; mais ne vous aviſez point, s'il vous plait, de toucher à l'avenir, ſans ma permiſſion, à aucune de celles qui ſont à ma portée: ce Livre eſt de notre compétence, s'il en fut jamais; je l'emporte donc, & me réſerve à en rendre compte à mon Ami auſſitôt que le l'aurai lu. A ces mots elle eſt diſparue avec le Livre; & court encore.

Comment vous tenir à preſent, Monſieur, la parole que je viens de vous donner? Courrai-je après elle, & entrerai-je en diſpute avec elle pour l'amour de vous? Peut-être cela ne vous fera-t-il pas plaiſir. D'ailleurs vous ſçavez qu'on ne gagne rien, ou du moins fort peu de choſe, à conteſter avec les femmes. Pour ſupléer donc à ce que je vous ai promis, & que je ne puis plus vous tenir, je vais vous entretenir de quelques Brochures qui ont paru ici ſur le triſte état où ſont *aujourdhui les Edifices* & Monuments publics de notre France,

& ceux mêmes de *Paris*. Une des principales a pour titre L'OMBRE *du grand* COLBERT, *le Louvre, & la Ville de* PARIS. C'eſt une eſpèce de Dialogue, dans lequel l'Auteur a oublié de faire parler ſes deux derniers interlocuteurs. Peut-être que dans l'autre monde ce n'eſt plus aujourdhui la mode; & que l'on y dialogue tout ſeul. Peut-être auſſi que y ayant un peu plus ſérieuſement réfléchi, il aura trouvé qu'il y auroit eu du ridicule à faire parler un Palais auſſi vaſte que le *Louvre*, & une Ville auſſi immenſe que *Paris*. Quelles oreilles d'ailleurs aſſez fortes auroient pu ſoutenir deux voix de cette eſpece toute nouvelle. Pour moi je préſume que cette omiſſion c'eſt faite à deſſein, & que l'Auteur ſe ſera reſſouvenu du mauvais ſuccès qu'eut, il y a quelques années, un Ecrivain reconnu pour homme d'eſprit & célebre d'ailleurs par ſes Ouvrages lequel s'aviſa de vouloir faire babiller les Cheminées de *Paris* *. Quoique la Critique qu'elles faiſoient, dans leurs Dialogues, des mœurs des habitants de cette grande Ville, fut des plus ſenſées, toutefois ni la bonté de ſon ſtile, ni la réputation que l'auteur s'étoit faite, ne purent empêcher qu'on ne ſiflat une cenſure qui auroit été goutée de tout le monde s'il l'eut ſeulement miſe dans la bouche des Ramoneurs. Voilà ce qui arrive & qui arrivera toujours lorſqu'on ne ſuit pas le précepte que nous donne un de nos plus grands Maitres, qui dit:

Jamais à vos Lecteurs n'offrez rien d'incroyable.
Une Merveille abſurde eſt pour eux ſans appas;
L'Eſprit n'eſt point ému de ce qu'il ne croit pas. (*a*)

Quoiqu'il en ſoit, dans le Dialogue que je viens de vous annoncer, l'Ombre du grand *Colbert* parle toute ſeule. Elle s'y plaint amèrement du peu de ſoin qu'on prend aujourdhui des Edifices publics & du peu de goût que les *François* ont pour les ſuperbes Monuments qu'ils ont eux mêmes élevez dans ces deux derniers ſiécles.

C'EST auſſi ce dont M. de *Voltaire* ſe plaint dans les Vers que je vous envoye. Outre la beauté qu'on trouve ordinairement dans les productions de ce grand Poëte, vous y verrez un trait de Satire des plus juſtes contre notre nation à qui il reproche un défaut dont probablement elle ne ſe corrigera jamais, non plus que de beaucoup d'autres.

Monuments imparfaits de ce Siécle vanté
Qui ſur tous les Beaux Arts a fondé ſa mémoire,
Vous verrai-je toujours, en atteſtant ſa gloire,
Faire un juſte reproche à ſa poſtérité!

Faut

* ENTRETIENS *des Cheminées de* PARIS, par M. le Sage, auteur *du Diable Boiteux*, de *Gilblas de Santillane*, du *Bachelier de Salamanque*, &c.

(*a*) *Deſpreaux*, Art. Poetiq. Ch. III.

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire,
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fieres de nos défauts, soient en droit de nous dire
Que nous commençons tout pour ne rien achever? *

Sous quels débris honteux, sous quels amas rustique
On laisse enſévelis ces Chef-d'œuvres Divins!
Quel Barbare a mêlé la baſſeſſe Gothique
A toute la Grandeur des Grecs & des Romains?

Louvre, Palais pompeux, dont la France s'honore,
Sois digne de ton Roi, ton Maître, & ton appui;
Embellis ces climats que ſa Vertu décore,
Et dans tout ton éclat montre toi comme Lui!

PAR cette dernière Apoſtrophe M. de V. . . . invite très-ingenieuſement *Louis XV.* à reparer & à achever de conſtruire ce Palais qui eſt reſté imparfait & dépérit tous les jours par les injures du temps auquel il ſemble qu'on l'ait abandonné depuis quatre vingts ans.

APRES vous avoir régalé, Monſieur, de ce que la Republique des Lettres nous à produit de meilleur depuis quelque tems; voudrez-vous bien encore jetter les yeux ſur une ample Collection de Poëſies qu'on vient de donner au Public, mais dont vous ne ſerez pas tout-à-fait ſi content?... Pourquoi non? Vous êtes curieux; & les Curieux, dit-on, veulent tout voir & être inſtruits de tout. D'ailleurs, outre la variété, qui amuſe toujours, le mediocre, & même le mauvais, ont un avantage qui n'eſt pas à mépriſer. C'eſt qu'ils font trouver ce qui eſt bon encore beaucoup meilleur, de même que les ombres dans un Tableau relevent l'éclat des couleurs, & ſont davantage paroitre l'habileté de celui qui l'a fait.

C'EST dans cette double vue que je vous annonce ce Livre qui vient de paroître ſous le titre de RECUEIL *de Poëſies d'une Dame de Qualité.* Voilà ſans contredit un titre capable, s'il en fut jamais, *de* prévenir les Lecteurs en faveur d'un Ouvrage. Une Femme Poëte; & de plus une Femme de Qualité! Quel eſt l'homme qui n'achetera pas ce Livre, pour peu qu'il aime le beau Sexe? (Hé, y en a-t-il dans le monde qui ne l'aime pas?) Que ſera-ce quand on ſçaura que ce Recueil contient des Epitres, des Fables, des Elégies, des Eclogues, des Madrigaux, des Satires, des Sonets, des Rondeaux, des Epigrammes, des Epitaphes, des Epithalames, des Bouquets, des Odes, des Cantates, & même des Chanſons & des Vaudevilles. O, pour le coup, vous m'avouerez qu'il y a là de quoi contenter tous les goûts! Oui ſans doute; Mais malheureuſement pour le Public, & plus encore pour le Libraire, celui qui lui a

fagoté

* Ce Vers eſt la traduction de celui-ci de Martial. Rem peregit *nullam Scriorius, inchoat omnes* Lib. III. Epigram. 78.

fagoté cette Collection n'en avoit aucun. Je n'ai jamais en effet rien vu de plus mal choisi, de moins piquant, ni de moins curieux. Jugez en par ce Couplet de Chanson, qui est le seul morceau passable que j'aie trouvé dans cet ample Recueil.

Chacun a son foible ici bas,
L'un au Vin trouve mille appas,
L'un est joueur, l'autre est avare,
Un autre est Esclave à la Cour:
Mais puisqu'il faut que l'on s'égare,
Egarons nous avec l'Amour.

J'ai l'honneur d'être &c.

Livres Nouveaux & autres.

Qui se vendent à la Haye dans le Boutique de *Pierre Gosse Junior*, Libraire de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU.

Conseils de l'Amitié, 8. *Nouvelle & très Belle Edition en Cadre, Francfort* 1749.

Considérations sur le Commerce & la Navigation de la Grande-Bretagne, 8. *Amst.* 1750

Le Nouvel Almanach du Prince, pour l'Année M. D. CC. L. en François & en Hollandois, enrichi de Planches en Taille douce de ce qui s'est passé de plus remarquable dans la République depuis l'Année 1740. jusqu'à 1749. 1. Irruption des François dans la Républiqne, & le Siége de Berg-op-Zoom. 2. l'Election du Prince d'Orange pour Stathouder, 3. Paiement général du Cinquantienne denier, 4. La Naissance du Comte de Buren, Fils du Prince d'Orange, 5. Le soulevement pour l'Abolition des Prêtres ou Maltotiers, 6. Signature de la Paix générale à Aix la Chapelle, 7. Feu de joye sur le Vivier de la Haye, en réjouïssance de la Paix générale. De plus une Généalogie des Naissances des Maisons regnantes, une Liste Chronologique des Comtes de Hollande & de Zelande, & des Observrtions Curieuses & Utiles pour Voyager par terre dans des pays inconnus. sans autre Guide qu'une petite Bousole, &c. &c. le prix sans figure est 3 sols, avec fig. à 9, 12, 25, sols.

Memoires de la Comtesse d'Horneville, ou Réflexions sur l'inconstance des Choses Humaines, par Mr. Simon, 8. 2 *vol: Amst.* 1740.

Journées Amusantes, par Madame de Gomez, 12. 8. *vol. Paris* 1744.

Histoire du Regne de Louis XIII. par Le Vassor 12. 18 *vol. Complet. Amst.* 1720.

Fables Choisies Mises en Vers par Mr. de la Fontaine, 8. 2 *vol. fig. Amst.* 1728.

Jeudi le 11 Decembre 1749.

N°. 18.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

IL y a long-tems, Madame, que je ne vous ai parlé de nos Spectacles dont je me perſuade que vous ne ſerez pas fachée d'apprendre des Nouvelles. Je vous ai repreſenté dans une de mes Lettres * la décadence dans laquelle étoit tombé notre Opera par la mauvaiſe conduite des Directeurs de ce Théatre; je vous ai auſſi mandé que, pour prévenir la ruine totale de ce magnifique Spectacle, l'Intention de S. M. étoit d'en donner la direction aux Magiſtrats de la Ville; je vous apprends aujourdhui que cette intention a été ſuivie & exécutée depuis. Ce changement, dont on a auſſi-tôt reſſenti les effets, a occaſionné la petite Chanſon ſuivante que je vous envoye, & dont l'Air eſt ſi connu, que je ne doute pas que vous ne le ſachiez.

CHANSON NOUVELLE

Au ſujet de la Direction de l'Opera donnée à M. le Prevôt des Marchands de la Ville de PARIS.

Monſieur le Prevôt des Marchands,
Ma foi, ne ſe rit plus des gens,
Il ſçait embellir les couliſſes
Et les habits de l'Opéra.
Qu'il faſſe guérir les Actrices;
Et tout Paris le bénira.

* *Voyez le N. 3. pag. 29. & ſuiv.*

Rien n'eſt mieux fait, aſſurément,
Que ce nouvel arrangement.
C'étoit une choſe incivile
Que l'Opera, rempli d'appas,
Apartint à toute la Ville,
Et que la Ville ne l'eut pas.

Pour ſignaler ſon entrée dans ce nouvel emploi, le Magiſtrat a commencé par habiller ce Théatre de décorations neuves & aſſez belles; Mais les Spectateurs n'en ont pas été pour cela plus ſatisfaits de ce Spectacle. „ On nous donnoit autrefois, diſent-ils, de bonnes „ piéces & de mauvaiſes décorations: aujourdhui, tout „ au contraire, ce ſont de belles décorations, & de très „ mauvaiſes piéces. D'où vient cela, ajoutent-ils? C'eſt „ qu'on peut remedier au manquement des Finances; „ mais non pas au bon goût lorſqu'il eſt une fois perdu". Ces plaintes ont éclaté ſur tout à l'occaſion d'un Ballet nouveau dont on a regalé nos bons *Badauts* qui, ſelon leur coutume, l'ont trouvé fort beau, quoiqu'il ait fort ennuyé toutes les perſonnes qui ſe connoiſſent en bonne Muſique. Pour moi, tout idolâtre que je ſuis de ce Spectacle, je n'en ai pu ſoutenir trois repreſentations auxquelles j'ai voulu aſſiſter pour voir ſi je n'y trouverois pas à la fin quelque choſe de beau; mais je n'ai pu y réuſſir. Comme je ne crois pas que ce ſoit la faute du Poëte, qui eſt Mr. *Fuſilier*, homme qui a très bien réuſſi dans pluſieurs autres piéces du même genre qu'il a données à ce Théatre, j'en conclus qu'il faut que ce ſoit celle du Muſicien *Mondoville* qui n'a pas été fort heureux dans ce coup d'eſſai. Rien en effet de ſi baroc que la Muſique de ce Ballet qui eſt intitulé *le Carnaval du Parnaſſe*. Peut-être auſſi s'eſt il imaginé que la ſingularité du ſujet en demandoit une auſſi extraordinaire. Tout le monde ſçait en effet que la folie & l'extravagance marchent toujours à la ſuite du Carnaval: eſt il étonnant après cela que le délire ſe ſoit emparé de la tête du Muſicien qui a traité ce ſujet? *Oh! ſi vous* l'aviez entendu, je ſuis bien perſuadée *que vous auriez* dit, comme beaucoup d'autres perſonnes, que cette Muſique-là a été faite pour écorcher les oreil-

oreilles des gens de bien, de même qu'on l'a dit de celle du Sieur *Rameau* qu'il paroit que le Sieur *Mondonville* a voulu imiter *.

Un vieux Opera de *Lulli*, qu'on répete pour le remettre incessament au Théatre, nous dédomagera des tourments que font souffrir à nos oreilles tous ces écorcheurs qui se mettent l'esprit à la torture, dans l'esperance d'en tirer ce qui n'y fut jamais, je veux dire, le bon goût, sans lequel il est impossible de plaire à ceux qui en ont, Les grandes dépenses que la Ville a faites en habits & en décorations pour soutenir cette mauvaise piéce ont donné lieu à l'Epigramme suivante qui est, dit on, du Poëte *Roi*.

On habille, on décore en vain
Un Opéra si détestable;
C'est servir des mets à la Diable
Sur la Vaisselle de Germain. (*a*)

A l'égard de notre Comédie *Françoise*, que vous sçavez être fort pauvre en décorations, mais très riche en bonnes vieilles piéces. je crois, Madame, qu'on en peut dire encore davantage à l'occasion des nouvelles qui y ont paru depuis quelques mois. Je vous en rendrai compte après que je vous aurai raconté une Histoire Tragicomique dont tout *Paris* se divertit, & qui y a donné la naissance à trois ou quatre douzaines d'Epigrammes. Voici cette Histoire qui peut servir de pendant à celle que je vous ai envoyé il y a environ cinq semaines (*b*). Pour qu'il ne manque rien à mon recit, je commencerai par vous donner ici le portrait des deux Héros de la piéce.

Le premier qu'on nomme M, *Freron*, est un Bel-Esprit, ancien Collegue du deffunt Abbé *Des Fontaines* en son vivant grand Fléau des Auteurs de son tems. Il a été *Jesuite*, puis Abbé, comme lui, lui a été associé dans les *Observations*, que le premier faisoit *sur les Ouvra-*

* Voyez le N, 3. pag. 32.
(*a*) Un *des premiers* Orfevres du Roi.
(*b*) *Voyez le N. 9. pag. 75.*

*vrages des Modernes**, Ouvrage dans la compoſition duquel celui-ci lui a ſuccedé après ſa mort, & dans lequel il l'emporte encore ſur ſon prédéceſſeur, moins par le Sçavoir, que par les traits Satiriques qu'il lance contre les Auteurs dont les Ecrits n'ont pas le bonheur de lui plaire.

Le ſecond *Fiérabras* (je lui donne ce titre, Madame, que vous verrez bientôt qu'il mérite) eſt un nommé *Marmontel*, jeune Poëte, qui s'étoit fait quelque reputation par la Tragédie de *Denis le Tiran* qu'il nous donna il y a quelque tems, reputation qui a beaucoup baiſſée par la chute de quelques autres Ouvrages qu'il a faits depuis, & dans leſquels il n'a point reuſſi. Il n'en a pas falu davantage au Sieur *Freron*, qui eſt naturellement mordant & cauſtique, pour tomber ſur le jeune *Marmontel* qu'il a traité, à diverſes repriſes, comme un petit Ecolier.

Rien de plus impatient que les jeunes gens, & plus encore les Poëtes. Toucher à la moindre de leurs Productions, avoir la hardieſſe de ne les pas trouver auſſi belles & auſſi parfaites qu'elles le leur paroiſſent, c'eſt toucher à la prunelle de leurs yeux, c'eſt à-dire, les bleſſer par l'endroit le plus ſenſible. Ils entrent auſſitôt en fureur; & ce fut ce qui arriva au jeune Poëte *Marmontel* qui jura par *Pegaſe* de ſe vanger du Sieur *Freron* qui avoit oſé critiquer ſes Ouvrages.

Peut-être allez-vous vous imaginer, Madame, qu'il va être ici queſtion d'une Contre-critique, dans laquelle les injures, les ſotiſes, les invectives, les groſſieretez même ne ſeront pas épargnées. „ Ce ſont, me di„ rez-vous, les armes avec leſquelles ces Meſſieurs ſe „ ſont toujours deffendus. Ils réſervent toute leur „ bravoure pour leurs pièces de Théatre, & ne la font „ paroitre que ſur le papier, ou dans la bouche „ des Comédiens qui les louent ". Tout bien, Madame! cela pouvoit bien être ainſi dans votre jeuneſſe; Mais

* Ouvrage Périodique de l'Abbé *des Fontaines* & *Freron*. Ce dernier, depuis ce tems là, s'eſt ſéculariſé, & ſe fait appeller *le Chevalier Freron*.

Mais *Aujourd'hui ce n'eſt plus cela*, comme vous l'allez voir . . . „ Gare les coups de bâton appliquez à la four- „ dine, me direz vous peut être encore " .... Point du tout, Madame; Ces Meſſieurs accoutumez à en recevoir, ne les prodiguent pas ainſi D'ailleurs ils ſont tous de la race de *Sganarelle*, & comme lui,

Ils ne ſont point battants de peur d'être battus.

Mais que dis-je ici moi-même? Je vais être dementie dans le moment par nos deux champions. En effet, Madame, vous allez apprendre un Phénomene tel que l'Antiquité la plus reculée n'en a jamais vu, & que la Poſtérité aura de la peine à croire He! quel eſt il encore ce Phénomene? . . . Ho! je vous le donne à deviner en dix: cherchez & tâchez de le trouver . . . . Vous n'y êtes pas . . encore moins . . . Vous en êtes à plus de cent lieues. . . . vous vous fatiguez en vain; vous n'y viendrez jamais. Hé qui ira jamais penſer à un prodige auſſi inoui que celui là? ... Deux Auteurs l'épée à la main!

Jamais rien de pareil je vit il ſous les cieux!
L'avenir croira-t il ce trait audacieux?

Il faudra bien qu'il le croye, puiſqu'il n'y a rien de plus vrai, quoique je ſois perſuadée que la choſe ne paroîtra pas même vraiſemblable aux perſonnes les plus credules.

CEPENDANT comme il étoit à craindre que l'un des deux ne déclinat le combat s'il venoit à le prévoir, l'Aggreſſeur qui étoit le Sieur *Marmontel*, ſe garda bien d'envoyer un Cartel au Sieur *Freron* ſon ennemi. En brave *Pariſien*, il attaque ſon ennemi en public, en preſence de deux mille témoins de ſa bravoure, dans la Sale même de la Comedie, à l'heure du Spectacle d'où il l'arrache pour aller jouer avec lui la ſeconde Scene du ſecond Acte de la Tragédie du *Cid* *. Nos deux Champions ſe rendent pour cet effet au Carrefour de la rue de *Buſſi* Là on met flamberge au vent & l'on ferraille devant une foule de gens à qui la nouveauté de

* C'*eſt la magnifique Scene* qui commence par ces paroles, *A moi, Comte; deux mots*, &c. & dans laquelle le grand Corneille a ſi bien repreſenté le caractere Rodomont des Eſpagnols.

ce prodige a fait quitter la Comedie. Ces derniers forment autour d'eux un cercle fort vaſte dans lequel les deux combattants ſe trouvent enfermez, de façon que ces deux braves peuvent dire qu'à l'exemple de ces preux Chevaliers du bon vieux tems, dont les proueſſes & hauts faits & geſtes ſont la matiere de nos vieux Romans, ils ſe ſont battus en champ clos.

Un *Gaſcon* qui aſſiſtoit à ce nouveau ſpectacle laiſſa échapper à cette occaſion une de ces faillies ordinaires à ſa Nation, & qui donna la naiſſance à l'Epigramme ſuivante qu'on vit courir le lendemain dans *Paris*.

EPIGRAMME.

Sur le terrible combat entre les Sieurs MARMONTEL & FRERON.

MARMONTEL attaque FRERON,
Se croyant les armes d'Achille :
Mais celui-ci, d'un air tranquille,
Ne voit en lui qu'un fanfaron.
Ne craignez rien de leur aproche,
Dit un Gaſcon plein de bonté,
Ils ont tous les deux dans leur poche
Un Brevet d'immortalité.

COMME il n'y a rien de plus incertain que le ſort des Armes, il n'y a rien auſſi ſur quoi l'on doive moins compter que les recits que l'on fait des grandes & fameuſes Batailles. La cauſe & la raiſon de cette incertitude, eſt que chacun des deux partis les raconte toujours à ſon avantage. C'eſt auſſi, Madame, ce que j'ai remarqué qui eſt arrivé dans les différentes relations que l'on nous a données du redoutable combat dont je vous ecris ici l'hiſtoire, & dans leſquelles il eſt fort difficile de diſcerner lequel des deux combattants a le plus fait paroître de courage. Les *Freroniſtes* prétendent que cette gloire eſt due au Chef de leur parti; mais les *Marmonteliſtes* ſoutiennent qu'elle appartient à leur ami. Ils publient même hautement que le Sieur *Freron qui*, à les entendre, étoit plus mort que vif dans ce moment *critique*, *n'avoit* pas l'ombre même du courage & de l'audace *dont il fait* parade la plume à la main.

UN troiſième parti, qui tient le milieu entre les deux autres,

tres ſoutient que nos deux Héros du *Parnaſſe* n'ont ſur ce point aucun reproche à ſe faire. Pour le prouver ils citent les témoignages de tous les ſpectateurs qui aſſurent que ce combat n'a abouti qu'à un grand cliquetis d'épées dont les pointes, toujours dreſſés en l'air, n'ont pu être funeſtes, tout au plus, qu'à quelques Chauves-Souris, Hiboux, Chats-huants, & autres Oiſeaux de cette eſpece.

D'AUTRES enfin racontent que, par une prudence qu'on ne ſçauroit trop louer, & qu'on pouroit propoſer pour exemple à tous les *Duelliſtes*, ces Meſſieurs s'étoient placez pour ſe battre à une telle diſtance l'un de l'autre, qu'un Caroſſe attelé de ſix chevaux auroit pu paſſer entre leurs épées ſans que ces Animaux en reçuſſent la moindre égratignure. Ce dernier recit paroit d'autant plus aprocher de la vérité, que quelque long & animé que parut le combat, il n'y eut cependant pas une ſeule goute de ſang répandue. A cette raiſon on en ajoute encore une autre; C'eſt que les amis des deux combattants les voyant fatiguez de battre ainſi l'air avec leurs épées, & craignant d'ailleurs que la Garde & le Guet ne vinſſent prendre connoiſſance de cette affaire qui, par-là, ſeroit devenue beaucoup plus ſérieuſe pour eux, leur firent enfin mettre bas les armes, & entreprirent de les réconcilier. Ils ſe vantent d'y avoir réuſſi; mais le Public, qui n'eſt jamais la dupe, a bien reconnu depuis, que ce n'a, tout au plus, été qu'une *Reconciliation Normande* *. Les preuves ſur leſquelles il en juge ainſi ſont trois ou quatre douzaines d'Epigrammes que ces deux prétendus amis ſe ſont reciproquement lancées depuis. Je vous en envoye cinq, Madame, par leſquelles vous pourrez juger des autres.

EPIGRAMME.

Du Sieur Freron *contre le Sieur* Marmontel.

Du Parnaſſe odieux Aſpic,
Si pour éviter tes Outrages
Il faut aprouver tes Ouvrages,
Envoye un Cartel au Public.

AUTRE *Du même ſur le même ſujet.*

Du Théatre ennuyeux Inſecte
Sorti du bidet d'*Alection*
Pour avoir combattu Freron
Tu crois en vain qu'on te reſpecte.
Ta Valeur eſt auſſi ſuſpecte
Que la Santé de la *Clairon*. (*a*)

AUTRE *ſur le même ſujet.*

A quoi, Satirique *Freron*,
Ta bravoure eſt-elle occupée?
Contre *Marmontel* une épée!
C'étoit bien aſſez d'un bâton.

* *C'eſt le titre* & le ſujet d'une Comédie de Mr. Du Freſni.

(*a*) *Fille de l'Opera de Paris.*

A ces trois Epigrammes j'en ajouterai une quatrieme du même Auteur. Il y attaque encore *Marmontel* & un Abbé de ſes amis, nommé *Raynal*, fort connu chez vous, à ce que je crois, par ſon *Hiſtoire du Stadhouderat* que nous trouvons ici très bien écrite, mais que je ſuis perſuadée qu'on n'a trouvée rien moins que vraye dans le pais où vous êtes. L'Edition qui en a été donnée par M. *Rouſſet* a diſpenſé, cet Abbé, de nous en donner une ſeconde qu'il nous avoit annoncée & promiſe, & il nous paroit être devenu fort docile ſur les Notres dont elle eſt accompagnée.

PARDONNEZ moi cette digreſſion, Madame, & ne vous en prenez qu'à ces Ecrivains Républiquains qui étant idolâtres de la Liberté & de la Vérité, tiennent toujours les notres en bride, & ne manquent jamais de leur donner ſur les doits quand ils ont la hardieſſe de donner la moindre atteinte à l'une ou à l'autre. Sans m'écarter plus loin, je reviens à l'Epigramme dont je vous ai parlé, & que voici :

J'errois un jour dans la foreſt voiſine
Du grand chemin qui conduit à *Senlis* :
J'entens crier : au meurtre ! on m'aſſaſſine ! . . . .
Je vole au lieu d'où me venoient ces cris . . . .
Que vois-je, O Ciel ! Quelle ſurpriſe extrême !
Le Dieu du goût aſſaſſiné lui même ! . . . .
Ami, dit il, je cede au coup mortel ;
A mes Tirans je voulois me ſouſtraire ;
Mais, par malheur, dans ce Bois ſolitaire
J'ai rencontré *Raynal* & *Marmontel*.

REPONSE, *Pour le Sieur* Marmontel.

Contre un Apoſtat des *Jéſuites*
Reptile du Sacré-Vallon,
Marmontel, en vain tu t'irrites ;
Redouté encor ſon aiguillon ;
La bleſſure en eſt meurtrière ;
Tu dois tout craindre de *Freron* ;
Il peut t'attaquer par derrière.

APRE'S la Lecture de ces cinq Epigrammes que penſerez-vous, Madame, de la prétendue réconciliation de ces deux Meſſieurs ? La croirez-vous bien ſincere ? trouverez-vous que deux perſonnes qui ſe traitent de la ſorte ſoient fort amies ? . . . . A peu près comme le Poëte *Rouſſeau* l'étoit de ceux de ſes Confreres contre leſquels il a compoſé ſes Satiriques Couplets. . . . Mais laiſſons-là ces deux Auteurs ſe déchirer, & s'égorger même à coups de plume ; les bleſſures n'en ſeront pas mortelles pour eux ; il n'y aura tout au plus que de l'encre de répandue, & du papier de perdu. Revenons à nos Comédies dont j'ai promis de vous rendre compte.

La ſuite dans l'Extraordinaire.

Jeudi le 18 Decembre 1789.

Il y aura aujourdhui un Extraordinaire.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

LA première qui nous a été présentée est une petite piéce d'un Acte, intitulée *l'Amant Précepteur*. Cette Comedie est si peu de chose, & a eu si peu de succès, qu'elle ne vaudroit pas la peine que je vous en parlasse, sans une particularité concernant son Origine. C'est une production du Sieur *du Vaur* qui la mit au Théatre où elle fut jouée le 21 de Janvier 1728, mais sans aucun succès. Cette piece qui étoit alors en trois Actes avec un Prologue y fut représentée sous le titre de *Faux Sçavant*. L'Auteur peu satisfait du Public a cru qu'il seroit plus heureux, & s'est imaginé qu'elle pourroit plaire en reparoissant à ses yeux vingt ans après. Dans cette vue il l'a abrégée, refondue, & remise au Théatre où malheureusement pour lui elle a eu le même fort qu'autrefois. Le sujet & l'intrigue de la piéce est un Amant qui s'introduit dans la maison sous le titre de Précepteur pour y faire plus aisément l'amour à la fille du Logis dont il est amoureux, & qui est un fort bon parti. Pour se l'assurer, il employe tous ses talents à dégouter le Pere de la fille d'un faux Sçavant auquel il étoit résolu de la donner en mariage. Dans ce faux Sçavant l'auteur a voulu jouer un Magistrat dont on raconte l'histoire suivante.

Un *Jesuite* de *Lyon* fit part, il y a quelques années, à un de ses Confreres de *Paris* d'une Tragédie Manuscripte, de sa composition, intitulée *Agrippa*. Un Ami de l'Auteur, qui eut la curiosité de la voir, envoya au Collége de *Louis le Grand* un de ses gens pour la chercher. Le *Jesuite* qui l'avoit prêtée à un autre, renvoya ce Domestique en lui disant de revenir le lendemain.

main. Un *Cartoucbien* *, qui travailloit dans ce quartier-là, entendant parler à ce Pere d'un paquet arrivé tout nouvellement de Province, & sachant que les *Jesuites* ne s'amusent pas à recevoir des bagatelles, se persuada aussitôt que c'étoit quelque chose de fort precieux, & ne manqua pas de prévenir le Laquais que l'on avoit remis au lendemain. Pour cet effet il se pourvut d'une livrée toute semblable à celle du Domestique qu'il avoit espionné, & alla trouver le *Jesuite* qui ne fit pas la moindre difficulté de lui donner le paquet qu'il lui demanda.

Le Voleur très satisfait du tour d'adresse qu'il venoit de jouer à un homme de cette robe, sous laquelle on ne trouve guére de sots, ne pensa qu'à se retirer à l'écart pour s'en divertir en secret, & voir le vol qu'il venoit de faire, & qu'il comptoit être fort considérable. Quelle fut sa surprise, lorsqu'au lieu d'un trésor qu'il croyoit être tombé entre ses mains, il ne trouva que quelques cahiers de papier écrits dans un langage qu'il n'entendoit point! Mais ce qu'il y eut encore de plus triste pour lui, c'est qu'au moment qu'il étoit occupé à rempaqueter ces paperasses, il fut arrêté, conduit en prison, convaincu de plusieurs autres vols, & en conséquence conduit à la place de *Greve* où il donna lui même au peuple de *Paris* une Tragedie dont il ne croyoit pas être si tôt le sujet.

Un des Magistrats qui travailloit à son procès, ayant apris de sa bouche son dernier larçin, se le fit remettre, & badina beaucoup de cette Avanture dans une nombreuse compagnie où il se trouva le lendemain, & où cette piéce fut lue & examinée. Elle lui parut assez belle pour mériter d'être traduite en Vers François, & être présentée au Théatre sous son nom. Comme il n'étoit pas en état d'exécuter par lui-même cette résolution, il chargea de cette commission un Poëte de profession qui, moyennant un Salaire de cent écus, la traduisit, y fit quelques changements, & à la place du ti-

* Troupe de Voleurs, ainsi nommez de *Cartouche* leur Chef, *qui infestoient alors Paris* & les environs de cette Ville.

titre d'*Agrippa* qu'elle portoit dans le Manuſcript Latin, lui donna celui de *Tibere*. Cette piéce ayant été repréſentée ſur la fin de l'année 1726 & n'ayant point eu de ſuccès attira à ſon pere adoptif l'Epigramme ſuivante à laquelle on joignit le riſible titre de *Faux-Sçavant*.

Si ſous le nom du Préſident Du P....
Tibere n'a pu plaire,
Auroit-il plus plû ſous celui
De l'auteur qui, pour le refaire,
A reçu cent écus de lui?

A la piéce dont je viens de vous parler, & qui n'a eu aucun ſuccès, en a ſuccedé une ſeconde qui n'en a pas eu un fort brillant; auſſi n'eſt-elle rien moins que belle, au jugement des connoiſſeurs; mais telle qu'elle eſt le Public a bien voulu la ſoufrir ſur le Théatre pendant quelque tems. Il y a toute apparence qu'il n'a uſé de cette indulgence que pour encourager l'auteur qui eſt un Poëte nommé *Rouſſeau* (bien different du célebre Poëte de ce nom) & pour le dédomager du chagrin qu'il lui a cauſé d'ailleurs en ne voulant point ſoufrir que ſes piéces précedentes ayent été jouées plus d'une fois. Comme celle ci l'a été huit ou dix, j'ai cru que non ſeulement elle méritoit de trouver place ici, mais que vous ſeriez encore bien aiſe d'apprendre, dans le compte que je vai vous en rendre, le jugement qu'en ont porté nos Critiques. Selon eux elle eſt paſſablement écrite, mais ſans invention, par conſéquent froide & ennuyeuſe. En voici le ſujet.

Argante pere d'*Iſabelle*. homme auſſi avare que riche, ſe détermine à la marier par les perſécutions que lui fait à ce ſujet *Liſette*. Cette Soubrette, qui eſt fine & très attachée à ſa Maitreſſe, tâche de pénétrer qu'elles ſont les intentions d'*Argante* à l'égard de l'Epoux qu'il deſtine à ſa fille; ce qui lui fournit l'occaſion de faire le portrait des divers Pretendants. Cette Scene n'eſt point du tout amuſante par ce que tout ce qui s'y dit eſt commun & ordinaire. Liſette eſt charmée d'apprendre que *Cléon*, qui eſt l'Amant aimé d'*Iſabelle*, eſt le préféré parce qu'il eſt riche, raiſon déter-

 mi

binante pour un pere tel qu'*Argante*. *Cléon* ſurvient. C'eſt un homme qui ſe pique d'une probité ſcrupuleuſe. Il apprend à *Argante* qu'il eſt totalement ruiné par une Banqueroute. Le Vieillard le conſole, donne de grandes louanges à ſa franchiſe, & le quitte en l'aſſurant qu'il n'aura point ſa fille en mariage. Ce dernier trait auroit été probablement applaudi s'il eut été nouveau; mais malheureuſement pour l'auteur on s'eſt très bien ſouvenu qu'il eſt dans *Moliere* *, ce qui a été cauſe qu'au lieu des applaudiſſements qu'il comptoit recevoir il a été ſiflé. Voyez un peu le ridicule du Parterre! Il admire un trait dans *Moliere*, & le ſifle dans *Rouſſeau*. Eſt-ce donc que ce qui eſt foncièrement beau ne l'eſt pas toujours? Oui ſans doute, mais le Théatre n'admet & ne ſoufre point les plagiaires.

Cléon reſte fort afligé de cette diſgrace, & eſſuye les juſtes reproches que lui fait ſon Valet *Frontin* au ſujet de ſa franchiſe ſi déplacée; celui ci s'offre de tout réparer par un ſtratagême qu'il vient d'imaginer. Ici *Cléon* faiſant un étalage de probité encore plus déplacée lui deffend de rien entreprendre. Cette déffence irrite le Valet qui veut ſervir ſon Maitre malgre lui. Il court chez *Argante* & le trompe en l'aſſurant que la Banqueroute en queſtion eſt ſuppoſée, & que ce n'eſt qu'une feinte imaginée par ſon Maitre pour découvrir les ſentiments de ſon futur Beaupere qu'il croit fort avare, & éprouver la tendreſſe d'*Iſabelle*. *Argante* eſt indigné du procedé de *Cléon*. Il en parle à ſa fille qui en eſt encore plus courroucée que lui. Dans le même moment *Cléon* vient faire proteſtation de fidelité à ſa Maitreſſe qui le reçoit avec beaucoup d'aigreur, & lui redemande ſon portrait. *Cléon* veut s'expliquer avec elle avant que de le lui rendre; mais elle lui tourne le dos, & s'en va. *Argante* & *Frontin*, qui entrent, trouvent *Cléon* dans une grande triteſſe. Le premier, trompé par le Valet, qui lui a fait acroire que la Banqueroute eſt une feinte imaginée par ſon Maitre, offre ſa fille

(*) Dans ſa Comedie des Femmes Sçavantes, Acte V. Sc. dernière.

celui-ci qui la refuſe, ſe doutant de la ruſe de *Frontin* contre lequel il entre dans une ſi grande colere, qu'il veut lui paſſer ſon épée au travers du corps. *Argante* eſt ſur le point de ſe dédire; lorſque *Iſabelle* arrive, & lui vient annoncer que le Banqueroutier, touché de repentir, a rapporté tous les effets de *Cléon*; incident qui conclut le mariage & finit la piéce.

DANS tout cet expoſé, Madame, je ſuis perſuadée que vous n'aurez rien vu de nouveau. Comme le ſejour que vous avez fait à *Paris*, & la fréquentation des Spectacles, vous ont mis au fait de note Theatre, vous reconnoitrez ſans peine, par l'analyſe que je viens de vous faire de cette piéce, que ce n'eſt qu'un ramas de petites intrigues ordinaires, & qu'on trouve repandues dans cent autres. Tout ce que vous pourriez trouver de neuf dans celle-ci, eſt le ridicule l'extravagance du premier & principal perſonnage. Tel eſt, à mon avis, le caractere de *Cléon*; & il m'a paru que tous les Spectateurs ſenſez penſoient de même ſur cet article. Fut-il jamais en effet un pareil Amant dans le monde? Quel eſt, dit-s-moi, le jeune homme qui, étant paſſionné pour une Maitreſſe qui eſt ſous la dépendance d'un pere avare, ira, à moins que d'être fou, lui annoncer, en la lui demandant en mariage, qu'un Banqueroutier vient de lui enlever tous ſes biens? N'eſt-ce pas dire en bon François à un Vieillard tel que celui-là: *Monſieur, j'aime votre fille autant qu'elle eſt aimable, & qu'on peut aimer; mais gardez-vous bien de me la donner pour femme; car je ne ſuis plus digne de la poſſeder.* Premiere extravagance. Un Valet, un peu plus ſenſé, s'offre de la réparer; notre fou s'y oppoſe: ſecond trait de folie. Malgré ces de x traits d'extra agance, ce Valet vient à bout de faire revenir de ſa prévention l'Avare qui, en conſéquence, offre ſa fille à ſon Maitre; & l'inſenſé la refuſe. Pour comble d'extravagance, il veut tuer ſon Valet qui le ſert ſi bien dans ſon amour. Dites-moi bonnement, Ma ame qu'auroit pu faire de plus cet amoureux ſi on eut voulu le forcer d'épouſer une perſonne pour laquelle il auroit eu une averſion de plus fortes? Pour moi, je crois qu'il n'y a perſonne qui ne puiſſe dire ici, avec le grand *Corneille*, au Sieur *Rouſſeau:*

On le voit bien, Monſieur, vous n'aimates jamais,
Et vous ne connoiſſez ni l'Amour ni ſes traits.

IL y a plus encore; c'eſt que le caractere de *Cléon*, quand même on ne le ſuppoſeroit pas amoureux, eſt abſolument contraire à la Nature. Eſt-il, effectivement, naturel qu'un homme qui n'a rien refuſé l'Offre qu'on lui fait d'une fille jeune, belle, riche, aimable & vertueuſe, telle qu'eſt *Iſabelle*; & cela par la ridicule raiſon qu'il n'a point de bien? Quand on le ſupoſeroit inſenſible à tant de charmes & de perfections, pour peu qu'on connoiſſe la Nature, on ſent qu'il eſt impoſſible à tout homme d'être indifférent aux attraits ſéduiſants d'une fortune *brillante qui ſe preſente* à lui.

Jamais de la Nature il ne faut s'écarter, a dit quelque part le Maître & le Correcteur des Poëtes. Si ceux de nos jours qui travaillent pour le Théatre avoient toujours cette regle devant les yeux, & s'ils avoient assez d'esprit pour la suivre, ils nous divertiroient un peu mieux qu'ils ne font; & ils n'auroient pas le chagrin de voir tomber leurs piéces dans l'oubli qu'elles méritent.

MALGRE' le peu de succès qu'ont les ouvrages de la plûpart de ces Messieurs, ne vous imaginez cependant pas, Madame, que nous n'ayons plus pour cela de plaisir aux Spectacles. Outre nos excellentes vieilles piéces, auxquelles nos Comediens sont souvent oubligez d'en revenir, outre quelques nouveautez qui échapent à la Critique parcequ'elles sont bonnes, le Théatre, qui est en quelque façon le Centre des Avantures, nous en fournit lui même de tems en tems de fort divertissantes. En voici, par exemple, une des plus Comiques que je serois bien fâchée de vous laisser ignorer.

VOUS sçaurez donc, Madame, que nos Comédiens *Italiens* firent, il y a quelques jours, l'ouverture de leur Théatre après leur retour de *Fontainebleau*. Vous sçaurez encor qu'il y eut chez eux, ce jour là, une si grande foule de Spectateurs, qu'on fut obligé de faire passer du Parterre au Théatre quantité de gens qui s'obstinerent à rester, & qu'*Arlequin* & *Scapin*, par un contraste des plus comiques, descendirent du Théatre dans le Parterre où ils se mirent à jouer *impromptu* une Scène a l'*Italienne* des plus divertissantes par le grand nombre de *Lazis* dont ils l'aissaisonnerent. Quelque plaisir que l'on prit à ce divertissement imprevu, & à la piéce dont il fut suivi quelques moments après, ce n'étoit cependant pas là tout-à-fait ce qui avoit attiré à ce Théatre une assemblée si nombreuse. C'étoit un événement qu'on disoit devoir s'y passer, & dont voici l'occasion & le sujet.

ON a pretendu ici qu'un de nos Maréchaux de *France*, des plus fameux, avoit autrefois en sur son compte une Demoiselle que l'inconstance, naturelle à notre nation, lui avoit fait abandonner. Cette fille s'étoit mariée depuis peu; mais peu contente de son état, & se rapellant les plaisirs & les douceurs de sa vie passée, dans l'espérance d'attirer encore dans ses filets quelque autre grand Seigneur qui les lui put procurer, elle étoit venue demander de l'emploi aux Comediens *Italiens* qui l'avoient reçue. Les premiers rôles, qu'elle joua avec succès, lui attirerent les applaudissements du Public; & sa beauté lui fit nombre d'adorateurs.

UN voyage qu'elle fut obligée de faire, quelque tems après, à *Luneville* où elle a fait un plus long sejour qu'on ne le comptoit, avoit fait croire que le Maréchal son ancien Amant, *piqué de ce* qu'elle ne s'étoit pas contentée du premier établissement qu'il lui avoit donné, l'avoit fait enlever & enfermer dans un Couvent; ce qui avoit fort déplu au Public. Quel-

Quelques Comediens, zèlez pour le bien & l'intérêt de la Troupe, en étoient au déſeſpoir. Une ſeule Actrice, nommée Mademoiſelle *Coraline* qui eſt, ſans contredit, la plus belle de toute la bande après celle qui a diſparu, a été la ſeule qui ait été bien aiſe de cet enlevement vrai ou faux. C'eſt aſſurement ce que vous n'aurez pas de peine à croire, Madame. En effet deux belles femmes, qui ſe trouvent en concurrence, furent elles jamais amies? Toutes les perſonnes qui connoiſſent un peu notre Sexe avoueront que la choſe n'eſt jamais arrivée, & n'arrivera jamais.

Celle-ci donc, ayant fait éclater la ſatisfaction, & même la joye, qu'elle avoit de la retraite de ſa rivale, le Public en a été indigné; & pour s'en vanger, les Porte-ſiflets du Parterre étoient convenus de la ſifler, la premiere fois qu'elle paroîtroit ſur le Théatre. Ce projèt ayant été éventé, on a publié que, pour arrêter cette choquante Simphonie, on poſteroit dans le Parterre des Gardes qui auroient ordre de ſe ſaiſir de tous les Sifleurs. Le Public, peu accoutumé à lâcher priſe, ſur tout dans un endroit tel que celui-là où il ne reconnoit point de Maitre, forme auſſitôt un autre projet qui n'étoit guére moins inſultant pour l'Actrice C'étoit de tourner le dos au Théatre dans le moment qu'elle y paroîtroit. Ce nouveau projet de vangeance s'étant répandu, tout *Paris* s'eſt porté en foule à la Comédie *Italienne* afin de voir le Parterre tourner, pour la premiere fois, le dos au Spectacle, ce qui en devoit faire un des plus Comiques.

Comme tout le monde ſe flatoit que les choſes n'en demeureroient pas là, mais que la Comedie pouroit dégénérer en Tragédie par l'empriſonnement & la punition des auteurs du complot, chacun étant curieux de voir comment cette Scène ſe paſſeroit, eſt couru au Théatre *Italien* où, dès trois heures, les premieres, les ſecondes, les troiſiémes Loges, l'Ampithéatre, le Parterre, l'Orcheſtre, le Théatre, les Couliſſes, en un mot juſqu'au moindre petit recoin, tout étoit rempli de Spectateurs entaſſez, pour ainſi dire, les uns ſur les autres.

Sans doute, Madame, que vous êtes auſſi curieuſe que l'étoient tous ces gens-là, d'aprendre le dénouement de ce Comique complot. Il me ſemble vous voir dans une de nos Loges attendre avec la plus grande impatience du monde le coup de ſiflet qui doit faire lever le rideau & préſenter aux yeux du Public Mademoiſelle *Caroline* à qui ce même Public ſe diſpoſe à tourner le derrière. . . . . Hé bien; ſoyez contente; la voici qui paroit. Mais admirez les caprices bizares, ou ſi vous l'aimez mieux, la poltronnerie de nos bons *Badauts*. Cette *Coraline*, contre laquelle vous venez de les voir ſi indignez, ne paroit pas plutôt à leurs yeux; elle n'a pas plutôt ouvert la bouche pour commencer ſon rôle; elle n'en a pas plutôt répété cinq ou ſix lignes, que ſemblables aux Compagnons d'*Uliſſe*, ces Sifleurs déterminez qui, un moment auparavant étoient réſolus de lui faire le plus ſenſible affront, ſe *trouvent tout à coup* comme enchantez par cette nouvelle *Circé*. *Leurs pieds*, devenus immobiles, leur refuſent le ſervice

vice qu'ils en eſperoient pour lui faire volteface, & ils n'ont plus de mains que pour l'aplaudir. Toute la Sale ne retentit que des louanges que l'on donne aux talents de cette Actrice; & ces mêmes bouches qui avoient juré de la ſifler, ne ſçauroient ſe laſſer de faire ſon Panégirique.

Tel a été le dénouement de cette Comedie à laquelle tout *Paris* a couru. Jamais les Comédiens n'en jouerent aucune où la recepte ait été ſi abondante. Vous n'en ſerez nullement ſurpriſe, Madame, lorſque vous conſidérerez qu'outre l'afluence extraordinaire des Spectateurs, plus de deux cents perſonnes, qui ne payoient ordinairement que vingt ſols dans le Parterre, donnerent ſur le Théatre, ce jour là, pour contenter leur curioſité, chacune douze francs. Et pour quoi voir? . . . Rien. . . . Voilà comme l'on atrape dans ce païs-ci l'argent des *Badauts*. Auſſi bien des gens, qui ſe vantent d'être des mieux informez, prétendent que toute cette avanture n'a été qu'un ſtratagême imaginé par les Comédiens pour attirer un plus grand nombre de Spectateurs, & conſéquemment une plus abondante récolte d'écus.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, *ce* 13 *Decembre* 1749

FIN DU PREMIER TOME.

AVIS AUX RELIEURS.

Les Relieurs ſont avertis qu'ils doivent, avant que de coudre ce Volume, conper le Catalogue de Livres qui ſe trouvent dans le N. 6. après la page 56.

AEN DEN BOEKBINDER.

Alvorens dit deel te binden, moet men de Catalogus van N. 6. agter pagina 56. daervan affnyden, die daar niet behoort te blyven.

ERRATA.

Pag. 19. lig. 20. toutes plaintes, *liſez* toutes les plaintes.
Pag. 24. lig. 36. A cette double correſpondance, *liſez* Avec cette double &c.
Pag. 29. lig. 13. *Paul de la Ville*, liſez *Paul dans la Ville*.
Pag. 44. lig. 16. du portrait, *liſez* du paralelle.
Pag. 51. lig. 17. qu'à l'horreur, *liſez* que l'horreur.
Pag. 54. lig. *penult.* Il n'y a pu réuſſi, *liſez* Il n'y a pas plusréuſſi.
Pag. 59. lig. 9. de *Pampodour*, liſez *de Pompadour*.
Pag. 70. lig. 4. Pour lamenter, *liſez* pour ſe lamenter.
Pag. 75. lig. *dern.* & agitoit, *liſez* & les agitoit.
Pag. 81. lig. 26. des *Noyers*, liſez des *des Noyers*.
Pag. 90. lig. 7. à *Cyrci*, liſez à *Cyrei*.
Pag. 94. lig. 7. de *Parnaſſe*, liſez du *Parnaſſe*.
ibid. lig. 23. être célebre, *liſez* être célébrée.
Pag. 107. lig. 37. les gardes de l'inclos, *liſez* les gardes de l'enclos.
Pag. 122. lig. 32. *que l'on fait l'Adultére*, liſez *que l'on fait l'Adultére*.
Pag. 127. lig. 32. que les deux Nouvelles, *liſez* que ces trois Nouvelles.

La Suite de cet Ouvrage Periodique paroitra regulierement tous les Jeudis.

LA BIGARURE
O U
MESLANGE
CURIEUX, INSTRUCTIF ET AMUSANT

DE NOUVELLES, DE CRITIQUE, DE MORALE, DE POESIES,

Et autres matiéres de Littérature, d'Evénements ſinguliers & extraordinaires, d'Avantures galantes, d'Hiſtoires Secrettes, & de pluſieurs autres Nouveautés amuſantes, avec des Réflexions Critiques ſur chaque Sujet.

Quidquid agunt homines, hujus farrago Libelli.
Et quando uberior Vitiorum copia ?
JUVENAL. Sat. I.

TOME SECOND.

A LA HAYE
Se vend chez PIERRE GOSSE Junior, Libraire de S. A. R MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU &c &c. &c.
M. D. CC. XLIX.

AU BUBLIC.

DES ouvrages d'Eſprit Arbitre Souverain,
Toi qui, la balance à la main,
Au poids de la Raiſon, du Goût, de la Juſtice,
Et non du biſare Caprice,
Decides du mérite & du ſort des Ecrits
Que t'offrent mille Beaux-Eſprits,
Reſpectable Public, Cenſeur impitoyable,
Qu'aucun mauvais Auteur n'a jamais pu fléchir,
Toi qu'on n'a jamais vu gaucbir,
Et qui n'aprouves rien s'il ne t'eſt agréable,
Ne me ſuis-je point trop flatté,
Et n'eſt ce point en moi ſotiſe ou vanité,
Que d'oſer te prier de m'être favorable?
On le dira ſans doute, & dans la Vérité
Jamais je n'euſſe été tenté
De prendre cette liberté
Sans l'accueil gracieux que tu voulus bien faire
A cet Ecrit, d'abord qu'il te fut preſenté
Et que je l'eus mis en lumiere.

Au reſte, Cher Public, quand tu l'aurois voulu,
Aurois tu, dis-moi, jamais pu
Rebuter un Enfant dont toi même es le Pere?
Oui, ce titre à bon droit t'eſt du,
Puiſque tu me fournis tous les jours la matiere,
Et tout ce dont il eſt conçu;
Ma plume n'en eſt que la Mere.
Auſſi dès le moment qu'au monde il eſt venu,
Chacun l'a d'abord reconnu
A ces traits Bigarez qui te caractériſent
Et lui firent donner le nom qu'il a reçu.
Les Peres en vain ſe déguiſent;

La Nature toujours plus forte, en dépit d'eux,
Décele leur progéniture.
C'eſt par-là que chacun te connoit en ces lieux,
Pour Pere de la Bigarure.

Remplis donc les devoirs d'un nom ſi précieux,
Pour cet enfant naiſſant conſerve la tendreſſe
Que pour lui juſques à ce jour
A fait éclater ton amour:
Que foible en ſa naiſſance il éprouve ſans ceſſe
Ta puiſſante protection;
A la plus tendre affection
Joins les ſoins paternels qu'inſpire la Nature
Au moindre des humains pour ſa progéniture.
Que cet enfant chéri d'un pere généreux
Croiſſe & proſpere ſous ſes yeux.
Que chacun, ſe réglant ſur ta vive tendreſſe,
Le chériſſe à l'envi, l'accuille & le careſſe.
Comme ſon Pere, auſſi devins ſon Protecteur;
Tu le dois, tu le peux; la Nature, l'honneur,
Le devoir, & l'amour, tout enfin t'intereſſe
A travailler à ſon bonheur.

Fais qu'il plaiſe ſur tout à ce Sexe adorable
Qui du monde fait l'ornement,
Et ſans lequel il n'eſt ici bas rien d'aimable;
Qu'il faſſe ſon amuſement:
C'eſt pour lui principalement
Que je le mis au jour; s'il le trouve agréable,
Sois ſur de ſon accroiſſement
Et d'un ſuccès toujours durable;
Il prendra dans ſes mains un nouvel agrément.

Oui, s'il a le bonheur d'avoir votre ſuffrage,
Sexe aimable, Sexe charmant,
Au reſte des humains il plaira ſûrement.
Daignez l'adopter ſeulement;
Je ne prétends rien d'avantage,

TRES-HUMBLE REQUÊTE

A NOS TRES-HONOREZ,

Très-Amis, & très-aimables Lecteurs, de l'un & de l'autre Sexe.

LE Public nous ayant fait l'honneur d'agréer ce petit Ouvrage, comme nous n'avons rien plus à cœur que de lui plaire de plus en plus, nous le prions, par cette raiſon, de vouloir bien lui même contribuer à ſon propre amuſement. Pluſieurs perſonnes l'ont déja fait, en nous fourniſſant les Hiſtoires, Avantures, Nouvelles, Evénements curieux & anecdotes, piéces de Vers, morceaux de Littérature, Chanſons, & autres matières qui compoſent notre prémier Volume. Nous eſpérons que non ſeulement elle voudront bien continuer, mais qu'à leur exemple tous ceux de nos Lecteurs qui auront ou ſçauront quelque choſe de curieux, d'intereſſant, de joli, d'amuſant, & d'inſtructif, en quelque genre que ce ſoit, pourvu qu'il ne contienne rien de contraire à l'honnêteté publique, à la Religion, & au Gouvernement, voudront bien nous en faire part en l'adreſſant, *franco*, au Libraire qui imprime cette feuille Périodique. Nous ne manquerons pas d'y inſérer tout ce qui nous paroitra digne de l'attention du Public & qui pourra contribuer à ſon inſtruction ; car ce ſont les deux points Capitaux que nous avons en vue dans cet Ouvrage, & nous ſommes perſuadez qu'il n'y a point de perſonne raiſonnable qui ne ſoit charmée d'y concourir.

Plaire, inſtruire en riant, amuſer ſes Lecteurs,
Par l'exemple d'autrui leur réformer les mœurs,

Faire aimer les Vertus & déteſter les Vices,
Corriger leurs défauts & fixer leurs caprices,
Leur montrer ce qu'en eux ils ne veulent pas voir;
Voilà, grands & petits, quel eſt notre devoir.
C'eſt par là qu'on ſe rend utile à la Patrie,
A ſoi même, auſſi bien qu'à ceux qu'on humilie *.

Au reſte ces perſonnes peuvent être aſſurées qu'on n'abuſera point de leur confiance, mais qu'on gardera, au contraire, ſur leur correſpondance un ſecret inviolable; mais nous les prions auſſi de ne nous rien envoyer que d'exactement vrai, & des choſes abſolument nouvelles, telles qu'on nous a garanties toutes celles dont nous avons juſqu'à préſent fait part au Public.

* *Hoc opus, hoc ſtudium parvi properemus, & ampli,*
Si Patriæ volumus, ſi nobis vivere cari.
HORAT. Lib. I. Epiſt. 7.

N°. 20.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

MONSIEUR,

NOTRE Littérature eſt en ſi mauvais ordre, & nos Ecrivains ſont ſi ſtériles, ou ſi pareſſeux, que ſans la r'impreſſion de quelques Livres qui ont déja paru autrefois, ſans les traductions de quelques Ouvrages *Anglois* dont on nous régale de tems en tems, ſans quelques brochures aſſez peu interreſſantes, avec leſquelles on nous amuſe, je n'aurois preſque aucunes Nouvelles à vous donner de la République des Lettres dans ce païs ci. Il ſembleroit que la Paix, dont le retour fait ordinairement fleurir les Sciences & ranime les Sçavants, a engourdi ou aſſoupi tous les notres, qui nous donnoient aſſez fréquemment, pendant la guerre, des Ouvrages qui leur faiſoient quelque honneur. Aujourdhui rien de tout cela. A quoi croyez-vous, effectivement, que s'occupent aujourdhui nos Libraires, & leurs ſoi-diſants Auteurs? ... A r'imprimer quelques Livres qui ont eu autrefois du débit, mais qui malheureuſement ſe trouvent aujourdhui gâtez par de mauvaiſes additions que ces Marchands y font faire pour groſſir, ou multiplier les Volumes, & en tirer, en conſéquence, plus d'argent.

Telles ſont les nouvelles editions que l'on vient de nous donner, 1°. des ESSAIS *de Littérature*, par Mr. l'Abbé *Trublet*. Quand ce Livre parut, il y a quelques années, il ne formoit alors qu'un Volume, au lieu que par les mauvaiſes additions qu'on y a faites, il en forme aujourdhui deux; & il fut mis dans la claſſe des Livres *mediocres* où il eſt reſté. Mais ſi l'on ne faiſoit

a

attention qu'à la disposition des matieres dont il est composé, on auroit bien pu, sans injustice, le baisser encore d'un degré. Toutefois ces matieres, toutes mal arragées qu'elles étoient, sont si charmantes, qu'on les lit avec plaisir. L'Abbé *Trublet* ayant passé tout sa vie avec les gens de Lettres les plus facetieux & les plus illustres de son temps, il ne lui a pas fallu grand effort de génie pour recueillir leurs bons mots, leurs joyeuses saillies, quelques-unes de leurs dissertations & piéces fugitives dont il avoit composé ce Volume.

Quoique ces sortes de Livres, ou pour mieux dire, ces compilations, ne fassent pas, dans le fonds, beaucoup d'honneur à leurs auteurs; il seroit néanmoins à souhaiter que celui qui vient de grossir d'un Volume ces *Essais* eut eu la netteté & l'élégance du stile, aussi-bien que le discernement & la délicatesse d'esprit qu'avoit cet Abbé; en ce dernier cas il n'auroit pas farci son nouveau volume de quantité de choses qui n'étoient certainement point dignes de l'impression.

J'en dis autant, Monsieur, de la Nouvelle Edition qu'on vient aussi de nous donner des Confessions *du Comte de* *** en deux Volumes, Ouvrage dont on n'a pas bien connu le premier Auteur, mais qui est un des plus charmants qui eut paru depuis long-tems. Comme j'ignore si vous l'avez jamais lu, je vous dirai que ce galant & spirituel Ecrivain a voulu y prouver qu'il n'y a point de femme dans le monde qui ne puisse être seduite. Toutes les Avantures qu'il y raconte sont amenées avec une justesse & une précision inimitables. Il n'y a point de caractere qui n'y soit tracé d'après Nature, avec tous ses attribus. Prudes, Coquettes, Précieuses, Sçavantes, Dévotes, tout y est peint avec des couleurs les plus vraies & les plus frapantes. Aussi paroit-il que le Comte, sous le nom duquel sont écrites ces Confessions, étoit un fin Courtisan, homme très galant, qui avoit fait une étude particuliere des femmes, & qui ayant beaucoup de soupleſſe dans l'esprit avoit tout mis en œuvre pour venir à bout de toutes celles qu'il entreprenoit de séduire. Voilà, Monsieur, ce que sont les Confessions *du Comte, dans* leur Original.

(*La suite dans le* N°. 2.)

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

MAIS comme il eſt dangereux dans ce païs-ci, lorſqu'on fait un Livre, d'en dire le titre à qui-que-ce ſoit avant qu'il paroiſſe, parce qu'il n'en faudroit pas davantage à un plagiaire pour en prendre une idée, & publier, en conſéquence, ſous le même titre, un volume compilé, il s'eſt auſſi gliſſé un abus aſſez général parmi nos Auteurs qui ne pouvant voler les titres des Livres déja publiez, en donnent au Public la continuation, avec des Additions, Corrections, Changements, &c. &c. C'eſt ainſi que *Don Quichotte*, dont l'Hiſtoire Originale, compoſée par Michel *Cervantes*, ne fait que deux volumes *in* 8. ordinaires, à été portée par nos *François* juſqu'à dix, & *Robinſon Cruſoe* juſqu'à ſix. Par une ſuite du même abus *les Confeſſions du Comte* viennent auſſi d'être allongées par une ſuite d'autres Confeſſions; mais ce ſont les Confeſſions d'un ſot, & je crois l'Acteur & l'Auteur compris ſous le même titre. Ni les mœurs, ni la bienſéance, la vraiſemblance même, n'y ſont aucunement obſervées, & tout y manque juſqu'au ſentiment. Ce n'eſt qu'une compilation d'Avantures détaillées & écrites d'un ſtile à peu près ſemblable à celui des Gazettes, c'eſt-à-dire, ſans ſuite & ſans goût. Par ces deux échantillons, Monſieur jugez de notre pauvreté & de notre ſéchereſſe.

DANS cette diſette extraordinaire, c'eſt du moins un bonheur pour nous que les *Anglois* écrivent pour nous inſtruire, ſans quoi nous retomberions bientôt dans notre ancienne ignorance, grace à la pareſſe, ou à la pauvreté de nos Ecrivains. En effet depuis un tems je ne vois preſque plus à la tête des Livres que l'on pu-

publie ici que ces mots imprimez en gros caracteres TRAITE' TRADUIT DE L'ANGLOIS. Nos Magazins de Sciences & d'érudition seroient-ils donc épuisez, & sommes nous reduits à passer la Mer pour en aller chercher chez des Voisins que nous n'avons si longtems mépriſez que parce que notre ignorance nous cachoit leurs rares talents, la sublimité & la profondeur de leur génie, & les grands progrès qu'ils avoient faits, à notre insçu, dans les Sciences? . . . O, que nous leur donnons aujourdhui beau champ pour nous rendre, à notre tour, la pareille! Ils nous sustentent de leur abondance spirituelle comme ils nous délivrerent, il y a bientôt deux ans, des horreurs de la famine dont toute notre *France* étoit menacée, en nous envoyant du pain dont ils regorgeoient alors *. Fut-Ils jamais au monde nation plus généreuse, & par conséquent plus estimable? Je reviens à leurs Livres dont on vient de nous donner la traduction.

LE premier qui me tombe sous la main est une *EXPOSITION des découvertes Philosophiques du Chevalier* NEWTON, *par Mr.* MACKLAURIN (un des plus zélez Sectateurs de ce Philosophe moderne) *mise en François par Mr.* LA VEROTE *Medecin.* Ce Livre, qui paroit depuis deux ans en *Angleterre*, & qui ne fait ici que de naitre, y a eprouvé le sort ordinaire à tous les ouvrages de ce genre; je veux dire, qu'il y a des gens qui en sont très contents, & d'autres qui le sont beaucoup moins. La chose ne vous paroitra point extraordinaire, lorsque vous sçaurez que ce Livre est divisé en plusieurs parties, dont la premiere satisfait en général tous les Lecteurs, parce qu'elle est facile à entendre. C'est une exposition Historique & un précis de tous les Systêmes, tant anciens que modernes, qui ont précé-

* Ce terrible fléau s'étoit déja fait sentir d'une façon des plus cruelles dans plusieurs Villes de Province où il avoit emporté jusqu'à dix à douze mille habitants, & où le pain valoit douze sols la livre. Ce fut ce qui arriva principalement à *Bourdeaux* & à *Grénoble* où cette affreuse calamité excita des révoltes contre les Intendants des Provinces dont ces deux Villes sont les Capitales.

cédé celui de *Newton*. Tout le monde convient de la netteté du ſtile & de la grande erudition de l'auteur dans cette partie. On ne tient pas tout a fait le même langage à l'égard des autres. Les Géometres les liſent & les comprennent facilement; mais ceux qui n'entendent point cette ſcience, & qui ſans contredit ſont le plus grand nombre, n'y trouvant preſque que des lignes hériſſées d'Algebre, s'igmaginent & publient que tout çela ne vaut rien. Les Phyſiciens, qui n'ont l'eſprit rempli que de leurs ſyſtêmes, de leurs obſervations & de leurs Expériences, ne veulent que des découvertes toutes ſeules, & c'eſt ce qu'ils ne trouvent point dans ce Livre. Tel eſt le malheur, même des plus grands génies. Ils ne ſçauroient, non plus que les autres, contenter tout le monde. Enfin d'autres, qui tiennent un milieu entre ces deux ou trois partis, diſent que c'eſt un fort bon Livre, & ſont charmez qu'on leur ait, diſent-ils, aplani le chemin pour arriver à *Newton*. Ce Philoſophe *Anglois* a aujourdhui parmi nous plus d'Admirateurs & de Diſciples que n'en eurent jamais tous les Philoſophes enſemble; ce qui durera ſans doute juſqu'à ce que quelqu'autre nouveau Syſtême ait pris la place du ſien, & le mette dans le décri, & même dans l'oubli où ſont tombez tout les autres qui l'ont précédé; car telle eſt la viciſſitude de toutes les choſes de ce monde. Elles n'ont qu'un tems, après quoi elles diſparoiſſent pour faire place à d'autres Nouveautez qui leur ſuccédent & qui paſſent de même.

Le ſecond preſent, qui nous a encore été fait de la part des *Anglois*, eſt la traduction d'un de leurs petits Ouvrages qui a pour titre: Considerations *ſur le Commerce & la Navigation de la Grande-Bretagne*. Ce Livre, que nos Commerçants, en qualité de gens du métier, doivent avoir apris par cœur, n'eſt pas trop bien reçu en *France*. Les perſonnes cependant qui réfléchiſſent rendent juſtice à l'anteur de cet Ouvrage, en diſant qu'il eſt rempli de projets nobles & ſenſez, de vues profondes & étendues, & d'une Politique qui eſt d'un très grand uſage. Les autres, qui ſont en beaucoup plus grand nombre, déſaprouvent fort ce Livre, par

ce qu'ils ne peuvent pas se persuader que notre Ministere ait à cœur l'honneur de la Marine & le progrès du Commerce. Ne voilà-t-il pas des raisons bien sensées & bien solides pour rejetter un bon Ouvrage ? La traduction qui en a été faite par Mr. *Secondat*, fils de M. le Président de *Montesquiou*, fait honneur à ce jeune Seigneur qui, selon toutes les apparences, ne se distinguera pas moins un jour dans la République des Lettres, que son illustre Pere.

ENFIN, Monsieur, voici un de nos Ecrivains *François*, qui est sorti de la Léthargie dans laquelle je vous ai dit qu'il sembloit qu'ils fussent tombez tous depuis quelque tems. Celui-ci vient de reparoître dans le monde avec un Livre en trois Volumes qui a pour titre ; HISTOIRE *des Révolutions de l'Etat de* GENES *jusqu'en l'année* 1748. Le stile de l'Auteur est assez net, aisé & passablement élégant; mais il est foible & sans liaison. Il narre assez bien; mais il ne fait que narrer ; & il me semble qu'un peu de patétique étoit nécessaire dans une Histoire où les faits ne sont pas des plus interressants & se ressemblent presque tous. Un Ecrivain adroit auroit fait voir comment les révolutions qu'il écrit avoient influé sur les affaires générales, ce qui auroit ôté à son Ouvrage l'air sec & maigre qu'on lui trouve, & qui ennuye ses lecteurs. Comme l'Historien paroit n'avoir eu d'autre but que d'écrire simplement ses révolutions, cette Histoire a un air décousu qu'il pouvoit eviter avec un art que, selon toutes les apparences, il n'a point.

LA Conjuration tramée, en 1547, par Jean Louis de *Fiesque* * est le morceau le plus curieux & le mieux aprofondi de l'Histoire que je vous annonce ici ; mais l'Auteur n'a presque fait que copier, dans cet endroit, ce que le Cardinal de *Retz*, qui a autrefois si bien traité ce sujet, en a écrit. Je ne vous parle point de la derniere révolution par laquelle cette histoire finit. Nous venons d'en être témoins, & nous en sçavons sur cela plus

* *Cette maison* étoit une des quatre principales de *Genes*.

plus que cet Ecrivain n'en a osé dire. La relation qu'il en fait n'est pas plus curieuse, que celles que vous avez pu voir dans nos Gazettes.

De tous les faits qui sont raportez dans cette Histoire je n'en ai trouvé que deux qui m'ayent frapé par leur singularité. Le premier est celui de *Sampietro* d'*Ornano*, dit *Bastelica*, lequel travailla si fort, en 1560, à briser les fers des *Corses*, ses compatriotes, qui dès ce tems-là supportoient très impatiemment, comme aujourdhui, la domination *Genoise*. Pour mettre son épouse à couvert de tous les accidents qui sont presque toujours inévitables dans ces révolutions, *Sampietro* amena avec lui sa femme en *France* d'où il passa ensuite à *Constantinople* pour demander aux *Turcs* les secours dont il avoit besoin pour faire réussir son entreprise, & que cette premiere Cour n'avoit pu lui donner. Pendant ce Voyage *Sampietro* apprit que *Vannina* d'Ornano, son épouse, avoit pris la résolution d'aller à *Genes*, soit qu'elle voulut retourner de-là dans l'Isle de *Corse* sa Patrie, soit qu'elle voulut ménager une réconciliation entre son mari & les *Genois* qui avoient mis sa tête à prix. Elle s'étoit pour cet effet embarquée à *Marseille*; mais *Sampietro*, ayant appris sa résolution, dépêcha promptement vers elle un de ses amis qui, s'étant jetté dans une felouque, la joignit à la hauteur d'*Antibes*, & la ramena à *Aix*. *Sampietro* la joignit à son retour de *Constantinople*, & lui ordonna de le suivre. Le Parlement de cette Ville, comme s'il eut eu un pressentiment de ce qui devoit arriver, s'opposa à son départ. Mais cette généreuse Epouse, ne voulant pas faire paroitre qu'elle craignit son mari, le suivit malgré toutes les oppositions qu'on y aporta. Celui-ci l'ayant ramenée à *Marseille*, la tint renfermée dans sa chambre pendant trois jours, au bout desquels il lui déclara qu'il faloit mourir pour expier le prétendu crime qu'elle avoit commis, selon lui, en voulant le reconcilier avec les *Genois*. Cette Dame, n'ayant pu lui faire entendre raison sur ce point, se résolut à la mort, avec une fermeté au-dessus de son Sexe, & lui demanda pour toute grace que, puisqu'il étoit le seul homme qui l'eut *jamais touchée*, elle ne reçut point la mort

d'une autre main que de la sienne. *Sampietro*, sans être attendri de cet excès d'amour, lui délia ses jarretieres avec lesquelles il l'étrangla.

Le second fait, qui est beaucoup plus récent puisqu'il n'a pas encore quatre ans de datte, est aussi Héroïque que celui que je viens de vous raporter est barbare. Le voici. En 1746. les *Autrichiens*, s'étant rendus Maitres de la Ville de *Genes*, exigerent que le Senat envoyat au Commandant de *Savone* ordre de se rendre; mais cet ordre n'eut point d'effet. Le Marquis Augustin *Adorno*, d'une de plus anciennes & des plus illustres familles du païs, & qui a donné des *Doges* à cette République, ayant réçu cet ordre, répondit à celui qui le lui aportoit „ qu'il s'étoit toujours fait „ gloire d'obëir aux ordres du Senat tant que sa Patrie „ avoit été libre; mais puisqu'elle ne l'étoit plus, qu'il „ ne pouvoit se résoudre à obëir à des ordres dictez „ par ses oppresseurs". Charmé de voir que la noblesse de ses sentiments avoit passé dans tous les Officiers de la Garnison qui étoit à ses ordres & même parmi les Soldats, il leur distribua à tous, à proportion de leur rang & de leur age, tout son argent & tous les autres effets qu'il avoit, après quoi il leur lut son Testament par lequel il instituoit les femmes & les enfans de ses Officiers & Soldats, héritiers de tous ses biens qui sont fort considérables, en cas qu'il périt, comme il y étoit résolu, sous les ruines de cette Place pour la deffense de laquelle il étoit déterminé à repandre jusqu'à la derniere goute de son sang. Si tous les faits qui sont raportez dans cette Histoire étoient de cette nature, la lecture en seroit sans contredit beaucoup plus interressante; mais l'Historien n'est pas maitre des événements qu'il écrit; tout ce qu'il peut faire est de donner à ceux qu'il rapporte un certain tour qui leur donne cet air d'interêt qu'ils n'ont pas toujours; & pour cela il faut avoir beaucoup d'esprit & de talent.

Je vous ai dit un mot en passant du peu de cas, que nous faisions, il y a quelques années, de la nation *Angloise* par rapport à la Littérature: j'ajoute ici que nous *ne sommes* ni plus raisonnables, ni moins injustes, aujour-

jourdhui à l'égard des autres nations de l'Europe. La sotte Vanité, qui fut toujours le défaut de la notre, nous a longtems fait croire que nous étions les premiers hommes de l'Univers pour l'esprit, les Arts, & les Sciences *. Si nous avons bien voulu céder une petite portion de cette gloire aux Grecs & aux Latins, c'est en faveur de leur antiquité que nous leur avons accordé cette grace. Si les *Italiens* & les *Espagnols* ont obtenu, dans la suite, la même faveur, ce n'est qu'à leur penchant naturel pour la galanterie, lequel s'accorde foncièrement avec le notre, & qu'ils ont toujours exprimé dans leurs écrits d'une maniere aussi tendre que spirituelle, qu'ils en sont redevables. Les *Anglois*, que l'ignorance ou nous étions de leur langue nous a fait long-tems traiter comme des hommes grossiers & féroces, ne sont regardez chez nous d'un autre œil que depuis que nous nous sommes mis en état de lire leurs Livres; mais jusqu'à présent notre estime ne s'est pas encore étendue plus loin. Nous sommes même dans le sot & ridicule préjugé qu'à l'exception de ces trois nations, les Belles-Lettres, & principalement la Poësie, sont des choses absolument négligees, & même ignorées chez toutes les autres. Qu'on demande en effet à un *François* s'il y des Poëtes en *Flandres*, en *Hollande*, en *Allemagne* & dans les païs Septentrionaux de l'Europe, il répondra avec la plus grande assurance du monde, qu'il n'y en a point, ou que si, par miracle, il s'en trouve, leurs productions ne méritent pas d'être lûes. Il ajoutera même, sur la foi de quelques Pédants de Collége (*a*) qu'il est impossible, vû la grossiéreté & les autres mauvaises qualitez du Climat, qu'il y ait dans ces païs-là des gens d'un esprit assez vif & d'une imagination assez brillante pour faire des Poëtes, même passables.

UN jeune *Hollandois*, ayant entendu plusieurs fois tenir à nos petits-Maitres du *Parnasse* un discours si plein de Vanité & si dépourvu de bon sens, s'est cru obligé de prendre sur ce point la deffense de sa nation. C'est ce qu'il a fait dans une Brochure qu'il a fait imprimer ici chez la Veuve *Piget*, & qui a pour titre: *Joannis Pootzii, Agricolæ* BATAVI, *ad posteritatem Elegia, ex Belgico Latine versa;* C'est-à-dire, *Elegie de Jean Pootz, Païsan* HOLLANDOIS, *à la Posterité, traduite du Hollandois en Latin*, avec une Traduction Françoise à côté.

DANS

* *C'est proprement le mal François:*
La sotte vanité nous est particulière;
Les Espagnols sont vains, mais d'une autre manière,
Leur Orgueil me semble en un mot
Beaucoup plus fou, mais pas si sot.
LA FONTAINE, Fab. & du *Rat de l'Eléphant.*

(*a*) Les Peres *Porée*, *de la Xante*, *Griffet*, & autres Regents du Collége des *Jesuites* de *Paris*.

ANS une petite Préface qui est à la tête de cette pièce Poëtique, le Traducteur se plaint du jugement injuste que ins Pédants ont porté, dans des harangues publiques, des es de sa nation dont il présume (peut-être avec raison) s n'ont jamais connu, ni lû les Ouvrages. Il y fait envoir que la *Hollande*, qui a produit les *Erasmes*, les *ius*, les *Heinsius*, & plusieurs autres grands hommes célédans la Republique des Lettres, peut de même se vanter oir eu un aussi grand nombre de Poëtes que la *France*, & , pour la bonté de leurs Ouvrages, ne le cédent point à t de notre nation. Il rapporte, à ce sujet, les noms de ieurs de ces Poëtes, tels que *Vondel*, les Chevaliers de & de *Kral*, *Antonides van der Goes*, *van Vondel*, *Rotz*, *Poetz*, *van Haren*, & plusieurs autres encore des plus bres.

OUR démontrer l'injustice du jugement que nous portons tre ses Compatriotes, il donne pour échantillon de leur it & de leur talent pour la Poëtie, l'Elégie de *Poetz*, je viens de vous annoncer, & qui me paroit un asbeau morceau, quoiqu'il puisse bien avoir perdu de eauté, comme le dit le traducteur lui même, dans la tration qu'il nous en donne. Je vous l'envoye, Monsieur, afin vous en puissiez juger vous même. J'ajouterai seulement que dans toute notre *France*, quoiqu'elle soit huit ou dix plus vaste & plus peuplée que n'est la *Hollande*, on emyeroit bien dix ans à chercher & à trouver un seul Paisan able de composer une pareille piéce. Elle n'est cependant la moindre production de celui-ci dont toutes les Poësies été plusieurs fois imprimées en deux Volumes *in* 4o. Le Pu: en auroit, dit-on, eu bien davantage s'la mort ne l'avoit enlevé, en 1733, presque à la fleur de son âge.

OILA ce que notre Littérature & nos gens de Lettres peut à ne pas étudier les langues de nos Voisins. Ils les font ser pour des sots; mais il se trouve que dans la réalité nous sommes nous mêmes en comparaison d'eux, & que leurs ples Paisans ont autant de talents & de génie que des gens ui nous donnons parmi nous le fastueux nom de Beaux-Esits. Cette humiliation est, sans doute, bien grande pour us; mais ne la méritons-nous pas aussi par notre ridicule nité? Nous ne pouvons nous en relever qu'en rendant justiaux talents & au mérite qui sont de tous les païs, & de tes les nations, & en nous mettant promptément en état profiter de leurs lumieres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, *ce* 18. *Décembre* 1719.

N°. 22.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

UN gros Rhume, accompagné de quelques accès de fievre, ayant mis ma Sœur hors d'état d'écrire aujourdhui à votre aimable Couſine, je ne puis me refuſer, Monſieur, à l'empreſſement qu'elle a de lui tenir la parole qu'elle lui a donnée de l'inſtruire régulierement de ce que *Paris* nous offre d'amuſant & de nouveau. Grace à la multitude des habitants de cette grande Ville nous n'y manquons pas d'événements de cette eſpece; mais aurai je bien le talent de vous les raconter? Accoutumé à l'air ſérieux que donne le Cabinet, je crains que mon ſtile ne s'en reſſente & que

En voulant badiner & faire l'agréable,
Je n'éprouve le ſort de l'Ane de la Fable *.

Quoiqu'il en ſoit, il m'a fallu céder, comme je vous l'ai dit, aux inſtances de ma Sœur. Au reſte s'il eſt permis de ſe hazarder, je crois que c'eſt principalement lorſqu'il eſt queſtion de ſervir ſes Amis: Or c'eſt leur rendre ſervice que de les amuſer. Trois avantures, de l'une deſquelles j'ai été témoin oculaire, feront le ſujet de cette Lettre que je ſouhaite qui vous divertiſſe, & toute votre Société. La premiere pourra ſervir de pendant à l'Hiſtoire de votre Chanoine de L... & de Madame M . . . que vous nous avez envoyée, & qui nous a fort réjouis; Car, grace au Ciel, nous ne ſommes point du nombre de ces Bigots qui ſe cabrent d'abord & jettent feu & flammes au ſeul titre d'Avanture galante. L'uſage & l'experience du monde nous ont apris que toutes ces affectations de *Rigoriſme*

* Voyez *La Fontaine*, dans ſa Fable de l'*Ane & du petit Chien*.

me & de Pruderie ne ſont que de pures grimaces qui n'aboutiſſent à rien, & qu'elles cachent même bien ſouvent des ames libertines qui ſont les premières à faire en ſecret ce qu'elles condamnent hautement en public.

- - Curios ſimulant, & Bacchanalia vivunt.

En voici la preuve.

Deux Vénérables Moines, tous deux enfans du même Pere, le Bienheureux & Séraphique Saint *François*, l'un *Cordelier*, & l'autre *Capucin*, avoient fait depuis quelque tems, à l'inſçu l'un de l'autre, la conquête d'une Dévote paſſablement belle, chez laquelle ils alloient, tout à tour, paſſer agréablement le tems qu'ils pouvoient dérober aux pénibles exercices de leur Convent. Si vous étiez, Monſieur, du nombre de ces perſonnes ſimples qui s'en laiſſent impoſer par un exterieur Monacal, mon début vous ſcandaliſeroit ſans doute; mais il y a long-tems que vous ſçavez que

Tout homme eſt homme, & les Moines ſur tous.

A l'égard de la fauſſe Dévote (car par ce nom je n'entends point celles qui le ſont véritablement) & quant au partage qu'elle faiſoit de ſon cœur à ces deux Révérends, je ſuis perſuadé que ces deux choſes ne vous cauſeront aucune ſurpriſe. Il ne faut pour cela que réunir dans une même femme deux articles qui s'y rencontrent aſſez fréquemment, ſçavoir l'Hipocriſie & la Coquetterie. Celle-ci, comme vous pouvez le préſumer, étoit aſſez bien fournie de l'une & de l'autre, grace à ces deux vénérables Amants ſous la direction deſquels elle s'étoit miſe.

Comme ils poſſedoient l'art de lever les ſcrupules,
Ces Peres, pour calmer ſes frayeurs ridicules,
L'avoient perſuadée, en jurant le ſecret,
Que le mal n'eſt jamais que dans l'éclat qu'on fait,
Que le ſcandale ſeul eſt ce qui fait l'offenſe,
Et qu'on ne peche point lorſqu'on peche en ſilence *.

Quand une femme eſt une fois imbue de ces belles maximes, qui ne ſont que trop ſouvent dans la bou-

* *Moliere*, Comedie du *Tartuſe*, Acte IV. Scene 5.

bouche des *Tartufes* enfroquez, vous concevez ſans peine qu'ils la menent bien loin. Si vous en doutez, vous en ſerez convaincu par cette Avanture.

CHARMEZ tous les deux de leur chere Dévote, ces deux Moines l'aimoient mille fois plus ardemment encore que l'Amant le plus paſſionné n'aime ſa Maitreſſe. La raiſon en eſt des plus naturelles. Plus les choſes nous ſont ſévérement deffendues, plus cette deffenſe irrite nos déſirs, & plus ces déſirs ſont violents, plus nous goutons de délices à les ſatisfaire. C'eſt préciſement le cas où ſe trouvoient les deux Révérends. Celui de leur Dévote n'étoit pas tout à fait ſi délicieux. Comme elle étoit ſa Maitreſſe, par cette raiſon, les plaiſirs de l'amour perdoient, de ſon côté, un peu de leur vivacité. Mais en femme habile, elle ſçut y ſupléer par la double conquête de ces deux galants Réligieux qu'elle reſolut de conſerver, tous les deux à la fois, auſſi long-tems qu'elle le pourroit. Dans cette vue elle prit des arrangements afin qu'ils ne ſe rencontraſſent jamais enſemble chez elle. Non ſeulement elle leur aſſigna à chacun leur jour, mais elle fixa encore leurs viſites à certaines heures marquées, de ſorte qu'ils la fréquenterent long-tems l'un & l'autre ſans qu'aucun d'eux s'aperçut, ni même ſoupçonnat rien de cette double intrigue.

TANT que l'ordre qu'elle leur avoit preſcrit fut obſervé, tout alla bien. Mais, helas! il n'eſt point de félicité durable ſur la Terre, & toujours quelque accident imprévu nous fait paſſer en un moment de l'excès du plaiſir au comble de l'infortune. C'eſt, Monſieur, ce que vous allez voir ici.

ENYVRE' du plaiſir qu'il goûtoit auprès de ſa belle & chere Dévote, & ne faiſant pas attention à l'ordre qu'elle lui avoit preſcrit, le *Capucin* prit malheureuſement, pour la venir voir, le jour & l'heure qui étoient deſtinez au Révérend Pere *Cordelier*. La beate, allarmée de cette imprudence dont elle preſſentit les ſuites fâcheuſes, le reçut d'un air qui marquoit ſon embarras, & elle eut recours à toutes ſortes d'expédients pour *s'en défaire* promptement. Le Moine, ſurpris de

froid accueil qui ne lui étoit pas ordinaire, lui en mande la cause. Elle lui allegue des raisons, ou plût des defaites; mais elles ne satisfont point l'amoureux Capucin.

Comme il n'y a point, dit-on, de Linx dont les yeux soient aussi perçants que ceux d'un Amant, celui-ci commence à soupçonner quelque intrigue secrette. Pour s'en éclaircir il s'obstine à rester chez elle quoique la Dévote, pour le renvoyer à son Couvent, lui eut déja dit plusieurs fois qu'elle avoit à sortir pour une affaire qui étoit extrêmement pressée . . . „ Oui, „ pour quelque rendez vous peut-être, reprit d'un ton „ nasard le Moine amoureux & jaloux, pour quelque „ tête-à-tête que vous avez peut-être donné à „ un heureux rival auquel vous me sacrifiez. „ Ah cruelle & suave Beauté, poursuivit-il en l'embrassant, avez-vous bien le cœur de traiter de la „ sorte un Amant dont vous faites tout l'espoir, tout „ le bonheur, la quiétude, & qui a pour vos attraits „ la plus ardente devotion dont un cœur soit capable! "

Il avoit à peine achevé ces mots, que le *Cordelier*, qui venoit au rendez-vous, à son heure ordinaire, ouvre brusquement la porte & entre dans la chambre où étoient ces deux Amants. Quelle fut sa surprise quand il vit sa chere Dévote entre les bras du *Capucin* dont elle s'efforçoit de s'échaper! L'étonnement de celui-ci ne fut pas moindre, lorsqu'à certaines epitetes, un peu plus que familieres, dont le *Cordelier* apostropha la Béate, il reconnut, dans cet autre fils de leur commun Patriarche, un rival qui partageoit avec lui des faveurs qu'il croyoit avoir seul. Eclairci sur les soupçons que lui avoit donné le froid accueil qu'on venoit de lui faire, il ne douta plus de l'infidélité & de la trahison de son Amante. Il ne pensoit plus qu'à se retirer pour ne la plus jamais revoir, lorsque le *Cordelier*, indigné de l'injure qu'il prétendoit que lui avoit faite sa Béate en lui associant un *Capucin*, pour s'en vanger, se jette sur lui comme un furieux, & le saisit par la barbe. En vain celui ci réclame les Priviléges respectables attachez à cette marque distinctive de son Ordre, *Cordelier* s'en moque, & l'entraine du côté de la porte où il est forcé de le suivre.

Ce

CEPENDANT la Dévote, qui se flattoit que les choses n'iroient pas plus loin, n'étoit pas fâchée dans le fonds de l'ame de voir ainsi traiter le *Capucin*, pour le punir de son peu de memoire, de son imprudence, & plus encore de ce qu'il s'étoit obstiné à demeurer chez elle malgré tout ce qu'elle avoit pu imaginer pour le congédier. Par cette obstination il lui avoit fait manquer un tête à tête avec le Pere *Cordelier* dont la direction lui plaisoit davantage que la sienne. Chaque Ordre Religieux a ses talents dans lesquels il excelle. Le *Jesuite* & l'*Oratorien* triomphent dans la Chaire, les *Génovesains* au Chœur, les *Victorins* à la toilette des Dames, les *Bénédictins* dans les Bibliotheques de leur Couvent, les *Carmes* dans leur Cuisine, les *Celestins* dans leur Cellier; mais de tout tems les *Cordeliers* triompherent à table, & auprès de leurs Dévotes.

CELUI-CI triomphoit alors de son ennemi dont il faisoit ce qu'il vouloit. Il l'avoit conduit, en le tenant toujours par la barbe, jusqu'à la porte, & il alloit rester maître du champ de bataille, lorsque l'amoureux *Capucin*, piqué du traitement douloureux que lui faisoit son rival, crut ne devoir pas lui ceder. Il prend sur le champ sa résolution, & sans le menager davantage, il saisit d'une main le *Cordelier* par un toupet de cheveux, & de l'autre, par une oreille. Les voilà donc tous les deux bien attachez, bien cramponnez, & tous deux bien résolus de se battre, & de ne point lâcher prise, que l'un ne cédat à l'autre. A force de tirer & de retirer, d'avancer & de reculer, nos deux Religieux champions passent enfin la porte & se trouvent sur l'escalier.

LA Béate croyant l'affaire terminée, la ferme sur eux & se retire dans son Oratoire où elle va dévotement demander pardon à Dieu de ce qui vient de se passer; Mais elle est bientôt interrompue dans son Oraison par le bruit que faisoient les coups que se portoient ces furieux; car de quoi ne sont pas capables deux Moines animez par l'Amour & par la jalousie? Au bruit qu'ils faisoient sur l'escalier, elle accourt, ou pour les séparer, ou du moins pour les faire rentrer dans son appartement en cas qu'ils veuillent continuer à se battre. „ Eh, mon Dieu, Mes Révérends Peres, leur dit-elle, „ d'une voix moitié dévote, & moité galante, que faites-vous „ là? Au nom de Dieu, finissez, je vous en prie! Quel exem„ ple donnez-vous ici? Que diront les Voisins? Que vont-ils „ penser de vous & de moi? Quel scandale affreux! Je n'ose„ rai plus paroitre, & vous me perdez de reputation ". Ce patétique discours n'ayant pu ralentir leur fureur, elle se mit à pleurer; mais ses larmes ne furent pas plus efficaces que ses prieres, & rien n'étoit capable d'émouvoir ni de toucher ces forcenez. Enfin voyant qu'il n'y avoit rien à faire, en femme sage, elle prit le parti que la Prudence lui suggera. Elle rentre dans son appartement, & prenant sur elle tout ce qu'elle avoit d'argent, elle sort, ferme sa porte, & laisse ces deux *Révérends vuider* leur querelle comme ils pourront.

SA *retraite*, loin de terminer le combat, ne fit qu'animer encore *davantage* les deux combattants qui, redoublant de fo

& de courage, ſe colleterent avec tant de violence & de fureur, que les pieds leur ayant manqué, ils culbuterent l'un ſur l'autre le long de l'eſcalier. Au bruit qu'ils firent en tombant, il n'étoit pas poſſible que les Voiſins reſtaſſent tranquilles. Ils accourent & s'aſſemblent de tous les étages de la maiſon. Quel ſpectacle édifiant pour leur curioſité! ils trouvent deux Moines acharnez l'un ſur l'autre, occupez à ſe gourmer, ſe meurtrir, ſe déchirer, & tous couverts de ſang & de pouſſiere.

COMME on les voyoit fréquenter journellement la Dévote, chacun devine ſans peine le ſujet de leur querelle, & déſire ardemment de les voir punir de leur incontinence. Un des Voiſins, plus charitable que les autres, court pour cet effet apeller la Garde. Un moment après arrivent ſix Soldats avec un Sergent. Ce n'étoit pas trop pour deux hommes ſi furieux.

PEUT-ETRE allez-vous vous imaginer, Monſieur, que le Sergent, en leur parlant au nom du Roi, va faire ceſſer le combat. Point du tout; ils continuent à ſe battre. On travaille à les ſeparer, & l'on en vient enfin à bout; mais leur fureur n'en eſt pas pour cela moins violente ni plus tranquille. Elle ne fait, au contraire, que changer d'objet. Ces deux enragez prévoyant les ſuites du ſcandale qu'ils viennent de donner aux Voiſins, s'abandonnent au déſeſpoir, & réſolus de vaincre ou de périr, ils ſe réuniſſent dans ce commun danger, & s'élancent, comme deux Lions, ſur la Garde qui veut les ſaiſir, & contre laquelle ils ſe deffendent vigoureuſement. On prétend que, plutôt que de ſe rendre, ils étoient déterminez (s'il n'y avoit pas d'autre moyen d'éviter l'affront & le châtiment dont ils étoient menacez) à ſe précipiter dans la rue par une fenêtre qui ſervoit à éclairer l'eſcalier. Après s'être long-tems deffendus, & ſe voyant prets à ſuccomber ſous le nombre (car on avoit été obligé d'envoyer chercher un nouveau renfort de Soldats) nos deux héros ſe diſpoſoient à prendre ce parti violent. Déja l'un d'eux avoit ouvert la fenêtre, & ils ſe mettoient en poſture, pour ſauter dans la rue, lorſque la Garde, ſe jettant ſur eux & les retenant par les pieds, leur a épargné la peine de faire ce ſaut périlleux.

QUE des hommes prennent querelle entr'eux pour une femme; qu'ils ſe donnent, pour l'amour d'elle, force gourmades, & même quelques coups de bâton; ces ſortes d'evénements ſont ſi communs ici, que la Juſtice n'y prend aucun connoiſſance de ces petites affaires: Il faudroit autrement qu'elle ne fit point autre choſe depuis le matin juſqu'au ſoir. Auſſi ſe contente-t-elle de renvoyer ces bagatelles à ſon Lieutenant de Police qui en eſt ordinairement chargé. Mais il y avoit plus dans l'avanture que je viens de vous raconter. Outre la galanterie de ces Moines, outre le ſcandale qu'ils avoient donné aux Voiſins, il y avoit une circonſtance beaucoup plus agravante. C'étoit la rébellion qu'ils venoient de faire contre la Juſtice & le nom du *Roi qu'ils n'avoient* point reſpectez. On les arrête en conſéquence, *on les lie*, on les garote, on les conduit en priſon, & l'on *informe contr'eux*. Les autres procédures auroient ſuivi le train *ordinaire ſi leurs Supérieurs* avant été inſtruits de tout ce qui *s'étoit paſſé*, & craignant l'affront dont leurs Ordres étoient me

nace

nacez, n'avoient pas très-humblement requis leurs Juges de leur livrer les deux coupables, leur promettant d'en faire chez eux une punition exemplaire. Sur cette assurance, les deux Religieux viennent d'être relâchez & reconduits chacun dans leur Couvent où il est à présumer qu'on les fera servir d'exemple à tous ceux de leurs confreres qui pouroient être tentez de donner au Public de pareils scandales.

VOILA, Monsieur, la premiere des Avantures que je vous ai promise. Je sçai que vous êtes trop sensé & trop equitable, pour apréhender que vous en tiriez aucune conséquence défavorable à la Religion & aux Ordres Religieux. Ni l'une, ni les autres ne doivent pas, en effet, être responsables de ces sortes d'accidents; & ce seroit la plus grande des injustices que de juger de tout un Corps par les fredaines de quelques uns de ses membres. Que de jugements faux on porteroit en ce cas! Rien, par exemple, de plus édifiant, en général, que le Clergé de *Paris*; ira-t-on en porter un jugement contraire par ce que, depuis un tems, les Curez de *S. Sulpice* se sont signalez par des tours d'escroc dont on a été scandalisé? Ira-t-on accuser de libertinage tout le Clergé de St. *Roch* à cause d'une certaine histoire qu'on débite ici depuis quelques jours sur le compte d'un Ecclésiastique de cette Paroisse? Il faudroit pour cela avoir perdu tout le bon sens & jusqu'au moindre sentiment de justice & d'équité.

MAIS à propos de *S. Sulpice*, je ne sçais si vous avez été informé que M. l'Abbé *Languet*, ci-devant Curé de cette vaste & riche Paroisse, & si renommé dans *Paris*, s'en est démis moyennant une pension de 12000 livres qu'il s'est rétenue sur ce Bénéfice. Un autre Fait Anecdote que vous ignorez peut-être aussi, c'est que ce Curé, qui n'est pas des plus agez, est devenu aveugle, accident qui l'a, dit-on, tellement degoûté du monde, qu'il ne songe plus qu'à mourir. Comme ce prudent Pasteur craint que la Médisance l'épargne encore moins après sa mort qu'elle ne l'a fait de son vivant, pour mettre sa mémoire à couvert de ses aiguillons, il a resolu de faire composer & graver son Epitaphe pendant sa vie. S'étant pour cet effet adressé, il y a quelques jours, au Poëte *Piron*, ce rusé Pasteur, pour se concilier sa bienveillance, lui fit un grand éloge de feu son Pere qu'il avoit, lui disoit-il, connu très particulièrement, & dont il étoit grand ami. C'étoit, ajoutoit-il, un des plus honêtes hommes que j'aie jamais fréquenté, fort estimé de tout le monde, qui avoit de grands amis à la Cour, & qui même avoit les bras fort longs. . . . *Quel dommage, en ce dernier cas. Monsieur*, lui repliqua Piron, *qu'il n'ait pas eu vos mains! son pauvre fils en seroit aujourdhui beaucoup plus à son aise.* Cette saillie Satirique n'a pas été fort du goût de l'aveugle Curé, qui, depuis ce tems-là ne s'est plus avisé de prier aucun Poëte de lui faire son Epitaphe. Au reste rien n'est plus inutile que ces sortes de précautions, d'autant que les personnes de la trempe de ce Curé n'ont pas plus-tôt les yeux *fermez, qu'il court* aussi tôt dans *Paris*, sur leur compte; de *ces sortes de piéces* par douzaines.

La Médisance, qui regne toujours dans cette Ville plus qu'en aucun autre lieu du monde, n'épargne pas beaucoup plus son successeur qu'on assure n'avoir pas moins de talents que lui pour vuider une bourse ou un coffre fort, lorsqu'on veut bien le laisser faire. Pour moi je ne trouve rien à redire à cela, car enfin, à prendre la chose à la rigueur, *Volenti non fit injuria.* Celui qui prend ce qu'on lui donne n'est pas toujours condamnable, mais bien souvent le sot qui se laisse cajoler & surprendre par ses belles paroles.

On ne mettra pas certainement dans ce nombre un de Seigneurs de la Cour qui à trouvé moyen d'echaper aux cajoleries de ce nouveau Curé. Ce Seigneur, qui étoit son Paroissien à *Paris*, étant tombé dangéreusement malade, le Pasteur n'en fut pas plutôt averti, qu'il y vola, les uns disent, pour le consoler & lui administrer les sécours spirituels dont on a besoin dans ces tristes moments, d'autres moins charitables disent, que c'étoit à dessein d'en tirer quelque somme d'argent pour son Eglise. Pour moi qui ne veux blesser ni la vérité ni la charité, je crois pieusement que le Curé avoit cette double intention. Après l'avoir donc exhorté à se préparer à la mort en vrai Chrétien, en cas qu'il plut à Dieu de l'apeller à lui: *Ne seriez-vous pas bien aise, Monseigneur*, ajouta-t-il, *de mettre ordre, en ce cas, à vos affaires domestiques, & de faire coucher par écrit vos dernieres volontez?* Là-dessus il lui fit une patétique exhortation dans laquelle il lui recommanda fort son Eglise. *Je suis fâché, Monsieur*, lui répondit en souriant le malade, *que vous soyez venu si tard; Nous aurions pu faire affaire ensemble si je vous avois vu plus tôt; mais malheureusement pour vous, mon Testament est fait; & il n'est plus tems d'y rien ajouter. Cela pourra se faire dans le premier que je ferai; mais, pour celui-ci il faut qu'il reste tel qu'il est, & je ne veux pas qu'on y ajoute un seul iota* Le Curé eut beau lui représenter les besoins de son Eglise, combien étoient agréables à Dieu les legs qu'on faisoit à son Epouse; que ces sortes de donations étoient très salutaires aux Moribonds à qui il lui dit qu'elles ouvroient la porte des Cieux; le malade retif & obstiné ne voulut point démordre de ce qu'il avoit fait, & le pria de le laisser mourir tranquille sans lui parler plus en aucune façon des biens ni des affaires de ce monde. Ainsi a été congedié ce bon Curé, fort mécontent, dit-on, d'avoir manqué son coup; mais on assure qu'il s'est un peu dédomagé de cette perte par la somme extraordinaire à laquelle il a fait monter les frais de l'enterrement de ce Seigneur.

Rien pour rien, en tous lieux c'est une loi suivie;
Les mains vuides sont sans appas,
Et ce n'est point assez de payer dans la vie;
Il faut encor payer au dela du trépas *.

J'ai l'honneur d'être &c.

* *Quinant*, Opera d'*Alceste*. Acte IV. Scene I.

Paris, ce 23. *Décembre* 1749.

N°. 23.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

DAns ma dernière Lettre, Monſieur, je vous ai dit un mot en paſſant d'un certain Eccléſiaſtique de notre Paroiſſe de S. *Roch*, ſur le compte duquel on debite ici une hiſtoire que mon intention étoit de vous envoyer. Comme elle n'a pu y trouver place, je commencerai celle-ci par le récit de cette Avanture, afin de ne lui pas donner le tems de vieillir. C'eſt une affaire de Police, & qui par conſéquent mérite quelque attention. La Voici.

Un Eccléſiaſtique, peut-être un peu trop égrillard pour un homme de ſon état, ſe divertiſſant, il y a quelques jours, avec un de ſes Amis, qu'il avoit invité à ſouper, ils pouſſerent tous les deux la petite joye ſi avant dans la nuit, que le dernier n'ôſant s'en retourner chez lui à une heure auſſi indue, dans la crainte d'être volé, ou de quelque autre accident encore plus fâcheux, le pria de vouloir bien lui donner un lit, ou lui prêter la moitié du ſien. La propoſition étoit trop raiſonnable pour être réfuſée, & ils étoient trop unis pour ſe ſéparer dans un cas de cette nature. On fait donc encore venir bouteille, & on la vuide, en attendant que le Domeſtique ait baſſiné le lit. Je n'ai pas voulu omettre cette dernière circonſtance qui ne vous paroitra nullement extraordinaire; car vous ſçavez, pour l'avoir mille fois vû, que ces Meſſieurs, ſi rigides, envers les autres, ne ſont rien moins que ſévéres pour eux mêmes. Coucher dans un lit froid, & dans des draps où il y a toujours quelque humidité, ſurtout dans la ſaiſon où nous ſommes, eh bon Dieu! c'eſt vouloir être homicide de ſoi même! Rien en effet n'eſt plus

plus contraire, selon eux, à leur précieuse santé. Le moindre mal qui pouroit leur en arriver seroit un Rhume. Or les Rhumes Ecclésiastiques sont d'une nature toute différente des autres. Ils ne sçauroient donc trop se précautionner contre ces sortes d'accidents; & pour moi je trouve qu'ils sont très bien; car enfin on n'a qu'une sante & qu'une vie dans le monde, & dans tous les états, Dieu nous ordonne de ménager & de conserver l'une & l'autre.

Le lit étant bien bassiné, bien séché, & bien chaud, nos deux Amis se couchent, après avoir encore bu le *Poculum Amicitiæ*. Les voilà dans les draps, &, à ce que je présume, bientôt endormis; car *Bacchus*, & *Morphée* se suivent de près. Ils n'en sortirent que le lendemain, sur le coup de dix heures, qu'ils furent réveillez par une rempailleuse de chaises, assez jolie, à qui Monsieur l'Abbé avoit donné ordre, la veille, de venir en raccommoder quelques unes des siennes. L'Ouvrage fini, il l'envoye faire une commission dont elle va s'aquiter, & elle revient accompagnée d'un Soldat aux Gardes qu'elle avoit rencontré en son chemin.

Pendant l'intervalle de tems que cette femme avoit été dehors, il étoit venu chez l'Abbé une personne avec laquelle il étoit alors; de sorte qu'étant arrivée avec son Soldat, ils le trouverent en compagnie. Elle fut donc obligée d'attendre dans une autre chambre, que cette personne l'eut quitté, pour lui pouvoir rendre compte de la Commission qu'il lui avoit donnée. Cependant le Soldat, qui selon toutes les apparences avoit été instruit par cette femme, ayant vu les montres des deux amis qui étoient dans cette chambre, les decrocha promtement, les mit dans sa poche, & disparut.

A peine avoit-il les talons tournez, que l'Abbé & son ami rentrent dans la chambre où ils trouvent la rempailleuse. Le premier lui demande des nouvelles de sa commission dont elle lui rend compte. Son ami, curieux de sçavoir l'heure qu'il pouvoit être, va pour regarder à sa montre qu'il ne trouve plus. Il la demande à son ami qui, ne trouvant aussi plus la sienne, soupçonne cette femme de les avoir volées toutes deux. Il les lui demande; mais elle se defend du vol

dou

dont il l'accuſe, en lui diſant qu'elle n'a point vu de Montres dans la chambre, & qu'elle ne ſçait pas ce qu'on lui veut dire. L'Abbé & ſon ami veulent la fouiller. Elle s'y oppoſe en faiſant grande parade de modeſtie & de pudeur. Ils s'en moquent, & comme ils étoient les plus forts, ils la fouillent partout, ſans pouvoir lui trouver leurs montres. L'Abbé, qui n'entendoit point raillerie ſur cet article, ſe doutant qu'elle auroit bien pu faire le coup avant que de ſortir, & avoir fait paſſer enſuite les montres en d'autres mains, la fait arrêter & conduire en priſon, & va porter ſes plaintes au Lieutenant de Police.

S'IL avoit prévu qu'elles pouvoient être les ſuites de cette démarche, il ſe ſeroit, je crois, bien gardé de pouſſer les choſes ſi loin, & il auroit ſacrifié ces deux montres à ſa réputation, dont les Eccléſiaſtiques doivent être encore plus jaloux que tout autre perſonne. En effet cette jolie Coquine, ayant été interrogée dans ſa priſon ſur le vol dont elle étoit accuſée par l'Abbé, elle a non ſeulement continué de nier qu'elle en fut coupable; mais pour ſe vanger de ſon accuſateur, elle a imaginé & debité contre lui les impoſtures ſuivantes; ſçavoir, „ que cet Eccléſiaſtique l'ayant demandée, ſous le prétexte de raccommoder ſes chaiſes, „ elle étoit auſſitôt venue chez lui; qu'en entrant, il „ l'avoit chargée de lui aller acheter un Balay; que „ ſans ſçavoir quel uſage il en prétendoit faire, elle „ étoit allée l'acheter, & qu'à ſon retour il le lui avoit „ fait partager en quatre; que la curioſité, qui eſt naturelle à ſon Sexe, lui ayant fait demander ce qu'il „ vouloit faire de ces quatre trouſſeaux de Verges, „ l'Abbé lui avoit répondu qu'il les avoit fait préparer, dans l'eſpérance qu'elle voudroit bien lui en „ donner la Diſcipline; que n'ayant point de ficelle „ pour lier ces Verges, elle étoit ſortie une ſeconde fois „ pour en aller chercher, après que l'Abbé lui eut fait „ promettre qu'elle reviendroit promtement; qu'étant „ dehors, elle avoit rencontré un Soldat aux Gardes à „ qui elle avoit raconté cette Avanture Gaillarde, que „ celui-ci, voulant ſe donner cette récréation, s'étoit

„ offert de la venir aider dans cette opération ; mais „ qu'a leur arrivée ayant trouvé l'Abbé en compa- „ gnie, il n'avoit plus été queſtion de diſcipline ; que „ le Soldat ennuyé, ou n'ayant pas le tems d'attendre „ plus longtems, s'en étoit allé ; que pour elle enfin, „ elle n'avoit point vu de montres dans la chambre, & „ que ne connoiſſant point ce Soldat, elle ne ſe croyoit „ nullement reſponſable de ce qu'il pouvoit avoir fait, „ & dont n'avoit, d'ailleurs, aucune preuve ".

SUR ces dépoſitions, vraies ou fauſſes, vous n'aurez pas de peine à juger, Monſieur, que l'Abbé auroit beaucoup mieux fait d'étouffer cette affaire. Quelque innocent qu'on puiſſe être, dans un païs tel que celui-ci, les impoſtures, même les moins vraiſemblables, trouvent toujours un aſſez bon nombre de perſonnes crédules, ou malines, qui y ajoutent foi, & qui leur donnent du poids. Le moindre effet qu'on en doive attendre, c'eſt que,

L'Oiſeau promt & léger qui prône les Merveilles,
Ce Monſtre compoſé de bouches & d'oreilles,
Qui ſans ceſſe volant de Climats en Climats
Dit partout ce qu'il ſçait & ce qu'il ne ſçait pas,
La Renommée enfin, cette promte couriere,
De mille ſots diſcours remplit la Ville entiere *.

C'eſt ce qui n'a pas manqué d'arriver à cet Eccléſiaſtique que tout *Paris*, depuis cette Avanture, ne nomme plus que l'*Abbé Diſcipliné*.

NE croyez pas cependant, Monſieur, que ſur ces dépoſitions cette fille ait été relâchée. Comme l'Abbé n'a pu prouver le vol des montres dont il l'accuſoit, le Lieutenant de Police l'a diſpenſée de les payer ; mais par un jugement qui n'eſt pas moins judicieux, ce Magiſtrat l'a condamnée à faire une retraite de trois mois dans l'Hôpital de *la Salpêtriere*, pour lui apprendre à ſe charger, une autrefois, de Commiſſions pareilles à celle qu'elle prétend que cet Eccléſiaſtique lui avoit donnée. D'un autre côté, cette leçon ne peut manquer d'être utile à M. l'Abbé de *S. Roch*, & à tous ces

* *Deſpreaux*, Poëme du Lutrin ; Chant II.

ſes confreres. Elle leur apprendra du moins à ne pas faire venir ainſi du jolies Créatures dans leurs Chambres, à moins qu'ils ne veuillent en être la dupe, comme l'a été celui-ci,

Le malheur nous doit être utile à quelque choſe.
Voulez-vous fuir un mal? Evitez en la cauſe.

PUISQUE j'ai commencé à vous entretenir des friponneries & coups de main de nos apprentifs de la *Grêve*, je vais vous faire encore part ici d'un tour de ces Meſſieurs qui m'a paru auſſi ingénieux que hardi. Cette avanture n'eſt rien moins que vieille, puiſqu'elle n'eſt que d'avant hier. La voici telle qu'on vient de me la raconter.

UN de ces honêtes fripons à qui nous avons donné le nom de filoux, pour les diſtinguer de ceux qui vont exercer leurs talents ſur les grands chemins ou dans les bois, ayant formé il y a trois jours, le déſſein de voler un Aubergiſte de la Place de *Grêve*, chez lequel il avoit quelque fois mangé, s'y prit de la manière ſuivante. Il s'habille fort proprement, & va trouver un Maître Maçon auquel il demande cinq ou ſix Manœuvres pour quelque Ouvrage qu'il dit qu'il avoit à leur donner. Celui-ci les lui ayant fourni, pour mieux réuſſir dans ſon projet le filou leur fait prendre leurs habits du Dimanche, & chacun un Manteau ſous lequel il leur ordonne de cacher leurs Outils de maçonnerie. Pour donner à cette eſpèce de traveſtiſſement un prétexte plauſible, il leur dit que l'ouvrage dont il les alloit charger devoit être fait à l'inſçu de la femme du Logis où il alloit les mener, & qui ayant une tête du Diable, n'y conſentiroit jamais ſi on la conſultoit ſur cela, & ſi elle avoit même le moindre ſoupçon qu'on y voulût procéder.

AYANT prévenu de la ſorte ces Manœuvres, qui étoient tous gens de réſolution, il les conduit chez l'Aubergiſte dont je vous ai parlé, & auquel il avoit ordonné un bon diner pour ſa compagnie & lui. En attendant qu'il fut prêt il commande d'apporter bouteille: *Allons, Meſſieurs*, dit-il à ſes Maçons *avant que de parler d'affaire il faut boire deux coups, & manger un morceau; Montons là haut.* La propoſition étoit trop flateuſe pour qu'aucun de ces manants, qui étoient ſix gros *Limonſins*, gens toujours pourvus de grand appetit, n'y ſouſcriviſſent pas ſur le champ. Ils montent; on leur apporte du vin, force pain & fromage, en attendant qu'on leur ſerve le diner auquel on travaille en toute diligence. Ils ſe déchargent de leurs manteaux & de leurs outils qu'ils cachent derrière une tapiſſerie juſqu'à ce qu'il ſoit tems de s'en ſervir, après quoi ils font main baſſe ſur le pain & le fromage comme des gens qui n'auroient point mangé de huit jours. Après en avoir mangé chacun trois ou quatre livres, arrivent le potage, le Bouilli, les ragoûts, les fines poulardes, & les petits pieds, ſur leſquels ces affamés ſe jettent comme s'ils euſſent été encore à jeun. Le vin n'eſt pas *plus épargné*. On leur en ſert à profuſion, & s'en donnent *de même*,

CEPENDANT notre filou, les voyant dans l'état où il les vouloit, c'eſt-à-dire, plus d'amoitié yvres, il leur dit, qu'étant Maître & propriétaire de cette maiſon, le principal Locataire ſe plaignoit depuis long-tems que la cheminée de la Chambre, où ils étoient, fumoit beaucoup, & que pour y remedier il vouloit la faire abbattre, & en conſtruire une autre qui n'eut point ce défaut. *Quand vous aurez fini de boire*, continua-t-il, *Vous n'avez qu'à vous mettre à l'ouvrage, & aller toujours votre train quelque choſe qu'on puiſſe vous dire. Comme je ſuis maître de ma maiſon, ce n'eſt qu'à moi que vous avez affaire, & vous ſerez contents de moi; comme je ne crois pas que vous ayez juſqu'ici ſujet de vous en plaindre.* En achevant ces mots, il ſe leve, & comme nos *Limouſins* avoient achevé de diner, ſous le prétexte que l'Hôte pouvoit avoir beſoin de ſon Argenterie pour un grand repas de noces qu'il devoit, diſoit-il, donner, il ramaſſe charitablement tous les couverts comme pour les lui porter, gagne l'eſcalier où il les met dans ſa poche, & ſort de la maiſon après avoit bien recommandé encore à ſes Maçons de ſe mettre au travail le plus promptement qu'ils pouroient.

LA généroſité avec laquelle ils étoient traitez fut pour eux un motif qui les engagea à exécuter au plus vite les ordres qu'ils venoient de recevoir. Le filou ne fut donc pas plus-tôt ſorti de la maiſon, que nos *Cyclopes*, s'étant armez chacun de leur marteau, ſe mettent à travailler à tour de bras ſur la cheminée dont ils font voler les débris tout au travers de la chambre. Au bruit qu'ils font, & qui ébranloit preſque toute la maiſon, l'Auberiſte croit qu'elle va crouler de fond en comble. Il accourt tout en tremblant à la chambre où il entendoit cet horrible fracas, & où il trouve les ſix maçons acharnez, comme autant de Diables, contre la Cheminée qu'ils avoient déja plus d'amoitié renverſée. Il veut aller à eux pour leur faire ceſſer ce bel ouvrage; mais les plâtras, qui volant & roulent par la chambre, ne lui permettent pas de les aprocher ſans courir le riſque d'en être écraſé, ou du moins eſtropié. Dans cette perplexité il leur crie de ceſſer; mais plus il crie, & plus ils ſont jouer leurs marteaux.

IL ne leur manquoit que des ordres pour renverſer toute la maiſon; Au train dont ils y alloient, c'auroit été une affaire bien-tôt faite; heureuſement pour l'hôte, on ne leur avoit parlé que de la cheminée. Le Maitre, la Maitreſſe, la Servante, les enfans, & cinq ou ſix garçons, Domeſtiques dans l'Auberge, voyant ainſi démolir cette cheminée, & s'imaginant que cette démolition alloit être ſuivie de celle de toute la maiſon, donnent chacun de leur côté, & tous enſemble, un ſpectacle des plus divertiſſants aux Voiſins qui étoient accourus au bruit que faiſoient ces Maçons, pour voir ce que ce pouvoit *être*. Le Maître juroit & blaſphémoit comme un Payen; ſa *femme faiſoit* le Diable à quatre, & ſans la crainte qu'elle *avoit des plâtras*, elle ſe ſeroit élancée ſur les Limouſins pour les

les étrangler. La Servante les accabloit d'injures & de malédictions, pour les ordures & la pouſſiere épouvantables qu'ils faiſoient dans cette chambre dont ſe n'étoyage lui coûteroit, diſoit elle, plus de huit jours de travail; les enfants, croyant qu'on alloit les enſévelir ſous les ruines de leur maiſon, pleuroient à chaudes-larmes, & hurloient de toutes leurs forces; enfin des ſix garçons du Cabaret, deux regardoient triſtement démolir la maiſon de leur Maître, deux autres, la bouche beante, admiroient avec étonnement l'opiniâtre activité des Maçons que rien n'étoit capable d'arrêter; les deux autres enfin, juſtement égayez par ce Bacchanale, en rioient à gorge déployée.

La Cheminée ayant été de la ſorte renverſée malgré toutes les oppoſitions qu'on y avoit voulu mettre, les ſix *Limonſins*, pleins de vin, de pouſſiere & de ſuye, ennuyez de plus d'entendre les injures, les invectives & les malédictions dont on n'avoit point encore ceſſé de les accabler, étoient ſur le point de faire ſauter toute la maiſon par les fenêtres, lorſqu'un événement auquel ils ne s'attendoient certainement pas les fit bientôt changer de ton. Quoique l'hôte eut déja pris des meſures pour s'aſſurer d'eux, il ne ſoupçonnoit cependant encore rien du vol qui lui avoit été fait. Il avoit bien vu ſortir, à la vérité, le filou qui l'avoit volé, mais comme il n'avoit pas eu ſur lui le moindre ſoupçon, il l'avoit laiſſé ſortir tranquillement, ne s'imaginant pas qu'il s'en alloit pour ne plus revenir. D'ailleurs il laiſſoit pour otages dans la maiſon ſix perſonnes qui toutes étoient fort proprement miſes, & par conſéquent en état de payer la dépenſe qu'elles auroient faite.

Comme il n'avoit pas été poſſible de paſſer le ſeuil de la porte tant que nos *Limonſins* avoient été occupez à la démolition de la cheminée, par cette raiſon on n'avoit pu viſiter la Table. Quelle fut la ſurpriſe de l'Aubergiſte, lorſqu'ayant jetté les yeux deſſus, il vit pour ſurcroit de malheur, que toute ſon argenterie en avoit été enlevée! Sa femme, & tous les autres aſſiſtants ayant aperçu ce nouveau déſaſtre, vouloient dévorer ces pauvres miſérables qui commencerent, ſur cela, à ſoupçonner que le prétendu Maître de la maiſon qui les avoit mis en œuvre, & ſi bien regalez ſans qu'il lui en coutat un ſol, pouvoit bien être un fripon qui avoit fait le coup dont l'Aubergiſte les accuſoit.

Ils alloient s'éclaircir & s'expliquer ſur ce point avec lui, lorſque la garde, qu'il avoit envoyé chercher, arriva & ſe ſaiſit & des Maçons & de l'hôte qu'elle emmena chez le Commiſſaire. La chacun, ayant un peu repris ſes eſprits, conta ſes raiſons que ce Magiſtrat écouta avec beaucoup de ſens froid. Après les avoir bien peſées, & murement examiné cette affaire, en Juge équitable il a renvoyé les Maçons abſous du Vol dont ils étoient accuſez, & dont ils ne ſe trouvoient nullement coupables; mais pour les punir de n'avoir point voulu écouter

les

les réprésentations de l'Aubergiſte, il les a condamnés à rétablir la cheminée qu'ils avoient abatue, dans le même état qu'elle étoit auparavant.

SI ce n'eſt pas là un tour de la nouvelle fabrique, il ne s'en fera jamais. Je ſouhaite, Monſieur, qu'il vous amuſe auſſi bien que les autres Avantures dont je vous ai fait part, tant dans cette Lettre, que dans la précédente.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 26. *Decembre* 1749.

L'Almanach des Francs-Maçons pour l'Année 1750. imprimé à la Haye, pour compte de la Fraternité, orné d'un grand nombre de Chanſons & Poëſies Maçonnes & autres Piéces très Curieuſes & utiles aux membres de l'ordre, ſe vend actuellement à la Haye, chez *Pierre Goſſe, Junior*; Libraire de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU, à Amſterdam, chez *Michel Rey* & *Rykhoff, Junior*; à Leyden, chez *E. Luzac, Junior*; à Rotterdam, chez *J. D. Beman*; à Utrecht, chez *Kribber*; & dans les autres Villes, chez les Principaux Libraires.

Nicolas van Daelen, Libraire dans le Hoogſtraet, à la Haye, debite actuellement *Les Etrennes de Paris*, ou *Almanach à l'Uſage des Dames*, pour l'année 1750. Cet Almanach, qui eſt des plus Curieux & Amuſants, eſt enrichi cette année, de Predictions Générales & très Curieuſes, de pluſieurs Chanſons nouveaux ſur des Airs Connus, de pluſieurs Epigrammes, Sonnets, Rondeaux, petits Contes, &c. pour amuſer le Beau Sexe, pluſieurs Enigmes, &c. Le prix broché eſt de 6 ſols, relié 8 ſols, en veau marbré 15 ſols, en maroquin *f* 1. On le trouve auſſi à Amſterdam, chez *Tirion*; *P. Mortier*, *Rykhoff*, *Junior* & *Wilbens*; à Leyden, chez *Haak* & *E. Luzac*, *Junior*; à Utrecht, chez *Spruyt*; à Rotterdam, *J. D. Beman*, *J. Loxel* & *Hebert*; à Middelbourg, *Mandelgreen*; & dans les autres Villes, chez les Principaux Libraires.

Le Nouvel Almanach du Prince pour l'année 1750. enrichi de planches en taille douce lequel repréſente le plus mémorable de ce qui s'eſt paſſé depuis 1740. juſqu'à 1749.

Princes Carolinaas Beurs-Almanach voor 't Jaer 1750.

Jeudi le 1. Janvier 1450.

N°. 24.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

E ne ſçai, Monſieur, ſi vous n'aurez pas apris par les Nouvelles publiques la déſolation où nous ſommes ici depuis quelques mois. Nous avons long tems ſoupiré après la ceſſation de la guerre qui nous avoit mis à deux doigts de notre ruine; mais le retour de la Paix, après laquelle nous aſpirions, nous a amené un ſecond fléau qui n'eſt guére moins triſte pour nous. Le premier nous a enlevé une partie conſidérable de nos biens; & par le ſecond nous ſommes à chaque inſtant menacez de perdre le plus cher & le plus précieux de tous, qui eſt la vie.

A ce début vous n'aurez pas de peine à reconnoître que je veux vous parler de ce nombre prodigieux de Voleurs qui infeſtent le Royaume, & ſurtout les environs de cette Capitale. C'eſt la ſuite ordinaire de ces réformes qui ſe font dans les troupes après la fin de la guerre, & qui vous rejettent dans un Etat des milliers de ſcélérats dont elle l'avoit purgé; gens qui à tous leurs autres vices joignent encore l'exécrable habitude qu'on leur a fait contracter de répandre le ſang humain de ſens-froid, & ſans le moindre ſcrupule. Funeſtes, mais inſaillibles, effets du plus redoutable fléau que les Princes puiſſent attirer ſur leurs Etats! Fruits amers, & cependant les plus réels que leurs peuples recueillent de leurs conquêtes..... Mais bornons ici des réflexions auxquelles on trouveroit peut-être mauvais que nous donnaſſions plus d'étendue. Revenons à nos Voleurs, & entrons ſur ce ſujet dans un détail, *que je ſuis* bien ſûr que les Nouvelles publiques ne vous auront point donné.

Mon intention, Monſieur, n'eſt pas de vous faire

ſci l'enumération des brigandages, meurtres, aſſaſſinats, & autres crimes de ſes ſortes de gens, ni de vous entretenir de la punition exemplaire qu'on fait ici de ceux qui tombent entre les mains de la Juſtice,

Non mihi ſi centum linguæ ſint, oraque centum,
Ferrea vox, omnes ſcelerum comprendere formas,
Omnia pœnarum percurrere nomina poſſem *.

Je me borne, Monſieur, au recit des dernieres actions qui en viennent de conduire quelques-uns ſur l'Echafaut, & des ſtratagêmes que la Juſtice a mis en uſage pour s'en ſaiſir. Quoique ces événements ne ſoient pas des plus récréatifs, ils ne laiſſent pas d'amuſer. D'ailleurs la jeuneſſe, qui pouroit ſe ſentir du penchant pour le libertinage, peut profiter de ces recits qui ne ſont ni inutiles, ni indifférents, aux Magiſtrats mêmes, & à toute autre perſonne prepoſée pour purger la Société de ces ſortes de gens qui la deſolent. Tout ſert dans le monde, & l'homme d'eſprit profite de tout.

Vous ſçaurez donc, Monſieur, qu'on a arrêté il y a environ huit jours, pluſieurs de ces Scélérats qui ſe ſont mis ſur le pied de demander effrontément, au coin d'un Bois, la charité aux paſſants en les couchant en joue, ou en leur appuyant le piſtolet ſur la poitrine. C'eſt de cette façon que deux de ces coquins prierent un Intendant de maiſon de vouloir bien les aſſiſter de ſa bourſe; ce qu'il fit ſans aucune réſiſtance. La docilité qu'ils trouverent dans ce charitable paſſant les enhardi à lui demander de même une fort belle montre d'or dont ils devinrent tout d'un coup paſſionnement amoureux. Mais comme il l'étoit encore plus qu'eux, ne jugeant pas à propos de la leur ceder, il ſaiſit, pour s'échaper de leurs mains, le tems où ils étoient occupez à ramaſſer ſon argent qu'il leur avoit diſperſé tout exprès dans le chemin. Alors piquant des deux il gagna le Bois près duquel ils étoient, & courant à toute bride, il arriva ſain & ſauf à un village qui étoit à quel-

* *Quand j'aurois cent langues, cent bouches & une voix auſſi forte que l'eſt le fer, je ne pourois pas vous faire le dénombrement de leurs crimes ni des tourments par leſquels on les leur fait expier.* Virg. Æneid. Lib. VI. v. 625. & ſeq.

quelques lieues de là, où il raconta au Prevôt ce qui venoit de lui arriver.

Sur cet avis la Marechaussée monte aussi tôt à cheval, & prend sa route vers le Bois où l'Intendant venoit d'être volé. Pour découvrir plus surement les Coquins qu'il cherchoit, le Brigadier s'étoit saisi, chemin faisant, d'un Mendiant qu'il avoit rencontré, & auquel il donna trois écus de six francs, à condition qu'il passeroit dans un certain endroit près du Bois qu'il lui indiqua, & qui étoit celui où l'Intendant avoit été forcé de quitter son argent. Le Mendiant obéit, & la Marechaussée qui le suit à travers le Bois, ne le perd point de vue. Il ne fut pas plus-tôt arrivé à l'endroit désigné, qu'il est arrêté par les mêmes voleurs qui lui demandent tout l'argent qu'il peut avoir. Il s'excuse sur sa pauvreté & refuse de leur rien donner, attendu, disoit-il, qu'il n'avoit rien, comme ils pouvoient bien en juger eux-mêmes par son équipage de Mendiant. Ils n'en veulent rien croire, & ils se mettent à le fouiller.

Pendant cette contestation, & qu'ils étoient occupez à voler ce miserable, la Maréchaussée s'avance, investit ces deux fripons, dont l'un est pris sur le fait. L'autre, pour être plus agile, jette son fusil dans un fossé plein d'eau, & se sauve dans le Bois d'où il gagne la campagne. On le poursuit jusque dans un Village où il est enfin pris, lié, & garotté. Dans cet état on le ramene à l'endroit où il avoit jetté son fusil qu'on repêche, & avec lequel on l'a conduit, aussi bien que son Camarade, dans les prisons de cette Capitale. Quand on veut faire un metier aussi scabreux que celui ci, il me semble qu'il faudroit le faire avec un peu plus de circonspection & d'adresse que ne le faisoient ces deux Aprentifs à qui la Justice ne laissera surement pas le tems de devenir Maitres.

La prise de ces deux Coquins n'a point fait d'impression sur un troisieme qui faisoit bande à part. C'étoit un Cabaretier de *Vincennes* qui donnoit de fort bon vin à très grand marché, & qui par-là se faisoit quantité de *pratiques*. Comme il étoit impossible que par *ce moyen il fit beaucoup* de profit, il en avoit imaginé

un autre pour s'en dédommager. C'étoit de reprendre par la force ce qu'il n'auroit peut-être pas pu obtenir par amitié. Il alloit donc attendre sur le soir, dans le Bois de *Vincennes*, ses hôtes, pour leur demander le surplus de leur écot en leur mettant sur la gorge deux Pistolets qu'il portoit dans ses poches.

Apres avoir fait pendant quelque tems ce métier qui lui réussissoit assez bien, amorcé par le profit, il ne se borna pas à ceux à qui il donnoit son vin à si bon marché, & il se mit à attaquer tous les passants indifféremment Ses Captures n'étoient pas toujours considérables, mais il prenoit le bon & le mauvais. Il a fait trembler bien des gens, les uns pour douze, pour neuf, & même pour cinq sols ce qui étoit tout ce qu'ils avoient sur eux, & d'autres pour des sommes très fortes qu'il falloit lui remettre avec autant de résignation. Enfin sa maniere d'agir faisoit assez de bruit pour que l'on n'osat plus approcher du Bois de *Vincennes*, ce Bois si délicieux, & de tout tems si heureux en bonnes fortunes.

On ne voit guére de gens du métier de celui-ci mourir tranquillement dans leur lit, & de vieillesse. Je ne sçai si celui-ci se flattoit d'avoir ce bonheur; mais en ce cas il s'est lourdement trompé. En effet un Brigadier de notre Maréchaussée, ayant eu quelque soupçon sur ce Cabaretier, l'a fait longtems observer par quelques-uns de ses espions. Pour se mieux encore assurer de la verité dont il se doutoit, il a engagé une personne non suspecte à aller boire chez lui pour tâcher de le reconnoître au son de sa voix, à sa taille, à sa corpulence; car comme il ne faisoit ses coups que dans l'obscurité, il n'étoit pas possible de le reconnoitre aux traits du visage. La chose ayant été bien constatée, sa maison a été investie, & le voleur arrêté & saisi d'une façon assez singuliere.

Comme on craignoit qu'il n'eut chez lui des armes, & des gens apostez dans sa maison pour le deffendre en cas de surprise, on a feint de venir chez lui uniquement pour visiter sa maison, & voir s'il n'y avoit point de Marchandite de contrebande cachée. Quelque

que peur que faſſent ordinairement les Commis à ceux chez qui ils vont faire de pareilles viſites, celui ci les voyant entrer chez lui n'en a cependant point été déconcerté, & a aſſez bien compoſé ſon air, ſon viſage, & tout ſon maintien, Il a même été aſſez hardi pour les conduire lui même dans toute ſa maiſon, bien aſſuré que ce qu'on lui demandoit ne ſe trouveroit pas chez lui, & encore plus perſuadé qu'on ne le ſoupçonnoit point du metier qu'il faiſoit. Mais cette aſſurance ne lui a ſervi de rien. En effet le Brigadier & ſes gens, qui s'étoient ainſi traveſtis en Commis de la Maltote, l'ayant conduit dans ſon écurie où il ſe trouvoit éloigné de tout ſecours en cas qu'il eut voulu ſe deffendre, ſe ſont jettez ſur lui, l'ont ſaiſi, & conduit ici où nous eſperons dans peu le voir danſer dans la Place de *Greve* une danſe bien différente de celles qu'on a tant de fois danſées dans ſa guinguette à *Vincennes*.

En voilà aſſez ſur le compte de ces fripons; je paſſe à une autre eſpece de miſerables qui ne valent gueres mieux, & qui même, ſelon moi, ſont encore plus dangereux pour la Societé que ceux dont je viens de vous raconter l'hiſtoire, parce qu'on ne ſe défie point de leur ſcélérateſſe. Je parle des Banqueroutiers frauduleux, eſpece ſingulière de Voleurs qui ſont devenus aſſez à la mode depuis quelque tems dans ce Royaume, & qui prennent, pour juſtifier leurs vols, le prétexte du tort que la guerre a fait au Commere, abuſant ainſi de ce que ce même Commerce, & la Société ont de plus ſacré, qui eſt la confiance, & la bonne foi. Un des fripons de cette derniere eſpèce, dont le plus honnête meriteroit d'être pendu, a procuré ici, ſans le vouloir, à un *Bas Normand* l'occaſion de faire une petite fortune. En voici l'hiſtoire, qui peut être vous divertira.

Un Exemt, un Huiſſier, & cinq ou ſix Recors avoient ordre de ſe ſaiſir d'un Marchand de cette Ville qui étoit ſur le point de faire une Banqueroute des plus frauduleuſes. Le cas étoit preſſant & réqueroit celerité. C'eſt pourquoi bienqu'il fut tard, ils ne laiſſerent pas que de ſe mettre en marche pour executer leur commiſſion. Arrivez à ſa maiſon, il étoit queſtion d'arrê-

ter ce Marchand qui, ne se doutant pas du mauvais tour qu'on venoit pour lui jouer, descendoit justement l'escalier, & passe au travers de ceux qui venoient pour s'assurer de lui. L'Exemt qui, selon toutes les apparences, ne le connoissoit point personnellement, lui demande si ce n'est pas dans cette maison que demeure Monsieur C.... A son habillement & à la physionomie de tous les gens qu'il avoit à sa suite, le Marchand reconnoissant tout à coup le danger où il se trouvoit ne se déconcerte cependant point; au contraire en homme d'esprit (les fripons n'en manquent pas ordinairement) il s'échape de leurs mains en leur repondant, que cette maison est celle, qu'ils cherchent, & qu'il vient de quitter le Marchand qu'ils lui ont nommé, lequel alloit sortir dans l'instant; & en achevant ces mots il se retire sans demander son reste.

A peine avoit-il le dos tourné, qu'un particulier se presente sur l'escalier, tenant en sa main une bougie allumée. Ce dernier n'eut pas plut-tôt aperçu l'Exemt & toute sa coborte, qu'il éteint sa lumiere & veut rentrer; mais l'Exemt & toute sa sequelle l'ayant entrevu, & le prenant pour le Banqueroutier qu'ils avoient ordre de saisir, se jettent sur lui, & l'entrainent. Il a beau crier qu'on le prend pour un autre, & qu'il ne sçait pas ce qu'on lui veut, on le fait marcher malgré lui. Aussitôt qu'il est dans la rue, nouveaux cris, nouvelle resistance, nouveaux efforts pour s'échaper des mains de ceux qui l'ont saisi. On veut le faire marcher & il n'en veut rien faire; on le maltraire, & à force de coups on le fait tomber dans la boue. Comme il refuse de se relever, on le prend, & on le porte dans un carosse qui l'attendoit au coin de la ruë. Plus il se deffend, plus il donne de belles raisons à ses Satellites, & plus ceux-ci se persuadent qu'ils tiennent leur proye. Enfin ils le conduisent en prison.

Des qu'ils l'eurent coffré, ils dressent l'Acte Ordinaire en pareil cas, & le presentent au Prisonnier qui *refuse de le signer.* L'Exemt, sa Suite, & celui des Créanciers *qui l'avoit* fait emprisonner ne furent point *surpris de ce refus*, lorsque l'ayant envisagé de plus près *ils reconnurent* qu'ils s'étoient trompez, & que ce n'étoit

toit point là l'homme dont ils avoient cru se saisir. Confus de sa mépriſe, & craignant les ſuites fâcheuſes qu'elle pouvoit avoir, l'Exemt ſe trouva dans un embaras dont il pria le Géolier de vouloir bien le tirer, en relâchant ſur le champ le priſonnier qu'il venoit de lui amener; mais malheureuſement pour lui, l'Acte d'empriſonnement étoit deja inſcrit ſur le Regître, & dès-lors le Géolier eſt reſponſable de ce qui entre dans ſa priſon.

Pour lever cette difficulté, ils imaginent un autre expedient. Ce fut de faire entrer dans la priſon deux des Soldats qui en ont la garde, & de les introduire auprés du faux Banqueroutier. Alors un de ces Soldats, le prenant par le bras, lui demande bruſquement ce qu'il fait là, qui l'a rendu ſi hardi que de s'y retirer, & lui ſignifie qu'il ait à ſortir au plus vîte. Tout autre n'auroit pas mieux demandé; mais le *Bas-Normand* n'en veut rien faire, & leur declare qu'il eſt réſolu de reſter juſqu'à ce qu'on lui ait fait raiſon de l'inſulte & des mauvais traitements qu'il venoit de recevoir, & ſur leſquels il vouloit que le Juge lui rendit juſtice. Malgré cette déclaration, les Soldats veulent le faire ſortir, & lui font même violence; mais il s'obſtine à demeurer en priſon.

Le lendemain le Regiſtre du Géolier eſt produit, ſelon la coutume, à la Juſtice. Mais comme les Priſonniers pour dettes ne ſont pas toujours ceux auxquels les Magiſtrats font le plus d'attention, celui-ci reſte deux jours dans la priſon ſans pouvoir donner de ſes Nouvelles, & pendant ce tems on le traite fort durement pour le punir de ſon obſtination à n'en point vouloir ſortir.

Cependant ſes Voiſins, qui ſçavent qu'il a été enlevé, viennent pour le voir. On leur refuſe cette ſatisfaction; mais comme l'auteur de l'Empriſonnement prévoit les ſuites de cette affaire, il propoſe un accommodement au priſonnier qui le rejette. Ce dernier trouve enfin moyen d'inſtruire ſes Juges de ſon affaire & de ſa détention. On l'écoute, on diſcute & examine *ſa cauſe; & en premiere inſtance on lui accorde une*

pr

partie de ſes demandes qui ſe reduiſoient à une ſomme conſidérable pour domages & interêts, avec une reparation d'honneur faite publiquement dans la maiſon même où l'affront lui a été fait, à rayer & biffer ſon nom du régiſtre de la priſon, & que les gens du Roi prennent connoiſſance des violences & mauvais traitements qui lui ont été faits dans la dite priſon, & ailleurs, contre tout droit & toute juſtice. Le premier Juge lui ayant accordé toutes ſes demandes à l'exception du dédomagement, attendu qu'on lui avoit offert ſa liberté preſque au même moment qu'elle lui auoit été otée, le priſonnier a interjetté appel de ce jugement au Parlement où les gens du Roi, ayant pris connoiſſance de cette affaire, lui ont accordé toutes ſes prétenſions.

Voila, Monſieur, ce qui s'apelle tirer bon parti d'une mauvaiſe affaire: & c'eſt, dit-on en quoi les *Bas-Normands* ont toujours excellé. Ce qu'il y a de plus affligeant pour les Créanciers dans tout ceci, c'eſt que le véritable Banqueroutier, profitant de ce *qui pro quo*, eſt décampé avec tous ſes meilleurs effets & tout ſon argent qu'il eſt plus que vraiſemblable qu'ils ne reverront jamais.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 29 *Decembre* 1749.

Livres Noaveaux

Qui ſe trouvent chez Pierre Gosse *Junior* Libraire de S A R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU, à la Haye.

Plan pour reformer la Juſtice que Sa Majeſté le Roi de Pruſſe a dreſſé par ſes propres Lumieres & par lequel la Procedure eſt reglée d'une manière, que dans le Terme d'un An tous les Procès ſont jugés en première ſeconde & troiſième, 12. *Imprimé pour la Satisfaction du Public*, 1750.

Pigmalion ou la Statue Animée Opera Comique en Vaudeville, par Meſſieurs Panard & l'Affichard, 8. *Haye* 1749.

Jeudi le 8. Janvier 1750.

Il y aura aujourd'hui un Extraordinaire.

Nº. 25.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

PARIS n'eſt pas le ſeul endroit, Monſieur, où nous cherchons de quoi vous amuſer. Comme nous ſçavons que les hommes ſont partout à peu près les mêmes, nous ſommes auſſi perſuadez qu'ils fourniſſent par tout des ſcénes tantôt ſérieuſes, tantôt divertiſſantes, mais toujours inſtructives à ceux qui obſervent leur conduite pour en profiter. C'eſt ce que vous reconnoitrez dans le recit d'une avanture qu'un de mes amis m'écrit de *Vienne*, & dont j'ai cru devoir vous faire part auſſi-tôt. Vous y verrez, auſſibien que dans une autre dont elle ſera ſuivie, les effets ſinguliers de l'Amour, qu'on peut apeller la paſſion Dominante de nos Européens, & qui eſt le principe de la plûpart des folies qu'on leur voit faire par tout. Telle paroitra aux yeux de bien des gens l'avanture que je vais vous écrire, pendant que d'autres la regarderont de tout un autre œil; car il n'y a rien de ſi bizare que les divers jugements des hommes ſur cette matiere. Pour moi qui crois les connoitre un peu, je penſe que les uns & les autres ont raiſon, par ce que dans ces jugements chacun ſuit les impreſſions & les mouvements de ſon cœur qui décide ordinairement dans ces ſortes d'affaires ſelon qu'il ſe trouve affecté. Quoiqu'il en ſoit, Voici l'avanture telle que je viens de la recevoir.

IL y a quelques années qu'un de nos Seigneurs *François*, qui étoit alors Ambaſſadeur auprès de la Republique de *Veniſe*, fit connoiſſance, dans cette Capitale, avec une Religieuſe du Couvent de S. *Laurent*, nommée *la Signora R...*, Elle étoit fille d'un Noble Vé-

nities, & il n'eſt point neceſſaire d'en donner d'autres preuves que de dire que dans ce Couvent, comme dans quelques autres de la même Ville, on ne reçoit que des filles nobles. Celle-ci étoit faite au tour, & paſſoit, avec juſtice, pour la plus belle fille de tout *Veniſe*; auſſi ne l'appelloit on que la *Bella Monaca di Sant Laurenzo*. Notre Ambaſſadeur, en ayant ſouvent entendu parler en ces termes, fut curieux de la voir. Mais il ne lui eut pas plus-tôt fait une viſite, qu'il en devint éperdument amoureux. Il n'eſt pas neceſſaire de vous dire ici qu'en conſéquence il lui en rendit de très-fréquentes. Vous connoiſſez trop la vivacité de nos *François* auprès du Beau Sexe pour ne pas croire que celui-ci n'omit rien pour ſe faire aimer de cette belle Nonne, dont il devint idolâtre. Non content de la voir, & de lui faire dans ſon Couvent toutes les galanteries qui ſont ordinaires parmi les amoureux, il la menoient ſouvent à l'Opera. Ce dernier article, quoique très-contraire aux uſages de notre païs, ne vous étonnera point lorſque vous ſçaurez qu'à *Veniſe* tous les Prêtres, les Moines, & toutes les Religieuſes mêmes vont aux Spectacles avec auſſi peu de ſcrupule, que les notres lorſqu'ils vont au Chœur. C'eſt un rélâchement que la coutume à introduit depuis long tems à *Veniſe*, auſſi-bien qu'en pluſieurs autres Villes d'*Italie*, & qui y eſt ſi commun & ſi ordinaire, qu'on n'y fait pas ſeulement la moindre attention. Toute la précaution & tout le ménagement que prenoit notre galant Ambaſſadeur dans cette rencontre, étoit qu'il lui faiſoit prendre le Maſque, moins pour empêcher encore qu'elle ne fut reconnue, que dans la cranite que ſa grande beauté ne lui fit naître quelque dangereux Rival.

CETTE précaution n'empêcha pourtant point qu'un ſoir qu'elle étoit avec lui à l'Opera, elle ne fut reconnue par ſon Frere qui y étoit auſſi dans une Loge vis-à-vis de la ſienne, cette Réligieuſe ayant un tant ſoit peu levé ſon Maſque, apparemment pour quelque raiſon: *Si je ne ſçavois pas*, dit le Frere à un de ſes amis *qui étoit aſſis à* côté de lui, *que ma Sœur eſt dans le Cou-*

vent

vent de Sant Laurenze, je jurerois que c'eſt elle que je vois vis-à vis de nous avec ce Maſque, tant elle lui reſſemble. Il ne ſe trompoit point, car c'étoit elle même.

La galanterie, dans les filles, eſt ſujette à des inconvénients fâcheux dont elles ont ordinairement tout le tems de ſe repentir, ſur tout l'orſqu'elles en viennent juſqu'à accorder à leurs Amants les derniers faveurs. Hé, combien y en a-t-il peu qui leur échapent lorſque la paſſion d'un Galant ſe trouve encore fortifiée par une magnifique dépenſe, & par des richeſſes qui le mettent en état de procurer à la perſonne aimée tout ce qui peut flatter ſes deſirs! C'eſt la ſituation où ſe trouvoit la Signora R... avec l'Ambaſſadeur *Francois*. Au milieu des plaiſirs de toute eſpece qu'il lui faiſoit naître, pour ainſi dire, à chaque pas, elle oublia bientôt ſa vertu, & ſe laiſſant aller aux ſéductions de ſon Amant, elle en reſſentit enfin les triſtes effets. Celui-ci, pour l'en conſoler, lui promit de ne la point abandonner (choſe aſſez ordinaire en pareil cas) & qu'il l'emmeneroit avec lui en *France*, où elle ſeroit à couvert de tous les reproches amers que des parents, & toutes les Religieuſes d'un Couvent ont coûtume de faire dans de ſemblables rencontres: heureuſes encore les filles qui en ſont quittes pour de ſimples reproches! La Signora R.... fut bientôt convaincue que l'intention de ſon Amant etoit de lui tenir ſa promeſſe. En effet, quoique ſon Ambaſſade fut finie, il reſta néanmoins encore, uniquement pour l'amour d'elle, à *Veniſe* où il ne diſcontinua point de la fréquenter.

Lorsqu'il fut prêt à s'en retourner en *France*, ils ſe concerterent ſur les moyens qu'ils prendroient pour s'y rejoindre, car l'enlevement des Religieuſes étant à *Veniſe*, comme en beaucoup d'autres endroits, un crime irrémiſſible, ils convinrent qu'ils ne partiroient point enſemble; mais que ſe ſuivant de près, ils ſe réjoindroient tous les deux à *Lyon*. En conſequence de cette réſolution, l'Ambaſſadeur lui fit préparer tout ce qu'il falloit pour le Voyage, lui laiſſa une ſomme d'argent conſidérable pour la même fin, & quelques Domeſtiques affidez qui l'accompagneroient dans la route.

Ayant ainſi tout diſpoſé, il part le premier, & elle le ſuit dès le lendemain. Mais ſes parents ayant été avertis de ſon départ, la font pourſuivre, & l'atteignent à *Ferrare* où ils la font de nouveau renfermer dans un Couvent. Cependant l'Ambaſſadeur, qui ignoroit le malheur qui venoit de lui arriver, continue ſa route, arrive à *Lyon* où il l'attend quelques jours au bout deſquels il tomba malade, & mourut de douleur lorſqu'on lui eut apris le triſte ſort de ſa chere Amante.

Peut-être l'auroit-elle ſuivi dans le tombeau ſi elle avoit été informée de ce malheur, mais la captivité dans laquelle on la tenoit lui ſauva la vie en lui laiſſant ignorer la mort de ſon fidelle Amant. Lorſqu'on crut qu'elle l'avoit oublié, on lui rendit la liberté, & elle jouit des mêmes priviléges que les autres Religieuſes du Couvent dont elle ſe fit beaucoup aimer.

Elle ne penſoit plus qu'à paſſer & finir ſes jours avec elles dans cette retraite, lorſque l'Amour, qui l'avoit deſtinée à un état bien différent, en diſpoſa tout autrement. Un Colonel *Eſpagnol*, natif de *Naples*, qui étoit au ſervice de S. M. *Cath.* ſe trouvant en quartier d'hiver à *Bologne*, dans les Etats du Pape où l'Armée des trois Couronnes ſejournoit alors, fut curieux de voir la Ville de *Ferrare*, où il vint. Là il fit connoiſſance avec pluſieurs Seigneurs, & entre autres avec un qui étoit natif de *Bologne*, lequel ſe chargea fort gracieuſement de lui faire voir tout ce qu'il pouvoit y avoir à *Ferrare* de curieux & de digne de l'attention d'un Voyageur. Après lui avoir tout fait voir, un jour il le mena avec lui faire viſite à une Tante qui étoit Réligieuſe dans le Couvent où étoit auſſi la belle *Venitienne*.

Comme c'eſt la coutume dans les Couvents d'*Italie* que toutes les Religieuſes paroiſſent au Parloir lorſqu'il y vient quelque étranger, celle-ci n'eut pas plus-tôt paru devant le Colonel *Eſpagnol*, qu'il en devint auſſi amoureux que l'avoit été l'Ambaſſadeur *François*. Il s'informe de ſon ami quelle eſt cette aimable Religieuſe. *Celui-ci* lui raconte l'hiſtoire de ſes amours avec l'Ambaſſadeur, & toutes les ſuites qu'avoit eu cette paſſion.

On dit que les *Eſpagnols* ſont extrêmement délicats ſur le fait de la galanterie. Si cela eſt, la régle n'eſt ſurément pas ſans exception. En effet, quoique cet ami lui eut déclaré que cette aimable fille avoit eu de ſon premier Amant un enfant dont elle étoit accouchée dans le Couvent, ce malheur, qui dégouteroit bien des Galants, ne diminua rien de la paſſion qu'il venoit de prendre pour la Signora R..... Il prie ſon ami de vouloir bien le ſervir dans ſon amour; ils lui rendent enſemble de fréquentes viſites & le Colonel *Eſpagnol* pouſſe ſi loin ſes affaires, qu'il l'enleve de ſon Couvent, & l'emmene avec lui à *Bologne*.

Quelque ſecret qu'eut été cet enlevement, & quoique le Colonèl tint ſon Amante cachée aux yeux de tout le monde, les parents de la belle Religieuſe furents néanmoins informés de l'un & de l'autre. Ils en écrivirent auſſi-tôt au Pape, & à la Cour d'*Eſpagne*, pour en démander ſatisfaction. Celle qu'ils eurent de *Madrit*, fut que le Colonel fut mis aux arrêts. De ſon côté le Pape ordonna que la Signora R.... Seroit de nouveau renfermée dans un Couvent de Religieuſes de l'Ordre de S. *François*.

Tant que l'Armée des trois Couronnes demeura en *Italie*, la Belle infortunée fut inviſible pour tout le monde, ſi ce n'eſt peut-être pour les Religieux du même Ordre, appellez *Récollects*, qui avoient la direction de ce Couvent. Le Colonel *Eſpagnol* en étoit au déſeſpoir, & il en eut un chagrin ſi violent, qu'en étant tombé malade peu s'en falut qu'il n'eut le triſte ſort de l'Ambaſſadeur. Vous dire ſi, de ſon côté, la Belle récluſe prit le chagrin auſſi à cœur, c'eſt ce que l'on n'a point ſçu. Peut-être, en fille ſage & pénitente, avoit-elle pris ſon parti. Peut-être auſſi ſes Peres directeurs la conſoloient-ils dans l'affliction où elle pouvoit être. Quoiqu'il en ſoit, ces deux Amants paſſerent pluſieurs années dans un éloignement qui devint enfin inſupportable au Colonel. Celui-ci réſolu de tout hazarder pour poſſeder celle qu'il adore, quitte le ſervice, revient à *Bologne* où il fait connoiſſance avec le Prieur des *Récollects qu'il vint* à bout, non ſans beaucoup de peine

de mettre dans ſes intérêts. Un habit de Moine, que ce Révérend Pere lui fit prendre, lui donna bien tôt l'entrée du Couvent qui juſque-là avoit été interdit à tout Laïque. A la faveur de cet habit privilégié il voit auſſi ſouvent & auſſi long-tems qu'il veut le cher objet de ſon amour, qui de ſon côté goûte à le revoir un plaiſir qu'il eſt plus aiſé de ſentir que d'exprimer. Ils le goûterent réciproquement pendant quelque tems; mais l'imprudence & l'impatience, deux défauts très ordinaires dans les Amants, penſerent les plonger une ſeconde fois dans le malheur dont ils avoient eu tant de peine à ſortir. Une Sœur Converſe, qui malheureuſement pour eux étoit aux écoutes, ayant entendu la converſation qu'ils avoient enſemble, alloit tout découvrir, ſi la bourſe de l'Amant & l'Autorité du Pere Prieur ne l'euſſent engagée à garder le ſilence ſur cette intrigue.

Dans la crainte qu'elle ne ſe découvrit enfin par quelqu'autre voye, le Colonel réſout de faire enlever, une ſeconde fois, l'idole de ſon cœur. Il fait part de ſa réſolution au Pere Prieur le ſupliant de vouloir bien l'aſſiſter dans cette entrepriſe. Celui-ci non ſeulement approuve ſon deſſein, mais lui promet encore de lui rendre un ſervice auquel il ne s'attendoit pas: c'eſt de l'enlever lui-même, & de la lui conduire à *Vienne* où l'intention du Colonel étoit d'aller rejoindre ſa Mere qui s'y étoit retirée lorſqu'elle avoit vu le Royaume de *Naples* paſſer ſous la domination du Roi Don *Carlos*. L'Amant *Napolitain*, charmé de cette propoſition, dont un galant *François* ne ſe ſeroit certainement pas accommodé, rend mille graces à Sa Révérence à qui il récommande ſes amours. Il lui laiſſe tout l'argent dont il peut avoir beſoin pour l'exécution de ce projet hardi, & part pour *Vienne* où il va attendre l'effet de la promeſſe du Révérend Pere Prieur.

Le Moine ne fut pas long-tems ſans lui tenir parole. Une Commiſſion dont le Pape le chargea pour cette *Cour* lui en fournit les moyens. Etant ſur le point de *partir* pour s'y rendre il avertit la belle Religieuſe de *ſe tenir* prête; il l'enleve de ſon Couvent la nuit du jour

jour de ſon départ, & l'ayant traveſtie en Moine il prend auſſi-tôt avec elle la route de *Vienne* dans une Chaiſe de Poſte dont le Poſtillon avoit ordre d'aller grand train, ſous prétexte que les affaires dont le Moine étoit chargé de la part du Pape demandoient qu'il fît une grande diligence. Elle fut en effet des plus grandes; de ſorte qu'au moment que le Galant s'y attendoit le moins, Sa Révérence remit entre les mains de ce fidelle Amant le précieux dépôt dont il s'étoit chargé.

A peine la belle *Venitienne* fut-elle arrivée, que la Mere du Colonel, qui la prit d'abord en affection, employa tout le crédit & tous les amis qu'elle avoit à la Cour pour obtenir de celle de *Rome* la caſſation de ſes Vœux. On la ſollicita auprès du Nonce auquel on fit entendre, à l'ordinaire, que cette charmante perſonne avoit été forcée par ſes parents d'embraſſer la vie du Cloître dans uu âge où l'on n'eſt pas en état de s'oppoſer à leurs volontez. Le Nonce, preſſé par les ſollicitations les plus puiſſantes, en écrit à ſa Cour qui, ayant envoyé les diſpenſes qu'on lui demandoit, vient de mettre ces deux Amants au comble de la joye par un mariage qui fait leur félicité.

QUELLE foule de réflexions malignes & ſatiriques nos François, d'ailleurs idolâtres du Beau Sexe, ne feroient-ils pas ſur ce mariage, s'ils en étoit informez. Dieu ſçait combien ils plaiſanteroient ſur les amours du Colonel avec une Nonne devenue Mere bien avant le tems, enlevée par trois fois de ſon Couvent, & conduite enfin à ſon Epoux par un Moine de l'Ordre de S. *François* qui fait avec elle une route de près de deux cents lieues! Ils ne manqueroient pas d'en faire une ſeconde *Fiancée du Roi de Garbe* (*). Voyez néanmoins combien leur jugement ſeroit injuſte; car l'ami, qui m'a fait part de cette hiſtoire, ajoute que cette belle & aimable perſonne eſt une des plus vertueuſes Dames de *Vienne*, & qui, par cette raiſon, n'y eſt pas moins conſiderée, que pour ſa grande beauté que l'on ne peut voir ſans en être frapé. Je ne

con-

(*) *Conte de M. De la Fontaine.*

conſeillerois cependant pas à nos filles *Francoiſes* de prendre cette Dame, toute ſage qu'elle eſt aujourdhui, pour le modelle de la conduite qu'elles doivent tenir avec leurs Amants; mais de ſe reſſouvenir, au contraire, à chaque inſtant, de ce precepte dont elles ſe trouveront beaucoup mieux.

Filles maintenez vous; l'affaire eſt d'importance.
De pareils Epouſeurs ne ſont communs en France:
La régle la plus ſure eſt de ſe bien garder,
Se défier de tout, & ne rien bazarder.....
Si quelqu'une pourtant ne pouvoit s'en deffendre,
Le remede ſera de cacher ſon malheur.
Il eſt bon de garder ſa fleur;
Mais pour l'avoir perdue il ne faut pas ſe pendre.

Je vous avois promis une ſeconde Avanture galante qui n'eſt ni moins amuſante, ni moins inſtructive; mais comme la place me manque, ma Sœur, qui vous ſalue & qui eſt parfaitement rétablie de ſon indiſpoſition, vous en ſera part dans la premiere Lettre qu'elle compte vous écrire inceſſamment.

J'ai l'honneur d'être &c.

Paris, ce 2 Janvier 1750.

AVERTISSEMENT.

L'*Obſervateur Hollandois*, feuille Hebdomadaire, in 8. dont la ſuite paroitra regulierement toutes les ſemaines, ſe trouve à la Haye dans la Boutique de *Pierre Goſſe Junior*, Libraire de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU, & dans les autres Villes chez les *Principaux Libraires*, & dans les Pays étranger *aux Bureaux des Poſtes.*

P. S. Les Perſonnes dans les Pays étrangers, qui ſouhaitent recevoir cette feuille regulierement toutes les ſemaines, peuvent *s'addreſſer* à *Pierre Goſſe Junior*, à la Haye, en affranchiſſant *leurs Lettres*, & en lui faiſant tenir ou payer la ſomme d'un *Ducat* d'Hollande pour payement d'une année d'avance.

Jeudi le 8 Janvier 1750.

N°. 26.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

GRACES au rétabliſſement de ma Sœur qui m'avoit chargé de ſa commiſſion, dont je ne ſçais, Monſieur, ſi je me ſuis bien ou mal acquitté, me voilà rendu à mon Cabinet, d'où je vais vous faire part du peu de Nouveautez que la République des Lettres nous a fournies dansce païs-ci depuis les derniers Nouvelles que je vous en ai données.

LA premiere que j'ai à vous mander eſt la mort d'une perſonne qui lui faiſoit honneur, & dont elle regrette fort la perte. C'eſt Madame de *Tencin*, Sœur du Cardinal de ce nom. Cette Dame qui, ſi on en croit la Renommée, étoit née pour jouer dans le monde un auſſi grand rôle que ſon Frere, avoit paſſé les premieres années de ſa vie dans l'obſcurité d'un Cloître où elle avoit contracté, dès ſa plus tendre jeuneſſe, des engagements qui paſſent parmi nous pour indiſſolubles, & qui par cette raiſon n'en deviennent ſouvent que plus inſuportables à ceux qui les ont contractez dans l'âge où la Nature & ſes paſſions ſe font ſentir dans toute leur force. Si l'on doit s'en raporter à l'opinion la plus commune, il n'y a guére de Moines ni de Religieuſes qui n'en faſſent, dit on, la triſte épreuve, & qui en conſéquence ne ſe repentent d'une démarche inconſidérée que leur trop grande jeuneſſe & l'inexpérience, qui eſt une ſuite de cet age, leur ont fait faire. Mais graces à la ſageſſe & à la bonté de notre Monarque, qui a bien voulu arrêter & même prévenir les effets de cette dévote étourderie, les Cloîtres ne ſeront plus à l'avenir expoſez à ce reproche; & il eſt à préſumer qu'on n'y verra plus dorénavant que des per-

ſonnes qui ne ſe repentiront jamais d'y être entrez (*). *Amen!* Revenons à Madame de *Tencin*.

Quelques irrévocables que ſoient les Vœux & les engagements Monaſtiques, cette Dame tenta de faire caſſer & rompre les ſiens; & elle eut l'adreſſe & le bonheur d'y réuſſir. Chacun ſçait la fortune brillante qu'elle fit dans le monde dès le premier moment qu'elle y parut. Trois avantages, dont un ſeul ſuffit pour cela, la lui procurerent, la Beauté, l'Eſprit, & la faveur d'un grand Prince qui gouvernoit alors tout le Royaume. Une ſeule entrevue qu'elle eut avec le Duc d'*Orleans*, & l'abjuration que le fameux *Law*, qui étoit alors à la tête du Conſeil des Finances, fit entre les mains de ſon frere qui avoit été chargé par ce Prince du ſoin de ſa converſion, furent les deux portes par leſquelles cette Dame entra dans le Temple du Dieu *Plutus* qui la mit à même de ſes faveurs. Jamais perſonne n'en uſa avec plus de modération; bien différente en ce point d'un grand nombre de femmes dont cette aveugle Divinité a bien de la peine à ſatisfaire les inſatiables deſirs.

Madame de *Tencin* n'en eut pas plûtôt obtenu de quoi mener dans le monde une vie gracieuſe & tranquille, que renonçant à ſes capricieuſes faveurs, elle s'adonna à la fréquentation des gens de Lettres dont ſa maiſon devint le rendez-vous & le refuge. Elle y reçut, & a toujours continué juſqu'à ſa mort à voir tout ce que nous avons ici de perſonnages les plus diſtinguez par leur eſprit, leur ſçavoir, & leurs talens. Elle les aſſiſtoit, au beſoin, de ſes conſeils, de ſon credit, de ſes lumieres, & même de ſa bourſe. Par ce dernier article vous pouvez juger combien la connoiſſance & la fréquentation de cette Dame leur étoit utile & précieuſe; car comme le mérite n'eſt pas toujours acompagné de la fortune, ces Meſſieurs.

N'é-

(*) Le Roi *Louis XV.* a fait publier, il y a quelques mois, une Déclaration émanée de ſon Conſeil, par laquelle il eſt défendu à tous les Superieurs des Couvents de l'un & de l'autre Sexe *de recevoir* à l'avenir aucun ſujet à la Profeſſion Monaſtique avant *qu'il ait atteint* l'age de vingt cinq ans.

N'étant souvent vêtus que de simple bureau
Passent l'Eté sans linge & l'hiver sans manteau,
Et leurs corps décharnez & leur mine affamée
N'en sont pas mieux refaits pour tant de Renommée.

Madame de *Tencin* corrigeoit par ses largesses cette maligne influence qui semble être attachée aux talents & aux sciences; jugez par ce seul trait si ces Messieurs ont du être sensibles à la perte qu'ils viennent de faire. Aussi ne doute-je point que la reconnoissance ne leur fasse chanter ses louanges sur le *Parnasse*, & que nous ne voyons bientôt son éloge funebre, tant en Prose qu'en Vers. Quand elle ne le mériteroit pas à titre de Bienfaitrice, ils lui seroient dus en qualité de Membre de la République des Lettres qu'elle a enrichie de trois ouvrages qui ont été parfaitement bien reçus du Public. Le premier est intitulé: *Memoires de Comminges*; le second, *les Malheurs de l'Amour*; & le troisieme, *le Siége de Calais*. Quelques personnes, apparemment mal informées, ont attribué ce dernier à Mr. de *Pontdevel*; mais on m'a assuré qu'il est incontestablement de Madame de *Tencin*. Ces trois Livres sont écrits avec beaucoup d'agrémens; & il y regne une grande délicatesse de sentiments, chose dans laquelle on dit que cette Dame excelloit. . . . Passons des Morts aux Vivants, & à leurs Ouvrages.

Le premier qui m'est tombé sous la main est un petit Volume qui paroit depuis quelques jours. Ce n'est, à proprement parler, qu'un *Miscellanea*, ou Recueil de plusieurs Discours en Vers que M. de *Voltaire* a faits sur differents sujets. Ces agréables Poësies, dont plusieurs ont déja paru, mais à la derobée, ont acquis dans cette édition un degré de perfection qui manque ordinairement aux piéces fugitives qui, étant presque toujours imprimées à l'insçu de leur Auteur, sont aussi toujours très-defectueuses. C'est ce qu'on ne reprochera point à celles-ci, auxquelles il nous a paru qu'il ne manquoit rien. Elles sont suvies d'une espece de Déclamation sur la barbarie qui regne à *Paris*, & sur les embellissements nécessaires à cette grande Ville. L'Auteur a fait usage dans cette piece du talent éminent

qu'il a de rendre interreſſants tous les ſujets qu'il traite. Il y a répandu des principes très lumineux de Commerce, de Politique, & de Finance. Enfin ce Volume eſt terminé par une agréable Satire qu'il fait de nos mœurs dans une Allegorie dont voici le précis. *Ituriel*, un des plus puiſſants génies, envoye *Babout* à *Perſepolis*, pour ſçavoir s'il doit reformer, ou exterminer, cette Ville. *Babout*, à ſon retour, rend ainſi compte de ſa commiſſion. Il dit qu'étant à *Perſepolis*, après s'y être acquité de l'emploi qu'on lui avoit donné, il fit faire par le meilleur fondeur de la Ville une petite ſtatue compoſée de tous les metaux, de pierres precieuſes, & de terre. Il aporte enſuite & preſente cette ſtatue à *Ituriel* auquel il dit: „ Briſerez vous cette ſtatue par-„ ce que tout n'y eſt pas or, ni diamants? " *Ituriel* entend ce que *Babout* veut lui dire par-là; & bien loin de ſe réſoudre à exterminer *Perſepolis*, il ne penſe ſeulement pas à la réformer; mais il prend le parti de laiſſer aller le monde comme il va; car, dit il, *ſi tout n'eſt pas bien, du moins le tout eſt paſſable.*

A propos de ce brillant Poëte, & de ſes deux Tragédies nouvelles, dont ma Sœur vous a marqué qu'il devoit régaler le Public cet hiver, je vous dirai ici que ce n'eſt point par celle de *Catilina*, comme on l'avoit annoncée; mais par celle d'*Electre* qu'il doit débuter. On murmure toujours beaucoup ici de la fureur qu'a cet Ecrivain de retoucher tous les ſujets dont ſes confreres ſe ſont emparez. Voici une Epigramme que le Sieur *Piron* a encore lâchée contre lui à cette occaſion.

Cet Ecrivain Sec & Vorace
Veut pour remplir ſeul le Parnaſſe
Anéantir tous les Auteurs
Et Poëtes & Proſateurs;
Sur la troupe entiere main baſſe,
Pour aucun d'eux pardon ni grace,
Tel le plus fou des Empereurs *
Décapitoit avec audace
Tous les Hercules des Sculpteurs
Pour mettre ſa tête en leur place.

Mon-

* *L'Empereur Caius*, ſurnommé Caligula.

MONSIEUR de *Boiſpreaux*, connu dans la République des Lettres par l'Hiſtoire qu'il nous a donnée de la Conjuration de Nicolas *Rienzi* (cet homme de néant qui eut l'adreſſe de ſe rendre Maître de *Rome* & de tous les Etats du Pape, dans le XIV. Siecle) & par une fort belle Traduction de la Satire de *Petrone*, vient de nous donner encore la vie du célebre Pierre *Aretin*. Par la lecture de cet Ouvrage, qui eſt très-bien écrit, il paroit que ce fameux Ecrivain étoit le plus effronté, le plus licentieux, le plus grand menteur, le plus ſatirique, & le plus vain de tous les hommes. Ce qui me plait infiniment dans cette Hiſtoire, c'eſt que, contre l'ordinaire des Ecrivains, dont la plûpart ſe paſſionnent pour les perſonnages dont ils écrivent la vie, celui-ci ne le ménage point ſur tous ces articles; qualité bien rare, quoique bien eſſentielle dans un Hiſtorien, en qui l'amour de la vérité doit prévaloir ſur toute autre conſidération. Si M. de *Boiſpreaux* n'eſt pas le ſeul en qui cet amour ſi rare s'eſt rencontré, il en eſt d'autant plus eſtimable, qu'il ſe trouve aujourdhui très peu d'Ecrivains qui l'imitent.

IL n'eſt pas moins judicieux quand, après avoir dit de ſon héros tout le mal qu'il en ſçait, il releve la beauté de quelques uns de ſes Ouvrages dont il cite des paſſages qui ſont véritablement beaux. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'eſt que ce n'eſt pas préciſement par ces beaux endroits que *Aretin* s'étoit fait une réputation, & une eſpece de fortune dans le monde, mais par un vice qui l'auroit du perdre, & qui devroit le rendre ſouverainement mépriſable. Par ce vice j'entends le penchant & le goût qu'il avoit pour la Satire. Il l'avoit porté ſi loin, qu'il attaquoit même les têtes couronnées les plus reſpectables, qui, ne pouvant ou ne voulant pas s'en vanger, recherchoient ſon amitié par des préſents & des penſions conſidérables pour l'engager à ſe taire ſur leur compte. Les Souverains d'aujourdhui ne ſont plus ſi ſimples, & ont trouvé des moyens beaucoup moins couteux pour impoſer ſilence à tout Ecrivain qui ſeroit aſſez hardi pour manquer au reſpect qui eſt dû à leurs perſonnes ſacrées.

POUR preuves de la considération que ceux de ce tems-là avoient pour cet Ecrivain Satirique, qui avoit eu l'arrogance de ce donner le titre de *Fleau des Princes*, M. de *Boispreaux* rapporte dans son Histoire les faits suivants. 1. qu'un Prince *Espagnol* entretenoit tout expres un Courier pour avoir des premiers ce qui sortoit de la plume d'*Aretin* auquel il faisoit d'ailleurs une très-grosse pension. 2. que l'Empereur *Charles V.* étant un jour en voyage, & le Secretaire de ses commandements lui ayant presenté plusieurs depêches à signer, ce Prince lui demanda la Lettre qu'il lui avoit ordonné d'écrire pour recommander *Aretin* au Grand Duc, qu'il la signa, & renvoya les autres à un autre tems. Cette considération, qui paroit si peu méritée, faisoit dire à cet Ecrivain, qu'avec une bouteille d'encre & une main de papier, il avoit trouvé le secret de se faire deux mille ecus de rente dont les fonds étoient assinez sur les sotises des Grands. Un pareil talent conduiroit aujourduui, pour le moins, aux galeres, ou à une prison perpetuelle. Aussi ne voyons nous plus, & il est à présumer que de long-tems nous ne verrons plus d'*Aretins*. Ce n'est pas après tout une grande perte pour la Société.

VOILA, Monsieur, tout ce que notre Littérature nous a fourni de tant-soit peu solide depuis les dernieres Nouvelles que je vous en ai données. Il est vrai que je pourois y ajouter trois ou quatre petits Romans qui ont paru depuis; mais comme ces sortes de Livres, faits pour l'amusement des Dames, sont plus de la compétence de ma Sœur, que de la mienne, je lui laisse le soin d'en rendre compte à votre aimable Cousine. Vous allez sans doute vous plaindre encore de la sechereſſe de nos Auteurs & de leur sterilité. J'en conviens avec vous; mais il faut avoir un peu de patience. Peut-être ces Messieurs sont ils occupés dans leur Cabinet à enfanter quelques grands & magnifiques Ouvrages qui nous dédomageront abondamment de notre pauvreté actuelle. En attendant, je vous ferai encore part ici d'un petit tresor dont un Libraire de *la Haye* vient d'enrichir le Public & qu'un ami que j'ai

dans

dans ce pays-là vient de m'envoyer. C'eſt le

PLAN *pour réformer la Juſtice, que S. M. le Roi de* PRUSSE *a dreſſé par ſes propres lumieres, & par lequel la Procedure eſt réglée de telle maniere, que dans le terme d'un an, tous les Procès ſont jugez en premiere, ſeconde, & troiſieme inſtance. A la Haye,* 1750.

APRES la Peſte & la Guerre, le plus grand fléau qui afflige la Société eſt celui des Procès, graces à la mechanceté de notre eſpèce qui ne nous permet preſque jamais de vivre en paix & en bonne union les uns avec les autres. *Qui terre a, guerre a*, dit un vieux Proverbe *François*, que l'Experience ne verifie que trop tous les jours. Mais ce qui rend encore ce fléau plus redoutable, n'eſt pas tant l'eſprit de diſcorde, de jalouſie & de cupidité qui anime les Chicaneurs, que la malignité & les autres paſſions humaines qui ne ſe rencontrent que trop ſouvent dans ceux-mêmes qui ſont prépoſez pour terminer nos différents. Loin de travailler à décider promptement nos Procès, & de rendre ſans délai à un chacun la juſtice qui lui eſt duë, on les voit, au contraire, ne travailler qu'à les embrouiller, à les trainer en longueur, & par des fraix immenſes conduire enfin ſes Plaideurs à l'Hôpital.

UN abus ſi généralement répandu, & dont les ſuites ſont ſi pernicieuſes pour la Société, n'avoit garde d'échaper à la pénétration & à la vigilance d'un Prince né pour le bonheur de ſon peuple, & qui par l'amour qu'il lui porte, par les ſoins paternels qu'il prend de ſa félicité, mérite encore plus les éloges de toute la Terre, que par les glorieuſes conquêtes qui ont ſignalé le commencement de ſon regne.

Tu regere imperio populos, Frederice, memento;
Hæ tibi erunt artes. *

peut on dire, avec juſtice, de ce Monarque qui remplit ſi dignement tous les devoirs du Trône. Pour vous convaincre par vous même de la Vérité de ce que vous dit ici un homme qui, comme vous le ſçavez, fut toujours l'ennemi mortel de la Flatterie, je vous envoye ce petit Ouvrage & ce Plan de Juſtice qu'il eſt à

tout.

* *Virgilius. Æneid.* Lib. VI. ℣. 852.

ſouhaiter que tous les Souverains adoptent & faſſent executer, ſi la choſe leur eſt poſſible, dans leurs Etats. C'eſt un des meilleures moyens, que je ſache, pour ſe faire adorer, comme lui, de leurs Sujets dont la félicité doit faire leur plus férieuſe & même leur unique occupation.

Rois ſuivez toujours les exemples
Du Dieu dont vous tenez le jour;
Avant de mériter nos Temples
Il a mérité notre Amour.
Sachez que l'aveugle Fortune
Peut faire d'une ame commune
Un Héros par tout admiré;
La ſeule Vertu profitable,
Généreuſe, tendre, équitable,
Peut faire un Héros adoré.

J'ai l'honneur d'être &c.

Paris, ce 6 Janvier 1750.

LIVRES,

Qui ſe vendent chez PIERRE GOSSE *Junior*, Libraire de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU, à la Haye.

CEnt Nouvelles Nouvelles de Madame de Gomez, 12. 20 *vol. Haye.*

Amours des Dames Illuſtres de France ſous le Regne de Louis XIV. 12. 2 *vol. Cologne.*

Mentor Moderne ou Diſcours ſur les Mœurs des Siecles, traduit de l'Anglois du Guardian de Mrs. Addiſſon, Steele & autres Auteurs du Spectateur, 12. 4 *vol. Amſt.* 1727.

Memoires de Vaxere ou le Faux Rabin par le Marquis d'Argens, 12. *Amſt.* 1737.

Oeuvres de Theatre.

THeatre François ou Recueil des Meilleures Pieces de Theatre, 12. 12 *vol. Paris*, 1737.

Oeuvres de Monſieur Crebillon, 12. *Paris*, 1726.

- - - - de Monſieur Regnard, 12. 2 *vol. Bruxelles.*

Nº. 27.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

APRES vous avoir mille & mille fois remerciée de la part que vous avez bien voulu prendre à mon indisposition, trouvez bon, Madame, que je me dédomage aujourdhui du long silence qu'elle m'a obligée de garder avec vous. Passer un mois entier sans pouvoir babiller un seul moment avec la meilleure de ses amies! est-il un supplice plus rude pour une femme que celui-là? Non, tous les Rhumes du monde ensemble n'en approchent pas. Oh, qu'en revanche je vais bien m'en donner aujourdhui! Si la distance des lieux vous garantit de l'étourdissement que, sans cela, pouroit vous causer mon caquet, armez vous au moins de patience; Vous en aurez besoin, Madame, pour lire tout ce que j'ai à vous mander; & vous reconnoitrez bientôt que ce n'est pas sans de bonnes raisons que je vous avertis de prendre cette précaution. En effet on m'est venu raconter tant d'historiettes pendant le tems que j'ai été condamnée à garder le lit; on m'a apporté tant de bons & de méchants Vers; on m'a prêté tant de nouveaux Romans, dont les uns m'ont désennuyé, & les autres m'ont endormi; enfin on m'a tant régalée de Nouveautez, tant bonnes que mauvaises, que je ne sçais pas trop par où commencer. En attendant que j'aye débrouillé l'espece de *Cahos* que toutes ces belles choses ont fait dans ma tête, je débuterai par nos Spectacles auxquels j'ai assisté, ces jours derniers, & où tout *Paris* court en foule depuis environ un mois.

DEUX piéces nouvelles y ont attiré ce grand concours de monde qui dure encore. La premiere est un

Opera nouveau dont le ſujet eſt *Zoroaſtre*, & la ſeconde eſt une Tragédie, de la compoſition de M. de *Marmontel*, dont le Héros eſt *Ariſtomene*. Je vais vous rendre compte ſéparément de ces deux piéces, des jugements qu'on en a porté, & des hiſtoriettes, aſſez plaiſantes, qu'elles ont occaſionnées.

POUR commencer par le nouvel *Opera*, je vous dirai, Madame, que bien des gens ont été étonnez de la biſarerie du Poëte qui s'eſt aviſé de choiſir ce ſujet pour le mettre ſur un pareil Théatre. „ Un Philoſophe, „ ont-ils dit, un Légiſlateur, un des premiers Sages de „ l'Antiquité, paroître à l'*Opera*, y venir débiter ſur „ le Théatre une Morale des plus luxurieuſes, y jouer „ le rôle doucereux d'un *Medor*, d'un *Amadis*, y prendre part aux danſes effeminées d'une troupe de Courtiſannes dont tous les pas, les ſauts, les geſtes, & „ les regards inſpirent toute autre choſe que la Sageſſe, venir s'y mêler avec une légion de Sorciers qui „ veulent l'entrainer avec eux au Sabat? Où eſt le bon „ ſens, où eſt la vraiſemblance, où eſt le reſpect que „ l'on doit à la Philoſophie & à la vénérable Antiquité? „ Si Meſſieurs les Poëtes continuent de ſe donner ces „ licences, ils feront, ſelon toutes les apparences, faire, au premier jour, les mêmes folies à *Solon*, à *Licurgue*, au Divin *Platon*, à *Caton* d'*Utique*, & à tous „ les plus graves & les plus reſpectables perſonnages „ de l'Hiſtoire Ancienne ".

POUR moi, Madame, qui connois un peu le dérangement du cerveau de ces Meſſieurs, je m'y attends bien; & je vous avoue que je ne ſerai pas fâchée de voir un peu dérider le front à tous ces graves perſonnages à qui l'Hiſtoire donne un air ſi rébarbatif. Une déclaration amoureuſe dans la bouche de *Caton*, un *Solon* enchanté par les charmes de la *Lyonnois*, un *Licurgue* ſeduit par la beauté de la voix de *Jeliot*, un *Platon* enflammé par les tendres regards de la *L'Anis*; tout cela ſeroit pour moi un Spectacle tout-à-fait nouveau, & qui me feroit autant de plaiſir que m'en a fait le nouvel *Opera* de *Zoroaſtre* auquel tout *Paris* court encore, quoi-

quoiqu'il ait eu déja plus de quinze repréſentations.

Vous allez ſans doute conclure de-là, Madame; que c'eſt une très belle & très magnifique piéce. Parmi ceux qui l'ont vue, les uns diſent que Oui, les autres que Non; & moi je dis, comme eux, Oui & Non. Les paroles, qui ſont de M. *Cabuſac*, Poëte inconnu, ſont du dernier pitoyable, & feroient rougir *Quinaut* s'il revenoit au monde. La Muſique, qui eſt du Sieur *Rameau*, eſt, à ſon ordinaire, baroque, & fort mediocre dans le cours de la piéce, mais admirable dans les Chœurs; ce qui a fait nommer cette piéce par un Plaiſant l'*Opéra des Laitues*, par ce qu'effectivement dans les Laitues il n'y a de bon que les cœurs. Enfin les Décorations, les Machines, les Illuminations, les Habillements, tout y eſt d'un goût, d'une magnificence, & d'un éclat qui ſurpaſſent tout ce qu'on a jamais vu de plus beau dans ce genre ſur ce Théatre depuis ſon établiſſement.

C'est par ce dernier endroit, de l'aveu de tous les Spectateurs, que cette nouvelle piéce brille & ſe ſoutient. On ne peut en effet rien voir de plus éclatant, ni de plus magnifique que ces décorations, & en particulier celle du cinquiéme Acte, que tous les connoiſſeurs regardent comme un chef-d'œuvre d'Architecture & de magnificence. Elle repreſente un Temple ſuperbe dont les colonnes canelées ſont d'or, & ornées de quantité d'eſcarboucles & de rubis qui jettent un éclat pareil à celui du feu le plus brillant & le plus vif. Ces Colonnes, qui ſont poſées ſur des baſes, & ſurmontées par des chapiteaux de ce métal précieux, portent des voutes ornées de Moſaïques dont le fonds, qui eſt verd, eſt relevé, par des compartiments d'or & d'argent qui font un coup-d'œil admirable. Un Dôme, dont la grandeur & la hauteur paroiſſent immenſes, forme le Sanctuaire qui eſt ſeparé du reſte de l'edifice par une Baluſtrade d'or; & au milieu de ce Sanctuaire eſt un magnifique Autel ſur lequel on voit bruler le feu ſacré. Enfin aux deux côtez de ce Temple on voit de ſuperbes Galeries qui ſont ornées de Guirlandes de Lau-

rior, de Mars, & de Fleurs. C'eſt dans ce magnifique Temple que ſe fait la cérémonie du Couronnement & du Mariage de *Zoroaſtre* avec ſa Princeſſe. Toute la Muſique de cette pompeuſe cérémonie eſt admirable, au jugement de tout le monde. Elle le paroît même encore d'autant plus, que dans les paroles qui devroient exprimer, en cet endroit, les plus grands ſentiments, on n'entend que ce que les perſonnes les moins paſſionnées & les plus tranquilles pourroient ſe dire dans les converſations les plus indifférentes.

VOILA, Madame, l'analiſe de ce nouvel *Opera* qui, malgré ſes défauts, ne laiſſe pas de plaire. Il étoit même impoſſible qu'il en arrivât autrement, vu le ſoin que l'on a pris d'y raſſembler tout ce qui peut exciter & ſatisfaire la curioſité des Spectateurs. Outre la magnificence dont je viens de parler, le Poëte y a encore raſſemblé tout ce qui peut faire la plus vive impreſſion ſur les ſens. Enchantements, Tonerres, Pluyes de feu, Embraſements, Tremblemens de terre, Chute d'édifices, Combats de Démons Aëriens & Terreſtres, Deſcente de Furies, enfin l'Auteur du Poëme y a déchaîné tous les Monſtres de l'Enfer & a employé tous les quatre Elements, tant pour amuſer les Spectateurs, que pour exciter peut-être, par tout ce Bacchanale Diabolique, la Verve Muſicale du Sieur *Rameau* qui, à ce que prétendent certaines perſonnes, a beſoin de ces ſortes de ſecours.

QUOIQU'IL en ſoit de cette derniere conjecture, on eſt ſi content de ſon *Opera*, que, malgré les défauts qu'on y trouve, on ne laiſſe pas d'y courir en foule. Je vous ferai part à cette occaſion de ce que j'entendis dire ſur ce ſujet à un *Anglois*, le jour que j'y aſſiſtai. Ce jeune Seigneur s'étant preſenté pour avoir une place dans les Balcons, & ſucceſſivement, dans les Loges, dans l'Amphithéatre, en un mot dans tous les endroits où un homme de ſa ſorte peut ſe placer aux Spectacles, pour y être avec bienſeance; comme on lui répondoit partout que toutes les places étoient retenues: *Voilà*, dit-il, *la choſe la plus ſinguliere & la plus étrange que j'aye vû*

de

Ne me vois! Je n'entre pas dans une feule maiſon, que je n'y entende dire mille horreurs de cet Opera. J'y viens ſix fois de ſuite pour le voir. & je ne puis pas y trouver de place. Il n'y a que des François au monde capables de ces contradictions. Il me ſemble que cet *Anglois*, quoique jeune, peignoit aſſez bien notre caractere.

Ce n'eſt pas là la ſeule gentilleſſe que ce nouvel Opera ait occaſionnée. Voici des Vers qui ont été faits à ſon ſujet ſur Mademoiſelle *Lyonnois*, une des plus belles Danſeuſes de ce Théatre, & qui fait dans cette piéce le rôle de la Haine. Cette ſingularité a fait naître des Vers ſuivants.

Charmante Lyonnois, dans le triſte ſéjour
*Où l'art d'Abramane * t'entraîne,*
Tu fais de vains efforts pour inſpirer la Haine;
Tes yeux n'inſpirent que l'Amour.
En Monſtres tels que toi ſi le Ténare abonde,
Tout va changer dans l'Univers,
Et l'on verra bien tôt le monde
Chercher les Cieux dans les Enfers.

ENVOI à la ditte Demoiſelle.

L'Epigramme pourra te paroître imparfaite,
Ce n'eſt pas mon eſprit, c'eſt mon cœur qui l'a faite.

SUR la lecture de ces Vers, vous reconnoîtrez, Madame, que, quoique nos filles de l'*Opera* ſoient paſſées ſous la direction des Magiſtrats de notre *bonne* Ville, elles n'en continuent pas moins à faire des conquêtes; ce que toutes les réformés du monde ne pourroient pas empêcher. Le moyen, en effet d'être inſenſible aux charmes d'une belle perſonne! Autant vaudroit prétendre empêcher le Soleil de briller aux yeux de

* fameux Magicien, rival de *Zoroaſtre.*

de ceux qui le regardent, & d'échaufer tout ce qui eſt expoſé à ſes rayons. La choſe eſt ſi impoſſible, que le Chef même des Directeurs de la nouvelle réforme, je veux dire notre Prevôt des Marchands, n'a pu s'en deffendre, & a été obligé de ſe rendre aux attraits d'une des filles de ce Théatre, nommée Mademoiſelle *L'Anis*. On dit ici publiquement qu'il en eſt devenu ſi éperdument amoureux, que ſa paſſion va juſqu'à faire avec elle des choſes qui ne quadrent point du tout avec la gravité Magiſtrale. Cette galanterie, qui paroit tout à fait nouvelle pour la Magiſtrature, quoique ce ſoit un revenant bon foncièrement attaché à la direction de ce Théatre, & dont tous ſes prédéceſſeurs ont joui ſans qu'on y trouvat à redire; cette galanterie, dis-je, a occaſionné le Couplet de Chanſon que je vous envoye & dont vous ſçavez l'air. On y fait alluſion à la Colique, mal auquel ce Magiſtrat eſt fort ſujet, & à ce qui lui eſt arrivé dans les réjouiſſances publiques du ſoin deſquelles il a été chargé ci devant, & dans leſquelles les Vents lui ont été fort contraires, ſoit en renverſant les décorations dont elles étoient embellies, ſoit en éteignant la plus grande partie des illuminations qui en devoient faire le plus bel ornement. C'eſt donc à ſes nouvelles amours, & aux Vents qui l'ont tant tourmenté, & le tourmentent encore ſi fort, que l'on en veut dans ce Couplet, que voici.

Monſieur le Prevôt des Marchands
N'a plus rien à craindre des Vents
Depuis qu'au Théatre Lyrique
Il s'amuſe par-ci par-là,
Et qu'il court, en cas de colique,
Vite à l'ANIS *de l'Opera.*

VOYEZ un peu, je vous prie, Madame, combien de jolies choſes notre Philoſophe *Zoroaſtre* a occaſionnées. Ne ſeroit-ce pas domage qu'elles ſe perdiſſent dans l'oubli? Qu'on vienne encore aprés cela crier con-

contre le choix bisarre que M. *Cabusac* a fait de ce grave personage pour en faire le sujet de sa piéce! Un Legislateur ne peut-il pas aussi bien devenir le Héros d'une Tragedie galante, qu'un premier Magistrat, le *Medor* d'une *Angelique* de l'Opera? Pour moi je ne vois pas plus d'indécence dans l'un, que dans l'autre.

La Tragedie d'*Aristomene*, ce fameux Général des *Messeniens*, de laquelle je vous ai promis de vous parler, & qui n'est pas moins courue que l'Opera de *Zoroastre*, a de même occasionné une Histoire qui n'est pas moins divertissante; mais comme je m'aperçois que le terrain va me manquer, je la renvoye au prochain Ordinaire où je vous ferai part de bien d'autres choses qui m'ont paru dignes de votre curiosité, & que j'aurai le tems de débrouiller un peu dans ma tête où, comme je vous l'ai dit, elles ont fait une espece de confusion par leur multitude. En attendant je finis par cette Epigramme qui a été faite sur deux de nos Medecins.

D'où vient que par un cas étrange
En Carosse l'on voit l'ignorant N. . . .
Tandis qu'au milieu de la fange
C. . . . ce rare esprit, & fameux Médecin
Reçoit maintes eclabousſades
Et coups de coude par milliers? . . . .
L'une est payé par les malades,
Et l'autre par les heritiers.

Vous préserve le Ciel, Madame, de tomber jamais entre les mains d'un Médecin pareil à ce dernier! C'est le premier des souhaits que je fais pour vous au commencement de cette nouvelle Année que je vous souhaite aussi heureuse que vous pouvez la desirer vous même. Mon frere, qui vous salue, vous réitére les mêmes vœux.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 10 Janvier 1750.

P. S. DANS le moment je reçois de *Bruxelles* des Vers singuliers qu'on me marque avoir été faits par un Avocat de ce pays-là sur le jour de Naissance de S. A. R. le Prince *Charles* de *Lorraine*, Gouverneur Général des *Pais Bas* pour l'Imperatrice Reine d'*Hongrie*. Comme il se peut bien faire que vous ne les ayez point vus, je vous les envoye.

A pareil jour, le douze de Decembre
Mil sept cents douze, à douze heures de nuit.
Charles vit la lumiere, ou celle qui la fuit
Quand le Soleil n'éclaire plus la chambre,
Puisse, au douzieme jour de ce douzieme Mois
De l'An mille huit cents douze,
Ce Prince, aux yeux d'une adorable Epouse
Et des Princes nez d'elle en douze ans douze fois,
Auſſi gayement, en ces mêmes demeures,
Entre souper & Bal compter encor douze heures!

VOILA des Vers que l'on pourroit nommer des Vers à la douzaine, tant par ce que le mot & le nombre de douze y sont si fréquemment répétez, que pour une autre raison que je vous laisse deviner. C'est domage que le Poëte ait oublié d'y marquer que ce Prince est le donzieme enfant de son Pere. Cela auroit encore ajouté à sa piéce une nouvelle beauté; Mais les plus grands Esprits ne pensent jamais à tout.

L I V R E S,

Qui se vendent à la Haye dans la Boutique de *Pierre Gosse Junior Libraire* de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU.

LA Mouche ou les Avantures de M. Bigand, traduites de l'Italien par le Chevalier de Mouhy, 12. 4 *vol. Amst.* 1737.

Avantures de Joseph Andrews & de son ami Abraham Adams, écrites dans le Gout des Avantures de Dom Quichotte, publiées en Anglois, par Mr. Fielding, 12. 2 *vol. Amst.* 1744.

Guere (la) Seraphique ou Histoire des Perils qu'a couru la Barbe des Capucins, avec les Violentes Attaques des Cordeliers, 12. *la Haye*, 1740.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

JE vous ai promis par ma derniere de vous rendre compte de la Tragedie d'*Ariſtomene*; je vous tiens parole, Madame, & commence par vous dire que, depuis aſſez long tems, nous n'avons point eu de piéce au Théatre qui y ait plus reçu d'applaudiſſements, & qui les ait mieux méritez. C'eſt une juſtice qu'il faut rendre au talent Poëtique de M. de *Marmontel* Auteur de cette Tragédie auſſi bien que de celle de *Denis le Tiran*, qu'il nous donna l'année derniere, & qui n'a pas moins bien reuſſi. Par ces deux piéces ce nouvelle Eleve d'*Apollon* nous fait eſperer que nous verrons encore briller, du moins pour quelque tems, la gloire du Theatre *François* que les *Euripides* & les *Sopbocles* de notre ſiecle ne ſont plus en état de ſoutenir; car

Malgré tous leurs efforts la Vieilleſſe ennemie,
Affoibliſſant l'éclat de leur brillant génie,
Ne nous préſente plus, dans leur caducité,
Qu'un reſte languiſſant de ce qu'ils ont été.

TELLE eſt la triſte & fâcheuſe viciſſitude des choſes d'ici bas, tant dans l'ordre Spirituel: que dans le Matériel. Tout change, tout dépérit, tout paſſe, tout diſparoit enfin pour faire place à d'autres Etres qui ſeront chaſſez, à leur tour, par d'antres qui leur doivent ſucceder. C'eſt ainſi que le grand & ſublime *Corneille* ſe vit obligé de céder ſa place au tendre & aimable *Racine* qui fut remplacé par le ſanguinaire *Crébillon*. Ce dernier ſe vit effacer par le brillant & pompeux *Voltaire*, qui ſe voit egalé, d'autres diſent ſurpaſſé, par le Sieur de *Marmontel*; & celui-ci le ſera de même, *à ſon tour*, par quelque autre... Je m'arrête, &

& ne porte pas plus loin des réflexions qui, quoique très-vrayes, n'en seroient pas pour cela moins désagréables à ces Messieurs. Tous ceux qui connoissent un peu les Auteurs sçavent que ce n'est jamais qu'avec la plus vive douleur qu'ils cedent à d'autres, de leur vivant, la Palme que le Public leur a décernée lorsque leur esprit, dont par malheur ils ne sentent pas le déclin, étoit dans toute sa force & toute sa beauté. Je reviens à la Tragédie d'*Aristomene.*

L'INTERRUPTION des représentations de cette Pièce, causée par la maladie très longue & très-sérieuse d'un des principaux Acteurs, avoit occasionné des bruits très désavantageux à son auteur. Les uns disoient qu'il l'avoit retirée des mains des Comédiens pour la refondre entierement, usage qu'un certain Poëte a introduit au Théatre où il est presque passé en mode. Les autres assuroient que ces derniers la lui avoient rendue parce qu'ils avoient remarqué qu'elle n'étoit point au goût du Public; Mais les uns & les autres sont aujourdhui démentis par le concours de tout *Paris* qui, depuis un mois, se porte en foule aux representations de cette piéce à laquelle le Sieur de *Marmontel* assure qu'il n'a pas fait le moindre changement.

POUR moi je vous avouerai franchement ici, Madame qu'elle mérite le grand accueil qu'on lui fait. *Aristomene* y joue en effet un des plus beaux rôles, quoiqu'il soit un peu singulier. Il y paroit comme un des plus grands Philosophes & des plus grands Capitaines de l'Antiquité. Par cette remarque, & par celles que j'ai faites sur notre Opera de *Zoroastre*, vous voyez que le goût de la Philosophie gagne jusqu'à nos Théatres. Jugez de-là combien nous devons être changées. De pareils personnages nous auroient fait bâiller il y a quelques années; & nous ne pouvons aujourdhui nous lasser de les admirer. Voilà comme va le monde. Tout *Paris* admire donc ce grand Philosophe & ce grand Général des *Messeniens*, quoiqu'il y ait des gens, en petit nombre à la vérité, qui prétedent qu'il ne soutient point du-tout ce double personnage sur la fin de la piéce, où il s'en faut de beaucoup, disent-ils, qu'il fai-

faſſe voir la même fermeté, le même genie, & la même bravoure qu'il fait d'abord paroître. Pour moi, Madame, qui n'ai pas les yeux à beaucoup près ſi perçants que ces Meſſieurs, je ne vous dirai point s'ils ont tout à-fait raiſon, je vous avouerai ſeulement que la fin de cette piéce m'a paru froide; ce qui me ſemble, autant que je puis m'y connoître, un peu contraire aux regles de l'Art. Cela n'empêche cependant pas que je ne trouve en gros la piéce fort belle, & je vous déclare qu'à moins d'être prévenu de quelque paſſion contre l'Auteur, on n'en peut point parler en d'autres termes; Car tout Lecteur ou Spectateur judicieux,

Pour voir quelque défaut dans un brillant ouvrage,
Ne lui refuſe pas pour cela ſon ſuffrage.

Je crois, Madame, ne pouvoir vous donner de meilleure preuve de la vérité de ce que je vous écris, qu'en vous faiſant part d'une Hiſtoriette aſſez plaiſante arrivée à la repreſentation même de cette piéce, le jour que j'y aſſiſtai pour la premiere fois. Ce n'eſt point un conte fait à plaiſir, comme pourroient le dire certains petits génies, auſſi dépourvus de bon ſens que de ſçavoir, & qui n'ayant jamais rien vu, ſe font de leur ignorance un droit de tout nier. Quoique je n'aye pas beſoin de vous atteſter ici ma ſincérité & ma franchiſe, que vous ſçavez n'être quelquefois que trop grandes, je vous dirai néanmoins que ce que je vai vous raconter s'eſt non ſeulement paſſé ſous mes yeux, mais au vû d'un aſſez bon nombre de perſonnes qui étoient au Spectacle & qui en ont été temoins comme moi. Voici l'Avanture, qui pourra vous divertir.

Une Dame de la premiere qualité, dont, pour cette raiſon, je ſuprime ici le nom, ſe trouvant à une des répréſentations de cette Tragedie, fut ſi enchantée de pluſieurs beaux endroits, qui s'y trouvent en très-grand nombre, que non contente d'y applaudir, elle dit aſſez haut que, ſi elle en connoiſſoit l'Auteur, elle lui donneroit de bon cœur un baiſer, pour lui marquer combien elle étoit ſatisfaite de lui. Un des Amis du Sieur de *Marmontel*, apparemment du nombre de ceux *que nos Poëtes* repandent en divers endroits du Spec-

tacle les premiers jours qu'on repreſente leurs piéces, ſoit pour en épauler le ſuccès, ſoit pour écouter les jugements qu'on en porte, & leur en faire enſuite le raport; un de ces amis, dis je, qui étoit dans une Loge voiſine de celle de la Dame, ayant entendu ce qu'elle venoit de dire, crut devoir donner avis en Sieur de *Marmontel* de la bonne fortune que ſa piéce alloit lui procurer. Il va pour cet effet le trouver dans les Couliſſes où ce Poëte étoit à folâtrer avec une des plus jolies Actrices, & ſavouroit à longs traits l'encens flateur des applaudiſſements qu'on lui prodiguoit de toutes parts. Il lui fait ſon raport de ce qu'il vient d'entendre. & pour lui faire trouver ſa bonne fortune encore mielleure, il exagére la beauté de le Dame qui paroiſſoit ſi bien diſpoſée en ſa faveur, & qui dans la réalité étoit une fort belle perſonne.

Nous nous perſuadons aiſément que tout ce qui nous flatte ne peut manquer d'être urai. C'eſt un effet de l'amour propre dont nous avons tous notre doſe plus ou moins forte. On prétend que, ſur cel article, Meſſieurs les Auteurs, & ſur tout les Poëtes, l'emportent ſur tout le reſte des hommes. La raiſon, je l'ignore. Il me ſemble, au contraire, qu'ils devroient être moins ſujets que les autres à ce défaut; Car enfin leur ſort dépend des Caprices du Public; & l'état ordinaire de la fortune de ces Meſſieurs prouve aſſez qu'il ne leur eſt pas ſouvent favorable.

Quoiqu'il en ſoit de ces réflexions, le Sieur de *Marmontel*, déjà enyvré, d'une part, par la fumée de l'encens qu'il recevoit, & de l'autre agréablement flatté par la galante Nouvelle qu'on lui annonçoit, ne douta pas un inſtant que cette belle Dame ne fut dans des diſpoſitions très-favorables pour lui Peut-être ſe rapella-t il dans ce moment ce qu'on lit dans la vie du fameux Alain *Chartier*, Secretaire d'Etat ſous nos Rois *Charles VI.* & *Charles VII.* On raconte de ce célebre perſonnage, qui étoit l'homme le plus éloquent de ſon *temps*, que Marguerite d'*Ecoſſe*, premiere femme du *Dauphin*, qui fut dans la ſuite Roi de France ſous le *nom de Louis XI.* paſſant un jour dans une Sale du Lou-

Louvre où elle vit *Chartier* endormi ſur une chaiſe, cette Princeſſe s'aprocha de lui & le baiſa. Cette action ſurprit les Seigneurs qui l'accompagnoient, leſquels ne purent s'empêcher de lui dire, qu'ils s'étonnoient qu'elle eut voulu appliquer ſa bouche ſur celle d'un homme auſſi laid qu'étoit *Alain*; à quoi la Princeſſe répondit en riant, qu'elle n'avoit pas baiſé l'homme, mais la bouche qui avoit prononcé tant de belles choſes, voulant marquer par-là l'eſtime qu'elle faiſoit de ce ſçavant perſonnage.

Le Sieur de *Marmontel*, l'eſprit tout rempli de ce fait Hiſtorique qui fait honneur aux Sciences, & encore beaucoup plus prévenu de ſon mérite, ne douta point de la ſincérité des ſentiments de la Dame dont ſon ami venoit de lui parler. Il vole auſſi-tôt à la Loge dans laquelle elle étoit, ſe fait connoître pour l'Auteur de la piéce qui lui a fait tant de plaiſir, & la ſomme, en préſence de tous les aſſiſtants, de lui tenir la parole qu'elle venoit de donner. La Dame peu accoutumée à être abordée ſi Cavalierement fut un peu ſurpriſe de ce compliment auquel elle ne s'attendoit ſurement point. La pétulante impétuoſité du Poëte lui fit bientôt connoître de qu'elle façon elle devoit le recevoir. Elle le fit avec cet air Majeſtueux qui impoſe le reſpect aux perſonnes qui s'en écartent, qui oublient leur état, & qui ne ſont pas nées avec le talent inſinuant de ſe faire eſtimer. Non contente de l'avoir ainſi humilié, elle lui rit au nez d'une façon à déconcerter l'homme du monde le plus infatué de ſa perſonne, défaut, comme je l'ai dit, aſſez ordinaire à Meſſieurs les Poëtes.

Si le Sieur de *Marmontel* eut été un peu moins prévenu en faveur de ſes talents, il ne ſe ſeroit point ſans doute expoſé à cette confuſion. Il auroit ſenti que l'exemple d'Alain *Chartier* & de Marguerite d'*Ecoſſe* ne concluoit point en ſa faveur. Outre la différence qu'il y a entre les mœurs & les uſages d'aujourdhui & ceux de ce temps-là, il auroit reconnu qu'il s'en *faut de beaucoup* que ſon ſçavoir aproche de celui de *ce grand perſonnage*; qu'il n'eſt que Poëte (ce qui n'eſt pas

pas beaucoup dire aujourdhui) & non pas Secretaire d'Etat; enfin, que ce grand homme étoit endormi lorſque la Princeſſe l'honora de cette faveur qu'elle ne lui auroit pas faite à coup ſûr s'il avoit été éveillé, & moins encore s'il avoit eu la pétulante arrogance de la lui demander. Mais dans ce tems-là les Cerveaux éventez, & les préſomptueux Petits-Maitres étoient preſque inconnus, même à la Cour; au lieu qu'ils fourmillent aujourdhui dans tous les états.

Je ne ſçai, Madame, ſi l'on ne doit point ranger dans cette claſſe l'Auteur des Vers ſuivants qui m'ont été envoyez de Province. S'il ne mérite pas d'y être, il doit être mis, du moins, dans celle des Amants malheureux, comme vous en jugerez vous même par la réponſe que la Dame a fait à ſa déclaration amoureuſe. Voici les deux piéces.

A L'AIMABLE DAPHNE'.

Près de Daphné, l'un de ces jours,
Des Graces l'aimable coborte
Attiroit les tendres Amours,
Quand le mien, entr'ouvrant la porte,
De l'aborder forma l'eſpoir.
Il recule, il héſite - à la fin il avance,
Et par le plaiſir de la voir
De ſes ſoupirs reçoit la récompenſe.
Quel doux plaiſir! Le pauvre Enfant
En prit une ſi bonne doſe,
Que depuis cet heureux inſtant
Hors ce plaiſir il n'aime aucune choſe.

RE'PONSE DE DAPHNE'.

Quand votre Amour s'eſt introduit
Malgré moi juſqu'en mon réduit,
Faveur dont il paroit tant aiſe,
Je crus le voir encore au Bal
Repreſenter l'Original
*Des Originaux de Falaiſe *.*
Sotencourt & Matthieu Crochet
Qui furent pris au Trebuchet.

A

* Comedie de M. Regnard.

A propos d'Amants malheureux, je doute, Madame, que vous en ayez jamais vû dont le sort ait été plus triste que celui du couple infortuné dont je vai vous écrire l'Histoire, telle qu'on vient de me la raconter.

Un de nos Magistrats, qui occupe une des premieres places dans la Juridiction Criminelle, avoit pour Maitresse une fille qu'il entretenoit assez mesquinement : Soit qu'il ne fut pas d'un caractére fort libéral, soit qu'il craignit de déranger sa maison : il avoit peu de soin de fournir aux apointements de celle dont il faisoit ses délices ; & la manière économe dont il lui distribuoit ses bienfaits ne mettoit pas cette Demoiselle fort à son aise. D'un autre côté celle-ci, qui étoit fort voluptueuse, n'avoit pas lieu d'être contente d'un Magistrat froid, grave, & sec, qui déridoit rarement le front avec elle, & qui lui distribuoit avec la même économie les plaisirs qu'elle devoit en attendre, & qui ne lui coutoient rien. Faute de mieux elle s'en contentoit pour l'article de la dépense ; mais pour les plaisirs, elle lui avoit substitué un Coureur qui avoit tout l'air de bien s'acquiter de la commission dont elle l'avoit chargé.

Il ne manquoit qu'une seule chose à ce couple Amoureux : C'étoit l'Argent. Apuyée de la protection d'un puissant Magistrat, la Demoiselle s'imaginoit que tout lui étoit permis ; du moins esperoit-elle que ses larmes fléchiroient son Juge s'il lui arrivoit de tomber entre ses mains, & qu'il abandonnat le nom d'Amant. Dans cette persuasion elle conseil la à son second, de faire effraction chez un Orfevre, & de lui enlever une partie de son Argenterie, moyennant quoi ils se mettroient l'un & l'autre beaucoup plus à l'aise.

Un des premiers & des plus ordinaires effets de l'Amour est d'aveugler céux qui sont atteints de cette passion. La Demoiselle qu'il avoit aveuglé jusqu'au point que vous venez de voir aveugla à son tour son Amant qui se rendit à ses folles raisons. Il accepte la proposition qu'elle lui fait, & va pour exécuter le coup ; Mais malheureusement il est pris sur le fait.

A peine est-il entre les mains de la Justice, qu'il lui dénonce celle qui lui avoit donné ce pernicieux conseil. On l'arrête. Elle paroit, d'un air assuré, croyant trouver dans son Juge un Amant tout prêt à lui pardonner. Mais quelle fut sa consternation lorsqu'au lieu de celui qu'elle croyoit trouver, elle vit une personne qui lui étoit inconnue, & qu'on avoit chargée de son interrogatoire ! Les gémissements, les soupirs, les larmes, le repentir, & tous les symptomes de la frayeur de la punition qu'on se voit prêt à subir, tout décelle, tout trahit la coupable Demoiselle. En vain elle réclame la protection de son Juge & de son Amant ; Jamais elle n'a pu obtenir de paroitre devant lui, si ce n'est le jour de la décision du procès & dans l'assemblée de tous ses Juges.

Tout ayant été murement examiné, & les deux coupables convaincus par leur propre confession, on opine. Le cas mé-

ritoit

ſitoit la mort ſelon les Loix, & tous les deux y ſont condamnez ſans aucun égard pour les Amours du Magiſtrat dont l'avarice avoit entrainé en quelque façon cette fille dans l'abîme où elle s'étoit précipitée. Ce qu'il y a eu de plus cruel encore pour elle dans tout ceci, eſt que ſon Amant même a été des premiers à lui prononcer ſon Arrêt de mort, qui a été executé. Funeſtes, mais ordinaires, & preſque inévitables ſuites du Libertinage, puiſſiez-vous ouvrir les yeux, & ſervir de frein, à la jeuneſſe inconſidérée!

CHACUN raiſonne ici fort différemment ſur la conduite du Magiſtrat dans cette tragique affaire. Les uns la condamnent, pendant que d'autres, au contraire, l'approuvent fort. Pour decider qui des deux partis a raiſon, il me ſemble qu'il n'eſt queſtion que d'examiner lequel auroit été le mieux fait, de l'abſoudre, ou de la condamner. Je ſçai bien qu'il y a de la dureté & même de la barbarie à prononcer une ſentence de mort contre une perſonne que l'on chérit tendrement; mais, d'un autre côté, l'abſoudre dans un cas auſſi grave, c'eſt enfreindre les Loix, c'eſt s'attirer la haine du Public; c'eſt ſe montrer peu digne de l'emploi de Juge que l'on exerce. Nous avons dans l'Hiſtoire, tant ancienne que moderne, des exemples de parents qui n'ont pas epargné la vie même de leurs propres enfans dans des cas où il s'agiſſoit de même du bien public, & qui en ont été louez. Le Magiſtrat, dont je viens de vous raconter l'hiſtoire, merite-t-il de l'être? C'eſt, Madame, ce que je laiſſe decider à votre petite Société. Qu'elle ſe mette à la place de ce Juge, & conſidére la triſte & cruelle ſituation dans laquelle devoit être ſon cœur en prononçant cet Arrêt de mort.

J'ai l'honneur d'être &c.

Paris, ce 18 *Janvier* 1750.

LIVRES

Qui ſe vendent chez PIERRE GOSSE *Junior*, Libraire de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU, à la Haye.

MEmoires ſecrets pour ſervir à l'Hiſtoire de Perſe, 8. *Amſt.* 1745.

Lettres Nouvelles) Suiſſe ſur divers ſujets & ſur tout ſur les affaires préſentes de l'Europe, 8. *Amſt.* 1746.

Hiſtoire de Guillaume le Conquerant, Duc de Normandie & Roi d'Angleterre, par l'Abbé P***. 12. 2 *vol. Paris* 1742.

Voyage du Capitaine Robbert Lade, en differentes parties de l'Afrique, de l'Aſie & de l'Amerique, 12. 2 *vol. Paris*, 1744.

N°. 29.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

JE vous ai peut-être attriſtée, Madame, par le récit de la fin Tragique qu'ont eu les Amours de notre grave Magiſtrat Monſieur de ***. Je vais tâcher de vous égayer par une autre Avanture galante dont le dénouement a été auſſi Comique que l'autre a été funeſte. Comme vous connoiſſez *Paris* & le train ordinaire de cette grande Ville où la galanterie regne plus qu'en aucun autre endroit du monde, vous ne ſerez nullement étonnée qu'elle me fourniſſe de tems en tems de ces ſortes d'événements. Ils y ſont ſi fréquents qu'on en pouroit faire un Recueil qui ſeroit aſſurément des plus amples, & dans lequel celui-ci n'occuperoit pas la derniere place.

Un Vinaigrier-Brandevinier (car ces deux petits commerces ſe ſont ici très ſouvent l'un avec l'autre) Un Vinaigrier, dis-je, demeurant dans la rue S. *Martin*, homme entre deux âges, s'aviſa d'épouſer, il y a environ deux ans, une des plus jolies Filles de ſon quartier, mais beaucoup plus coquette encore qu'elle n'eſt belle. Je ne ſçai ſi ſon intention étoit d'achalander par-là ſa boutique, & d'augmenter ſa petite finance; ce qu'il y a de certain, c'eſt que ſes affaires proſpéroient à vûe d'œil par la multitude des nouvelles pratiques que la beauté de ſa Femme lui attiroit. C'eſt une reſſource preſque immanquable, comme vous le ſçavez, Madame, dans un païs tel que celui ci où l'on ne connoit point de plus belle enſeigne, ni plus propre à attirer les chalants, qu'une jolie Femme. Non ſeulement les gens du commun alloient chez celle-ci *boire le Brandevin*, mais les bons Bourgeois y alloient auſſi

aussi boire le ratafiat & les liqueurs. Ces derniers, pour causer & folâtrer plus commodément avec elle, choisissoient le temps que son bon homme de Mari couroit les ruës, selon la coutume, avec sa petite brouette, en criant du Vinaigre. Pendant ce tems là sa Femme, qui gardoit la maison, faisoit bien ses affaires de toutes les façons. Autant de Galants presque que de bons Bourgeois, qui venoient chez elle, plus encore pour lui conter fleurette, que pour boire ses liqueurs. Tous étoient très-bien reçus & favorisez, l'un d'un tendre regard, l'autre d'un souris gracieux, celui-ci d'un compliment plus que poli, celui-là d'une petite caresse; enfin elle sçavoit si bien les amuser, qu'ils s'imaginoient tous être les Favoris de la Belle.

Ils se trompoient; elle n'en vouloit qu'à leur argent qu'ils lui prodiguoient; mais tout n'entroit pas dans la bourse du Mari. La Belle en mettoit de côté une bonne partie pour servir à l'entretien & aux menus plaisirs d'une jeune blondin qui ne paroissoit au logis que lorsque la bruyante cohorte en étoit sortie. C'étoit à cet Amant favori qu'elle faisoit part de ses faveurs & de sa petite fortune; mais leurs tête à tête étoient souvent troublez par l'arrivée de quelque chaland qui survenoient, & qu'il falloit servir. Comment remédier à cet inconvénient? Les renvoyer, c'étoit nuire au commerce; remettre à la nuit les rendez-vous, c'étoit encore pis. Un Mari dans la maison, couché auprès de sa Femme; le moyen d'introduire un Galant?

Toute autre y auroit peut-être renoncé; mais l'Amour rend ingénieuses toutes les personnes qui sont atteintes de cette passion. Le petit enfant d'une de ses Voisines fut le prétexte dont la belle Vinaigriere se servit pour faire lit à part. „ Ce petit Dragon, dit-„ elle à son Mari, fait un tel vacarme pendant toute „ la nuit, que je ne puis pas fermer l'œil. Il ne fait „ que crier & pleurer. Je ne sçai pas comme vous „ y pouvez tenir. Pour moi j'en suis excédée, & il

n'est

„ m'eſt abſolument impoſſible d'y réſiſter plus long-
„ tems. „ Le bon homme d'autant plus étonné de lui entendre tenir ce langage, que jamais il n'avoit été incommodé des cris de cet enfant. „ Je le crois bien,
„ lui répondit-elle; car vous n'avez pas plûtôt la tête
„ ſur le chevet, que vous dormez & ronflez d'une
„ force qui, jointe aux cris perçants de ce petit Démon,
„ m'a fait prendre la réſolution de déſerter abſolu-
„ ment ce lit & cette chambre, & d'aller dormir ail-
„ leurs. "

A force de réitérer les mêmes plaintes, la belle Vinaigriere obtint enfin de ſon Mari la permiſſion de coucher dans une chambre baſſe qui étoit contigue à la Boutique. Pour lui, comme il n'étoit nullement incommodé du prétendu vacarme de l'Enfant, que d'ailleurs il s'étoit perſuadé, ſur ce que lui avoit dit ſa femme, que ſes ronflements troubloient ſon repos, il conſentit qu'elle fit lit à part ſans qu'il eut le moindre ſoupçon ſur la ſageſſe de ſa chere moitié qu'il regardoit comme un miroir de vertu. Dans cette idée, il la laiſſoit tranquillemnt vivre à ſa guiſe; & la Belle uſoit des mieux de cette permiſſion. Dès qu'il étoit endormi, la porte étoit ouverte au Galant qui troubloit beaucoup plus le repos de la Belle que n'avoit jamais fait l'Enfant de ſa Voiſine; mais elle étoit bien éloignée de s'en plaindre comme elle avoit fait de celui-ci. Elle auroit, au contraire, ſouhaité que ce petit train eut toujours duré.

L'Eté & l'Automne derniers ſe paſſerent dans ce galant commerce, ſans que le Mari s'en aperçut. Le bon homme, qui étoit ſans jalouſie, ſans aucun ſoupçon ſur la fidélité de ſa Femme qu'il aimoit tendrement, dormoit tranquillement &, comme l'on dit, ſur l'une & l'autre oreille. Il le faiſoit avec d'autant plus d'aſſurance, que comme la Belle couchoit près de la Boutique, dès la pointe du jour, & au premier coup de marteau, elle étoit ſur pied, & donnoit aux chalands ce qu'ils demandoient; de ſorte qu'il avoit le plaiſir, en ſe levant, de voir qu'elle lui avoit déja preſque gagné ſa journée.

Mais il n'eſt point ici bas de plaiſir qui ne ſoit mêlé ou ſuivi de quelque amertume. A l'Automne ſuccede l'Hiver. Le froid de cette rigoureuſe ſaiſon engourdit tout. On dort plus long-tems & d'un ſommeil beaucoup plus profond. D'ailleurs quand on veille tard, il n'eſt pas aiſé de ſe lever de bonne heure. Un de ces matins donc la belle Vinaigriere, ayant apparemment eu pendant la nuit un inſomnie beaucoup plus long qu'à l'ordinaire, ne s'étoit endormie que fort tard, & dormoit profondément, lorſque les chalands vinrent le matin, ſelon leur coutume, boire le Brandevin. Ils heurtent à la porte. . . . . Point de réponſe. Ils redoublent. . . . Perſonne ne leur ouvre. Ils ſe ſuccedent les uns aux autres, & frapent ſi rudement & ſi long-tems, que le Mari ſe réveille. Surpris que ſa Femme les laiſſat ainſi fraper, & craignant qu'il ne lui fut arrivé quelque accident fâcheux, il ſe leve, deſcend de ſa chambre, ouvre la porte à ſes Chalands qui étoient en grand nombre, après quoi il va au lit de ſa Femme pour voir ſi elle n'eſt point morte, ou malade. Il s'en falloit de beaucoup. Il la trouve au contraire très profondément endormie, & ſon Galant à ſes côtez qui en faiſoit autant.

Qui pouroit exprimer la fureur & la rage
Où fut ce pauvre Epoux en voyant cet outrage?

Dans les tranſports où le met ce Spectacle imprévu & afligeant, il ſe ſaiſit du premier meuble qu'il rencontre ſous ſa main. C'étoit un Balai, avec le manche duquel il les réveille de la bonne façon.

Jugez, Madame, de la ſurpriſe & de la conſternation dans la quelle furent ces deux Amants, & s'ils ſe firent tirer l'oreille pour ſortir du lit. Malheureuſement pour le pauvre Epoux, ſon Subſtitut, qui étoit un jeune gaillard des plus robuſtes, n'étoit rien moins que patient. Irrité par les coups de bâton qu'il recevoit, & qu'il méritoit bien, il ſe jette ſur le bon homme, le prend au collet, le terraſſe, & lui rend avec uſure les coups qu'il vient de lui donner. De ſon côté, la Vinaigriere, au lieu d'aider ſon Mari à ſe relever, & de le deffendre, ſe joint au contraire à ſon Galant, &

ne trouvant point d'autre arme, dans les premiers tranſports de ſa colere, elle prend ſa pantoufle, & lui en donne tant de coups ſur le viſage, qu'elle le met tout en ſang.

Aux cris que jette ce pauvre Epoux que l'on aſſomme, tous les Chalands qui ſont dans la Boutique paſſent dans la chambre où ils ne ſont pas peu étonnez de trouver la belle Vinaigriere, & un jeune Homme des plus beaux & des mieux faits, dans un état qui n'étoit rien moins qu'édifiant. Les uns ſe mettent à rire de l'Avanture; Les autres, un peu plus compatiſſants & touchez de l'état où ils voyent le pauvre Mari, l'arrachent des mains de ce Couple furieux qui continuoit à le mal-traiter. Enfin les autres, auſſi malcieux que ceux-là ſont charitables, courent d'abord chez le Commiſſaire qui ne demeuroit qu'à quelques pas de-là, pour l'avertir de ce qu'ils viennent de voir. Le Commiſſaire attiré par le profit que leur raportent ordinairement ces ſortes d'affaires, ſe rend en diligence chez le Vinaigrier, dans l'eſpérance d'y trouver encore le Galant auquel il compte faire payer bien cher ſa viſite. Mais le drôle, averti de ſa venue, ſe ſauve en chemiſe, & ne lui laiſſe qu'une depouille des plus médiocres, puiſqu'elle ne conſiſtoit que dans une robe de chambre, & dans le reſte de ſon déshabillé.

Il n'eſt pas néceſſaire d'ajouter ici combien de huées eſſuya le Galant, & combien il fit rire tous ceux qui le virent courir les rues dans ce plaiſant équipage. Il vous eſt aiſé de vous l'imaginer, à vous ſur-tout, Madame, qui ſçavez combien nos bons *Pariſiens* aiment à rire & à ſe divertir. Je ſouhaite que le recit de cette Avanture faſſe le même effet ſur vous. En voici une ſeconde que l'on debite dans tout *Paris*, mais dont je n'ôſe pas néanmoins vous garantir la certitude, quoiqu'elle ne contienne rien que de très poſſible.

Je crois, Madame, que les Nouvelles publiques vous auront informé d'un Edit du Roi qui ordonne de recueillir & renfermer dans les maiſons de force tous les Mendiants, *Vagabonds*, Gens ſans aveu, de mauvaiſe *vie, dans l'un* & l'autre Sexe, & autres de cette trem-

pe, qui ſont en aſſez bon nombre dans cette grande Ville, & de les y détenir juſqu'à ce qu'on les faſſe partir pour nos Colonies. On ne ſçauroit donner aſſez de louanges au Prince qui a fait cette Ordonnance qui ne peut faire que beaucoup de bien à la Ville qu'elle purgera d'un grand nombre de Canailles dont elle eſt plus empeſtée que jamais depuis la ceſſation de la guerre. Mais on murmure beaucoup contre la maniere dont elle s'execute, ou pour parler plus juſte, contre l'abus criant que l'on en fait. Cet abus eſt que, ſous le ſpécieux prétexte d'éxécuter les Ordres du Roi, les Exempts & autres Agents de la Police, enlevent des perſonnes avouées & reconues pour gens d'une tres bonne conduite, le tout dans la vuë de leur faire payer fort cher leur élargiſſement dont ils partagent la ſomme entr'eux. On raconte tous les jours à ce ſujet quelque nouvelle Hiſtoire dans ce genre, dont celle-ci m'a paru la plus intereſſante.

Le Poſtillon du Duc de . . . . revenant de ſouper avec ſa Femme, ayant été arrêtez tous les deux, l'un ſous le nom d'Homme ſans aveu, & l'autre ſous le titre de Fille de joye, furent tous les deux conduits à l'Hôpital d'où on les tira quelques jours après pour les faire comparoitre devant le *Magiſtrat* chargé de l'éxécution des Ordres de Sa Majeſté. Par conſidération pour la livrée du Duc, que le Mari portoit, on lui rendit la liberté; mais ſa Femme fut retenuë ſur le pied qu'elle avoit été arrêtée. Quelque bonnes raiſons que le Poſtillon ait pu oppoſer à la violence qu'on lui avoit fait, & au deshonneur dont on avoit flétri ſa Femme, il ne put ébranler la ſévérité de ſon Juge, & il lui falut pour le moment prendre patience, pour ne pas riſquer, en l'irritant, de perdre une ſeconde fois ſa liberté.

Ce Poſtillon, pour obtenir celle de ſa femme, ne manqua pas, quelques jours après d'employer l'autorité & le credit de ſon Maitre. Ce Seigneur ſe donna, dit-on, la peine d'en écrire au Magiſtrat qui par un trait d'impoliteſſe qu'on ne ſçauroit excuſer, s'il eſt vrai, ne lui fit aucune réponſe. Le Duc juſtement piqué du mépris qu'on avoit fait de ſa Lettre, pour en tirer vangeance, monte en Caroſſe de grand matin, va chez le Magiſtrat, pénetre juſque dans ſon Cabinet où il étoit, & là le régale, à peu près de la même maniere dont vous venez de voir que le Vinaigrier avoit réveillé ſa femme & ſon Galant. Il remonte enſuite dans ſon caroſſe, & du même pas va à *Verſailles* prévenir le Roi ſur ce qui venoit d'arriver. A peine avoit-il quitté Sa Majeſté que le Magiſtrat outragé vient s'y plaindre du mauvais traitement que lui avoit fait le Duc; mais il eſt reçu très froidement; & on lui enjoint de rendre au plutôt cette femme à ſon mari, l'intention de S. M. n'étant pas que l'on en *agiſſe* de la ſorte avec des perſonnes de bonne conduite, de quelque état qu'elles ſoient.

Voila, Madame, l'Avanture telle qu'on la raconte. Elle

elle exactement vraie? Tout le monde soutient que Oui. Pour moi je serois tentée de croire que la rigueur, & la sévérité même avec laquelle les Agents de la Police exécutent le nouvel Edit, & dont bien des gens se plaignent avec justice, ont été cause qu'on a embelli cette histoire dont le fonds est peut-être fort simple. C'est ce que je n'ai point encore eu le temps d'approfondir, & dont je vous ferai part lorsque je m'en serai informée.

En attendant je vous régalerai encore, Madame, d'une troisieme Avanture, des plus singulieres, bien differente de celles que je viens de vous écrire, & qui fait un honneur infini à tous ceux qui y ont eu part. La voici. Un grand garçon, bien découplé, ayant été surpris, il y a quelques jours, par les Archers du Guet en mendiant, ceux-ci se disposoient à le conduire à l'Hôpital Saint *Louis*, pour y être enfermé avec les autres vagabonds qu'on y amene journellement. Mais ayant dit qu'il avoit quelque chose à communiquer au Lieutenant de Police, on le mena chez ce Magistrat à qui il représenta qu'on l'avoit injustement arrêté, puisque ce n'étoit point pour lui qu'il mendioit, mais pour son Maître qui étoit un Officier réformé qui logeoit dans telle rue, & dans telle maison, qu'il indiqua. Le Magistrat envoya sur le champ vérifier sa déposition, & ayant trouvé qu'il avoit accusé juste, il se rendit à *Versailles* pour en instruire le Roi qui, touché du sort de cet Officier & en même tems de la générosité de son Domestique, a accordé une pension de mille livres au premier, avec ordre, que la ditte pension, après la mort du Maître, sera continué à son Valet qui l'a secouru si utilement dans son indigence.

Voila, Madame, un de ces traits de générosité, & d'affection, dignes d'être immortalisez dans l'Histoire. De pareils Domestiques méritent d'être mis au dessus d'une infinité de Maîtres qui bien souvent n'ont que de la dureté, ou, tout au plus, que de l'indifférence pour des hommes qui n'ont quelquefois point d'autres défauts que celui de n'être pas nez riches, mais qui l'emportent sur eux par les excellentes qualitez du cœur lesquelles font l'homme veritablement homme.

On ne se lasse point de promener ici dans tous les Carrefours la Statue Equestre qu'on doit élever à *Louis* XV. & à laquelle on n'a point encore fixé de place depuis deux ans qu'on lui en cherche une dans cette grande Ville. La dépense effrayante qu'il faudroit faire pour cela a fait travailler l'imagination d'un de nos Poëtes, nommé M. de *Bonneval*, qui lui en a trouvé une des meilleures, dans laquelle ce Monarque peut être placé à peu de frais. Vous la verrez dans le Madrigal suivant qu'il a présenté au Roi.

On doit faire une Place élégante & correcte;
Chacun trace à son gré le plan qu'il a formé;
C'est pour Louis le Bien-aimé,

Tout

Tout Paris devient Architecte.
Vous êtes, il eſt vrai, le plus doux des Vainqueurs;
Ce titre ſeul mérite une gloire immortelle.
Grand Roi, contentez-vous de regner dans nos cœurs;
Eſt-il une Place plus belle?

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 24 Janvier 1750.

LIVRES NOUVEAUX

Qui ſe vendent à la Haye dans la Boutique de *Pierre Goſſe, Junior*; *Libraire* de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU.

MEmoires pour ſervir à l'Hiſtoire de l'Europe, depuis 1740. juſqu'à la Paix d'Aix la Chapelle le 18 Octobre 1748, 12. 4 *vol. Paris*, 1749.

Hiſtoire du Chevalier du Soleil, 12. 4 parties, *Londres*, 1749.

Maſque (le) ou Anecdotes Particulieres du Chevalier D***. 12. *Paris*, 1750.

Connoiſſance des Temps, pour l'année 1750. au Meridien de Paris, publié par ordre de l'Académie Royale des ſciences & Calculé par M. Maraldi, 12. *Paris*, 1749.

Eſſai ſur l'Hiſtoire des Belles Lettres, des ſciences & des Arts, par Mr. Juvenal de Carlencas, 8, 4 *vol. Lyon*, 1749.

Obſervations ſur la Littérature moderne, 12. *Paris*, 1749.

Principes des ſciences & des Mathematiques, 8. *Dreſde*, 1750.

Coquette (la) ſans le ſçavoir Opera Comique en un Acte, 8. *La Haye*, 1749.

Princes Carolinaas Beurs-Almanach, voor 't Jaer 1750, vercierd met 12 fraaye kopere plaaten.

Le Nouvel Almanach du Prince pour l'année 1750. enrichi de planches en taille douce, lequel repréſente le plus mémorable de ce qui s'eſt paſſé dans la République, depuis 1740. juſqu'a 1749. Une très exacte Chronologie des Naiſſances des Rois, Princes & leurs familles. Une Liſte des Habitans, Villes, & verponding des Villes de Hollande & de Weſt-Friſe, pluſieurs autres Curioſités Amuſantes. Le prix eſt 9, 12, 16, & 24 ſols, ſe trouve à Leyde, chez *Haak*, Utrecht, *Broedelet* & *Kribber*, Amſt., chez *Ten Houten* & *Tongerlo*; Rotterd., *Loxel*, *van Eyk*, & *Vis*.

N°. 30.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

JE me ſouviens, Madame, que je vous ai promis des Romans nouveaux. Il eſt juſte que je vous tienne parole. Je vous en envoye donc environ une demie-douzaine dans cette Lettre, je veux dire l'Analiſe de tous ceux qui ont paru depuis quelques mois, avec les jugements qu'on en a portés ici. C'eſt être bien expéditive & bien Laconique, me direz vous, que de mettre tout cela dans une demie feuille de papier. Il eſt vrai, mais vous ſçaurez auſſi, Madame, qu'il n'y a rien ſi de maigre ni de ſi mince que nos Romans d'aujourdhui; & que par conſequent ils ne font pas un gros volume, ſur-tout lorſqu'on en retranche encore ce qu'il y a de mauvais & d'ennuyeux, ou qu'on ne veut qu'en donner une idée comme je le prétends faire ici.

Le premier qui m'eſt tombé entre les mains eſt intitulé LE MASQUE. En voici le ſujet. Une inconnue écrit un Billet au Chevalier. . . . dont elle eſt devenue amoureuſe. Ce Chevalier eſt conduit miſtérieuſement dans un appartement où tout annonce la magnificence & la galanterie de la perſonne qui l'habite. Après y avoir paſſé quelque tems à attendre, il y voit enfin paroître la perſonne pour laquelle on l'a débauché; mais cette perſonne eſt maſquée. Le Chevalier ne laiſſe pas d'en devenir amoureux quoiqu'il remarque en elle mille étourderies, mille vetilleries, & quantité de choſes qui ne ſont rien moins que propres à inſpirer de l'amour. Le moindre de ces défauts auroit fait lâcher priſe à bien d'autres; mais, par je ne ſçai quelle biſarerie qui eſt aſſez ordinaire à nos *François*,

celui-ci tient ferme jusqu'au jour qu'étant dans un Cercle de Dames, il y voit la belle Emilie. La beauté de cette jeune personne & l'amour qu'il prit pour elle lui rendent bientôt odieux les empressements & les caprices du *Masque*; mais pour ne pas perdre ces deux objets après lesquels il court tout à la fois, il faloit ménager le dernier, en cherchant en même tems à se faire aimer de la belle Emilie; En conséquence les rendez-vous avec le Masque n'étoient plus ni si fréquents, ni si vifs, ni si galants. La raison en étoit fort naturelle. Le cœur du Chevalier étoit partagé entre ces deux beautez. Enfin au moment que le Chevalier s'y attend le moins, l'inconnue, après l'avoir éprouvé pendant quelque tems, & s'être assez bien divertie de lui, lui déclare qu'elle est prête à se faire connoître. Elle se démasque aux yeux du Chevalier qui est fort agréablement surpris de voir que le Masque qui l'avoit d'abord rendu amoureux, est la belle Emilie elle même, pour laquelle il est si passionné. L'idée de ce Roman est ingénieuse; tous les incidents qui s'y trouvent sont très naturels, & les bienséances y sont fort respectées, ce qui fait qu'on le lit avec plaisir; mais le stile, qui fait le principal mérite de ces sortes d'ouvrages, n'a pas toute la force, toute la correction, ni toute la noblesse qu'il devroit avoir, & que l'Auteur auroit pu lui donner.

Le second Roman, dont je vais vous donner l'Analise, est intitulé *Kara-Mustapha & Bach-Lavi*. Le Héros de ce Livre, fameux par le Siége de *Vienne*, étoit Fils du Grand Visir *Achmet Rupiogli*. Il fut élevé dans le Serail avec *Mahomet IV*. Comme il étoit d'une humeur & d'une figure agréables, & très bien fait, il plut à la Mere de ce jeune Prince, & à sa Sœur, mais qui étoit née d'une autre Mere. *Zencoub* (c'est le nom de la Sultane) n'oublia rien pour gagner le cœur de son jeune Amant. Les expressions les plus tendres, les sentimens les plus vifs, les plus galantes caresses, tout étoit prodigué. Cet Amant, qui étoit fin & très spirituel, voyoit d'un œil tranquille toutes

ces

ces démarches; Mais il en conſervoit cependant toute l'energie pour les rendre à *Bach Lavi*, ſa jeune Maîtreſſe, à qui il les répetoit avec plaiſir. Ce commerce tendre, d'un côté, & tout à fait indifférent de l'autre, ne pouvoit pas durer long-tems ſans que *Zencoub* en eut connoiſſance. Voyant ſon cœur & ſa faveur balancez par ſa rivale, elle n'y ſçut point d'autre remede que de s'en défaire en la mariant à *Kaluk Aſſan*, Baſſa d'*Alep* qui l'emmena, auſſitôt après ſon mariage, dans ſon gouvernement. Comme les ſentiments de ces deux Amants n'étoient point réciproques, leur union ne fut pas à beaucoup près auſſi heureuſe ni auſſi agréable qu'étoit le ſort de *Zencoub* qui, par cet éloignement, poſſedoit tranquillement ſon cher *Muſtapha*. Elle en jouit avec la même tranquilité juſqu'au moment que la Porte fut inſtruite qu'*Aſſan* meditoit une révolte. *Muſtapha* fut celui qu'on choiſit pour prévenir le malheur dont l'Etat étoit menacé par cette rebellion. *Zencoub* fut informée de cette nouvelle trop tard pour pouvoir empêcher le départ de *Muſtapha*. Il partit, & ne revint de ſon expédition qu'avec la tête du Baſſa & en ramenant la femme de ce Gouverneur qui, peu ſenſible au triſte ſort de ſon mari, ſe laiſſa fort tranquillement enlever par ſon Amant. *Muſtapha*, à ſon retour, renoua avec cette aimable Veuve dont il poſſédoit le cœur, & qu'il aimoit auſſi paſſionnément. Il n'eut pas ſeulement à combattre la jalouſie de *Zencoub*; il lui fallut encore ſoutenir celle de ſon Epouſe; car il s'étoit marié. Ces deux femmes, ne pouvant plus alors retenir cet amant qu'elles avoient eu juſque-là dans leurs fers, diſſimulerent leur reſſentiment juſqu'à ce qu'il ſe préſentat une occaſion favorable pour la faire éclater. Elles la trouverent bientôt, & la ſaiſirent. Les malheurs qui lui arriverent devant *Vienne* furent plus que ſufiſants pour le faire périr, ſurtout étant encore exagérez par deux femmes jalouſes. *Bach-Lavi* ne ſurvéquit pas long-tems à ce tendre Amant. La douleur de s'en voir pour jamais privée l'emporta en très peu de tems. Il y a quelques ſi-

tuations passables dans ce Roman, mais peu d'imagination & de goût.

Quand l'Amour dicte les Romans, il me semble que le Public devroit leur faire un accueil des plus gracieux; & quand des personnes galantes se mellent d'en écrire, je crois que c'est ce petit Dieu qui doit les leur dicter, & que conséquemment ils devroient être bons; car qui peut mieux peindre l'Amour, qui est l'ame de tous les Romans, que l'Amour même? Nous avons cependant vu, & venons encore de voir le contraire dans Mademoiselle de *Saint Phalier*, Demoiselle galante, parfaitement belle, & encore plus sensible. Cette belle personne nous donna, l'année dernière, *Le Porte-feuille rendu*, Roman qui n'eut pas grand succès, & elle vient de nous en donner un second intitulé, *Les Caprices du Sort*. En voici le sujet & l'analyse.

Emilie, jeune personne, née d'un mariage secret, & privée, avant que de naître, de son Pere par un malheur qui l'avoit forcé d'aller chercher un Azile hors de sa patrie, & de sa Mere qui en mourut de chagrin, *Emilie*, dis-je, est élevée à la Campagne par sa Nourice comme si elle eut été la fille d'un Païsan. Madame de *Rambel*, femme riche, & de condition, qui l'y voit, prend du goût pour elle, l'adopte en quelque façon pour sa fille, & la met dans un Couvent pour y prendre de l'éducation. Monsieur de *Tresleux*, Amant de Madame *Rambel* a les mêmes yeux qu'elle pour la jeune *Emilie*, & par le canal d'une Sœur Religieuse qu'il a dans ce Couvent, il l'instruit d'abord, & l'entretient ensuite de sa passion. Sur ces entrefaites il est forcé de partir pour son Regiment, & Madame de *Rambel*, qui s'est aperçue qu'elle avoit une rivale dans l'aimable *Emilie*, commence par la haïr, continue par la persécuter, & veut finir par la marier. Avant que ce projet puisse s'exécuter, Monsieur de *Tresleux* revient à *Paris*. Il s'étoit flatté d'avoir inspiré de l'amour à *Emilie*, mais il s'aperçoit qu'il ne lui avoit inspiré que de l'amitié. Croyant la servir en adoptant les idées de Madame de *Rambel*, il trouve un jeune hom-

homme aimable auquel on fait un ſort heureux & très avantageux pour le déterminer à épouſer *Emilie*. Une Terre de Madame de *Rambel* eſt choiſie pour le lieu de la cérémonie ; mais la nuit du jour où elle ſe devoit faire, *Emilie* s'enfuit avec le Chevalier d'*Anville*, Amant qu'on ne lui connoiſſoit point. Celui à qui on l'avoit deſtinée court après ſon raviſſeur, l'atteint & le tue. *Emilie* au déſeſpoir d'avoir perdu ſon Amant, de ſon côté, tue ſon meurtrier. Le Marquis de *Treſleux*, qui ſe rendoit dans ce moment chez Madame de *Rambel*, après avoir apris que le jeune homme auquel ils avoient deſtiné enſemble la belle *Emilie*, eſt ſon Fils, le trouve mort, & par des éclairciſſements qu'on tire de la Nourice, il vient à reconnoitre qu'*Emilie* eſt ſa fille.

Sans qu'il y ait beaucoup d'eſprit ni de Philoſophie dans ce Roman, il s'y trouve quantité de faits mis dans un ordre très naturel, écrits avec aſſez de délicateſſe, & qu'on lit avec plaiſir ; mais la cataſtrophe ou le dénouement, qui ſembleroit devoir être terrible, ne fait pas à beaucoup près dans ce Livre l'effet qu'on en attend ; & cela faute de preparation ; D'ailleurs les reconnoiſſances, qui s'y font avec froideur, n'intereſſent que foiblement pour les malheureux.

Autre Roman, ou pour parler plus juſte, Conte nouveau. C'eſt un petit Ouvrage qui ne paroit que depuis quelques ſemaines, & qui eſt intitulé *Kanor*. Comme il a fait quelque bruit, je vais auſſi vous l'analyſer. Deux peuples voiſins & amis, conduits par leurs Souverains, font une pêche commune dans une riviere qui les ſépare. Les pêcheurs d'une de ces nations ne prennent que de groſſes huitres dans chacune deſquelles il y a une petite parle ; & les pêcheurs de l'autre, trouvent de groſſes perles dans de petites huitres. La nation qui mange les groſſes huitres devient bientôt une nation de Géants ; & celle qui a les petites huitres en partage n'eſt qu'une nation de *Pigmées*, juſqu'à ce qu'une heureuſe révolution ramene ces deux nations à leur premier état.

VOILA en gros quel eſt le fonds de ce petit Ouvrage qui n'eſt, à cet égard, qu'un Conte de ma *Mere l'Oye*; mais les détails en ſont très agréables. On ne peut rien voir, par exemple, de plus plaiſant que l'étonnement où ſe trouvent les deux Cours dans leſquelles ſe fait d'abord cette étrange Métamorphoſe; l'embarras où ſe trouvent ces deux nations pour ſe procurer des habits & des meubles convenables à la ſituation où elles ſont; les amours de ces *Géants* & de ces *Pigmées* &c. On trouve dans ce Roman, ou Conte (car on peut lui donner ces deux noms) des réflexions fines & très judicieuſes ſur les mœurs, des plaiſanteries pleines d'un ſel vraiment *Attique*, une gayeté continuelle, & un ſtile vif & léger. Cet Ouvrage eſt attribué à Mr. l'Abbé de *Voiſenon*, connu par diverſes brochures, écrites quelquefois dans le ſtile Burleſque, mais toujours agréables. Par-là vous voyez, Madame, que Meſſieurs nos Abbez ne nous amuſent pas moins agréablement aujourd'hui ſur le papier, qu'ils le font à nos toilettes, dans nos cercles, & dans nos ruelles. Avons-nous ſi grand tort après cela de les aimer? Pour moi, qu'on en diſe ce que l'on voudra, je trouve que notre Sexe ſeroit à plaindre en bien des rencontres ſi on lui otoit cette reſſource.

A PROPOS de Romans, & d'Abbés, vous aurez ſans doute vu autrefois, Madame, les Opera Italiens de l'Abbé *Metaſtaſio*, Ecrivain diffus, à la verité, mais délicieux, & qui joint à beaucoup d'élégance & de délicateſſe du ſentiment & du patétique. Il y a quelques années que notre fameux Critique, le deffunt Abbé *Des Fontaines*, donna en notre langue un de ces Opéra qui n'eut aucun ſuccès, apparemment parcequ'il l'avoit mal traduit. l'Abbé *Bonet* en publia, l'été dernier, un Volume qui fut auſſi bien reçu du Public, que celui de ſon confrere en avoit été mal accuilli. Enfin Mr. *Richelet* vient de ramener notre nation au goût de la belle ſimplicité, en lui préſentant une tradduction charmante de quatre Opéra de l'Abbé *Métaſtaſio*. Ces *quatre* Opéra ſont *Adrien*, la *Clémence de Titus*, *Cyrus*, & *Zénobie*. Les ſeuls défauts, qu'on a reprochez,

&

& qu'on reproche encore à l'Auteur *Italien* ſont, le premier, que la conduite de ſes piéces eſt trop uniforme, n'ayant point ordinairement d'autre ſituation que celle qui eſt préparée pour le dénouement de ſa Tragedie. Le ſecond eſt, qu'il s'approprie, avec une hardieſſe tout-à-fait ſingulière, tout ce qu'il trouve de bon dans les Poëtes *François*. Quelqu'un, à ce ſujet, ayant fait remarquer à Mr. de *Voltaire*, que cet écrivain l'avoit beaucoup pillé: *Ah le cher Voleur*, répondit ce dernier, *il m'a bien embelli!*

Puisque me voila tombée ſur les Opéra & les Poëtes Lyriques, je vous dirai, Madame, à cette occaſion, que notre Opera de *Zoroaſtre*, dont je vous ai parlé dans une de mes précédentes Lettres, va toujours ſon train, & continue d'être fort ſuivi malgré tout ce qu'en a pu dire la Critique qui, à dire le vrai, a été beaucoup plus tardive à s'expliquer ſur cette piéce, qu'elle ne l'eſt ordinairement. En revanche les Vers & les Epigrammes roulent à force contre cet Opera, qu'on repréſente néanmoins toujours avec la même affluence de Spectateurs. Voici ſeulement trois de ces Epigrammes, que je vous envoye afin que vous en puiſſiez juger par vous même.

I. EPIGRAMME

Sur l'Opera de ZOROASTRE.

Ombre de Pelegrin, ſors du fonds du Ténare,
Pauure Rimeur ſiflé ſi long-tems & ſi haut *,
L'Opera t'a vangé, ta gloire ſe répare,
Le Poëte Gaſcon à qui l'on te compare (a)
Eſt au deſſous de toi plus que toi de Quinaut (b).

II. EPI-

(*) l'Abbé *Pelegrin*, Poëte qui a beaucoup travaillé pour l'Opera dont il étoit ſurnommé le *Patriarche*.

(a) Mr. de *Cabuſac*, de *Montauban*, auteur des paroles de l'Opera de *Zoroaſtre*.

(b) Poëte qui a fait les paroles des plus beaux Opera de *Luli*.

II. EPIGRAMME.

Sur le même Sujet.

Autrefois de *Rameau* (*c*) l'on critiquoit le chant;
L'un le vouloit plus noble, & l'autre plus touchant;
Quelques-uns dans ſa ſimphonie
Le trouvoient homme de génie;
D'autres, pour le juger, attendoient qu'il fut mort.
Graces à *Cabuſac* tout le monde eſt d'accord.

III. EPIGRAMME.

Sur M. de Cabuſac.

Du bon goût du Bon-ſens, idole des Humains,
Il ne reconnoit point la puiſſance ſuprême;
On le juge à ſes Vers; car il s'eſt peint lui même
Dans les ouvrages de ſes mains.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 30 Janvier 1750.

(c) Muſicien qui a mis en Muſique pluſieurs Opera nouveaux & tout récemment celui de *Zoroaſtre.*

PIERRE GOSSE JUNIOR, *Libraire de S. A. R. à la Haye*, a actuellement ſous Preſſe, *pour le compte de l'Editeur*, & publiera inceſſamment, Les *AVANTURES, Sentences, Bons-Mots & Reparties Ingenieuſes de Bertholde, ſes tours d'Eſprit & l'Hiſtoire de ſa Fortune, avec ſon Teſtament*, grand Octavo, traduit & paraphraſé de l'Italien en François. C'eſt pour la premiere fois que cet Ouvrage, qui eſt ſi eſtimé en Italie, que l'Academie de *Florence* l'a jugé digne d'être mis en Vers, & y a fait travailler ſes plus habiles Académiciens, paroitra en cette langue. *L'Editeur* ſe propoſe de faire publier de même en François, les *Avantures de Bertholdin*, auxquelles ſuccederont celles de *Cacaſſeno*, Ouvrages ſi eſtimés dans la Langue, dans laquelle ils ſont écrits, qu'on en a fait un nombre extraordinaire d'Editions; Les mêmes Ouvrages paroitront auſſi inceſſamment en Hollandois, & ſe vendront chez le même Libraire, & à Berlin chez *J. Neaulme.*

N°. 31.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

MONSIEUR,

NOus vous avons annoncé plusieurs fois, ma Sœur & moi, deux Tragédies nouvelles (*Electre* & *Catilina*) dont Mr. de *Voltaire* comptoit nous régaler cet hiver, dans l'intention, disoient ses ennemis, d'effacer la gloire que Mr. de *Crebillon* s'est aquise par la manière dont il a traité ces deux sujets. Nous vous avons même fait part dans nos Lettres, des Epigrammes, Pasquinades, Scènes, & Avantures Comiques que cette Nouvelle avoit occasionnées ici. En dépit des cabales, des disputes, des intrigues, qu'il y a eu depuis ce tems entre les *Voltairiens* & les *Crebillonistes*, la premiere de ces deux piéces vient de paroître sur notre Théatre, sous le titre d'*Oreste*. N'ayant pu trouver de place au Spectacle, le jour de sa premiere representation, où l'Auteur a du être fort mécontent du Public qui l'a sifflé, & qui même lui a fait l'affront de ne vouloir pas l'entendre jusqu'au bout, je ne comptois plus avoir occasion de vous en parler: Mais le Poëte en ayant fait donner une seconde representation, à la quelle je viens d'assister, comme je sçais que tout ce qui interresse la République des Lettres vous fait plaisir, je me hâte de vous envoyer un extrait de cette piéce, de ce que j'ai senti en la voyant représenter, les Vers que j'en ai retenus, en un mot tout ce que j'en sçais. Si ce que je vous en écris ne vous contente pas absolument, j'espere du moins, Monsieur, que vous me sçaurez gré de ma diligence à vous instruire de tout ce que je présume pouvoir vous être agréable.

J'entre en matière.

ARISTOTE dit, dans ſa Poëtique, que le ſujet d'*Electre*, ou d'*Oreſte*, ainſi que d'*Oedipe* & de *Mérope*, ne peut manquer de réüſſir ſur la Scene, quand même il ſeroit traité par un Poëte médiocre. En effet le caractere d'*Electre* doit faire impreſſion dans tous les tems, puiſqu'il a toutes les qualités qu'on peut deſirer dans le Héros d'une Tragédie. Ses projets de vengeance inſpirent la terreur, & ſon ſort déplorable excite la pitié la plus tendre. Chez les Grecs *Sophocle*, leur plus fameux Poëte Tragique, a admirablement traité ce ſujet ſuivant les mœurs des *Athéniens*. *Euripide* & *Eſchyle* y ont également réuſſi. En France *Langepierre* & Mr. de *Crebillon* ont auſſi fait chacun une Tragédie d'*Electre*. Le premier eut un grand ſuccès à la Cour, & tomba à la Ville. On fut aſſez content du plan & de la conduite de ſa piéce; mais elle eſt ſi miſérablement écrite, qu'on ne put l'entendre que quatre ou cinq fois. Il eſt vrai qu'il y eut un intervalle de douze ans entre la repréſentation de la Cour & celle de la Ville, & que pendant cet intervalle Mr. de *Crebillon* donna la ſienne qui fut extrêmement applaudie, & avec juſtice: Il y a effectivement beaucoup de force & de chaleur dans cette piéce, & elle ſe ſoutient au Théatre avec beaucoup de réputation depuis quarante ans. C'eſt ce qui rendoit l'entrepriſe de Mr. de *Voltaire* également hardie & difficile; car il ne s'agit pas ici ſeulement d'égaler Mr. de *Crebillon*, il s'agit de le ſurpaſſer, & de le ſurpaſſer dans le ſujet qu'il a peut-être le mieux traité: Or il ne paroit pas, & ſelon moi il s'en faut de beaucoup, qu'il ait fait ni l'un ni l'autre. Le premier Acte de ſon *Oreſte* a été bien reçu, le ſecond a excité de grands applaudiſſemens, le troiſiéme a été jugé froid & languiſſant; la fin du quatriéme a réchaufé le Spectateur, & le cinquiéme a été trouvé déteſtable. En convenant que cet Acte eſt indigne de l'Auteur, on ne peut s'empêcher de dire que le Public a marqué de l'humeur en refuſant de l'entendre tout entier, ce qui a déterminé Mr. de *Voltaire* à retirer ſa piéce pour y faire des changemens qui viennent de paroître à la repréſentation *que je viens* de voir.

Le Public eſt revenu en foule aujourdhui, & il a beaucoup applaudi. Les mécontens, qui ne ſont aſſurément pas en petit nombre, font la rage, tempêtent de tous côtés, & font valoir bien haut le zèle que Mr. de *Voltaire* témoigne aux gens du Parterre en leur faiſant avoir *gratis* des billets. Il faut convenir que ſes amis louent trop ſon ouvrage, & que ceux de Mr. *Crebillon* outrent la Critique; ce qui arrivera toujours lorſqu'un Auteur de grande réputation remettra au Théatre un ſujet auſſi connu, & dans lequel un Tragique illuſtre a fait verſer tant de larmes. On commence par juger le procédé avant que de juger la Tragédie. Les premieres impreſſions reſtent; & quand on refait, il faut faire mieux. Quoiqu'il en ſoit, voici de quelle maniére Mr. de *Voltaire* a traité le ſujet d'*Electre*.

Ægiste, Amant de *Clitemneſtre*, aiant de concert avec cette Reine perfide, lachement aſſaſſiné *Agamemnon*, devient poſſeſſeur du trône & de la femme de ce Prince infortuné. *Ægiſte*, qui a d'un premier mariage un fils nommé *Pliſthene*, veut lui aſſurer ſa Couronne par la mort d'*Oreſte*, fils unique d'*Agamemnon*. *Electre*, ſa ſœur, qui prévoit le nouveau crime de l'Uſurpateur, fait enlever de la Cour *Oreſte* qui eſt encore enfant. Elle le recommande aux Dieux & à un ſage Gouverneur qu'elle charge de le conduire en des climats plus heureux, & de lui inſpirer des ſentimens dignes de ſa naiſſance. *Ægiſte* ne fait point mourir *Electre*, tant parce qu'il craint les nouveaux murmures du peuple, que parcequ'il la deſtine ſecrettement en mariage à ſon fils qu'il fait adopter par *Clitemneſtre*, & en attendant il retient *Electre* dans les fers, craignant qu'elle ne réveille par ſes plaintes & par ſes cris le courage des Sujets & des Amis d'*Agamemnon*. *Electre* a une Sœur cadette, nommée *Iphiſe*, qui eſt encore fort jeune & pleine de douceur; le Tiran qui connoit ſon caractere permet qu'elle reſte à ſa Cour. *Pamène*, vieillard plein de probité, & ancien ſerviteur d'*Agamemnon*, s'attendrit avec *Iphiſe* ſur ſon ſort & ſur celui d'*Electre*; & c'eſt ici où l'Action commence.

Iphise, qui ignore la part que Clitemneſtre a eu au meur

meurtre d'*Agmemnon*, conſeille à ſa Sœur, qui ſurvient, d'adoucir ſon caractere, de ſe plier à ſon état, & d'engager *Clitemneſtre* par ſa ſoumiſſion à changer ſon ſort. *Electre*, qui ne reſpire que la vengeance, rejette avec indignation le conſeil de ſa Sœur. Elle lui apprend tous les crimes de *Clitemneſtre*, & lui fait une peinture effraiante de l'aſſaſſinat d'*Agmemnon* achevé par la main de leur Mere. Elle en prend à témoin *Pamene* qui ne confirme que trop ſon reçit. *Clitemneſtre*, qui commence à ſentir des remords, agitée d'ailleurs par un ſonge terrible, vient chercher quelque conſolation en la compagnie de ſes filles. *Ipbiſe* ſe jette à ſes pieds & la ſupplie de retirer ſa Sœur de l'eſclavage indigne où elle eſt réduite. *Electre*, loin de ſeconder *Ipbiſe*, fait les reproches les plus vifs à ſa Mere, ſe répand en imprécations contre l'Uſurpateur, & invoque le retour d'*Oreſte* ſon frere, ſon Roi, ce Héros qui doit vanger *Agmemnon*. *Clitemneſtre* veut en-vain ébranler ſa fermeté; *Electre* en devient plus furieuſe. *Clitemneſtre* congédie ſes filles en leur diſant

Vous pleurez dans les fers, & moi dans ma grandeur.
Laiſſez-moi reſpirer.

Clitemneſtre ne trouve pas plus de conſolation avec *Ægiſte* qui vient la preſſer d'aſſiſter à la feſte qu'il prépare pour célébrer l'Anniverſaire de ſon Couronnement. Il la prie de revoir *Electre*, de lui annoncer ſon Mariage avec *Pliſtbene*. Il croit que l'eſpoir de la Couronne l'adoucira, & ſe felicite des eſpérances que lui donne le Roi d'*Epidaure*, ſon Allié, ſur la prochaine mort d'*Oreſte* qui eſt envelopé dans ſes Etats de façon, qu'il ne pourra écapper à ſa deſtinée. *Clitemneſtre* gémit à cette nouvelle. *Ægiſte* lui en fait des réproches, & lui demande ce qui la rend ſi craintive, elle qui étoit ſi ferme à la mort d'*Agamemnon*. *Clitemneſtre* lui répond

L'Amour brava les Dieux, la Crainte les conſulte.

Cependant *Oreſte* & *Pilade*, ſon ami, trouvent le moien d'échapper aux pourſuites du Roi d'*Epidaure*, & s'embarquent ſur un Vaiſſeau dans lequel ils eſſuient une tempête horrible qui les jette ſur le rivage de *Micenes*. *Ils ne ſavent* dans quel païs ils ſe trouvent & déplorent leur

leur malheureuſe deſtinée, lorſque *Pamene* ſe preſente à eux & leur apprend qu'il eſt ſous la domination d'*Ægiſte*. *Oreſte* frémit à ce nom odieux, mais ne ſe découvre point; il dit ſeulement qu'il eſt *Grec*, & demande un azile au vieillard qui le lui accorde généreuſement. *Clitemneſtre*, conformément aux volontés d'*Ægiſte*, vient annoncer un ſort plus favorable à *Electre* en lui promettant le Trône & la main de *Pliſthene*. *Electre* reçoit la propoſition avec horreur; elle s'informe d'*Oreſte* avec tranſport. *Clitemneſtre* ne lui répond point. Cette malheureuſe Sœur le croit mort, & en devient plus furieuſe. *Clitemneſtre*, qui la trouve inflexible, l'abandonne à ſon mauvais ſort & lui prédit des malheurs, s'il ſe peut, encore plus grands.

Iphise arrive ſur le champ d'un air triomphant pour annoncer à *Electre* l'arrivée d'*Oreſte*. C'eſt ici le plus bel endroit de la piéce. „ Je viens, dit *Iphiſe*, du tom-„ beau de mon Pere, j'y ai vu une épée, ſignal de la „ vengeance, & toutes les marques d'un vrai reſpect. „ Hé, que l'autre qu'un fils viendroit payer un tribut ſi „ légitime, & s'expoſer à un peril ſi manifeſte? Elle a-„ joute qu'*Oreſte* eſt ſans doute un de ces étrangers ré-„ fugiés chez *Pamene*". *Electre*, qui ſaiſit d'abord cette nouvelle avec avidité, ne peut contenir ſa joie; Mais elle retombe bientôt dans ſa triſteſſe ordinaire, en réfléchiſſant à la propoſition de ſa Mere qui n'eſt qu'un ſigne trop certain de la mort d'*Oreſte*. Les deux Sœurs ſe retirent avec une égale déſolation; ce qui termine le ſecond Acte.

Ægiſte ſoupçonneux, par le crime éclairé,

envoie chercher *Pamene*, l'interroge ſur l'état, l'age & la naiſſance de ces deux étrangers. *Pamene* répond

Je connois leurs malheurs, & non pas leur naiſſance.

Je ſçais ſeulement, ajoute-t-il, qu'ils ſont Grecs. *Ægiſte* ordonne qu'on les lui amene; *Pamene* obéït. *Oreſte*, qui a tué en *Epidaure Pliſthene*, fils du Tiran & qui a eu ſoin de recueillir dans une Urne les cendres de ſon ennemi, s'aviſe de faire de ces cendres un uſage in-

ſingulier. C'eſt de les préſenter au Tiran comme les cendres du fils d'*Agamemnon*.

ELECTRE vient pour voir les étrangers. *Oreſte* la reconnoit à ſes malheurs, & veut ſe découvrir; *Pilade* l'en empêche, & le fait reſſouvenir de l'Oracle qui lui a defendu de parler à *Electre* avant le temps qu'il lui a preſcrit. Ces étrangers, au lieu de la conſoler lorſqu'elle demande des nouvelles d'*Oreſte* qu'elle appelle à tous momens, lui confirment ſa mort par leur ſilence, & en lui montrant l'Urne qui renferme ſes cendres, *Electre* baiſe l'Urne, & l'arroſe de ſes larmes. *Ægiſte* arrive dans ce moment, Les pleurs, les cris & la fuite d'*Electre* lui apprennent la mort d'*Oreſte*. Il en eſt encore plus convaincu en interrogeant *Oreſte* qui ſe donne lui même, d'une façon captieuſe, comme ſon propre meurtrier. L'Uſurpateur, que la joie d'un ſi grand événement étourdit, donne pour prix d'un tel ſervice *Electre* en eſclavage à *Oreſte*, & lui offre les tréſors qu'*Agamemnon* a raportés du ſiége de *Troye*. *Oreſte* refuſe les tréſors, & dit qu'*Electre* lui ſuffit. *Ægiſte* demande l'Urne, *Oreſte* répond, *Elle eſt à vous, Seigneur.* (Quelques perſonnes trouvent cette expreſſion admirable, & d'autres la trouvent Comique).

PAMENE, qui craint qu'*Oreſte* ne ſoit découvert, vient l'avertir qu'il eſt dans un danger éminent; que le Roi d'*Epidaure* vient d'envoier un Courier à *Ægiſte* pour lui faire part de ſa fuite & de la mort de *Pliſthene*. *Oreſte*, *Pamene* & *Pilade* prennent les meſures néceſſaires pour échaper à la vigilance du Tiran, & pour réchaufer les fideles Sujets d'*Agamemnon*. Ils ſe donnent rendés-vous dans un lieu où ils arriveront par trois chemins différents.

ELECTRE, qui ne peut parvenir juſqu'à *Ægiſte*, veut du moins venger la mort de ſon Frere en tuant ſon meurtrier dont elle eſt Eſclave. *Oreſte* arrive dans l'endroit où eſt *Electre*, qui eſt le lieu dont il eſt convenu avec *Pilade* & *Pamene*, à l'inſtant même qu'*Electre* veut exécuter ſon projet. Elle s'eſt ſaiſie du poignard *que ſon* Frere avoit mis ſur le tombeau *d'Agamemnon*, *& c'eſt* avec ce fer qu'elle veut trancher ſes jours;

elle

elle s'écarte en voiant *Oreſte*, pour le fraper à coup ſûr ; *Oreſte* gémit & prononce le nom d'*Agamemnon*, ce qui donne de l'émotion à *Electre* qui dit à part

Les remords en ces lieux ont-ils donc quelque empire !

Ce Vers de ſituation fait un grand effet. *Electre* avance, & veut enfoncer le poignard dans le ſein d'*Oreſte* ; mais il tombe de ſa main. *Oreſte* frémit du deſſein & du danger ; *Electre* s'écrie ſur le champ

Ah ! je crois voir en vous un Dieu qui m'épouvante !

Oreſte ne peut plus ſe contenir, & c'eſt ce qui fait la reconnoiſſance qui ſeroit plus belle ſi elle étoit mieux filée. *Electre* ſe livre à une joie ſans borne, & dit ce beau Vers

Oui, vous êtes mon Maître, Ægiſte eſt obéï.

Pilade & *Pamene* viennent chercher *Oreſte* ; ils l'accuſent d'imprudence & de reſiſtance aux volontés des Dieux en revelant ſa naiſſance à *Electre*. S'ils veulent ſe faire obéïr, leur replique *Oreſte*,

Qu'ils me donnent des loix que je puiſſe accomplir.

A ce moment ſi touchant en ſuccède un terrible par l'arrivée du Tiran qui fait arrêter *Oreſte*, *Pilade* & *Pamène*. *Electre* perd preſque le ſentiment, *Clitemneſtre* eſt effraiée, & *Ægiſte* ſort en menaçant de faire périr ces trois criminels. Alors *Electre* ſe jette aux pieds de ſa Mere pour demander la grace des étrangers. Elle le fait avec tant d'inſtance, que *Clitemneſtre* en eſt émüe, Elle l'eſt ſurtout à ces mots qu'elle lui dit

L'un deux . . . ſi vous ſaviez ! . . . . Tous deux ſont malheureux.

Clitemneſtre ne doute plus que l'un d'eux ne ſoit Oreſte, Electre

Electre ne le peut diſſimuler & demande ſa grace. Elle offre même d'épouſer *Pliſthene* à ce prix. *Clitemneſtre* lui apprend ſa mort. Juſte Ciel ! reprend *Electre* avec une joie impétueuſe. *Clitemneſtre*, après lui avoir fait de nouveaux reproches ſur ſon inflexibilité, lui promet la grace d'*Oreſte*, ce qui ſatisfait *Electre*, & termine le quatrième Acte dont la fin eſt admirable.

Le cinquième commence par une Scene entre les deux Sœurs qui témoignent leurs inquiétudes ſur le ſort d'*Oreſte*. *Ægiſte*, qui eſt implacable, arrive avec *Clitemneſtre*. *Ipbiſe* ſe jette aux pieds du Tiran & invite *Electre* à en faire autant. „ Quelle honte pour les filles „ d'*Agamemnon* ! répond elle avec vivacité ! Eh bien „ je le ſurmonte, continue-t-elle; je ne le ferois pas „ pour moi, mais tout doit être permis pour ſauver „ un Frere ſi cher ". *Ægiſte* n'en devient que plus inflexible, & inſulte à la douleur d'*Electre* dont la fierté vient de ſe démentir. *Clitemneſtre* ſe joint à ſes filles; même refus de la part du Tiran. Alors cette Reine indigné lui dit „ Tu me connois, & je vais redevenir „ *Clitemneſtre*."

Un Garde vient annoncer à l'Uſurpateur qu'*Oreſte* eſt reconnu, & que ſa préſence eſt néceſſaire pour empêcher qu'on ne le délivre. *Ægiſte* ſort furieux en proteſtant qu'il va le faire périr avec ſes Complices. Les Sœurs au déſeſpoir ont de nouveau recours à *Clitemneſtre*, lorſque *Pilade* vient annoncer ſa délivrance, & qu'il eſt reconnu Roi de *Micenes*. Il ajoute qu'*Ægiſte* eſt chargé des mêmes fers dont on avoit ſouillé les mains d'*Oreſte*. *Clitemneſtre* court pour ſauver ſon Mari, en diſant qu'elle veut remplir, s'il ſe peut, les devoir d'Epouſe & de Mere. *Electre* & *Ipbiſe* veulent être témoins du Triomphe d'*Oreſte*. Elles en ſont empêchées par *Pamene* qui fait le réçit des horreurs qui ſe paſſent & de l'opiniatreté de *Clitemneſtre*, pour ſauver la vie d'*Ægiſte*.

(*La Suite dans l'Extraordinaire qu'on donnera aujourd'hui.*)

Nº. 32.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

(*Suite de l'Extrait de la Tragedie d'*ORESTE)

ENFIN *Oreſte* paroit, non pas comme un Héros vangeur de la mort de ſon Pere, ni comme un Roi reconnu par ſes Sujets, mais comme un malheureux pénétré de l'horreur du parricide qu'il vient de commettre. Il a frapé partout, & a tué, ſans le vouloir, ſa Mere, du même coup dont il s'eſt défait du Tiran. Il plaint ſon ſort, accuſe les Dieux, quitte le Trône, & veut partir ſeul pour la *Tauride* où il doit expier ſon crime. *Pilade* l'accompagne malgré lui; & la piéce finit par deux beaux Vers ſur l'Amitié.

VOILA, Monſieur, l'Analiſe d'une piéce que vous jugerez par là que j'ai écoutée avec toute l'attention poſſible, comme méritent de l'être toutes les productions de Mr. de *Voltaire*. A l'égard du ſort qu'aura celle-ci, c'eſt ce que je ne puis prévoir. Je crois que, pour en juger plus ſurement, il faut attendre qu'elle ſoit devenue publique par l'impreſſion. Je vous ferai ſeulement part de quelques remarques que j'ai faites à la hâte en écoutant cette piéce, & que j'ai entendu faire auſſi à d'autres perſonnes après ſa répreſentation. La premiere regarde la contexture de la Tragédie même, & la ſeconde porte ſur la Verſification.

QUANT au premier article, je vous dirai que, s'il n'arrivoit pas quelque fois aux Beaux-Eſprits de ſe rencontrer dans les mêmes choſes, & que M. de V....ne fut pas reconnu partout pour un homme de génie, & très-capable de produire par lui-même, on ſeroit fort tenté de le ſoupçonner d'avoir tiré les plus belles ſitua-

tions, les endroits les plus touchants, & les coups les plus frapants de sa Tragédie de nos autres Poëtes Dramatiques. Tel m'a paru le projet que fait *Ægiſte* de marier *Electre* avec ſon fils, l'arrivée d'*Oreſte* à *Micenes*, le poignard qu'il met ſur le tombeau d'*Agamemnon* ſon Pere dont il ſe propoſe de venger la mort, la joye qu'en témoigne *Electre*; toutes choſes qui ſe trouvent, avec un grand nombre d'autres encore, dans la piéce de Mr. de *Crébillon* que M. de V. . . . a voulu, dit-on, ſurpaſſer. Tel eſt encore le meurtre de *Riſthene*, la prétendue mort d'*Oreſte*, l'uſage qu'*Oreſte* fait de ces deux incidens, les diverſes impreſſions, de joye, & de triſteſſe qu'ils font, l'un ſur *Ægiſte*, & l'autre ſur *Electre* & *Iphiſe*; le projet que la premiére forme de venir poignarder *Oreſte*, pour venger ſa prétendue mort, la reconnoiſſance & la détention d'*Oreſte* & de ſes complices, l'aſſaſſinat d'*Ægiſte* & de *Clitemneſtre*, évenemens qui ſe trouvent tous, partie dans l'*Electre* de Mr. de *Crébillon*, partie dans la Tragédie d'*Amaſis* par *M. de la Grange-Chancel*, où l'on ſoupçonneroit tout autre Poëte que M. de *Voltaire* de les avoir pillez. Mais l'Auteur de *Zaire*, d'*Oedipe*, & d'*Alzire*, n'a pas beſoin d'autre fonds que le ſien propre pour donner du beau; de ſorte que cette reſſemblance d'évenements doit être regardée comme un pur effet du hazard, ſans que ce grand Poëte ait ſeulement eu la penſée de s'enrichir des dépouilles de ſes confreres, & de briller à leurs dépens.

A l'égard de la Verſification de cette piéce, j'ai remarqué, & bien d'autres avec moi, qu'il s'en faut de beaucoup qu'elle ſe ſoutienne partout également. Il y a des Vers qui ſont vraiment dignes de l'Auteur de la *Henriade*, il y en a de Proſaïques, & d'autres enfin qui ſont encore beaucoup plus mediocres. Ce n'eſt pas aſſurément faute de talents de la part du Poëte. Pour moi j'attribue ces défauts à la trop grande précipitation avec laquelle M. de V.... a compoſé cette Tragédie. Donner, comme il l'a fait, trois grandes piéces dans une année *, n'eſt pas le moyen de les faire réuſſir au Théâtre.

* *Semiramis*, *Nanine*, & Oreſte, ſans compter ſon *Catilina qui eſt*, dit on, ſur le point de paroître.

tre. Les Ouvrages d'esprits, pour être bons, doivent croître & meurir un peu plus lentement.

Travaillez à loisir, quelque ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle viteſſe.
Un Stile ſi rapide, & qui court en rimant,
Marque moins trop d'eſprit, que peu de jugement †.

Mr. de V. . . . n'ignore certainement pas ce précepte eſſentiel que Mr. *Deſpreaux* donne à tous les Poëtes qui veulent réuſſir dans leurs Ouvrages. Il nous aprend lui même que „ M. *Racine*, l'homme de „ la terre, dit-il, (a) qui, après *Virgile*, a le mieux „ connu l'art des Vers, penſoit comme M. *Deſpreaux* „ ſur ce ſujet, & que deux années entieres lui ſuffirent „ à peine pour écrire ſa *Rhedre*, au lieu que *Pradon* „ ſe vantoit d'avoir compoſé la ſienne en moins de „ trois mois.". Le grand & le ſublime *Corneille*, malgré les talents extraordinaires qu'il avoit pour les piéces de Théatre, & la grande facilité avec laquelle il compoſoit des Vers, donnoit, au moins, une année à la compoſition de chacune de ſes piéces. Si M. de V. . . . avoit ſuivi cette régle, il eſt à préſumer que la plûpart des ſiennes en auroient été beaucoup meilleures, & auroient eu un bien plus grand ſuccès qu'elles n'ont eu. C'eſt un exemple & un Avertiſſement dont tous ceux qui travaillent pour le Théatre doivent profiter.

Puisque je ſuis ſur cette matiére, je vous rendrai encore ici compte d'une autre piéce que l'on repreſente actuellement ſur notre Théatre *Italien*, & dans le ſuccès de laquelle je ne puis m'empêcher d'admirer la bizarerie de notre nation. C'eſt une Comédie en trois Actes, & en Vers, qui a pour titre *La Fauſſe Prévention*. On ne connoit point l'Auteur de cette piéce, & c'eſt agir, à mon avis, très prudemment que de ne ſe pas avouer pour le Pere de ſemblables Enfans. L'Auteur cependant n'eſt pas un homme abſolument ſans talent, &

† *Deſpreaux*, Art Poëtique, Chant. I.
(a) Dans la Préface de ſa Tragédie de Mithridate.

& je dois ici lui rendre la juſtice de dire qu'il en a un particulier pour l'Epigramme: Auſſi s'en trouve-t-il dans ſa piéce au moins une vingtaine des plus piquantes.

Le ſujet de cette Comédie eſt une Femme qui ne peut pas s'imaginer que ſon Amant l'aime, & qui ſe perſuade, pendant qu'il n'a des yeux que pour elle, qu'il adore une rivale imaginaire. Cette piéce eſt ſans intrigue, ſans nœud, ſans dénouement, ſans ordre, ſans liaiſon, en un mot ſans ombre de Bons-Sens. Les Vers piquants y ſont heureux, & les idées chimériques de cette Femme jalouſe, paſſion qui, comme vous le ſçavez, n'eſt pas plus récréative, ni plus amuſante ſur le Théatre qu'ailleurs, rempliſſent les trois Actes. Toutefois, malgré ſes irrégularitez, tout *Paris* court à cette Comédie qui a déja raporté plus d'argent à ces Comédiens, que ne fait aux *François* la plus belle piéce de *Moliere*. Il eſt vrai qu'on peut attribuer ce concours extraordinaire de Spectateurs, moins à la piéce en queſtion, qu'à un Ballet fort joli dont elle eſt ſuivie, exécuté par des danſeurs & des danſeuſes excellentes, & dans lequel on a introduit deux Enfans de huit à neuf ans qui y attirent principalement cette grande foule. Voilà nos *Pariſiens!* Ce Théatre les a longtems amuſez par de petits feux d'artifice qu'on y exécutoit avec beaucoup de gentilleſſe; aujourdhui il les amuſe avec des Enfans. Cela doit-il étonner après l'extravagant & puérile amuſement des *Pantins* (*a*) qui a occupé pendant des années entieres les *Bons* habitans de cette Capitale du Royaume?

A propos de Spectacles & de Comédiens, il paroit ici, depuis quelques jours, un Ouvrage concernant ces derniers, compoſé par M. *Franceſco Riccoboni*, Comédien *Italien* de la troupe de *Paris*, & Auteur de pluſieurs piéces de Théatre, ainſi que de quelques autres Traitez ſur cette matière. Celui-ci eſt intitulé L'Art *du Théatre*. Perſonne n'étoit plus en état de traiter ce ſu-

(*a*) Petites figures de Carton, plus groteſques les unes que les autres, dont tous les membres ſont diſloquez, & auxquelles les enfans font faire toutes ſortes de geſtes en les remuant.

ſujet que M. *Riccoboni* qui s'eſt principalement ſoûtenu & diſtingué dans ſa profeſſion par l'eſprit & l'intelligence qu'il a toujours fait paroître dans ſon jeu. Cet Ecrivain place un Acteur, ſoit Tragique, ſoit Comique, dans toutes les ſituations où il peut ſe trouver, & lui enſeigne tout ce qu'il doit faire pour bien réuſſir dans ſon rôle. Il lui forme le geſte, la voix, la déclamation; il lui apprend à avoir de la grace, de la dignité, & de la nobleſſe; enfin il l'éleve au ton des paſſions, du ſentiment, & de la plaiſanterie.

L'AUTEUR apelle l'intelligence du Comédien, le talent qu'il a de concevoir à chaque inſtant le raport que peut avoir ce qu'il dit avec le caractère de ſon rôle, avec la ſituation où le met la Scène, & avec l'effet que cela doit produire dans l'Action Théatrale. Par exemple on a dans une Scène à dire *Bon-jour*. Rien de plus ſimple que ces deux mots; & tout le monde les entend; Mais ce n'eſt pas aſſez d'entendre que c'eſt une politeſſe qui ſe fait aux gens qui arrivent, ou que l'on aborde. Il y a mille façons de dire *Bon-jour* ſuivant le caractere & la ſituation. Un Amant, par exemple, dit *Bon-jour* à ſa Maitreſſe avec cette douceur & cette affection qui fait connoître ſes ſentiments pour celle qu'il ſalue. Un Pere le dit avec tendreſſe au fils qu'il aime, & avec une froideur mêlée de chagrin à celui dont il eſt mécontent. Un Avare, même en diſant *Bon-jour* à ſon Ami, doit ſe montrer inquiet; Le Jaloux marque une colere que la bienſéance empêche d'éclater, en ſaluant un jeune homme qu'il eſt forcé de recevoir contre ſon gré; Une Suivante dit *Bon-jour* d'un ton flateur & inſinuant à l'Amant aimé de ſa Maitreſſe, & d'un ton bruſque au Vieillard qui cherche à l'obtenir ſans ſon aveu; Le Petit-maitre ſalue & donne le *Bon-jour* avec une politeſſe affectée, & d'un ton d'orgueil & de ſuffiſance qui font entendre que, s'il veut bien s'abaiſſer juſqu'à vous ſaluer, c'eſt par bonté, & qu'à la rigueur il n'y eſt point obligé. L'homme dans la triſteſſe dit *Bon-jour* d'un ton affligé. Un fourbe ſalue celui qu'il va duper d'un ton qui doit inſpirer la confiance à celui qui eſt l'objet de ſa trahiſon, & dans lequel le Spectateur doit a-

percevoir qu'il medite une fourberie.

En parlant de l'expreſſion, M. *Riccoboni* nous communique une idée nouvelle que je crois vraye. „ On „ croit communément, dit-il, que pour qu'un Acteur „ exprime avec force les ſentiments qui ſont dans ſon „ rôle, il faut qu'il en ſoit affecté. Pour moi je crois, „ au contraire, que ſi on a le malheur de reſſentir vé- „ ritablement ce que l'on doit exprimer; on eſt hors „ d'état de jouer. Les ſentiments ſe ſuccedent dans „ une Scène avec une rapidité qui n'eſt point dans la „ Nature. La courte durée d'une piéce oblige à cette „ précipitation qui, en raprochant les objets, donne à „ l'Action Théatrale toute la chaleur qui lui eſt néceſ- „ ſaire. Si dans un endroit d'attendriſſement vous vous „ laiſſez emporter au ſentiment de votre rôle, votre „ cœur ſe trouvera tout à coup ſerré, votre voix s'é- „ toufera preſque entierement. Si vous devez alors „ paſſer ſubitement à la plus grande colere, comme „ cela arrive aſſez ſouvent, la choſe vous ſera-t-elle „ poſſible? Non ſans doute".

„ Le caractère, dit il ailleurs, influe ſi fort ſur tou- „ te la perſonne, qu'il donne à celui qui en eſt domi- „ né une Phiſionomie particuliere, une contenance qui „ lui eſt propre, un geſte dont ſa façon de penſer a „ formé chez lui l'habitude une voix ſurtout, dont le „ ton ne ſçauroit convenir à un caractére different. „ La timidité donne une voix foible & entrecoupée. „ La Fatuité à le ton dominant & d'une aſſurance choc- „ quante. L'homme groſſier à la voix pleine & l'arti- „ culation lourde; & l'Avare, qui paſſe la nuit à comp- „ ter ſon argent, doit avoir la voix rauque &c.".

Quoique ce Livre puiſſe paſſer plutôt pour un Eſſai que pour un Traité complet ſur cette matière, & qu'il y ait plus de pratique, que de Théorie; il peut néanmoins être fort utile à tous ceux qui jouent la Comédie, & il contient des leçons dont le plus grand nombre a aujourd'hui très grand beſoin. Les Spectacles ayant fait de tout tems l'amuſement des honnêtes gens, & même des Rois & des Princes, c'eſt ſans contredit rendre ſervice aux uns & aux autres que de contribuer, autant que l'on peut,

à tout ce qui peut les rendre plus agréables. Ce fut ce motif qui engagea, il y a environ deux ans, M. *Remond de S. Albine* à donner sur le même sujet un Traité dont on fut assez content. Je crois qu'on ne le sera pas moins de celui de M. *Riccoboni*.

Dans la derniere Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire il y a environ trois semaines, & dans laquelle je vous annonçai la mort de Madame de *Tencin*, je vous marquai que cette Dame avoit été fort regrettée de plusieurs Académiciens qui se ressentoient pendant sa vie de son humeur généreuse & libérale. * J'ai appris depuis, qu'une de ses libéralitez étoit de faire présent, tous les ans, pour leurs Etrennes, à chacun de ceux qui fréquentoient chez elle, d'une culote de velours. La singularité de ce présent a occasionné l'Epigramme suivante qui pourra égayer un peu le serieux de ma Lettre.

REGRETS

De Madame de TENCIN en mourant.

J'Ai donné, tant que j'ai vécu,
Une culotte à chacun des *Quarante*.
Respectable Sénat dont j'étois Présidente,
Vous allez donc montrer le C . !

Je finis par ce petit Conte qu'un de mes amis vient de me donner & que je vous envoye.

LE CAMPAGNARD, SA FEMME, ET SON HORLOGE,

CONTE.

Certain homme, qui sans Compagne
Tenoit ménage à la Campagne,
Et s'ennuyoit d'être garçon,

A-

(*) Voyez le N. 16. pag. 50.

Aquit un Horloge, & prit Femme.
Il viſoit, de cette façon,
Tant à bien régler ſa maiſon,
Qu'à fixer la joye en ſon ame.
Le projet ſans doute étoit bon;
Mais il n'eut point de réuſſite.
D'un côté l'Horloge maudite
N'alloit qu'à l'aide de la main,
Ou s'arrêtoit preſque auſſi vite
Qu'on l'avoit pu remettre en train;
Le ſilence étoit ſon affaire.
Et non le bruit. Tout au rebours
La Femme ne pouvoit ſe taire,
Et ſur un rien avoit toujours
Quelque fâcheux ſermon à faire:
Le pauvre homme en devint tout ſot.
Pour finir le Conte en un mot,
Souvent l'Horloge fut muette;
Souvent la Femme querela.
Je plains quiconque fait emplette
De deux meubles comme ceux-là.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 31 *Janvier* 1750.

LIVRES NOUVEAUX.

Qui ſe vendent à la Haye dans la Boutique de *Pierre Goſſe Junior Libraire* de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU.

Hiſtoire des Empereurs Romains depuis Auguſte juſqu'à Conſtantin, par Mr. Crevier, 12. 2 *vol. Paris*, 1749.

Reflexions ſur le Comique-Larmoyant par Mr. M. D. C. Treſorier de France, &c. 8. *Paris*, 1749.

Journal Britannique par Mr. Maty, 12. pour le Mois de Janvier 1750. & la ſuite qui paroitra régulierement tous les Mois.

Procureur Arbitre, Comedie par Mr. Poiſſon, 8. *la Haye* 1750.

Ludwig (Chr. Gottl.) Terræ Muſei Regii Dreſdenſis, *fol. fig. Lipſiæ*, 1749.

Wolf (L. B. de) Inſtitutiones Juris Naturæ & Gentium, 8. *Hagæ*, 1750.

Jeudi le 19. *Fevrier* 1750.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

LEs plaiſirs du Carnaval, auxquels vous ſçavez, Madame, qu'il eſt abſolument impoſſible de ſe refuſer, ont été cauſe que j'ai laiſſé partir pluſieurs Poſtes ſans avoir l'honneur de vous écrire; mais j'apprends que mon Frere y a ſupplée, ce qui me fait beaucoup de plaiſir. Au reſte mon ſilence ne vous a pas fait grand tort, vû la ſtérilité de Nouvelles de toute eſpèce où nous nous trouvons ordinairement ici dans cette ſaiſon, pendant laquelle chacun n'a d'autre occupation que celle de ſe bien divertir. Vous ſçavez juſqu'où va la paſſion de nos *Pariſiens* ſur ce point; & que lorſqu'on eſt dans un païs, il faut en ſuivre les Uſages; ainſi j'eſpére que vous ne me voudrez point de mal de ce que je me ſuis conformée à celui-ci pour lequel notre Sexe a naturellement tant de penchant. Ne croyez cependant pas que je vous aye totalement oubliée pendant ce tems là. Non, Madame. Ne pouvant faire davantage, j'ai mis de côté, pour vous, quelques piéces de Vers dont on m'avoit fait part, & que voici.

LE FRELON ET L'ABEILLE

FABLE.

Un jour certain Frelon, à la tête légére,
S'arrachant avec peine aux douceurs du ſommeil,
S'élança dans les Airs au lever du Soleil.
De quelques jeunes fleurs la beauté paſſagere
Mérita quelque tems ſes ſoins & ſes égards,

Mais il fixa bientôt ſes avides regards
Sur un Rayon de Miel qu'une Abeille étrangere
Laiſſoit à l'abandon dans des lieux à l'écart,
Tandis qu'aux environs elle alloit avec art
Cueillir le ſuc des fleurs de quelque beau parterre.
Notre Frélon friand s'approche, ſans façon
Goûte le Miel, & le trouve aſſez bon
Pour former le projet de s'efforcer d'en faire
Sur le modelle. A l'ordinaire
L'Abeille en peu de tems s'en revint au logis
Et vit en entrant le Compere
Après ſon Miel. Bon-jour, dit-il, ma chere,
Avec vous librement vous voyez que j'agis;
Mais votre Ouvrage au goût offre tant de quoi plaire,
Il eſt ſi délicat . . . . . Arrêtez, je rougis
D'un éloge ſi peu ſincère,
Dit en l'interrompant, la modeſte Ouvriere.
Tout compliment à part, reprit-il, ſi je puis
Sur votre art obtenir de vous quelque lumiere,
J'en prétends au plutôt pénétrer le miſtere;
Daignez me ſeconder dans ce noble deſſein.
L'Abeille ſe rendit à ſa vive prière.
Long-temps notre Aprentif travailla, mais en vain.
Il voulut s'efforcer d'égaler ſa Maitreſſe,
Mais il n'en eut jamais ni l'eſprit, ni l'adreſſe.
Enfin déſeſpéré de ſon peu de ſuccès,
Et jaloux de quelques progrès.
Qu'avoit fait ſous ſes yeux l'Abeille ſolitaire;
Le dirai-je? l'ingrat Frélon
A décrier ſon Miel mit ſon étude entière,
Dit qu'il n'y trouvoit rien de bon.
Devenu Frélon plagiaire,
Pour mieux fronder ſon Adverſaire,
Il donna comme ſien un paſſable Rayon
Dont il n'étoit propriétaire
Que par un vol hardi qu'il fit, en vrai fripon,
Dans une Ruche ouverte à la gent Frélonniere.

Qu'il eſt de gens dont trait pour trait
On voit ici le caractère.

La plûpart du tems d'un bienfait
L'Ingratitude eſt le Salaire.

CETTE Fable, dont on ne m'a point nommé l'Auteur, peut ſervir de leçon à deux de ces Meſſieurs de notre connoiſſance, Madame, qui ſe ſont dits pendant long-tems de nos Amis, & qui, malheureuſement pour eux, ne ſe ſont depuis que trop fait connoître. Vrais Frélons dans la République des Lettres, dont néanmoins ils ſe croyent & ſe diſent les Abeilles, ils ne ſçavent que mépriſer & décrier tout ce qui ne vient pas d'eux. Mais s'ils ont quelque reſſemblance avec ces dernières, ce n'eſt que par leur dangereux éguillon dont les fréquentes piquures leur ont enfin attiré la haine & l'indignation des grands & des petits. Se compromettre avec cette ſorte d'inſectes, qui ne ſont aujourd'hui que trop communs dans le monde, ce ſeroit les imiter; & je n'en ai ni le tems, ni la volonté. Le mépris & le ſilence eſt le parti que prendra toujours, avec ces ſortes de gens, toute perſonne ſenſée, comme ce fut celui que prit, avec le Frélon, l'Abeille de la Fable que vous venez de lire.

Fuyons, ſurtout, fuyons ces baſſes jalouſies,
Des Vulgaires Eſprits malignes phrénéſies.
Quiconque à quelque eſprit n'en peut être infecté;
C'eſt un vice qui fuit la médiocrité.

. . . . . .

Ne deſcendons jamais dans ces lâches intrigues;
N'allons point à l'Honneur par de honteuſes ligues. *

Pardonnez-moi, Madame, cette petite diſgreſſion qui s'eſt trouvée au bout de ma plume & qui m'eſt échappée. Peut-être m'en ſçaurez vous gré lorſque je vous aurai dit qu'un de ces Meſſieurs, obligé de ſe dérober au juſte reſſentiment de ſon Souverain qui étoit ſur le point d'éclater contre lui, ne l'a évité que par une fuite

* *Deſpreaux*, Art. Poétique, Chant IV.

te des plus promptes qui l'a transporté dans votre voisinage. Comme la fréquentation d'un pareil homme ne peut être qu'extrêmement dangereuse, sur-tout pour les personnes de notre Sexe qu'il a de tout tems deshonoré, je croirois vous rendre un très mauvais office si je ne vous en avertissois pas . . . . Je reviens aux piéces de Vers que je vous ai promises.

En voici une que les Plaisirs du Carnaval ont occasionnée. Vous sçavez, Madame, qu'un des divertissements que l'on se donne en Province dans cette saison, est celui de la Comedie, amusement aussi honnête que innocent, & contre lequel néanmoins les Moralistes Provinciaux ne se lassent point de déclamer dans les Chaires. Leur Rigorisme sur cet article a fait naitre le Sonnet suivant que j'ai reçu d'une personne dont le moindre des talents est celui de la Poësie.

SONNET

Sur la Comédie.

Pasteurs *qui nous damnez dans vos Sermons séveres,*
Le Sage dit qu'il est des moments pour prier,
D'autres moments pour rire, & d'autres pour pleurer *;*
Pourquoi nous imposer des régles plus austeres?

Sur le Théatre on peut badiner, folâtrer,
En jouant des humains les divers caractères;
Dans l'Eglise on ne doit que gémir, soupirer:
L'un est le lieu des Ris; l'autre l'est des Mystères.

Cependant tous les jours, prés d'un sacré pilier,
On voit mille étourdis & rire & babiller;
Abolissez plutôt ce Sacrilége exemple.

Le Seigneur, qui jadis condamna le péché,
N'empêcha pas les jeux au milieu du marché;
Il ne chassa que ceux qui profanoient son Temple.

* *Salomon*, dans son *Ecclésiaste*, Chap. III.

Ce Sonnet étoit accompagné de l'Hiſtoire ſuivante dont on m'a priée de vous faire part. C'eſt une vraie Avanture de Carnaval qui pourra vous divertir. Je vous l'envoye telle que je l'ai reçue.

„ Nous venons, Madame, d'être témoins d'un évé-
„ nement trop Comique pour ne pas vous en faire part,
„ & vous en divertir, auſſi bien que vos amies aux-
„ quelles je vous prie de vouloir bien le communiquer.
„ Comme vous m'avez fait la grace de me mettre de
„ ce nombre, il eſt juſte que je vous en marque ma
„ reconnoiſſance en contribuant, du moins autant que
„ je le puis, à vos plaiſirs, & je crois que le recit de
„ cette avanture pourra vous en faire.

„ Vous ſçaurez donc qu'il y a environ quinze jours
„ qu'il nous arriva ici une troupe de Comédiens dont
„ l'intention étoit de nous aider à paſſer gayement,
„ moyennant notre argent, le reſte de notre Carna-
„ val, & d'en partager avec nous les agréments. Cet-
„ te troupe étoit à peu près dans le goût de celle dont
„ *Scaron* a ſi comiquement raconté les Avantures dans
„ ſon Roman. Si ce facétieux & burleſque Ecrivain
„ étoit encore au monde, & qu'il eut vu celle-ci ſans
„ doute qu'il l'auroit écrite d'un ſtile dont je ſuis per-
„ ſuadée d'avance que le mien n'aprochera pas; mais
„ je ne prétends ici que vous raconter des faits que je
„ laiſſe à un chacun la liberté d'embellir autant qu'il
„ lui plaira.

„ Cette troupe ayant pris toutes ſes meſures &
„ fait tous le préparatifs néceſſaires pour l'ouverture
„ de ſon Théatre, débuta par la piéce d'*Andromaque*,
„ Tragédie de M. *Racine*. La répréſentation de cette
„ piéce plut infiniment, tant par ſa beauté, que par le
„ rôle d'*Andromaque* qui fut aſſez bien exécuté par une
„ jeune Actrice qui n'étoit au Théatre que depuis quel-
„ ques jours, & qui étoit l'Epouſe de l'Arlequin de
„ cette troupe. La piéce ayant été redemandée, &
„ cette jeune Actrice étant en partage avec une autre,
„ il y eut entre ces deux femmes une altercation des
„ plus vives pour ſçavoir la quelle des deux joueroit le
„ rôle d'*Andromaque*. La jeune ſoûtenoit qu'elle de-

„ voit

„ voit le jouer, puiſque le Public le redemandoit; &
„ l'autre prétendoit que ce rôle lui étoit dévolu par
„ droit d'Ancienneté, par d'autres raiſons qu'elle al-
„ légua. La conteſtation ayant été portée juſqu'aux in-
„ vectives & en termes qui dérogeoient à la dignité de
„ la Princeſſe dont elles diſputoient le rôle, elles en
„ porterent chacune leurs plaintes, l'une au Gouver-
„ neur de la Province qui réſide actuellement dans no-
„ tre Capitale, & l'autre à notre Lieutenant de Poli-
„ ce: Ce Magiſtrat, de fraiche datte, crut que pour
„ ſignaler ſon avénement à ſa nouvelle dignité, il de-
„ voit commencer ſon Miniſtere par un coup d'éclat
„ qui fit parler de lui. Il y a effectivement réuſſi,
„ mais non pas ſelon ſon intention, comme vous l'al-
„ lez bientôt voir.

„ DANS cette vue il envoya chercher l'Arlequin
„ avec lequel il ſe prit ſur le ton le plus haut, & qui
„ approchoit même du brutal. Celui-ci, peu accoutu-
„ mé à de pareilles harangues, & qui d'ailleurs étoit
„ protégé par le Gouverneur, récuſa ſon Tribunal pour
„ décider de cette affaire; ce qui mit le Magiſtrat dans
„ une ſi grande colère, qu'il jura de ſe venger de l'af-
„ front qu'il prétendoit que le Comedien avoit fait à ſa
„ perſonne & à ſa dignité. Mais un ordre ſupérieur
„ l'empêcha d'aller plus loin, & lui enjoignit de laiſſer
„ la troupe tranquille. Il obéit, quoique à regret, &
„ le Spectacle étoit fort ſuivi.

„ TROIS ou quatre jours après, on mit au Théatre
„ la Comedie des *Amants réunis*, par M. de *Beauchamp*.
„ Le Magiſtrat y aſſiſta, & fâché de n'avoir pas pu ſe ven-
„ ger de l'inſulte qu'il prétendoit avoir reçu, il fit
„ touts ſes efforts pour interrompre la repréſenta-
„ tion, en converſant ſi haut avec quelques Dames qui
„ étoient dans la même Loge que lui, que la jeune Ac-
„ trice, qu'il interrompoit, fut obligée de le prier de
„ parler plus bas. Il ne lui repondit que par des pa-
„ roles plus que groſſieres. L'Arlequin, qui entra pour
„ lors ſur la Scène, lui demanda la même grace; mais
„ *au lieu* de donner cette ſatisfaction au Public à qui

„ il

„ il faiſoit perdre les plus beaux endroits de la piéce ; notre
„ Vénérable Magiſtrat apoſtropha l'Arlequin d'un coup de poing
„ ſi violent, qu'il fit tomber ſon maſque. L'Hiſtrion qui pour-
„ lors n'avoit point d'autre deffenſe que ſon Sabre de bois, ſe
„ revengea, en lui en déchargeant pluſieurs coups ſur la tête ;
„ ce qui fit beaucoup rire l'Aſſemblée ; Mais le plus divertiſſant
„ fut de voir la jeune Actrice qui, pour venger ſon mari, dont
„ en brave femme elle crut devoir prendre le parti, interrom-
„ pit ſon rôlé, alla ſe jetter ſur notre pauvre Magiſtrat qu'el-
„ le prit à la gorge, lui arracha ſa Cravate, & après l'avoir
„ houſpillé avec toute la colere dont une femme eſt capable,
„ lui ôta ſa perruque qu'elle fit voler dans le Parterre où elle
„ fut long-tems le jouet d'une troupe de jeunes gens qui rioient
„ à gorge déployée de cette Avanture vraiment Comique.

„ APRES s'être ainſi donné lui-même, en Spectacle pendant
„ quelques minutes, le Magiſtrat trouva moyen de ſortir de
„ l'Aſſemblée ; ce qu'il ne put faire ſans eſſuyer une infinité de
„ huées de la part de tous ceux devant qui il fut obligé de
„ paſſer, & de la populace qui lui rioit au nez & le montroit
„ au doigt en le voyant ainſi courir ſans perruque ; mais il étoit
„ bien réſolu, de ſe venger de cet affront ſur ceux qui le lui
„ avoient attiré. Pour cet effet étant arrivé chez lui il y prit
„ ſa Robe Magiſtrale, & fit venir un grand nombre de Recors
„ avec leſquels ils alla dans un Cabaret qui étoit dans une rue
„ par laquelle l'Arlequin avoit coutume de paſſer pour s'en re-
„ tourner chez lui, & de ſe rafraichir au ſortir de Spectacle.
„ Le Comédien n'y fut pas plutôt entré, qu'il ſe vit ſaiſi par
„ quatre Recors, & conduit dans une Sale où il trouva le Ma-
„ giſtrat aſſiſté de ſon Greffier, & d'un grand nombre de Recors.

„ LE premier s'étant mis à Verbaliſer, notre Comédien, qui
„ avoit été Clerc de Procureur, & par conſéquent un maître
„ Eſpiegle, s'aviſa ſur le champ d'un détour pour éluder tou-
„ tes les procédures du Magiſtrat. Ce dernier lui ayant deman-
„ dé s'il le connoiſſoit, il lui répondit, avec une ingénuité af-
„ fectée : *Aſſurément, Monſieur. Vous êtes Monſieur le Lieute-*
„ *nant de Police de cette Ville. Nous ſommes bien fâchez que*
„ *vous ne vous ſoyez pas trouvé aujourdhui à la Comédie ; Vous au-*
„ *riez interpoſé votre autorité pour en faire chaſſer un certain*
„ *quidam, habillé de noir, qui m'a donné des coups de poing en*
„ *plein Théatre, ce qui a occaſionné un Bacchanale qui a inter-*
„ *rompu le Spectacle. Ceci eſt une affaire qui concerne la Poli-*
„ *ce. Je veux pas de vouloir bien me faire donner Acte de la*
„ *plainte que je vous en fais. Il y avoit bien des Témoins qui*
„ *pourront vous atteſter que je ne vous en impoſe point.* A ce
„ trait, notre Juge de Police déconcerté, & tout tranſporté de
„ colere ne put proférer que ces mots, *en priſon, en priſon.*
„ Les Recors exécutent auſſi-tôt ſes ordres, & le Comédien,
„ obligé de céder à la force, y eſt conduit. Il y eſt reſté pluſieurs
„ jours malgré toutes les inſtances de Madame la Marquiſe de ***.

„ qui

„ qui a inutilement demandé ſon élargiſſement au Magiſtrat le-
„ quel ne l'a accordé qu'à la ſollicitation d'un Avocat des Amis de
„ ce Juge, amitié fondée ſur ce qu'ils ont été Camarades d'Ecole,
„ ce qui eſt, dit-on, la ſeule preuve que l'on a qu'il ait été au-
„ College.

„ VOILA, Madame, l'Avanture telle qu'elle eſt arrivée.
„ J'ajouterai ſeulement ici que je n'ai jamais aſſiſté à aucune
„ Comédie qui m'ait divertie autant que celle-là. Je ſouhaite
„ qu'elle vous faſſe autant de plaiſir, & à toutes les perſonnes aux-
„ quelles vous pourez la communiquer. J'ai l'honneur d'être &c.".

CETTE Lettre, que j'ai reçue dans le tems même que je vous écrivois celle-ci, ne me laiſſant point de place pour quelques autres petites piéces de Vers que je voulois vous envoyer, ce ſera, Madame, pour l'ordinaire prochain. En attendant, je ſuis très amicalement, &c.

Paris, ce 13 *Fevrier* 1750.

LIVRES NOUVEAUX.

Qui ſe vendent à la Haye dans la Boutique de *Pierre Goſſe Junior Libraire* de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU.

ABregé (Nouvel) Cronologique de l'Hiſtoire de France contenant les Evenemens de notre Hiſtoire depuis Clovis juſqu'à la Mort de Louis XIV, les Guerres, les Batailles, les Siéges &c. troiſième Edition, *fig.* 4. *Paris*, 1749.

- - - - id. 8. ibid. 1749.

- - - - id. 8. *la Haye*, 1747.

Conſiderations ſur le Genie & les Mœurs de ce Siecle, 8. *Paris*, 1749.

Oeuvres de Mr. Crébillion, 12. 3 *vol. Nouvelle Edition. Paris*, 1749.

Nouvelle Methode pour Pomper le mauvais Air des Vaiſſeaux, traduit de l'Anglois de Samuel Sutton, 12. *Paris*, 1749.

Obſervation ſur les Plantes, par Mr. Guettard; 12. 2 *vol. Paris*, 1747.

Geographie Sacrée & Hiſtorique de l'Ancien & du Nouveau Teſtament, par Mr. Robert, 12. 3 *vol. Paris*, 1747.

Art de faire Eclorre & d'Eclever en toute ſaiſon des Oiſeaux Domeſtiques de toutes eſpéces par Mr. de Reaumur, 12. 2 *vol. Paris*, 1749.

Expoſition des Découvertes Philoſophiques de Monſieur le Chevalier de Newton, traduit de l'Anglois de Mr. Maclaurin, 4. *fig. Paris*, 1749.

L'Ecole du Jardin Potager, 12. 2 *vol. Paris*, 1749.

Le Deguiſement Paſtoral Opera Comique en un Acte, 8. *la Haye*, 1750.

Jeudi le 26. Fevrier 1750.

N°. 34.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

IL paroit ici, depuis quelques semaines, un nouveau Livre qui a pour titre LE COUP-D'OEIL *Anglois*. Comme cet Ouvrage a été assez recherché, je crois, Monsieur, que vous ne serez pas fâché que je vous en donne une idée. C'est une espece de Recueil des diverses coutumes & cérémonies qui subsistent, & se pratiquent chez les différentes nations du monde dans la célébration de leurs Mariages.

TOUT le monde sçait que le Mariage est regardé par les *Catholiques Romains* comme un Sacrement qui confére la grace. Les *Protestants*, quoique Hétérodoxes, conviennent avec nous de ce dernier point, ajoutant qu'il produit ordinairement une véritable contrition, qui est la plus grande de toutes les graces, au dire des Théologiens *Charon*, cet Auteur si renommé, a nommé le Mariage, *un bon marché*, Epithete que les *Anglois* lui refusent. Les anciens Philosophes l'ont appellé un Joug accablant, un Assemblage de maux & de peines, une Union de soins & de troubles; Mais quelques définitions que les uns & les autres en ayent donné, il est bien difficile, dit l'Auteur, d'en faire une qui renferme & contienne toutes les suites du Mariage. Il vaut donc mieux dire que cette union est le but où tendent la plûpart des hommes, dont les premieres notions sont séduisantes, pour lequel la Nature plaide contre les défauts du Sexe, qui chatouille, blesse, & cause enfin la mort. Si les hommes, ajoute notre Auteur, forment des désirs pour le Mariage, les femmes n'en forment guére moins. Il dit avoir remarqué que l'endroit de leurs Livres de prieres

prieres sur lequel elles méditent avec le plus d'attention & de recuillement, est ordinairement celui qui traite de cette matière. Le lecture & la méditation persuade facilement, & encore plus l'exemple. Il raconte, à ce sujet, qu'un Ministre ayant interrogé sur ce point une fille fort jeune & fort stupide, en apparence, elle lui répondit d'une manière à lui faire connoitre qu'elle étoit fort bien instruite sur toutes les questions qu'il pouvoit lui faire sur le Mariage, quoiqu'elle ignorât le reste de son Catéchisme.

S'il est un marché où l'on peut dire qu'on achete Chat en poche (ce sont les termes de l'Auteur) c'est assurément le Mariage. Les épreuves préliminaires ne roulent, pour la plûpart, que sur la discrétion des Amants. Malheur aux Filles qui vivent dans les Païs où elles sont obligées de donner des preuves évidentes de la principale dot qu'elles aportent à leurs Maris! Les *Sabiens*, qui habitent les confiens de la *Perse* & de la *Turquie*, sont obligées, le jour de leurs fiançailles, de jurer devant leurs Prêtres, & plusieurs femmes, qu'elles ont conservé leur Virginité. Les Grecs ne regardent point comme Vierges les filles qui ne laissent pas au lit Nuptial des marques de leur chasteté; & lorsque ces marques y manquent, l'Epoux renvoye la Mariée à ses parents. Dans les païs *Espagnols*, qui sont restez les derniers sous la domination des *Maures*, on y observe encore Religieusement cette sotte coutume; & comme l'honneur de la femme en dépend, on en expose les marques aux yeux du Public.

Le sot préjugé qu'ont nos Européens de faire dépendre l'honneur des Maris de la chasteté de leurs Femmes, est diamétralement opposé à l'usage dans lequel on est à *Cochin*, où jamais les Maris ne couchent avec leurs Femmes la première nuit de leurs noces. Ces peuples ont pour cet effet recours à leurs Vénérables *Bramines*, ou Prêtres, qu'ils vont prier de vouloir bien leur faire l'honneur de prendre les premieres faveurs de leurs Epouses; encore ces Saints & dévots personages se font *ils quelquefois* longtems prier. Si cette coutume étoit en *usage dans* ce païs-ci, nos Prêtres, à ce que je crois,

dif-

diſpenſeroient volontiers les Maris de leur préſenter ſur cela leur requeſte, ſur-tout pour celles qui ſont jeunes & jolies. Les Seigneurs *Ecoſſois*, avant que leur païs fut civiliſé, couchoient ordinairement avec les Femmes de leurs Vaſſaux la premiere nuit de leurs Noces; & ce Droit Seigneurial a long-tems ſubſiſté, même dans notre *France*. Les *Indiens* de la Baye de *Hudſon* proſtituent leurs femmes aux Etrangers Européens qui vont chez eux, & cela dans la vûe d'avoir des enfans qui ſoient plus beaux, & ſupérieurs en génie à ceux du païs.

Les *Turs* peuvent non ſeulement épouſer pluſieurs femmes, mais encore toutes les Sœurs, l'une après l'autre, pourvu qu'ils commencent par l'aînée. Mais s'ils commencent par la plus jeune, ils ſont exclus des autres. On ſçait que la Loi de *Moïſe* ordonnoit aux *Iſraëlites* & aux *Juifs* d'épouſer les Veuves de leurs propres Freres, pour leur ſuſciter de la race, ce qui ſe pratique encore en *Perſe*. C'eſt ce qui a fait dire au Poëte *Regnier*, dans ſa cinquième Satire:

Charnellement ſe joindre avec ſa parenté
En France c'eſt Inceſte, en Perſe eſt Charité;
Tellement qu'à tout prendre, en ce ſiécle où nous ſommes,
Et le Bien & le Mal dépend du goût des hommes.

Les *Arabes* faiſoient de leurs Femmes un bien commun dans les familles; & celui qui arrivoit le premier mettoit ſon bâton à la porte, pour avertir les autres que la place étoit priſe; mais la femme ne pouvoit avoir affaire à un homme d'une autre famille ſans commettre un crime dont elle étoit punie, &c.

Quoique dans le fonds ce Livre ne ſoit pas grand'choſe, tout le monde cependant le lit, dans l'eſpérance d'y trouver quelque ſoulagement à ſes peines. Les Amants & les jeunes filles croyent y trouver quelque choſe d'amuſant & d'inſtructif; les Maris & les Femmes à qui le joug du Mariage eſt devenu inſuportable, eſperent y trouver quelque conſolation; mais les dernieres

n'y apperçoivent que quelques vérités dites un peu trop cruëment. A l'égard du ſtile, vous ne croiriez jamais, Monſieur, à moins que de lire, qu'une matiere pareille à celle du Mariage eut pût être traitée d'une manière ſi froide & ſi ſeche. Pour moi je me ſuis perſuadé en le liſant, que l'Auteur, ou les Auteurs (car ils ſe diſent pluſieurs) ſont quelques bons Vieillards qui ont pu être autrefois des Verts-Galants, mais qui ne ſont plus aujourdhui bons que pour le Conſeil.

On a joint à cette Brochure les Avantures curieuſes & ſingulieres de M. *Harry* & de ſes ſept Femmes. La premiere étoit une vieille Veuve, qui avoit la folie de vouloir paroitre jeune, & auſſi riche que laide. Elle s'étoit rendue Maitreſſe de la maiſon; & ſa Maitriſe étoit fondée ſur les droits que lui donnoit la fortune qu'elle avoit faite à ſon Mari. Le bonheur de celui-ci voulut qu'elle fut adonnée aux Liqueurs fortes & brulantes. Mr. *Harry* lui procura les moyens d'en boire tant, qu'elle en mourut.

Passant à de ſecondes noces, il en épouſa une autre auſſi jeune que la premiere étoit vieille, auſſi belle que l'autre étoit laide, mais auſſi pauvre que la vieille étoit riche. Sa docilité & ſa complaiſance pour ſon époux durerent pendant quelques jours, après leſquels ce ne fut plus que mauvaiſe humeur, tranſports de colere, & une eſpèce de fureur Périodique dont elle étoit régulierement agitée. Le plus grand de ſes plaiſirs étoit de vomir des torrents d'injures contre ſon Mari qui ne lui en donnoit pas le moindre ſujet. La patience de Monſieur *Harry* à ſoufrir ſes injures & ſes invectives auxquelles il ne répondoit pas le mot, le délivra de cette Furie qui en créva dépit.

Il paſſa à une troiſième femme que tout ennuyoit, juſqu'aux plaiſirs. Son humeur indolente, ſon air niais, & ſon caractère ſot la rendoient inſenſible aux careſſes comme aux reproches de ſon Mari qui l'abandonna. Les Galants vinrent en foule lui faire la cour; Elle devint groſſe; & faute d'avoir voulu prendre de l'exercice pendant ſa groſſeſſe, elle mourut en couche.

La quatrième femme que prit Mr. Harry fut la Veu-

ve d'un riche Avocat, laquelle avoit pris toutes les manieres Pedanteſques, & tous les défauts de ſon deffunt Mari. Elle citoit à touts moments les Loix & en apuyoit tout ce qu'elle diſoit. Avare juſqu'à l'excès, elle ſe refuſoit, & à ſon époux, juſqu'aux choſes les plus néceſſaires. Mr. *Harry* ayant beſoin d'argent, & n'en pouvant tirer de ſes mains, (car ſous le prétexte d'Oeconomie, elle s'étoit rendue la Maitreſſe de tout) fit couper une Avenue d'une de ſes maiſons de campagne, la vieille Veuve eut tant de dépit de ce que cet argent lui étoit échapé, qu'elle en mourut peu de tems après.

On s'imaginera peut-être que ces quatre épreuves conſécutives rendirent M. *Harry* plus ſage. Point du tout. Il en voulut faire encore une cinquième. Il épouſa donc encore une femme. C'étoit une Dame de qualité, qui aimoit le grand monde, le jeu, les Spectacles, la bonne chère, la compagnie, les parties de plaiſir, & qui dépenſoit plus en un jour, que les autres en un an. Toujours occupée de ſes plaiſirs elle ne pouvoit ſoufrir qu'on y aportât le moindre retardement. Un jour qu'elle y couroit avec précipitation, le Cocher, mal adroit, ou en pouſſant trop ſes chevaux par ſon ordre, fit renverſer le caroſſe dans lequel elle étoit, & la tua.

N'en étoit-ce pas bien aſſez pour un homme qui avoit été ſi malheureux en femmes? ... Non; M. *Harry* voulut aller juſqu'à la demi-douzaine. La ſixième qu'il prit étoit une Dévote, c'eſt-à-dire, une Hipocrite, Bigote, Fourbe, Mediſante, Emportée, battant & ſoufletant régulierement trente fois, pour le moins, dans la journée une Femme de chambre, une Servante, & une Cuiſiniere qui étoient à ſon ſervice; Orgueilleuſe, ſe propoſant à chaque inſtant pour un modele de Vertu & de perfection; Miſantrope, haïſſant tous les hommes, & faiſant dévotement enrager ſon Mari du matin au ſoir; Folle des Prêtres & des Moines, qu'elle connoiſſoit preſque tous, & qui venoient à chaque inſtant, & preſque en proceſſion, chez elle. Malheureuſement pour elle ſon Mari, qui ſoufroit tout le reſte; ne vou-

lut pas lui paſſer ce dernier article. La Sainte Dame en prit un chagrin ſi violent, qu'elle en mourut en donnant pieuſement à tous les Diables ſon ſacrilége Epoux dont elle auroit juré la damnation éternelle ſur les Saints Evangiles tant elle en étoit fortement perſuadée.

Après tant de malheurs M. *Harry* voulut enfin éprouver encore une fois s'il n'étoit donc pas abſolument poſſible d'être heureux en mariage; mais la ſeptième femme qu'il épouſa mit le comble à ſon infortune, & fin à ſon incontinence. A l'age de ſoixante & quatre ans il s'aviſa d'épouſer une fille dont il auroit été, pour le moins, le grand-pere; teſte folle, mais belle, & avec laquelle il eût lui même la folie de croire qu'il ſeroit heureux. Pour plaire à ce tendron, dont il s'imaginoit être aimé, il n'épargna point les dépenſes, qui diſſiperent en très peu de tems plus de la moitié de ſon bien. Il auroit pu ſe regarder comme heureux s'il avoit pu conſerver le reſte; mais la jeune Commere, qui étoit, ou devint, très galante (choſe fort naturelle à ſon âge) ne s'accommodant pas d'un Mari preſque Septuagenaire, ſe pourvût bientôt d'un Galant avec lequel elle mena grand train le vieux bon-homme. Ce Galant eut le ſecret de démeubler deux fois la maiſon en commençant par le Coffre fort, & abandonna à chaque fois la Belle avec laquelle il s'étoit enfui; mais ces deux déſertions n'étoient qu'un jeu joué & concerté enſemble pour achever de ruiner le Vieillard. En effet, quoiqu'elle fut auprès de ce dernier, avec qui on l'avoit réconciliée, & qui étoit fou d'elle, elle ne laiſſoit pas d'entretenir, à ſon inſçu, un commerce ſecret avec ſon Galant. Enfin au moment que M. *Harry* s'y attendoit le moins, elle fit une troiſieme eſcapade en lui enlevant ce qui lui reſtoit, & ne lui laiſſant qu'un grand nombre de dettes pour leſquelles le Vieillard amoureux eſt actuellement en priſon où les Créanciers l'ont fait mettre, & où il reſtera juſqu'à la mort, ou juſqu'à ce qu'il ait payé les folies de ſa jeune femme, ou pour parler plus juſte, celle qu'il a faite lui même en l'épouſant.

Il

Il eſt bien des Maris taillez ſur ce modelle.
Tous croyent épouſer une femme fidelle,
Douce, Modeſte, Sage, en un mot un Agnès;
Mais en voit-on ſouvent de pareilles? . . . .

Je vous laiſſe deviner la rime, Monſieur; car je n'ai oſé la mettre ici, ni trancher le mot, dans la crainte de déplaire à un Sexe que j'eſtime & reſpecte, & dans lequel, malgré tous ſes défauts, je crois fermement qu'il ſe trouve de la Vertu. *Deſpreaux*, en parlant des femmes ſages, a dit que, de ſon tems, il en pouvoit *compter juſqu'à trois dans Paris* †. Quand il n'y en auroit aujourd'hui qu'une dans chaque ville, c'en ſeroit toujours aſſez pour faire reſpecter le Beau-Sexe. Ce reſpect même lui eſt d'autant plus légitimement dû, que la Raiſon nous dit que, plus une choſe eſt rare, & plus elle mérite notre eſtime & notre vénération. . . . . mais briſons ſur cet article, & paſſons à une matiere auſſi abſtraite, que celle que je viens de traiter eſt à la portée de tout le monde.

C'est un Siſtême de Philoſophie qui vous paroîtra, Monſieur, auſſi ſingulier qu'il eſt nouveau; auſſi nous vient-il de la nation du monde la plus ſinguliere dans ſa façon de penſer. Je parle ici des *Anglois*, dont les Ouvrages nous ſont d'un grand ſecours dans la diſette où ſe trouve notre Littérature. Il vient d'en paroître dans notre langue un qui fera ſans doute beaucoup de bruit parmi nos Sçavants, & ſur-tout parmi nos Théologiens. Ce ſont les Dialogues du Docteur *Berkley*, Ouvrage écrit avec beaucoup d'eſprit & de ſubtilité, & dans lequel un des Interlocuteurs amene l'autre à ſon ſentiment à la maniere de *Socrates*. La ſuite, ou le fil, des idées n'y eſt point interrompu par ces écarts que l'on trouve ſi ſouvent dans les Auteurs *Anglois*; & c'eſt peut-être, de tous les Livres de ce genre, le plus clair & le plus intelligible.

Avant

† Dans ſa Satire X. ſur les Femmes.

AVANT que de vous en donner ici l'Extrait, je vous dirai que l'Editeur a mis au Frontispice du premier Dialogue une fort belle Vignette qui m'a paru mériter attention. Elle répresente un Philosophe considérant un Enfant qui s'efforce d'embrasser son ombre sur une glace. Ce Philosophe, qui rit de la simplicité de cet Enfant, est un peu pointillé par ces paroles d'*Horace*, qu'on lit au dessous: *Quid rides? Fabula de te narratur*; expressions qui caracterisent assez bien la simplicité de l'un & de l'autre.

QUANT au sujet qui fait la matiere de ces Dialogues, je vous dirai, premierement, qu'en général il n'y en a point qui soit plus susceptible de Paradoxes, que celles qui sont obscures & abstraites; & en second lieu, qu'il n'est point de Paradoxe, quelque étrange qu'il soit, auquel l'Esprit humain ne puisse donner des couleurs qui le rendent, au moins, vraisemblable. C'est-ce qu'on peut aisément reconnoitre dans le Sistême du Docteur *Berkley*, qui, tout absurde qu'il est, trouve néanmoins dans un amas de Sophismes, plus séduisants les uns que les autres, de quoi confondre, ou du moins embarasser, la Raison la plus fiére, & les Esprits les plus forts.

L'OUVRAGE est divisé en trois Dialogues, dans le premier desquels l'Auteur s'aplique à dépouiller la Matiere de toutes ses qualitez sensibles; dans le second il prétend démontrer l'impossibilité de son existence; & il répond dans le troisieme aux difficultez qu'on propose contre ce systême. A l'égard des qualitez sensibles que l'on attribue vulgairement à la matiere, telles que sont la chaleur, le froid, les odeurs, &c. le Docteur *Berkley* les lui ote, par la raison, dit-il, que toutes ces qualitez sont des sensations agréables, ou douloureuses, qui ne peuvent se trouver dans une substance qui est elle-même destituée de sensation.

(*La Suite dans l'Extraordinaire qu'on donnera aujourd'hui.*)

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

(*Suite de l'Extrait des Dialogues du D. Berkley.*)

LE Docteur paſſe enſuite aux qualitez primitives que les Philoſophes donnent aux Corps, qui ſont l'étenduë, la ſolidité, la figure, &c. Il prouve que ces dernières qualitez ne ſont pas plus inhérentes à la Matiere, que ne le ſont les autres. „ Si elles l'étoient, dit l'Auteur, elles devroient être fixes & invariables comme l'eſt „ la Matiere; Or puiſque ces choſes varient ſelon la „ diverſité des Organes, & ſuivant le point de vuë „ ſous lequel on les apperçoit, c'eſt une preuve qu'elles ſont dans nous, & non dans la Matiere. La Matière étant ainſi dépouillée de ſes qualitez ſenſibles, „ peut-elle être autre choſe qu'une ſubſtance Chimerique? Si vous dites que la Matière eſt le *Subſtratum*, „ comme on parle dans l'Ecole, c'eſt-à-dire, le ſoutien „ des choſes ſenſibles, je vous demanderai (pourſuit le Docteur) à quoi vous pouvez être redevable de „ la connoiſſance de cet Etre-là. Ce ne peut pas „ être aux Sens; car ils n'apperçoivent immédiatement „ que les qualitez & les modifications. Vous ne pouvez donc les connoitre que par la voye de la réflexion & de la Raiſon. Si c'eſt-là votre dernier retranchement, je vous y attaque avec beaucoup d'avantage; car je vous prouve que ce *Subſtratum* doit „ être répandu ſous les qualitez ſenſibles qu'il ſoutient, „ & par conſéquent ſous l'étenduë: Or comment ce qui „ eſt différent de l'étenduë, peut-il en être le ſoutien "?

Pour démontrer l'impoſſibilité de l'exiſtence de la Matière, *l'Auteur* propoſe toutes les difficultez que les

anciens Philoſophes *Sceptiques* * faiſoient contre l'étenduë, le mouvement, & la diviſibilité de la Matière à l'infini. Mais quand même l'exiſtence de la Matière ſeroit poſſible, elle ne lui paroit nullement propre à entrer dans le plan de Dieu; Car, ſelon lui, on doit la regarder ou comme la Cauſe, ou comme l'inſtrument, ou enfin comme l'occaſion de nos différentes perceptions. Comme cauſe, il eſt évident, dit-il, qu'elle ne peut produire nos idées. Elle ne le peut non plus entant qu'inſtrument; Dieu n'en a pas beſoin. D'ailleurs puiſque Dieu peut par lui-même, ſans l'intervention des Corps, exciter en nous différentes impreſſions, il eſt tout naturel de croire que Dieu n'a point créé un Monde Matériel. Enfin la Raiſon nous apprenant que Dieu, conformément aux vuës de ſa Sageſſe, agit toujours par les voyes les plus ſimples, la Matière n'eſt point l'occaſion dont il ſe ſert pour nous donner une ſuite d'idées. Il ſe dirige en cela bien mieux par ſa Sageſſe, qu'il ne le feroit par le ſecours de la Matière.

La partie la plus curieuſe de cet Ouvrage eſt le troiſiéme Dialogue; dans lequel l'Auteur lutte contre les difficultez qu'on oppoſe à ſon Syſtême. Plus hardi que *Malbranche*, qui fut du moins arrêté par l'autorité de la Revelation, il prétend le concilier avec elle & faire voir que c'eſt ſe conformer aux intentions de *Moïſe* que de regarder l'Univers entier comme une vaſte Scène d'illuſions. Le Sophiſme dans lequel il s'enveloppe continuellement conſiſte en ce qu'il nie l'exiſtence de la Matiere parcequ'il n'en connoit, dit-il, ni la nature, ni les propriétez; ſemblable en ce point aux *Pirrhoniens* qui doutoient de tout, parce qu'ils rencontroient partout des difficultez; comme ſi ne pas connoitre les choſes à fonds étoit une raiſon pour en nier la réalité.

J'ap-

* Ancienne Secte de Philoſophes qui doutoient de tout, & qui établiſſoient pour principe qu'il n'y avoit rien de certain *dans le monde*, mais que tout étoit douteux. *Pirrhon* eſt regardé comme le premier Auteur de cette Secte.

J'Apprends avec plaiſir que M. l'Abbé de *Condillac*, ſi connu dans la République des Lettres par ſon eſprit & ſa ſagacité à manier ce qu'il y a de plus ſubtil & de plus délié dans la Métaphyſique, travaille à refuter ce dangereux Ouvrage dont la Religion & notre *France* ſe feroient bien paſſées. Je ne manquerai pas de vous rendre compte de cette refutation auſſi-tôt qu'elle paroîtra. En attendant, pour vous égayer un peu, je joindrai à ces deux Extraits une Hiſtoriette Académique qui pourra vous faire d'autant plus de plaiſir, que vous en connoiſſez le principal perſonnage.

Vous ſçaurez, Monſieur, que notre Poëte *Voltaire*, Auteur de la nouvelle Tragédie d'*Oreſte*, dont je vous ai parlé aſſez amplement dans ma dernière Lettre, vient de retirer cette piéce du Théatre; ce qui n'eſt pas un préjugé bien favorable pour lui. En effet lorſqu'un Poëte voit ſon Ouvrage goûté & applaudi par les Spectateurs qui viennent en affluence pour le voir, il ſe garde bien de le leur cacher, & ce ſeroit ne pas connoître Mr. de V. . . . que de croire qu'il auroit retiré ſa Tragédie d'*Oreſte* au milieu d'un ſuccès brillant. Ses Amis voudroient cependant ici qu'on le crût. Ils publient que c'eſt en lui un trait de Politique dont il s'eſt bien trouvé à l'égard de celle de *Semiramis*, & que c'étoit le ſeul moyen d'arrêter & de diſſiper les cabales qui s'étoient formées contre ſa dernière piéce. Ses ennemis, au contraire, qui tournent en ridicule juſqu'à ſes moindres démarches, diſent qu'il n'en a agi ainſi que parce qu'il ſentoit bien que le pauvre *Oreſte* tiroit à ſa fin. Quoiqu'il en ſoit des prétentions & des diſcours des uns & des autres, il ſe pouroit bien faire qu'une Cataſtrophe, arrivée à Mr. de V. . . le jour de la derniere repreſentation de cette piéce, auroit contribué à la faire diſparoître.

Ce Poëte s'étoit placé, ce ſoir là, dans une Loge à côté d'un Gentil-homme Campagnard qui le connoiſſoit beaucoup mieux de nom que de Phiſionomie. A chaque Vers mal-traité par les Acteurs dans la déclamation; à chaque Sillabe qui n'étoit pas prononcée ſelon les regles, le feu de l'expreſſion, & l'Enthouſiaſme

Poëtique, M. de V. . ., ſe tourmentoit & ſe démenoit comme un vrai Démoniaque à la vuë d'un Exorciſte, c'eſt-à-dire, qu'il peſtoit, juroit, faiſoit rage, & ſe tordoit tous les membres. Le Campagnard, ne ſachant à quoi attribuer cette Phrénéſie, crut de bonne foi que c'étoit un homme tourmenté par quelque malin Eſprit, & à chaque vertige du Poëte il étoit ſur le point de quitter la place qu'il occupoit. Le premier & le ſecond Acte de la piéce ſe paſſerent ainſi dans les plus violentes convulſions. Les Acteurs commençant à s'échaufer au troiſieme le debiterent aſſez bien pour que le calme ſuccedât à la fureur dans laquelle avoit été notre Poëte; & de ſon côté le Gentilhomme, qui avoit plus d'une fois appréhendé que M. de V. . . dans les tranſports où il l'avoit vu, ne ſe précipitât dans le Parterre, jouit d'un peu de tranquillité pendant cet Acte.

A celui-ci ſucceda le quatrième qui, étant le plus beau, étoit par conſéquent le plus difficile à bien exécuter. Les ſentiments qui ſuivent les paſſions les plus agitées ne ſont effectivement rien moins qu'aiſez à bien exprimer; & le paſſage de la tranquilité à la fureur, que l'Acteur eſt obligé de faire preſque à chaque moment, rend le rôle auſſi difficile qu'il eſt noble & brillant. Tout étoit interreſſant dans celui-ci. Le Campagnard, qui n'admiroit qu'en tremblant les beautez de cet Acte, à cauſe des convulſions qu'il voyoit à ſon voiſin qui grinçoit les dents de rage contre quelques-uns des Acteurs dont il n'étoit pas content, oſa néanmoins témoigner ce qu'il penſoit de cet endroit de la piéce en s'écriant: *Que cela eſt beau!* Ces trois mots de bienveillance calmerent les ſens du Poëte qui s'en trouva agréablement flatté.

Mais lorſqu'on vint au cinquième Acte qui, malgré les corrections que l'Auteur y a faites, n'eſt pas encore bon, le Gentil-homme, que la fougue du Poëte avoit rendu un peu plus hardi parcequ'il voyoit qu'elle n'avoit point eu de fâcheuſes ſuites, & qu'il croyoit d'ailleurs que c'étoit à force d'entrer dans la paſſion qu'il ſe livroit ainſi à la fureur *Sybillique*, crut qu'il pouvoit *alors exprimer* ſes ſentiments ſur cet Acte avec autant de

de liberté qu'il l'avoit fait ſur le précedent : *Ah! que cela eſt fade!* s'écria-t-il. *Que cette penſée eſt ſotte! Que cette expreſſion eſt mauvaiſe!*

PASSER dans le même inſtant d'un grand plaiſir à la fureur la plus violente, c'eſt un effort que la Nature ne fait guére ſans marquer par des Symptomes extraordinaires combien elle en ſouffre. Dans un cas pareil à celui où ſe trouvoit M. de V. . . . lorſqu'il entendit ces dernières paroles de notre Campagnard, un homme ſanguin ſeroit tombé en Apoplexie; un téméraire ſe ſeroit porté aux dernières extrémitez. Notre Poëte, un peu moins violent, n'eſt guére moins agité. La colere le met hors de lui même; les yeux lui roulent dans la tête & lancent au Campagnard des regards qu'on auroit preſque pris pour des Eclairs.

. . . Subito non vultus, non color unus,
Non comta manſere coma, ſed pectus anhelum,
Et rabie fera corda tument, (a).

Il ne peut trouver de paroles pour s'exprimer; enfin

Vox faucibus hæſit. (b).

Tant que l'Acte dura, il tint fixé le pauvre Gentil-homme, de façon que celui-ci, s'imaginant qu'il alloit expirer, lui offrit ſon ſecours. *Qu'avez-vous donc Monſieur?* lui dit-il d'un air & d'un ton plein de charité. *Vous trouveriez-vous mal?*

At Phœbi nondum patiens immanis in antro
Bacchatur Vates (c).

„ Maitre fat, vrai Sot, petit Campagnard, ignorant Provin-„ cial, lui répond le Poëte, il t'appartient bien de juger d'u-„ ne piéce de Théatre". A ce compliment ſuccéda un torrent d'autres invectives auxquelles le Gentil-homme ne ſçut que répondre, tant il en fut étonné. On s'attendoit, après cette belle harangue, que le Spectacle pouroit bien être enſanglanté & que le Pere d'*Oreſte* alloit peut-être mourir avec ſon fils; Mais heureuſement le Campagnard & ſon Agreſſeur ſe trouvoient n'avoir pas plus de bravoure l'un que l'autre; deſorte que le denouëment de cette Comique Scène fut qu'ils tirerent chacun de leur côté, & s'en retournerent tranquilement chez eux.

VOILA, Monſieur, un événement dont j'ai été témoin depuis ma derniere Lettre, & qui m'a paru aſſez plaiſant pour mériter de vous être communiqué dans celle-ci. J'ajouterai ici une remarque que j'ai faite à cette occaſion. C'eſt que ces ſortes de Cataſtrophes n'arrivent guére qu'aux grands Poëtes. J'ai lu quelque part, qu'il en arriva autant au celébre & inimitable *Moliere*, à une des repreſentations de ſa Comedie du *Tartufe*. Le Sieur de *Chammélé*, qui n'étoit point encore alors dans ſa

trou-

(a) (b) (c) *Virgil. Æneid. Lib. VI.*

troupe, étant venu voir ce fameux Comique dans sa loge, qui étoit proche du Théatre, au moment qu'ils en étoient aux compliments, *Moliere* s'écria tout à coup : *Ah Chien ! Ah Bourreau !* & à chacune de ces exclamations, il se demenoit, & se frapoit la tête comme un Possedé. *Chammêlé* le crut attaqué de quelque mal, & étoit fort embarrassé ; mais *Moliere*, qui s'aperçut de son étonnement, lui dit : *Ne soyez point surpris de mon emportement ; je viens d'entendre mal déclamer quatre Vers de ma piéce, & je ne sçaurois voir mal-traiter ainsi mes Enfans sans souffrir comme un Damné.*

APRES nous avoir un peu égayé par les petites folies de deux de nos plus grands Poëtes, j'espere, Monsieur, que vous ne trouverez pas mauvais que je reprenne le ton sérieux qui, comme vous le sçavez, m'est assez ordinaire. Je suis persuadé que vous le prendrez vous même en lisant la piéce suivante qui est, à mon avis, une des plus belles qui soit sortie depuis long-tems de la plume de nos Poëtes. La modestie de celui-ci (vertu assez rare dans ces Messieurs) n'a pu le faire consentir que je vous disse son nom, mais je crois qu'en la lisant avec attention, vous n'aurez pas de peine à le reconnoitre au tour aisé de sa poësie & à l'élégance de son stile, aussi-bien qu'à la beauté & à la solidité de ses pensées. C'est un morceau à servir en tout tems ; mais sur-tout dans celui où nous venons d'entrer.

EPITRE
A MONSIEUR LE MARQUIS DE **.
SUR LA SAGESSE.

OUI, je sçai bien que la Jeunesse
Est vraiment l'âge des plaisirs,
Et que ce Printemps, où sans cesse
Se succedent nouveaux désirs,
Ne porte guére à la sagesse.
Toujours de concert avec nous.
La Nature, dans ce bel âge,
Nous inspire mille dégouts
Pour tout ce qu'on appelle Sage,
Et nous invite à faire usage
D'un tems si charmant & si doux ;
Mais, tendre Ami, défiez-vous :
La jeunesse foible & volage,
Trop pleine de la Volupté,
Souvent aveuglément s'engage
Sur un Océan où l'Orage,
Se formant dans l'Obscurité,
Bientôt prêt à faire ravage
Eclate & fait faire Naufrage
Lorsqu'on se croit en seureté.

Il n'eſt point de ſécurité
Sur un ſi dangereux rivage.
Heureux, hélas! qui ſe dégage
Du Monde & de ſa vanité!
Cher Ami, plus je l'enviſage,
Loin de lui rendre un ſol hommage,
Plus j'en ſens mon cœur dégouté.
Douce, aimable tranquilité
Non, vous n'êtes point l'apanage
Des plaiſirs d'un Monde emporté!
Qui s'y livre eſt dans l'Eſclavage;
Qui les fuit eſt en liberté.
Sourds au trop ſéduiſant langage
Que nous tient le libertinage
Sous l'air & le maſque emprunté
D'une innocente Volupté,
Craignons, armons-nous de courage;
Fuyons ce brillant étalage
Qui flate la Cupidité.

Tels qu'on voit ſur l'humide plage
Un Matelot, quoique enchanté,
Des flots, des vents craindra la rage,
Et rapeler ſa fermeté
Au moment où ſur le rivage
La Sirene, au triſte préſage,
Par ſes mélodieux accens
Veut interrompre ſon voyage;
Tels, Ami, dans notre jeune âge,
Fuyons les charmes ſéduiſants
Des plaiſirs qui flatent nos ſens;
Prenons la Vertu pour partage.
La Sageſſe eſt belle en tout tems,
Et c'eſt ſur-tout dans la jeuneſſe
Que de cette ſeule richeſſe
Il faut jetter les fondements.
A notre âge, de la ſageſſe
Quand on n'a pas les ſentiments,
Dans une peſante vieilleſſe
Si nous conſervons tous nos ſens
Croyez-vous que le crime ceſſe?
Non, ſouvent c'eſt notre foibleſſe
Qui rend nos déſirs impuiſſants.

Qu'un autre au gré de ſes caprices,
Sur un vaſte Océan de Vices
Promene ſes égaremens:
Bien-tôt la jeuneſſe s'éface;
La Volupté s'éclipſe & paſſe
Avec tous ſes amuſements.
Grand Dieu! Qu'apergois-je en leur place!

En lui quels triſtes changements !
Les frémiſſements, les allarmes,
Les ſoupirs, les frayeurs, les larmes,
Suite de ſes débordements,
Tout l'agite, tout le tourmente ;
Il connoit enfin ſon erreur,
Hélas ! plus ſon âge s'augmente
Plus il ſent croitre ſa douleur.

Ami, touchez de ſon malheur,
Plaignons un ſort ſi déplorable,
Prévenons un deſtin ſemblable,
Et nouriſſons dans notre cœur
Des vertus le précieux germe.
Juſques à ce funeſte terme
Où nous deſcendrons chez les Morts,
Dociles à la voix du Sage,
Cherchons le paiſible avantage
De vivre & mourir ſans remords.

Voilà, Monſieur, de la Morale vraiment ſolide, & qui eſt aſſaiſonnée de toutes les graces & de tous les charmes de la Poëſie. Si tous nos Moraliſtes aſſaiſonnoient de la ſorte celle qu'ils debitent, je ſuis perſuadé qu'elle feroit bien plus d'impreſſion, & beaucoup plus d'effet ſur ceux qui l'écoutent.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 15 Fevrier 1750.

LIVRES NOUVEAUX.

Qui ſe vendent à la Haye dans la Boutique de *Pierre Goſſe Junior Libraire* de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU.

Oeuvres de Monſieur Remond de St. Mard, 12. *5 vol. fig. Paris*, 1749.

LIVRES ANGLOIS.

HIſtory of Tom Jones a Foundling, by H. Fielding, 12. *4 vol. London*, 1750.

Geography Reformed, or a New Syſtem of Général Géography, 8. *London*, 1749.

Ophiomaches of Deiſm Revealed, 8. *London*, 1749.

The Preceptor Containing a General Courſe of Education, 8. *2 vol. London*, 1748.

Thomſon Works, 8. *2 vol. London*, 1738.

The Spectator, 12. *8 vol. London*, 1744.

- - *Tatler*, 12. *4 vol London*, 1744.

- - *Freeholder*, by Addiſſon, 12. London, 1744.

- - *Guardian*, 12. *2 vol.* London, 1745.

Jeudi le 5. Mars 1750.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

PAris & *Londres*, Madame, me fourniſſent aujourdhui de quoi vous amuſer, l'un par quelques Poëſies nouvelles dont je ſçai que vous êtes très friande, & l'autre par quelques petites Hiſtoires qui, à ce que je préſume, ne vous déplairont pas. Je commence par une piéce dans laquelle vous reconnoitrez juſqu'où va le foible des hommes pour notre Sexe, & le pouvoir que la ſimple vûë de nos charmes a ſur eux.

O D E.

ANACRE'ONTIQUE.

Le Projet inutile.

TOURMENT des Cœurs, ſource de peines,
Cruelle Mere des Amours,
C'en eſt fait, je briſe mes chaines;
Je te dis adieu pour toujours.

J'ouvre les yeux, le charme cede,
Et contre des feux inſenſez
J'oſe me flater d'un remede
Que m'offrent ſept luſtres paſſez.

Je t'ai fait trop de ſacrifices,
Je ſuis enfin dans la ſaiſon
Où rebuté de tes caprices
Je veux écouter la Raiſon.

TAYLOR INST. OXFORD

Assujettis à ton empire
L'imprudent & jeune Tircis,
Qu'il brule, languisse, & soupire
Pour la volage Amarillis.

Vous qui de *Tibulle* & la *Suze* *.
Avez formé les tendres sons,
Loin d'ici, dangereuse Muse,
Je n'écoute plus vos leçons.

C'est à toi, Divine Uranie,
Que je consacre tous mes Vers;
Soutiens, enflamme mon génie,
Parcours avec moi l'Univers.

De Célimene & de Glycére
Méprisons les foibles attraits;
Que sur mon visage sévére
La sagesse peigne ses traits.

Mais, Dieux! Que vois-je? . . c'est Thémire!
Le desir & la Volupté
Que son regard touchant inspire
Feront-ils ceder ma fierté?

Ah! pourquoi venir me surprendre?
Belle Thémire, en ce moment
Je soupire, je vais me rendre:
Helas! je suis encore Amant.

VOILA le Portrait de la plûpart des hommes, Madame,

* Henriette de *Caligni*, Comtesse de la *Suze*, s'est signalée dans le Siécle dernier par son esprit & par la délicatesse de ses sentiments. Elle a fait éclater l'un & l'autre dans ses Poësies qui sont extrêmement touchantes, pleines de graces, & de sentiments aussi tendres que nobles. Comme elle joignoit à ces talents, & à la noblesse de sa naissance, ces graces exterieures *qui attirent* les yeux & charment le Cœur, elle a souvent été *célébrée*, avec justice, par les Poëtes de son tems.

dame, pour ne pas dire de tous. Ils font les Philoſophes, ou pour parler plus juſte, les fanfarons lorſqu'ils ont perdu de vuë pour un moment l'aimable objet qui les charme. Vient-il à reparoître, nos prétendus Philoſophes redeviennent plus foux qu'ils ne l'étoient auparavant. C'eſt ce que nous voyons tous les jours arriver ici, ce qui ſe paſſe auſſi probablement dans le païs où vous êtes, & que je ne doute point qu'on ne voye partout où il y a des hommes. Ils ont beau crier,

Quelle injuſtice aux Dieux d'abandonner aux Femmes
Un empire ſi grand ſur les plus belles Ames,
Et de ſe plaire à voir de ſi foibles Vainqueurs
Regner ſi puiſſamment ſur les plus nobles cœurs! (a)

Les Dieux ſont ſourds à leurs prières; & ces belles & grandes Ames ſont forces de rendre à notre Sexe l'homage qu'elles lui doivent. Quel Triomphe pour nous! Quelle humiliation pour les hommes qui font tant les fiers, & qui néanmoins ſont la foibleſſe même quand ils ſont auprès de nous; car il s'en faut de beaucoup qu'ils penſent tous ſur notre compte comme l'Auteur des deux Epigrammes ſuivantes qu'on m'a dit avoir été faites par Mr. *Piron*. La première eſt contre une Dame de ſa connoiſſance, qui, quoique très aimable, n'a pas cependant eu le don de plaire à ce Poëte Cauſtique; & la ſeconde contre une autre dont il aime plus les richeſſes que la perſonnes.

I. EPIGRAMME.

QUOIQUE à charmer, Philis, vous mettiez tous vos ſoins,
Vos manières jamais ne conviendront aux notres.
Vous plairiez un peu plus aux autres
Si vous vous plaiſiez un peu moins.

II.

(a) P. *Corneille*, dans ſa Tragédie d'*Horace*: Acte IV. Scene derniere.

II. EPIGRAMME.

Lise promet de m'enrichir
Si j'entre avec elle en ménage;
Mais je ne puis y consentir;
Car quoique Lise soit sur l'âge,
Elle pouroit, pour me punir,
Se plaire au nœud du Mariage,
Et ne pas se laisser mourir.

N'a-t-on pas effectivement grand tort de ne se pas hâter de partir de ce monde pour y laisser ces Messieurs à leur aise, sur-tout quand ils pensent sur le Mariage comme ce Poëte auquel on attribue encore l'Epigramme suivante?

III. EPIGRAMME.

Sur le Mariage.

Malgre *Rome & ses Adhérants,*
Non, il n'est que six Sacrements,
Croire qu'il en est davantage,
C'est n'avoir pas le sens commun;
Car chacun sçait que Mariage
Et Pénitence ce n'est qu'un.

Si l'homme n'étoit pas un Animal qui est presque toujours en contradiction avec lui même, on pouroit lui demander ici pourquoi l'on en voit un si grand nombre, même de ceux qui pensent sur le Mariage comme l'Auteur de cette Epigramme, s'engager néanmoins tous les jours dans un état contre lequel ils ne cessent de déclamer. Pour moi je suis persuadée, Madame, que si je leur faisois cette question, leur réponse seroit celle qui fait tout le sel de la piéce suivante dont l'Auteur n'a pas jugé à propos de se faire connoitre.

IV.

IV. EPIGRAMME.

Damis eſt indéfiniſſable,
Il n'eſt bien & mal qu'à demi;
La même heure le voit agréable & poli,
Brutal, quinteux, inſuportable;
Et ce qui cauſe mon ennui,
C'eſt que je ne puis vivre avec lui, ni ſans lui.

Voila comme ſont faits tous ceux qui déclament contre notre Sexe & contre le Mariage. Ils ne peuvent vivre avec nous ni ſans nous. Fut il jamais une plus grande foibleſſe!.... Mais c'eſt aſſez parlé de galanterie; Vous aimez la variété, Madame; & je vous en ai promis; je paſſe donc à des ſujets qui ſont d'une toute autre eſpece. Ce ſont deux Hiſtoriettes qu'on m'a envoyées de *Londres* où elles ſont arrivées depuis peu.

Je crois vous avoir mandé que nous avons été déſolez ici pendant un tems par un fleau qui marche ordinairement à la ſuite de la Guerre, je veux dire les Voleurs; fleau dont nous avons été heureuſement délivrez par la vigilance & l'attention qu'ont eu nos Magiſtrats à exécuter les ordres donnez ſur cela par ſa Majeſté. J'aprends que ce fléau eſt paſſé depuis à *Londres* où il produit les mêmes effets. On n'y parle que des vols qui ſe font tous les jours, tant dans cette Capitale, que dans ſes environs. En voici deux dont le récit poura vous divertir par la maniere plaiſante dont ils ont été exécutez. Le premier a été fait à *Stratfort*, Village à quelques milles de *Londres*, ſur le grand chemin de cette ville à *Harwich* d'où partent tous les Paquebots pour la *Hollande*, route par conſéquent très fréquentée par les Voyageurs.

Vous ſçaurez donc, Madame, qu'après la *Hollande* il n'y a point de païs au monde où les Aubergiſtes faſſent mieux leurs affaires, aux dépens des étrangers, qu'en *Angleterre*, & que par conſéquent ces ſortes de gens y ſont tous fort riches. Mais comme les biens mal aquis ne profitent pas toujours à ceux qui les ar-

maſſent, la Providence vient de permettre qu'une de ces Sang ſuës publiques ait perdu une partie du fruit de ſes extorſions, peut-être pour aprendre aux autres à ménager un peu plus, à l'avenir, la bourſe des Voyageurs. Voici de quelle maniere on me mande que la choſe eſt arrivée.

Un Filou, homme d'eſprit (car il en faut avoir dans cette ſcabreuſe profeſſion) ayant jetté ſes plombs ſur un de ces riches Aubergiſtes, établi à *Stratfort*, vint deſcendre le ſoir chez lui, accompagné d'un de ſes camarades qu'il avoit traveſti en Valet, & qui en faiſoit réellement toutes les fonctions. Pour jetter encore plus de poudre aux yeux du Maitre de cette Auberge, il s'annonça pour un Capitaine de Vaiſſeau de la Compagnie *Hollandoiſe des Indes Orientales*. L'Aubergiſte le crut d'autant plus fermement, que ces ſortes de perſonnes voyagent aſſez fréquemment en *Angleterre*, ſoit pour leur plaiſir, ſoit pour les affaires de la Compagnie, & que d'ailleurs celui-ci étoit mis de façon à ſoutenir cette idée. Une grande & longue bourſe, remplie de guinées, vraies ou fauſſes, & que l'Aubergiſte ſe promit bien de partager avec lui, acheva de lui perſuader la vérité du conte que le Filou lui avoit fait; deſorte qu'il ne penſa plus qu'à trouver quelque expédient pour l'arrêter dans ſa maiſon le plus long-tems qu'il pouroit, afin de faire monter plus haut ſa dépenſe.

Le Filou, qui avoit ſur ſon Hôte les mêmes vuës que celui-ci avoit ſur lui, ne comptoit pas non plus en ſortir ſi-tôt, ni les mains vuides; Mais beaucoup plus fin que lui, il cacha ſon deſſein avec un ſoin extrême, de peur qu'on ne l'éventât; Voici comme il s'y prit. Aprés un ſouper des plus ſucculents où il ſe fit ſervir les vins les plus délicats & les plus chers, il ſe mit au lit où il reſta juſqu'au lendemain dix heures. Son prétendu Valet, étant alors entré dans ſa chambre, en ſortit un moment après pour venir dire à l'Aubergiſte que ſon Maitre étoit très malade. Celui-ci eut d'autant plus de peine à le croire, qu'il lui avoit paru, la veille, en très bonne ſanté, & qu'il avoit parfaitement bien ſoupé; cependant ſur les inſtances réitérées du Domeſtique,

que, il monte, avec sa femme, dans la chambre du prétendu Capitaine, qui s'étoit effectivement donné le teint & la couleur d'un malade. Pour mieux persuader encore à son Hôte qu'il l'étoit réellement, il affecta en sa présence de grandes douleurs; & comme s'il eut été frapé de quelque pressentiment extraordinaire, il s'écria plusieurs fois, que c'en étoit fait de lui, & qu'il ne releveroit point de cette maladie.

L'Aubergiste & sa femme, qui dans le fonds de l'ame n'étoient pas fâchez de cet accident qui, à leur compte, le retiendroit chez eux au moins quelques semaines, s'efforcerent de le rassurer sur ce dernier article, & offrirent de lui procurer tous les secours dont il pouroit avoir besoin pour soulager son mal; mais le Filou les en remercia, & continua toujours à leur dire qu'il sentoit bien qu'il ne releveroit point de cette maladie pour la guérison de laquelle tout ce qu'on pouroit lui donner seroit inutile. Enfin à force d'exhortations & d'instances, la femme obtint de lui qu'on feroit venir quelqu'un pour consulter sur sa maladie & sur les remédes qu'on y pouroit apporter. Comme il n'y a point de Médecin dans ce Village, elle envoya chercher l'Apotiquaire. Celui-ci étant venu le visiter, à la couleur près, trouva dans son prétendu malade tous les symtomes d'un homme en parfaite santé; Toutefois comme le Filou soutenoit toujours qu'il étoit très mal, & même que sa maladie étoit mortelle, il le régarda comme une espece d'hypocondriaque dont tout le mal étoit dans l'imagination. En conséquence il ne lui envoya que les remedes les plus simples qui, bien qu'ils ne pussent lui faire ni bien ni mal, ne laisseroient pas de lui raporter autant d'argent que s'ils eussent été des plus efficaces. Il est bon de rémarquer ici que, quand même il lui auroit donné de ces derniers, ils n'auroient jamais eu aucun effet sur le prétendu malade; car il n'en prenoit aucun, & faisoit jetter secrétément par son camarade tous ceux que l'Apotiquaire lui envoyoit.

Enfin continuant toujours sa fourbe, le Filou, pour mieux duper son Hôte, lui dit un jour que, se sentant aprocher de sa fin, il vouloit mettre ordre à ses affaires,

res, afin que sa mort n'y apportât aucun dérangement; & en conséquence il le pria de lui faire venir un Notaire pour recevoir ses dernieres volontez. Celui-ci étant venu, le fripon lui dicta un Testament magnifique, & sur lequel, à en juger par les apparences, on auroit cru qu'il étoit un des plus riches Millionnaires de la *Hollande*. Legs de toutes les espèces, faits à tous ses Parents & Amis, & même au Pasteur de l'Eglise de *Stratfort* qui y étoit chargé du soin de son enterrement; Legs considérable à Mr. l'Aubergiste, qu'il avoit choisi pour son Exécuteur Testamentaire; Legs de cent piéces (c'est environ cent guinées, qui valent autant que nos Louis-d'or) fait à l'Hôtesse, en réconnoissance des bons soins qu'elle avoit pris, & que le malade de flatoit qu'elle voudroit bien continuer à prendre de lui pendant le peu de tems que dureroit encore sa maladie; Legs proportionnez aux servantes & à tous les autres Domestiques, en récompense des services, plus ou moins grands, qu'ils lui avoient rendus; enfin si la chose avoit été possible, je crois que le Chien & le Chat de la maison auroient eu leur part dans ce magnifique Testament.

Un homme si généreux & si bien-faisant ne pouvoit être regardé que d'un fort bon œil par des gens avides d'argent. En effet on redoubla de soins & d'attention pour lui procurer tous les sécours dont on croyoit qu'il avoit besoin. L'ingénieux fripon, ayant de la sorte amené ses dupes au point de crédulité & de confiance où il les vouloit, ne songea plus qu'à exécuter au plûtôt son projet. Il avoit eu le tems de prendre toutes les mesures nécessaires pour y réussir. Son prétendu Valet, qui étoit devenu familier dans la maison, & duquel on ne se cachoit point, avoit principalement remarqué où l'on serroit l'Argenterie, où étoit le Coffre fort, & les endroits où l'on en cachoit les Clefs.

(*La Suite dans l'Extraordinaire qu'on donnera aujourd'hui.*)

N°. 37.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

(*Suite de l'Hiſtoire de l'Aubergiſte de* STRATFORT.)

DE's que nos deux fripons furent bien inſtruits de ces deux importants articles, ils ne ſongerent plus qu'à bien prendre leur tems pour emporter tout ce qui les accommoderoit. Une nuit donc que tout le monde étoit profondément endormi dans l'Auberge où il étoit paſſé, pendant toute la journée, une quantité extraordinaire de Voyageurs, ces deux Maitres Filoux, s'étant levez, coururent aux Buffets, aux Armoires, & au Coffre-fort dont ils trouverent les clefs, en tirerent tout l'argent, toute l'Argenterie, & tout le plus beau linge qu'ils y trouverent, chargerent le tout ſur leurs chevaux, & s'enfuirent ſans qu'on les ait jamais revus depuis ce tems, ni même entendu parler d'eux, laiſſant pour tout payement & dédomagement, à leur Hôte & leur Hôteſſe, le magnifique Teſtament que le prétendu malade avoit fait en leur faveur.

JE vous laiſſe à penſer, Madame, ſi ces bonnes gens furent fort contens lorſqu'à leur reveil ils virent que tout leur argent, leur Argenterie, & leurs meilleurs effets étoient diſparus comme un ſonge pendant la nuit. Pour moi je crois qu'ils reſterent auſſi ſots que le jeune Seigneur *Anglois* dont je vais vous raconter l'Avanture. C'eſt un ſecond vol, fait dans *Londres*, & qu'on peut regarder comme un tour de Carnaval; auſſi a-t-il été fait dans ces jours de réjouiſſance & de folie.

QUOIQUE en abjurant la Religion *Romaine*, les *Anglois* ayent aboli le Carême, ils ne laiſſent pas d'en avoir conſervé la mémoire, & de s'être réſervez les plaiſirs qui le précédent; ſans prendre aucune part aux jeu-

nes & à la mortification qui l'accompagnent. „ La joye ; „ dit cette Nation Philoſophe, eſt de toutes les Reli- „ gions & de toutes les Sectes ; & il n'y a que des Miſan- „ tropes, ou des foux, qui y renoncent lorſqu'il ne „ tient qu'à eux d'y prendre part.". Il y a bien des gens dans le monde qui ſans être ni *Anglois*, ni Philoſophes, ni Héretiques, penſent & raiſonnent de même, & qui agiſſent conſéquemment. Ont-ils tort? ont ils raiſon? C'eſt ce que je ne décide point; je reviens ſeulement à notre jeune Seigneur *Anglois* dont je vous ai promis l'Hiſtoire.

La ſaiſon du Carnaval étant donc à *Londres*, auſſi bien qu'ailleurs, le tems des plaiſirs, c'eſt-à-dire, des Bals, des Aſſemblées, des Feſtins, des Jeux, chacun, dans cette grande Ville, choiſit ceux de ces divertiſſements qui ſont le plus de ſon goût. Le jeune Seigneur dont je parle commença par celui du Bal auquel il alla, déguiſé en *Capucin*. Cet habillement qui, quoique Réligieux, eſt déja aſſez Comique par lui même, le paroit encore infiniment plus en *Angleterre* où l'habit Monacal eſt regardé de tout un autre œil que dans les païs Catholiques. Auſſi ce déguiſement, qui étoit tout à fait nouveau pour des yeux *Anglois*, divertit infiniment toute l'Aſſemblée où notre jeune *Capucin* s'en donna tout à ſon aiſe. Après avoir bien danſé au bal, il lui prit envie, pour ſe délaſſer de ſes fatigues de paſſer, dans le même déguiſement, dans une des Sales de jeu qui ſont à *Hay Market*, où, pour varier ſes plaiſirs, il ſe mit a jouer avec les autres.

L'Habit Monacal dont il étoit revêtu fut pour lui, comme il l'eſt pour la plûpart de ceux qui le portent, un habit à bonnes fortune. En effet il gagna des Sommes conſidérables avec leſquelles il eſpéroit ſe retirer chez lui; Mais la Providence en avoit diſpoſé tout autrement, ſoit qu'elle voulut le punir d'avoir ainſi profané le *Séraphique* habit du Bien-heureux Patriarche S. *François*, ſoit qu'elle voulut lui faire voir, d'une maniere bien ſenſible, que, l'or & l'argent ſont abſolument incompatibles avec ce vénérable froc. A peine étoit-il à deux ou trois cent pas, que trois ou quatre Voleurs, le

le piſtolet à la main, arrêterent la Chaiſe à porteur dans laquelle il étoit, & lui volerent non ſeulement tout l'argent qu'il venoit de gagner, mais encore celui qu'il avoit; & tout ce qu'ils lui trouverent qui valoit la peine d'être emporté. Ce qu'il y eut encore de plus mortifiant pour lui fut, qu'à chaque choſe dont ils le dépouilloient, ces Coquins le railloient, en lui diſant: *O mon Vénérable & très Révérend Pere, permettez nous de vous repréſenter que vous êtes bien éloigné de la perfection de votre état! Le Diable vous a tenté ſans doute; & vous allez au grand galop, avec lui, ſur le chemin de l'Enfer: Cette Montre à répetition, par exemple . . . . cette Tabatiere, & cet étui d'or. . . . ce magnifique Brillant que vous avez-là au doigt, tout cela convient-il à la pauvreté Evangélique d'un Capucin? . . . Non aſſurément; auſſi cela ne vous appartient-il point, & ne peut être à vous ſelon les Conſtitutions de l'Ordre toute propriété étant deffendue à ces bons Religieux. Tout cela ne pourroit appartenir, tout au plus, qu'à votre Communauté à laquelle nous vous promettons de le rendre auſſitôt qu'elle reparoîtra dans cette Ville: En attendant, Bon ſoir & bonne nuit*; & nos fripons de décamper, & de gagner au pied, laiſſant le jeune Seigneur *Anglois* dans un état vraiment *Capucinal*, c'eſt-à-dire, ſans foi ni maille, & dépouillé de toutes les vanitez du monde. Cette Tragi-Comique Scène s'eſt paſſée dans la ruë de *Londres*, nommée *Long-acre*, près du *Covent-garden*, un des derniers jours du Carnaval qui, comme vous le ſavez, Madame, arrive onze jours plus tard à *Londres*, qu'à *Paris*, à cauſe du vieux Stile, ou vieux Calendrier, que l'on ſuit dans ce païs-là.

Il n'y a preſque point à douter, que dans certains Païs *Catholiques*, cette Avanture ne fut regardée comme un Miracle de punition; & les *Capucins* ne manqueroient pas de l'inférer, ſous ce titre, dans la Légende de leur Ordre; Mais par malheur pour ces bons Peres, il y a trop long-tems que leurs Miracles ont perdu, en *Angleterre*, le Crédit qu'ils y avoient autre fois, pour ſe flater qu'on y donnât la moindre croyance à celui-ci.

Quoique cette vieille Marchandiſe ſoit de même aujourdhui aſſez décrié parmi nous depuis la chute de ceux de l'Abbé *Paris* qui en faiſoit ici par certaines, dit-on, il y a quinze & dix huit ans, il s'y trouve néanmoins toujours une eſpèce de gens crédules qui ne laiſſent pas de donner encore dans ces ſotiſes, & de crier Miracle au moindre événement un peu extraordinaire qu'ils voyent arriver. Tel eſt celui que je vais vous raconter, & qui fait, depuis quelques jours, beaucoup de bruit parmi le peuple & les Dévots.

Un Marchant de cette Ville, dont les fonds avoient pris un fort mauvais chemin, étoit obligé depuis trois mois de ſe tenir caché, dans la crainte que ſes Créanciers ne le fiſſent empriſonner. Pendant qu'il étoit dans cette appréhenſion, & qu'en conſéquence il ſe tenoit à couvert de leurs recherches, un de ſes Débiteurs lui fit remettre une Lettre de change de douze cents livres, payable à vuë. Cette Somme, quoique modique en comparaiſan de ſes dettes, étoit un *Tréſor* de reſſource pour lui. Il prétendoit, ſans ſatisfaire perſonne, entrer en payement avec les deux plus conſidérables de ſes Créanciers, & reprendre un peu de liberté pour vaquer à ſes affaires.

A cette Nouvelle, la joye renait dans ſon ménage. Il court chez le Banquier, qui lui compte l'argent de ſa Lettre; & en revenant il paſſe chez un de ſes Amis, pour lui apprendre la bonne fortune qui lui vient d'arriver. Celui-ci le retient à diner. Le repas fut *long*; mais lorſque le Marchand voulut s'en retourner chez lui, le ſoi-diſant Ami le retint encore, ſous le ſpécieux prétexte que ne l'ayant point vu depuis plus de trois mois, il ne devoit pas le priver encore ſi-tôt de ſon agréable compagnie. Il ſe rend à cette flateuſe raiſon, & ſe remet à Table où on le retient juſqu'à neuf heures du ſoir. Le Marchand voulant alors ſe retirer, l'Ami y conſentit en lui repréſentant néanmoins que c'étoit avec peine qu'il le laiſſoit aller, qu'on le retiendroit plus long-tems ſi l'on ne craignoit pas d'inquietter ſon Epouſe; mais il ajouta que, puiſqu'il falloit qu'il s'en *retournat*, il ne devoit pas s'expoſer ſi tard, avec un

ſac

ſac de 1200 livres, dans les rues, qui fourmilloient de Filoux & de Voleurs; qu'il étoit déja aſſez malheureux, ſans s'expoſer à le devenir encore davantage; enfin on conclut par lui conſeiller de laiſſer ſon argent, & de l'envoyer, ou le venir, chercher le lendemain.

QUELQU'ENVIE que le Marchand eut de l'emporter avec lui, il ſe rendit à la prière & aux ſolides raiſons de ſon Ami chez qui il le laiſſa. Le lendemain ſa femme, à qui il avoit raconté ce qui s'étoit paſſé la veille, n'eut rien de plus preſſé que de courir chez le Dépoſitaire pour retirer la Somme que ſon Mari y avoit laiſſée. *Votre Mari, Madame!* lui-dit ce faux Ami, en contre-faiſant l'étonné. *Votre Mari hier chez moi! Il faut qu'il ſoit devenu fou pour vous avoir dit cela. Il y a plus de trois mois que je ne l'ai vu! Comment & à quel propos m'auroit-il donné ce que vous me demandez? Allez, vous avez rêvé tout cela; & je ne ſçai pas de quoi vous voulez ici me parler.*

A un pareil compliment, fait dans les fâcheuſes circonſtances où ſe trouvoit cette femme, & toute ſa Famille, il auroit fallu être inſenſible pour ne pas être pénétré de douleur. Dans cette extrémité, ne pouvant tirer d'autre réponſe du Dépoſitaire, elle eut recours à la reſſource ordinaire à ſon Sexe, je veux dire, les larmes; & revint chez elle toute eplorée, ne ſachant que dire, ni que penſer. Ne pouvant, d'une part, ſe perſuader que ſon Mari fut aſſez fourbe pour lui avoir fait un mauvais tour & l'avoir engagé à faire à faux cette démarche humiliante, elle ne pouvoit croire, de l'autre, que ſon Ami fut aſſez ſcélérat pour lui nier un dépôt qui leur étoit ſi utile. Le Mari, à cette nouvelle, ne fut guére moins attriſté que ſa femme. Ils étoient, l'un & l'autre, dans la plus douloureuſe conſternation, lorſqu'un autre Ami, qui les vint voir & les trouva tous les deux dans cet état d'abbatement, voulut abſolument en apprendre la cauſe. Quand on la lui eut dit, il eut bien de la peine à ſe perſuader qu'une perſonne qu'il avoit regardée juſque-là comme un honnête homme eut pu commettre un action ſi noire; mais voyant que la douleur dans la quelle ſon Ami & ſa femme

étoient comme absorbez ne pouvoit être contrefaite, il entra avec chaleur dans leurs intérêts, & leur jura ou qu'il périroit, ou qu'il leur feroit rendre leur argent.

Il sort à ces mots, & du même pas il va trouver le faux Ami auquel il redemande les 1200 livres dans des termes qui ne lui laissoient que le choix ou de les rendre, ou de se battre en Duel avec lui. Tous les hommes qui sont capables de faire une bassesse, sont ordinairement des gens sans courage. Prendre le parti de se battre, n'étoit pas fort du goût de celui-ci, rendre l'argent, & s'avouer coupable d'une friponnerie, étoit une chose qui lui agréoit encore moins; se tenir sur la négative, c'étoit trop peu pour arrêter la fougue du demandeur; il falloit au moins des ferments dans les formes. Le Scélérat en fit des plus exécrables, & jura sur tout ce qu'il y a de plus sacré, qu'il n'avoit vu ni la personne, ni l'argent qu'on lui demandoit, & que quelque chose qui lui en pût arriver, il ne pouvoit dire autre chose, par ce que c'étoit la pure vérité.

Il alloit en dire davantage, lorsque tout à coup il tomba roide mort aux pieds de celui à qui il parloit. Cette mort subite fit une si forte impression sur sa femme, qui étoit présente à ce démêlé, que ne doutant point qu'elle ne fut la funeste suite & le châtiment du parjure de son Mari, elle se jetta aux genoux de celui qui lui redemandoit le dépôt, le conjurant de lui pardonner, & qu'elle alloit lui restituer l'argent en question; ce qu'elle fit aussi-tôt.

Quoique rien ne soit moins rare aujourdhui que les Morts subites, celle-ci néanmoins, vu les circonstances dans lesquelles elle est arrivée, a tellement frappé le peuple & nos Dévots, qu'ils l'ont aussi-tôt mise au rang des Miracles; idée que je me garderai bien de détruire ici, d'autant que rien n'est plus propre à inspirer à tous ceux qui liront, ou entendront parler de cette Histoire, l'horreur que tous les hommes doivent avoir de la friponnerie & du parjure, deux crimes qui sont très rigoureusement deffendus par les Loix Divines & Humaines.

Qui-

QUELQUE longue que ſoit déjà cette Lettre, Madame, je ſuis aujourd'hui ſi en train d'écrire, que j'y veux joindre encore des Nouveautez qui viennent d'éclore, & que je ſçai qui vous feront plaiſir. Ce ſont diverſes petites piéces de Vers faits ſur la Tragédie d'*Oreſte* par M. de *Voltaire*, de laquelle mon frere m'a dit qu'il avoit rendu compte à votre aimable petite Société. Ces Vers pouront ſervir de Suplément à ce qu'il vous en a déja mandé.

CENTURIE DE NOSTRADAMUS

*Sur la Tragédie d'*ORESTE *par M. de V. . . .*

„ QUAND en ſept cents cinquante on entrera,
„ Et qu'au Théatre un Enfant on verra;
„ Cet Enfant-là quatre Peres aura;
„ Avec cinq Membres au jour il paroîtra,
„ Quatre aſſez laids, l'autre horrible ſera.

EPIGRAMME

Sur le même Sujet.

Le ſuccès de SEMIRAMIS
Fut l'ouvrage de vos Amis.
Malgré leurs vœux, dans votre ORESTE,
Votre déclin ſe manifeſte;
Cette piéce eſt votre ATTILA; *
Permettez qu'on vous diſe, hola.
Craignez d'imiter ces Coquettes
Qui, voulant plaire à ſoixante ans,
Ne plaiſent que par leurs cornettes
Et font oublier leur printems.

CHAN-

* Dernière piéce de P. *Corneille*, dans laquelle ce grand & ſublime Poëte eſt encore au-deſſous de lui-même, qu'il eſt, dans les autres, au-deſſus de tous ceux qui l'ont précédé, & qui ſont venus après lui.

CHANSON

Sur le même Sujet,

Sur l'Air des *Trembleurs d'Ists.*

Electre eſt une Braillarde,
Iphiſe une Babillarde,
Clytemneſtre une Paillarde,
Pylade Roi des Amis;
Oreſte eſt un méchant Diable,
Egiſte un homme exécrable,
L'Auteur encor plus ſifiable
Que dans ſa SEMIRAMIS.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 26 Fevrier 1750.

LIVRES NOUVEAUX.

Qui ſe vendent à la Haye dans la Boutique de *Pierre Goſſe Junior Libraire* de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU.

LEttres de Rouſſeau, ſur differens Sujets, 12. 2 *vol. Geneve* 1749.

Bibliotheque Choiſie & Amuſante, 12. *tome Sixiéme, Amſt.* 1750.

Les Battelliers de St. Cloud, Opera Comique, 8. *la Haye,* 1750.

Le Florentin, Comedie par Monſieur de la Fontaine, 8. *la Haye,* 1750.

Livres Latins.

BEngelii (Joh. Alberti) Tractatie de Sinceritate Novi Teſtamenti Græci tuenda, 4. *Halæ,* 1750.

Emminghaus (Th. Georg. Guil.) Memorabilia Suſatenſia, 4. *Jenæ,* 1749.

Glaſey (Ad. Fr.) Specimen Decadem Sigillorum complexum qui Hiſtoriam Italiæ, Galliæ atque Germaniæ &c. 4. *Lipſiæ* 1749.

Hutcheſon Philoſophiæ Moralis Inſtitutio Compendiaira Libri III. Ethices & Juriſprudentiæ Naturalis Elementa Continens, 12. *Glaſguæ,* 1745.

N°. 38.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

TOujours languiſſante, & preſqu'à l'Agonie, notre Littérature ne nous offre plus aujourd'hui que de foibles reſtes de ce qu'elle étoit il y a quelques années. Vous en jugerez vous même, Monſieur, par ce que je vous envoye. Ce ſont les ſeules Nouveautez dont nos Libraires nous régalent ici, en attendant que Meſſieurs nos Sçavants (car nous en avons ſans doute encore quoiqu'on ne ſache, ni où ils ſont, ni ces qu'ils ſont) leur fourniſſent quelque choſe de meilleur.

Il y a environ trente ans que Monſieur *de Mairan*, le plus grand Phyciſien, *Cartéſien*, que nous ayons en *France*, publia une DISSERTATION *ſur la Glace*, qui fut couronnée par l'Académie de *Bourdeaux*. Cette Diſſertation vient de reparoître avec des augmentations ſi conſidérables, qu'on peut la regarder comme un Traité complet ſur cette matière. En voici l'idée.

POUR faire de la glace, il ne s'agit que de chaſſer une partie de la Matière Subtile qui coule entre les interſtices du Liquide, de diminuer ſon mouvement, ou affoiblir ſon élaſticité, enſorte qu'elle ne puiſſe plus vaincre le réſiſtance des parties intégrantes; C'eſt ce que fait le Froid. Pour changer une corps dur en liquide, ou le dégeler, il ne faut qu'introduire une quantité ſuffiſante de Matière Subtile dans ſes pores, ou augmenter aſſez le mouvement & le reſſort de celle qui s'y trouve enfermée, pour qu'elle puiſſe ſéparer les parties qui s'uniſſent par leurs ſurfaces, ou débaraſſer celles qui s'entrelacent par leurs rameaux; & c'eſt ce que produit la Chaleur.

TOUT cela ne paroit pas bien difficile à concevoir à nos Phyſiciens aujourd'hui, parce qu'ils le ſçavent, *mais comme* tout le monde n'en eſt pas inſtruit com-

me eux, on doit ſçavoir gré à Mr. *de Mairan* d'avoir mis, comme il le fait ici, cette matière à la portée de touts ſes Lecteurs. Ce Livre eſt en effet un des meilleurs que nous ayons ſur ce ſujet. On y voit une Logique admirable dans les raiſonnements, une ſagacité étonnante dans la diſcuſſion des Expériences ſur leſquelles ſon Syſtême eſt appuyé, une netteté & une ſimplicité de ſtile qui ne ſont pas communes. La ſeule choſe qui pourroit faire appréhender à M. *de Mairan* que ſon Livre ne fût pas gouté de nos Phyſiciens Modernes, c'eſt que la Matière Subtile n'étant plus à la mode depuis quelque tems parmi ces Meſſieurs, ils n'adopteront peut-être pas ſon Syſtême; Mais ce qu'ils ſubſtituent à cette Matière Subtile ne paroiſſant pas plus ſolide à bien des gens, il en réſulte que l'Ouvrage de Mr. *de Mairan* eſt auſſi eſtimable que le peuvent être tous ceux qu'ils ont fait, ou peuvent faire ſur ce ſujet. Du moins ne pouront-ils nier que, ſon principe une fois poſé, il conduit ſes Lecteurs à ſon but par une ſuite de conſéquences auxquelles un Eſprit juſte ne ſçauroit ſe réſuſer.

Je m'étois promis, Monſieur, de vous rendre ici un compte exact & détaillé de trois Lettres de Milord *Bullenbrok*, qui viennent d'être traduites de l'*Anglois* par M. le Comte de *Biſſi*. Je l'aurois fait avec d'autant plus de plaiſir, que comme ce Livre a fait, il y a quelques années, du bruit en *Angleterre*, il en fait auſſi beaucoup en *France*; mais étant aſſez rare ici, il n'a pu me reſter entre les mains qu'autant de tems qu'il m'en a falu pour le parcourir. J'ai remarqué que la première de ces Lettres roule ſur l'eſprit de *Patriotiſme*. Les devoirs des Citoyens envers leur Patrie m'y ont paru pouſſez beaucoup plus loin qu'ils ne ſont ordinairement, même en *Angleterre*. La ſeconde contient le Portrait & les devoirs d'un Roi vraiment *Patriote*. Si ceux de la *Grande-Bretagne* ſuivoient au pied de la Lettre les Idées de Milord *Bullenbrok* ſur ce point, ils pourroient *avec juſtice* prendre, comme les Papes, le Titre de *Serviteurs des Serviteurs* de la République Britanni-

que

que *. Dans la troiſième Lettre il s'agit des partis qui diviſoient l'*Angleterre* lorſque *Georges I.* monta ſur le Trône. Elle me paroit plus intéreſſante pour les *Anglois*, que pour aucune autre Nation de l'Europe, & j'en trouve les Maximes auſſi propres à boulverſer la Société qu'à y maintenir le bon ordre & la tranquilité. Je ne ſçai ſi l'Auteur *Anglois* n'avoit pas le talent de s'exprimer clairement, mais j'y ai trouvé bien des choſes dites d'une manière très obſcure. Peut-être craignoit-il d'être trop entendu. Ce qui s'y fait remarquer le plus, eſt un chagrin pitoyable, une Ambition démeſurée; & l'on y voit partout un Ecrivain déſeſpéré de n'avoir point de part au Gouvernement.

Ces Lettres me rappellent deux traits Hiſtoriques dans leſquels on voit que ce Milord ne manquoit ni d'eſprit, ni de ſincérité. Un jour qu'on parloit en ſa préſence du Duc de *Marlborough*, & qu'on citoient des traits fort marqnez de l'avarice de ce fameux Général *Anglois*, Milord *Bullenbrok*, qui l'avoit connu particulierement, ayant été prié de dire ce qu'il en penſoit & ce qu'il en ſçavoit: *C'étoit un ſi grand homme*, répondit il, *que j'ai oublié ſes vices.* Ce Seigneur, s'étant retiré en *France*, à l'avénement de *Georges I.* au Trône de la *Grande Bretagne*, il témoigna à *Louis XIV.*, qui avoit eu une maladie des plus ſerieuſes, combien il étoit charmé de l'en voir parfaitement rétabli; *Je ſuis d'autant plus flatté de votre Compliment*, lui répondit le Monarque François, *que les Anglois n'ont pas la réputation d'aimer beaucoup les Rois....* Sire, lui répliqua Milord *Bullenbrock*, *Nous aimons tous les Rois; Il n'y a que le notre que nous déteſtons.* C'eſt effectivement une des ſingularitez qui caractériſent & diſtinguent la Nation *Angloiſe* de toutes les autres.

Aux Lettres de Milord *Bullenbrock* je pourois encore ici joindre un autre Livre qui vient de paroitre. C'eſt un Roman, intitulé L'Enfant *Trouvé*, lequel a été pu-

* Les Papes, dans leurs Bulles & Conſtitutions, qui ſont leurs Edits & Ordonnances, prennent l'humble & modeſte titre de *Serviteur des Serviteurs de Dieu*; Servus Servorum Dei.

publié, il y a quelque tems, à *Londres*, & qui vient d'être traduit en notre langue par Mr. *De la Place* qui nous a donné le Théatre *Anglois*; Mais ces sortes de Production étant plus du goût des Femmes, que du notre, comme d'ailleurs elles se connoissent beaucoup mieux que nous à ces bagatelles, je laisse à ma Sœur le soin d'en rendre compte à vos Dames. Comme nous sommes convenus que nous n'empiéterions point sur les droits l'un de l'autre, & qu'elle s'est réservé ces sortes de matières, je serois très fâché d'avoir avec elle un Procès pour une cause si grave. Vous aurez donc, Monsieur, la bonté de vous en passer pour aujoud'hui. En revanche je vais vous régaler ici d'une Nouveauté qui vous fera peut être plus de plaisir.

Je viens de vous dire un mot, en passant, du caractère singulier des *Anglois*. Comme nous avons aussi des défauts qui nous sont particuliers, la justice & l'impartialité exigent que nous ne nous fassions pas plus de grace. Dans le grand nombre des singularitez qu'on peut nous reprocher avec beaucoup de raison, il y en a une qui nous doit rendre très ridicules aux yeux des autres Nations de l'Europe. C'est que nous nous passionnons extraordinairement pour de pures Bagatelles. En voici une nouvelle preuve. Tout *Paris* vient de se partager, avec beaucoup de vivacité, pour une question qui, dans le fonds, n'est qu'une pure Vetille. Il s'agit de sçavoir, si un Livre, qu'il y a près de quatre-vingt ans que l'on débite sous le titre de *Testament Politique du Cardinal de Richelieu*, est réellement l'Ouvrage de ce grand Ministre, ou si c'est un Livre supposé. L'opinion commune l'a attribué jusqu'ici à ce fameux Politique; mais Mr. *de Voltaire*, dans une Dissertation intitulée Plaintes *sur les Mensonges imprimez*, a osé soutenir le contraire, & y démontre, en quelque façon, que le Public a été trompé. Mr. le Duc de *Richelieu*, loin de se plaindre de cette hardiesse, n'en a fait que plaisanter, pensant, comme il est vrai, qu'il importe *fort* peu à la gloire de son grand Oncle que cet Ouvrage *soit* de lui, ou non; Mais Madame la Duchesse d'*Aiguillon* a pensé tout autrement, & a cru devoir s'en fâcher.

fâcher. Cette illuſtre Dame a fait faire une Diſſertation dans les formes, qu'elle a oppoſée à celle de M. de *Voltaire*; & dans laquelle on prétend que cet Ouvrage appartient, & doit appartenir au Cardinal, ſon parent. La preuve qu'on en apporte, c'eſt qu'il ſe trouve dans la Bibliothèque de *Sorbone* une Copie de ce Teſtament, ecrite de la main du Secrétaire du Cardinal, ce que M. de V. . . . avoit dit hardiment qui ne ſe trouvoit nulle part. On aſſure que ce dernier ſe diſpoſe à répondre à cette Diſſertation. Ne voilà-t-il pas un fait bien interreſſant pour occuper un auſſi beau génie, & pour interreſſer tout *Paris* qui prend parti dans cette affaire avec autant de chaleur, que s'il s'agiſſoit du ſalut de l'Etat & de la Religion? . . .

A propos de Mr. de V. . . . & de ſa Diſſertation, voici une piéce poliſſonne, faite contre lui par quelqu'un de ſes ennemis & envieux, & dont vous ſçavez, Monſieur, qu'il y a aſſez bon nombre. On la ſème Manuſcripte dans tout *Paris*; & je la trouve aſſez plaiſante pour vous amuſer un moment.

LETTRE D'AGGRE'GATION

De l'Académie des ANES.

„ GILLES, Blaiſe, Job, Martin, par la grace d'*Apulée*, & ſous l'autorité de *Midas*, Grand-Maître „ de l'Ordre, Société, Suprême Tribunal, Protecteurs „ de l'Académie des Anes du Royaume, à tous nos „ Sujets, Aſſociez, Freres, Amis, & Confreres en „ Aneries, & autres qui ces préſentes verront, SALUT.

„ SÇAVOIR faiſons que, vû la Requête a Nous préſentée par *François Marie Arrouet de Voltaire*. Peintre, Philoſophe, Géometre, Aſtronome, Poëte, „ Hiſtorien, Grammairien, Théologien, Mathématicien, „ Phyſicien, Muſicien, Académicien, Epicurien, Athée, Payen, Chrétien, Luthérien, Janſeniſte, Moliniſte, Comédien, &c. &c. &c. par laquelle il nous expoſe que le déſir qu'il a d'être Membre de tous les „ Corps l'ayant engagé à travailler depuis long-tems „ *pour mériter* nos ſufrages, il a préſumé de notre ſi-

„ lence à ſon égard que nous ne l'avions pas encore
„ jugé digne d'entrer dans notre illuſtre Compagnie,
„ mais que ne perdant point de vuë le projet qu'il a
„ formé de devenir, à la fin, notre Confrere, il s'eſt dé-
„ terminé à retravailler, repolir, reſondre, racommoder,
„ tronquer, mutiler, piller, & remettre ſur le Théatre,
„ à l'uſage de Nous & des Notres, les Poëmes Tragi-
„ ques de quelques autres Auteurs, & notamment *Se-*
„ *miramis*, *Electre*, *Catilina*, d'un nommé *Crébillon* que
„ nous avons toujours mépriſé, & qu'il eſpère qu'un
„ travail auſſi ſingulier, joint à pluſieurs autres Aneries
„ recommandables parmi nous, lui mériteroient une
„ place dans notre Académie; Vû la ditte Requête
„ ſignée *Arrouet de Voltaire*, enſemble la repréſenta-
„ tion de deux des ſuſdites piéces, *la Philoſophie de*
„ *Newton miſe à* notre *portée*, les deux ſuperbes *Tem-*
„ *ples du Goût & de la Gloire*, bâtis par le dit Expoſant,
„ & quelques autres Ouvrages de ſa façon qui lui ont
„ attiré, de la part des gens de Cour, les Careſſes
„ qu'on ſait ordinairement à nos Meſſagers qui ne
„ vont pas aſſez vîte au Moulin; Vû ſon ardeur à
„ pourſuivre en juſtice les impertinents, qui ôſent at-
„ taquer ſa réputation & critiquer l'embonpoint de ſon
„ individu; Vû ſes réflexions ſur des Véritez recon-
„ nuës, & qu'il traite de Menſonges; Vû enfin mille au-
„ tres Aneries qu'il a faites & fera, & qui l'ont rendu,
„ le rendent, & le rendront à jamais recommandable
„ parmi Nous.

„ Ouï le raport, ayant égard à la Requête du dit
„ Expoſant, & ne pouvant nous refuſer à la puiſſante
„ protection qu'il a employé à cet effet, Nous, de no-
„ tre certaine ignorance, & pleine puiſſance, avons
„ admis, & admettons, avons agrégé & agrégeons à
„ notre illuſtre Compagnie le dit *Arrouet de Voltaire*,
„ & lui avons donné & donnons, octroyé & octroyons
„ la place de notre Conſeiller, Traducteur ancien &
„ Moderne; Enjoignons à tous les Anes du Royaume,
„ nos Sujets, & Confreres, Aſſociez, Etrangers, ou
„ Regnicoles, de le regarder comme un des Membres
„ de notre Conſeil Académique; leur commandons très

„ ex-

„ expreſſément de ſe tenir à la porte des Spectacles ſix heures a-
„ vant l'ouverture, les jours qu'ils ſçauront qu'on doit repréſen-
„ ter ſes piéces, de s'emparer de toutes les places, & particu-
„ liérement du Parterre, d'y donner le ton, d'aplaudir à toute
„ outrance comme s'ils étoient payez pour cela, & ce ſans être
„ tenus d'aporter d'autre raiſon, ſi non que *C'eſt du Voltaire*, en
„ un mot, de le ſoutenir en toutes les occaſions en dépit des ſi-
„ flets, Bronhahas, Petarades, Tintamare, Paſquinades & même en
„ dépit du Bon-ſens; A la charge par lui de ne ſe point négliger
„ dans les Traductions, Rapſodies, & Corrections néceſſaires qu'il
„ nous donnera, & de travailler *Catilina* comme il a fait *Oreſte*,
„ c'eſt-à-dire, comme un franc & loyal Ane doit faire. Man-
„ dons à tous les Ignorants ayant droit & ſéance dans nos Juſ-
„ tices, & à tous nos Officiers, Aſſociez, Amis & autres,
„ qu'ils ayent à faire obſerver les préſentes, & jouir le dit *Ar-*
„ *ronet de Voltaire* du Privilége & bénéfice d'icelles, non ob-
„ ſtant Clameur de Baudet, Chartres Arcadiennes, hauſſement
„ d'épaules, Sifflets, & Lettres à ce contraires; Car tel eſt no-
„ tre amuſement. Donné à *Montmatre* * l'an de notre Reg-
„ ne, l'innombrable.

Signé Maitre ALIBORON
Et plus bas BAUDET, Secrétaire.

VOILA, Monſieur, de quelle manière on traite aujourd'hui un homme qu'on ne pouvoit ſe laſſer d'admirer & de louer il y a quelques années. Triſte & humiliante Cataſtrophe! Il n'y a point à douter que M. de V. n'y ſoit auſſi ſenſible que le Lion décrépit de la Fable le fut au traitement qu'il reçut de la part des autres Animaux dont il étoit le Roi.

Le Cheval s'aprochant lui donne un coup de pied,
Le Loup un coup de dent, le Bœuf un coup de corne;
Le malheureux Lion languiſſant, triſte, & morne,
Peut à peine rugir par l'âge eſtropié,
Il attend ſon deſtin ſans faire aucunes plaintes,
Quand voyant l'Ane même à ſon Antre accourir:
Ah! c'eſt trop, lui dit-il, je voulois bien mourir;
Mais c'eſt mourir deux fois que ſoufrir tes atteintes (a)

TELLE eſt aujourd'hui la triſte ſituation de M. de V. Ce n'eſt pas ſeulement en proſe qu'on l'inſulte à outrance; Tous les Bourgeois, & juſqu'aux Grimaux mêmes du *Parnaſſe* lui donnent chacun leur coup. Voici encore deux petites piéces de Vers, faites contre lui; Vous pourez les joindre à celles que ma Sœur m'a dit qu'elle avoit envoyées à vos Dames dans ſa dernière Lettre.

VOL-

* Montagne près de *Paris*, toute couverte de Moulins, & d'Anes qui ſervent à porter dans cette grande Ville la farine & le plâtre qu'on tire de ſes Carrieres.

(a) *La Fontaine*, Fable du *Lion devenu vieux.*

VOLTAIRE *qui ſe croit le ſublime, le rare,*
Et dont l'acharnement, auſſi ſot que biſare,
Veut à force écraſer le fameux Crébillon,
N'eſt qu'un Rimeur pillard, plein de préſomtion,
Qu'il faudrait reléguer aux Freres Saint-Lazare (b)
Puiſque ſes Oeuvres ſont à la Correction.

AUTRE

Contre le même.

MALGRE votre Témerité,
Vous obtiendrez tous nos ſufrages;
Car le Public a la bonté
De corriger tous vos Ouvrages.

Il n'y a perſonne, pour peu qu'il s'intereſſe à la gloire de la République des Lettres & de ceux qui en ont fait l'ornement & le ſoutien, qui ne doive être fâché de les voir traiter ainſi. Pour moi, Monſieur,

Il plains le ſort de tous Auteur
Que les autres ne plaignent guères,
Si dans ſes travaux Littéraires
Il veut goûter quelque douceur,
Il doit fuïr, comme un grand malheur,
Tous les Beaux-Eſprits ſes Confreres (c)

Il ſemble que, par ce dechainement général contre M. de V. le Public veuille lui rendre les mauvais traitements; qu'il a faits lui même à un de ſes plus reſpectables Confreres dont, malgré tout ce qu'il en a dit, on admire, & l'on admirera toujours les inimitables Poëſies tant qu'on parlera & qu'on entendra la langue *François* (d):

Quiconque ris d'autre
Doit s'attendre, à ſon tour, que l'on rira de lui, *

J'ai l'honneur d'être, &c.

Paris, ce 9 Mars 1750.

(b) Maiſon de correction, ſituée dans un des Fauxbourgs de *Paris*

(c) *Voltaire*, dans ſon Epitre au Préſident *Hainault*.

(d) Le Poëte *Rouſſeau*.

* Moliere, *Ecole des Femmes*, Acte I. Scene I.

LIVRES NOUVEAUX

Qui ſe vendent à la Haye dans la Boutique de *Pierre Goſſe, Junior*; *Libraire* de S. A. R. à la Haye.

L'Amour Devoilé ou Syſtême des Simpathiſtes, où l'on explique l'Origine de l'Amour, des Inclinations, des Simpathies, des Averſions, des Antipathies, &c. 12. *Paris*, 1749.

Eloge Hiſtorique & Critique d'Homere, traduite de l'Anglois de Pope, 12. *Paris*, 1749.

LA BIGARURE

OUVRAGE PERIODIQUE.

SI vous étiez Prude, Bigote, Précieuſe, ou Coquette, j'apréhenderois, Madame, que les petites piéces de Vers que je vous ai envoyées dans ma derniere Lettre ne vous euſſent un peu fâchée à cauſe du mal qu'on y dit de notre Sexe; Mais comme vous êtes au fait du monde, & que j'ai toujours reconnu en vous un eſprit ſolide & bien fait, cette idée me raſſure, & diſſipe une partie de mes craintes. Toutefois, comme il ſe pouroit trouver dans votre Société quelque Dame qui ne fût pas de votre caractère, mon intention n'étant que d'amuſer, & non de faire de la peine à qui-que-ce ſoit, je débuterai dans celle-ci par une très belle piéce de Vers dont je me flatte qu'elles ſeront toutes fort contentes. Elle nous a été envoyée de *Berlin*, ſans nom d'Auteur; Modeſtie bien rare dans un Poëte, ſurtout à l'égard d'une piéce qui me paroit un très excellent morceau de Poëſie.

SI je ne ſçavois pas l'état brillant où eſt aujourd'hui l'Académie de cette Ville, que le Grand *Frederic*, le Reſtaurateur des Belles-Lettres dans le Royaume de *Pruſſe*, a preſque miſe au niveau de celles de *Paris*, je ſerois tentée de croire que cette production ſeroit de notre cru; & je ſuis perſuadée qu'en la liſant vous en auriez auſſi la même idée ſi je ne vous avois pas prévenue ſur ce point; Mais il eſt juſte de rendre à tous les gens d'eſprit, qui ont des talents, la gloire qui leur eſt

due, de quelque païs qu'ils ſoient.

Sur ce principe, Madame, je ſuis déja preſque ſûre que vous ne pourez refuſer votre eſtime à l'Auteur de cette piéce, ni vous empêcher d'admirer, à cette occaſion, un grand Prince dont les Libéralitez & l'amour qu'il a pour les Sciences, qu'il favoriſe & cultive lui-même, ont mis en peu de tems ſes Sujets en état d'enrichir la République des Lettres de productions ſi charmantes. On pouroit intituler celle-ci. *Le Triomphe de la Religion & de l'Amour Conjugal*, tant l'un & l'autre ſujet y eſt traité avec une tendreſſe de ſentiments & une onction peu communes. Auſſi peut-on dire que c'eſt une excellente piéce de Morale, auſſi bien que de Littérature. Vous ſçavez, Madame, que je vous en ai promis de cette eſpece lorſqu'il m'en tomberoit de bonnes entre les mains. Si je ne vous en ai pas envoyé auſſi ſouvent que je l'aurois ſouhaité, prenez vous-en à Meſſieurs nos Poëtes qui ne s'occupent preſque tous aujourdhui que de bagatelles. Voici du ſolide. Il me paroit d'autant moins déplacé ici, que nous ſommes dans un tems où tout *Paris* va ſe convertir pour quinze jours *. Il eſt juſte que de mon côté, Madame, je contribue auſſi à vous édifier, ne fût-ce que pour quelques moments.

O D E.

Sentiments Tendres & Chrétiens d'un jeune Epoux ſur la mort de ſa Femme.

Arbitre de ma deſtinée,
Grand Dieu, dont j'adore les Loix,
Mon ame aux pleurs abandonnée
Vient t'adreſſer ſa triſte voix.
Au trait douloureux qui la bleſſe,

Je

* Cette Lettre a été écrite dans la Semaine de *la Paſſion.*

Je ſens qu'en vain on s'intereſſe
Sans ton ſecours, ſans ta bonté.
Auteur de ces jours pleins de charmes,
Que tu changes en jours de larmes,
Sois le de ma tranquilité!

Ll n'eſt donc plus l'Objet aimable
Que ta bonté me deſtina!
Heureux Himen! ſort déſirable!
Dieu! comment il ſe termina!
Telle une fleur qui vient d'éclore
Et qui périt après l'Aurore
Qui l'anime & l'épanouit,
Tel eſt le nœud que ta main forme;
A peine eſt-il, qu'un Monſtre énorme,
La Mort, paroit, & le détruit.

Quel triſte aſpect!... Puis-je l'entendre?...
Dans toute l'horreur du trépas
Je vois l'Epouſe la plus tendre
Gémir, expirer dans mes bras!
Quel Spectacle fut plus terrible
Pour le cœur d'un Epoux ſenſible!
Dieu, gardois-tu ce châtiment
Pour les Vertus les plus conſtantes,
Pour les graces les plus touchantes,
Pour mon ſincère attachement!

O vous à qui le ſort contraire
Fit éprouver quelque rigueur,

En eutes-vous de plus ſévère
Que celle qu'éprouve mon cœur!
Et vous dont la Vertu Stoïque
Voit avec un front Heroïque
S'échaper le bien qui vous fruit,
Verrez-vous mon malheur extrême
Sans ſoumettre votre ſiſtême
A la douleur qui me pourſuit!

POURQUOI, Seigneur, de ta puiſſance
Me fais-tu ſentir cet effet?
Manquai-je de reconnoiſſance
Pour ton préſent, pour ton bien fait?
Non; c'eſt à toi que j'en appelle,
Tu connus mon ardeur fidelle,
Tu pus ſans ceſſe l'éprouver.
Que manquoit-il à ma tendreſſe?
Conforme aux loix de ta ſageſſe,
Tu ne pouvois que l'aprouver.

D'OU VIENT donc que, loin de te plaire,
Je la vois en butte à tes coups!
Hé quoi! l'union la plus chère
Dut-elle exciter ton couroux?
Faut-il que l'humaine nature
Par de cruels maux qu'elle endure
Aprenne à ſentir ta bonté,
Ou ne diſpenſes-tu des Graces
Que pour en affoiblir les traces
Par des traits de ſévérité?

Qu'entends-je ! quelle voix s'oppoſe
A mes trop douloureux accens ?
Eſt-ce ta main qui ſe diſpoſe
A punir mes cris indécents ? . . .
Mais non, j'entends ta voix céleſte,
Et je n'y vois rien de funeſte
Contre mon indocilité.
Je m'apperçois que ta clémence
Veut ſurpaſſer en indulgence
Ma coupable témérité.

Tu pardonnes la plainte amère
Que contre toi j'oſe former,
Et tu viens toi même en bon Père
Prendre le ſoin de me calmer . . . .
J'entends, ſi ta main favorable
Rendit mon deſtin agréable
En formant ce lien chéri,
Tu voulus bien m'être propice
Et je t'en dois le ſacrifice,
D'un cœur content, quoique attendri.

Que ta Volonté m'eſt terrible ;
Mais que ton ſecours eſt puiſſant !
Quand je crois mon cœur inflexible,
Je ne me plains qu'en gémiſſant.
Effet de tes Loix Souveraines ?
Déjà mon ſang dedans mes veines
De ma douleur calme l'excès ;

Mais, pour éloigner ma triſteſſe,
Dieu ! ne borne pas ta tendreſſe,
Si tu veux en voir le ſuccès.

Dans le chagrin qui me conſume
Et dont mes ſens ſont abatus,
Pour en adoucir l'amertume
Combien il me faut de vertus !
Sur une ame tendre, indocile,
Que peut cette raiſon fragile
Accordée aux foibles humains ?
Helas, dans tout ce que je tente,
Loin que ma raiſon me contente,
Elle même fait mes chagrins !

Quoi, de cette Epouſe chérie
Que ta main combla de bienfaits,
Par la ſeule Philoſophie
Pourois-je oublier les attraits ?
Loin de moi tout diſcours ſublime,
Dans la Tendreſſe qui m'anime
Mon cœur ſçauroit vous réſiſter.
Dieu, dont j'implore l'aſſiſtance,
Ce n'eſt que ſur ta Providence
Que ma triſteſſe doit compter.

Viens donc, Seigneur, ſur moi répandre
Tes graces, ton Divin eſprit ;
Viens, fais moi ſans ceſſe comprendre
Que tout paſſe, que tout périt,

Qu'un

Qu'un jour en ta Gloire adorable
Je reverrai l'Objet aimable.
Donc il te plait me séparer;
Alors comptant sur ta promesse
Mes larmes seront sans foiblesse,
Et couleront sans murmurer.

Que ces sentiments sont tendres & touchants, & qu'ils sont élégamment exprimez! Pour-peu qu'on ait éprouvé ce que c'est que l'Amour, & quelle est la felicité dont jouissent deux Amants qu'un lien aussi sacré que délicieux unit ensemble, il est impossible de n'être pas attendri en lisant cette Ode, comme il n'est pas possible de n'être point touché des sentiments Chrétiens qui y sont exprimez, pour-peu qu'on ait de Religion. Il n'y a qu'elle, en effet, qui puisse calmer l'excès du désespoir que la Mort cause ordinairement à deux jeunes Epoux qui s'aiment tendrement, lorsqu'elle les sépare l'un de l'autre. La résignation aux ordres, & aux saints décrets de la Providence est le seul remede efficace qu'on puisse aporter à un mal d'autant plus douloureux, que tous les soulagements que les hommes s'efforcent de nous donner ne font que l'irriter encore davantage.

De murmurer contre elle & perdre patience,
Il est mal à propos;
Vouloir ce que Dieu veut, est l'unique science
Qui nous met en repos.

Voila de la Morale, Madame, & de la Morale aussi solide qu'elle est nécessaire lorsqu'on se trouve dans des conjonctures aussi tristes & aussi désespérantes que celles de la personne qui fait le sujet de la piéce que vous venez de lire. Il est vrai que ces conjonctures sont aujourdhui assez rares parmi les Epoux, si l'on s'en raporte au jugement d'un Poëte qui dit, que.

L'Hi-

L'Himen avec l'Amour a tant d'Antipathie;
Qu'on n'a que deux bons jours, l'entrée, & la ſortie;
Si l'on en trouve plus, c'eſt par cas fortuit, &c.

Comme je ne l'ai point eprouvé, Madame, je ne puis vous aſſurer par moi-même ce qui en eſt. Mais ce que je ſçai très bien, & que nous voyons tous les jours, c'eſt qu'il eſt peu de Maris qui faſſent aujourd'hui paroître, à la mort de leurs femmes, des tranſports de douleur pareils à ceux que vous venez de voir. La plûpart, au contraire, oublient, preſque auſſi-tôt, dans les bras d'une autre, celle qu'ils viennent de perdre. De pareils hommes ne méritient-ils pas bien notre eſtime & notre amour? Le monde cependant en eſt preſque rempli, & l'on n'en voit guére d'autres.

J'ai l'honneur d'être, &c.

F I N.

Du Tome ſecond.

PIERRE GOSSE JUNIOR, *Libraire de S. A. R. à la Haye*, debite actuellement, pour le compte de l'Editeur, *L'HISTOIRE DE BERTHOLDE. contenant ſes Avantures, Sentences, Bons-Mots & Reparties Ingenieuſes, ſes tours d'Eſprit, l'Hiſtoire de ſa Fortune, avec ſon Teſtament, Traduite & Paraphraſée de l'Italien de* Julio Ceſare CROCI, *& de Meſſieurs les Academiciens della* CRUSCA, grand *in* 8. Prix 20. ſols. C'eſt pour la premiere fois que cette Hiſtoire, qui eſt ſi eſtimée en Italie, qu'on en a fait dans ce païs là un nombre extraordinaire d'éditions, paroit en cette langue. On n'a oublié dans celle-ci rien de ce qui peut rendre ce Livre recommandable au Public. Le même Editeur compte donner de même, inceſſamment, *Les Avantures de BERTHOLDIN*, qui ſeront ſuivies de celles de *Cacaſſenno*, Ouvrages des mêmes Auteurs. Ce Livre ſe trouve auſſi à *Berlin* chez Jean *Neaulme*, & chez les principaux Libraires de ces Provinces, & de l'Europe.

Jeudi le 26 Mars 1750.

TABLE

N°. 40.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans les Tomes Premier & Second de la

BIGARURE

La Lettre (*a*) deſigne le Premier Tome, & la Lettre (*b*) le Second.

Académie. Ce qui ſe paſſe dans celle des Quarante, de *Paris* (*a*) 57. Celle des Medailles & des Inſcriptions, chargée par *Louïs XV.* de travailler à l'Hiſtoire de ſes Conquêtes, 63. Eloge de celle de *Berlin* (*b*) 53.

Amour, cauſe de la perte de bien des perſonnes Hiſtoire Tragique à ce ſujet (*b*) 71.

Anes, Brevet d'Agrégations à l'Académie des Anes (*b*). 149.

Ariſtomene, Tragédie. Voyez *Marmontel.*

Aſſaſſinat du Curé de S. *Jean* de *Latran*, de *Paris* (*a*) 106.

Avanture plaiſante arrivée au Lieutenant de Police de la Ville du M. (*b*) 109. Autre fort déplaiſante arrivée à un Magiſtrat de la Ville de *Paris* (*b*) 77. Autre dans le même goût arrivée à un Vinaigrier de *Paris* (*b*) 74. Autre plaiſante d'un Gentil-homme Campagnard avec M. de *Voltaire* (*b*) 113.

Banqueroutiers, Tours de (deux) (*a*) 125. (*b*) 37.
Bataille Comique à l'occaſion *de* deux Poëtes *François* (*a*) 74. de deux Auteurs, 147. de deux Moines (*b*) 18.
Berkley (Le Docteur) ſes Dialogues. Extrait de ce Livre (*b*) 119.
Bernis, l'Abbé (de) Eloge de ſes talents & de ſa générosité (*a*) 60. ſon Epitre à M. *Duclos*, 101.
Blanc, l'Abbé (le) ſon Hiſtoire (*a*) 59. Epigramme contre lui, 60.
Bocage, Madame (du) ſes Ouvrages. Extrait & Critique de ſa Tragédie des *Amazones* (*a*) 13. 15. Eloge de cette Dame, 95.
Boiſpréaux, ſon Hiſtoire de P. *Arétin*. Extrait & éloge de cet Ouvrage (*b*) 53.
Bouflers, M. la Marquiſe (de). Vers à la louange de cette Dame (*a*) 44.
Brandenbourg, Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire (de) Extrait & éloge de ce Livre & de ſon Illuſtre Auteur (*a*) 137.
Bullenbrock, Lettres de (Milord). Jugement ſur ces Lettres (*b*) 146.
Campagnard (Le) ſa Femme, & ſon Horloge, Conte (*b*) 104.
Châtelet, M. la Marquiſe (du) ſa mort, & ſon Hiſtoire (*a*) 41. 66. Vers à ſa Louange, 89. ſon Epitaphe, 92. Palinodie ſur le compte de cette Dame, 93. Hiſtoire plaiſante arrivée à ſon occaſion dans le Château de *Lunéville*, quelques jours après ſa mort, 132.
Cicoigne (l'Abbé) mis à la Baſtille, pourquoi (*a*) 62.
Cocu (le Cocu vangé) ou l'Avanture Galante & Tragicomique de l'Abbé de P*** & de Madame M... (*a*) 115.
Colbert (l'Ombre du grand) Critique de ce Livre (*a*) 142.
Comédie, Sonnet contre ceux qui déclament contre la Comédie (*b*) 109.

Considérations, Considérations sur le Commerce de la Grande-Bretagne; idée de ce Livre (*b*) 11.

Confessions du Comte de *** Eloge de ce Livre. Critique de sa continuation (*b*) 8.

Coup d'œil (Le) *Anglois*, Extrait de ce Livre (*b*) 113.

Dame, Recueil de Poésies (d'une). Jugement sur ce Livre (*a*) 143.

Diderot, Bel-Esprit, & auteur; son Histoire; est mis à la Bastille; pourquoi. (*a*) 20. Ses occupations dans cette prison, 61. en est tiré *ibid.*

Ecclésiastiques sont hommes, & enclins à l'Amour comme les autres. Histoires à ce sujet (*a*) 115 (*b*) 25 ne sont pas moins sujets à l'Ambition & à l'Avarice, *ibid. & suiv.*

Epigrammes: Contre un Evêque de Cour qui aspire après le Chapeau de Cardinal (*a*) 29. Contre un autre qui échapa à ses Créanciers. *ibid.* Contre le Musicien *Rameau*. 32. Contre un mauvais Auteur 56. Contre l'Académie des Quarante, *ibid.* Contre l'Abbé *le Blanc*. 60. Sur la Statue de *Louis XV*. 64. Contre le Poëte *Voltaire*, 67. Contre le même 77. Contre le Poëte *Piron*, faite par lui même 78. Contre *Voltaire* 91. Contre l'Auteur de l'Opera du *Carnaval du Parnasse*, 147. Six autres sur un formidable Duel entre deux Auteurs, 150. Contre *Voltaire* (*b*) 52. A la louange d'une Danseuse de l'Opera, 61. Sur le Prevôt des Marchands de *Paris*, 62. Sur un Médecin Ignorant de cette Capitale, 63. Autres sur l'Opera de *Zoroastre*, 86, 87, 88. Contre le Poëte *Cabusac*. *ibid.* Contre l'Académie des *Quarante*, 103. Contre une Femme prétentueuse, 131. Contre une vieille amoureuse, 132. Contre le *Mariage*, *ibid.* sur un homme singulier & bizarre, 133. deux autres contre *Voltaire* (*b*). 152.

Femmes, sont très clair-voyantes sur les défauts les unes des autres (*a*) 4. aiment à médire. 5. ne peuvent souffrir qu'on médise d'elles, 6. Portrait de celles de *Paris* & de *Londres*, 33. Illustres par leur esprit & leurs talens,

talents, 13, 41, 95 (*b*) 49. aiment beaucoup l'argent (*a*) 48. ſont fort galantes à *Paris*; Hiſtoire Tragi-Comique ſur ce ſujet, 86.

Filoux, Divers tours (de) (*a*) 32, 81. (*b*) 29. 133.

Fouard (du) Vers à ſa louange (*a*) 51.

François, leur injuſte mépris pour les Poëtes étrangers, dont ils n'entendent pas même la langue (*b*) 15.

Frelon (le) & l'*Abeille*, Fable (*b*) 105. application de cette Fable, 107.

Généroſité extraordinaire de deux Coureurs *Anglois* (*a*) 79. Reflexions à ce ſujet, 80. encore plus ſurprenante dans un Avocat *Brabançon*, 125. admirable dans un Valet envers ſon Maitre. Récompenſe qu'il en reçoit de ſon Roi (*b*) 79.

Genes, Hiſtoire des Révolutions arrivées dans cet Etat. Extrait de ce Livre (*b*) 13.

Harry, Hiſtoire de ſes ſept femmes (*b*) 116.

Ingratitude, combien ce vice eſt ancien, condamnable, & ordinaire parmi les hommes (*a*) 49.

Juſtice reformée en *Pruſſe*. Plan de cette Réforme, éloge de ce plan, & de ſon Auguſte Auteur, (*b*) 55.

Kanor, extrait & éloge de ce Roman, ou Conte Allégorique (*b*) 85.

Kara Muſtapha & *Bach-Lavi*. Idée & critique de ce Roman (*b*) 82.

Languet, ancien Curé de S. *Sulpice* de *Paris*; Réponſe d'un Poëte qu'il prioit de lui compoſer ſon Epitaphe (*b*) 23. Avanture arrivée à ſon ſucceſſeur, 24.

Loix, l'Eſprit (des). Eloge & Critique de ce Livre (*a*) 97.

Lorraine, Vers ſinguliers faits pour le jour Anniverſaire de la Naiſſance du Prince *Charles* (de) Gouverneur Général des Païs-Bas *Autrichiens* (*b*) 64.

Louis XV. Vraie Place où doit être élevée ſa Statue (*b*) 80.

Mairan (de) ſa Diſſertation ſur la glace; idée & éloge de cet Ouvrage (*b*) 145.

Malthe (l'Iſle de) Jugement ſur cet Ouvrage (*a*) 100.

Mar-

Marmontel, eloge & Critique de ſa Tragédie d'*Ariſtomene* (*b*) 66. Avanture Comique, & humiliante, arrivée à ce Poëte 67. Duel Comique entre ce Poëte & le Sieur *Freron* (*a*) 147.

Maſque (Le) Extrait & Critique de ce Roman (*b*) 81.

Minos, Hiſtoire de cette galante Demoiſelle. Réflexions ſur ce ſujet, 48.

Mœurs, le Sieur *Touſſaint*, Auteur du Livre (des) eſt mis au Château de *Vincennes*, & en eſt élargi après deux ans de captivité (*a*) 62.

Moines, hardieſſe & impiété d'un Moine. Réflexions à ce ſujet (*a*) 22. ne ſont pas moins enclins à la Luxure, que les autres hommes. Hiſtoire Comique ſur ce ſujet (*b*) 18.

Mongon, l'Abbé (de) Jugement ſur ſes Mémoires (*a*) 99.

Mort ſinguliere d'un Faux-fermentaire (*b*) 140.

Nanine, extrait & Critique de cette Comédie de Mr. de *Voltaire* (*a*) 53.

Newton, Expoſition de ſes découvertes Philoſophiques. Jugement ſur ce Livre (*b*) 10.

Ode Anacréontique (*b*) 129. Autre, tendre & Chrétienne d'un jeune Epoux ſur la mort de ſa femme, 154.

Opera de *Paris*, Débauche de ſes Acteurs & Actrices, à qui elle doit être attribuée (*a*) 30. Sa direction donnée aux Magiſtrats de la Ville, Chanſon ſur ce ſujet, 145. Critique de celui du *Carnaval du Parnaſſe*, 146. de celui de *Zoroaſtre* (*b*) 58, 87 & 88.

Oreſte, Tragédie de M. de *Voltaire*, Extrait, jugement, & Critique de cette piéce (*b*) 89. & 143. . . .

Paris, combien cette Ville eſt agréable aux Dames (*a*) 3. Plaintes de M. de *Voltaire*, au ſujet des Monuments publiçs de cette Ville, 142. inondé de Voleurs (*b*) 33. en eſt purgé 133.

Parterre, Scène plaiſante qu'il donne au Théatre de *Paris* (*a*) 158.

Poëtes, peu de bons aujourdhui en *France* (*a*) 19.

peu riches, pour l'ordinaire, 52. goût singulier de quelques uns dans leurs Comédies, 53. ne se piquent pas beaucoup de Religion, 77. réussissent ordinairement mal dans les sujets Réligieux, 101.

Prévention (la fausse). Jugement sur cette Comédie (*b*) 99.

Prusse, éloge du Roi (de) (*a*) 137. (*b*) 55. 153.

Quinze-vingt, Avanture Comique entre un de ces Aveugles & deux Mousquetaires (*a*) 129.

Religieuses, Histoire des Amours & du Mariage de la Signora R. . Religieuse de *Venise* (*b*) 41.

Religion, Poëme *François* sur la Religion par M. l'Abbé *Racine*, traduit en Vers Latins par un Tisserant du *Mans*. (*a*) 28. Anecdote Curieuse à ce sujet, 28.

Sagesse, belle Epitre en Vers sur (la) (*b*) 126.

Sçavant (le faux). Extrait de cette Comédie avec la Critique (*a*) 153.

Semiramis, Chute de cette Tragédie du Sieur de *Voltaire*. Lettre fort plaisante qu'il écrit sur ce sujet à la Reine, avec des reflexions, 9. effet de cette Lettre, 26. Critique de cette Tragédie, *ibid.*

Sort Les Caprices (du). Idée & Critique de ce Roman (*b*) 84.

Stanislas (le Roi). Vers du Sieur de *Voltaire* à la louange de ce Prince (*a*) 43.

Tencin, Mort de Madame (de) son éloge (*b*) 49. Vers plaisants faits à l'occasion de cette mort (*b*) 103.

Théatre François, fort déchu de son ancienne splendeur (*a*) 8.

Trublet (l'Abbé) ses Essais de Littérature (*b*) 7.

Voleurs Histoires de plusieurs (*b*) 33, & 133.

Voltaire critique (*a*) 9, 28, 53, 77, 91. (*b*) 52 97. 143, 144, 152. Scène Comique donnée par ce Poëte 124.

Zoroastre, Eloge & Critique de cet Opéra (*b*) 58. 87 & 88.

FIN.

De la Table des Matieres des deux premiers Tomes.

X. SUITE
DU
CATALOGUE
DE
LIVRES NOUVEAUX
ET AUTRES
Qui ſe trouvent à la Haye,

Dans la Boutique de PIERRE GOSSE Junior, Libraire de S. A. R. MADAME LA PRINCESSE D'ORANGE ET DE NASSAU, &c. &c. &c.

Livres Anglois.

GEography Reformed, or a New Syſtem of General Geography, 8. London, 1749.
Guardian (The) 12. 2 vol. London, 1745.
Guide (a) to Health through the Various Stages of Life. by Bernard Lynch, 8. London, 1744.
Ophiomaches or Deiſm Revealed, 8. London, 1749.
Preceptor (the) Containing a General Courſe of Education. Wherein the firſt principales of Polite Learning are laid down, in a way moſt Suitable for trying the Genius and Avancing the Inſtruction of Youth, 8. 2 vol. London, 1748.
Thomſon Works, 8. 2 vol. Lond. 1738.

Livres

Livres François.

Agriculture Parfaite par Agricola, 8. Amſt. 1730.
L'Amour Dévoilé ou le Siſteme des Simpathiſtes, où l'on explique l'Origine de l'Amour, des Inclinations, des Simpathies, des Averſions, des Antipathies, &c. 12. Paris, 1749.
Amours des Dames Illuſtres de France ſous le Regne de Louis XIV. 12. 2 vol. Cologne.
Animaux (Les) plus que Machines, 8. 1750.
Art de la Guerre, par Principes & par Regles, Ouvrage de Monſieur le Marechal de Puyſegur, mis au jour par Mr. le Marquis de Puyſegur ſon Fils, 4. 2 vol. fig. Paris, 1749.
Avantures de Joſeph Andrews & de ſon Ami Abraham Adams écrites dans le Gout des Avantures de Dom Quixotte. Publiées en Anglois par Mr. Fielding, 12. 2 vol. Amſt. 1744.
——— (*les*) *de Gilblas de Santilane, par Mr. le Sage*, 12. 4 vol. fig.
Le Bateliers de Sr. Cloud, Opera Comique, 8. Haye, 1750.
Bibliotheque Impartiale pour les Mois de Janvier & Fevrier 1750, 8. Leide 1750, & la ſuite à meſure qu'elle paroitra.
Bibliotheque Choiſie & Amuſante. 12. tome Cinquieme & Sixieme, 12. 13. Amſt. 1749 & 1750.
——— *idem* 12. 6 vol. Amſt. 1749 & 1750.
Bigarure (La) 8. 2 vol. la Haye, & la ſuite, à meſure qu'elle paroitra.
Cent Fables en Latin & en François Choiſies des Anciens Auteurs miſes en Vers Latins par G. Faerne, 4 fig. Londres, 1744.
——— *Nouvelles* Nouvelles de Madame de Gomez, 12. 20 vol. la Haye.

Chronologie de l'Hiſtoire Sainte & des Hiſtoires Etrangeres qui la concernent depuis la ſortie d'Egypte juſqu'à la Captivité de Babylone, par Alphonſe Des Vignoles, 4. 2 vol. Berlin 1738.

Connoiſſance des Temps pour l'année 1750. *au Meridien de Paris publié par Ordre de l'Academie Royale des Sciences & Calculée, par Mr. Maraldi*, 12. Paris, 1749.

Conſidérations ſur le Commerce & la Navigation de la Grande Bretagne, 8. Amſt. 1750.

——— *ſur le Genie & les Mœurs de ce Siecle*, 8. Paris, 1749.

*Conſeils à une Amie, par Madame de P**** 8. 1750.

Coquette (la) ſans le ſçavoir Opera Comique en un Acte, 8. la Haye, 1749.

Curioſitez de la Nature & de l'Art ſur la Vegetation, ou l'Agriculture & le Jardinage dans leur Perfection, par l'Abbé de Vallemont, 8. 2 vol. fig. Brux. 1734.

Decouverte (Nouvelles) ſur la Guerre, par le Sieur de Follard, 8. Brux. 1724. fig.

Le Deguiſement Paſtoral Opera Comique en un Acte, 8. Haye, 1750.

Delaſſements (les) d'un Galant-Homme ou fruits Agréables de la Lecture & de la Converſation, Recueil de Bons-Mots, Avantures, Pieces Fugitives &c. où l'on a ajouté un Journal Anecdote très Curieux ſur l'Hiſtoire de St. Louis Roi de France, 8. Amſt. 1742.

Diable Hermite ou Avantures d'Aſtaroth bani des Enfers, ouvrage de Fantaiſie. 12. 2 vol. Amſt. 1741,

Diable Boiteux, par Monſieur le Sage, 12. 2 tom. 1 vol. Amſt. 1729.

Droit Public Germanique, où l'on voit l'Etat preſent de

de l'Empire, ſes Principales Loix & Conſtitutions, l'Origine & l'Agrandiſſement des plus Conſiderables Maiſons d'Allemagne, 8. 2 vol. Amſt. 1749.

Ecole (L') du Potager, 12. 2 vol. Paris 1749.

Eloge Hiſtorique & Critique d'Homere traduit de l'Anglois de Pope, 12. Paris, 1749.

Eſprit (L') des Loix, Nouvelle Edition plus complette que toutes celles qui ont paru juſques ici, à laquelle l'Auteur a ojouté des Recherches Nouvelles ſur les Loix Romaines touchant les Succeſſions, ſur les Loix Françoiſes & ſur les Loix Féodales, revue, Corrigée, avec des Changemens conſidérables données par l'Auteur, 4. Geneve, 1749.

Eſſai Politique ſur le Commerce, par Monſieur Melon, 8. Amſt. 1742.

Eſſai de Philoſophie Morale, attribué à Mr. de Maupertuis, 8. Londres, 1750.

Eſſai ſur l'Hiſtoire des Belles Lettres, des Sciences & des Arts, par Mr. Juvenel de Carlencas. 8. 4 vol. Lyon 1749.

Eſther Tragédie tirée de l'Ecriture Ste. par Mr. Racine, 8. Londres 1745.

Expoſition des Decouvertes Philoſophiques de Monſieur le Chevalier Newton, par M. Maclaurin, Ouvrage traduit de l'Anglois, 4. fig. Paris, 1749.

Fables (Les) d'Eſope Phrygien avec celle de Philelphe, nouvelle traduction enrichie de Diſcours Moraux & Hiſtoriques & de Quatrains à la fin de chaque Diſcours, par Mr. de Bellegarde, 8. 2 vol. fig. Utrecht 1734.

Fables Choiſies miſes en Vers par Monſieur de la Fontaine, 8. 2 vol. fig. Amſt. 1728.

Faveurs (les) & les Diſgraces de l'Amour ou les Amans Heureux, Trompez & Malheureux, 12. 3 tom. 1 vol. fig. Haye, 1734.

Fem-

Femmes (les) Militaires, Relation d'une Iſle nouvellement decouverte, 12. fig. Amſt. 1739.

Florentin (le) Comedie, par Monſieur de la Fontaine, 8. Haye 1750.

Gouvernement (le) Admirable ou la Republique des Abeilles, avec les moyens d'en tirer une Grande Utilité, 12. la Haye, 1740.

Grammaire Françoiſe & Angloiſe, par Boyer, 12. Rotterdam, 1748.

——— *Angloiſe Françoiſe par Mr. Guy-Miege*, 8. Rott. 1739.

Guerre (la) Seraphique, ou Hiſtoire des Perils qu'a courus la Barbe des Capucins par les Violentes Attaques des Cordeliers, 12. la Haye, 1740.

Hiſtoire des Revolutions de Genes, 12. 3 vol. Paris, 1750.

——— *de France & l'Hiſtoire Romaine par demandes & par Reponſes*, 12. 2 vol. Paris, 1749.

——— *Abrégée des plus fameux Peintres Sculpteurs & Architectes Eſpagnols, avec une Deſcription exacte de leurs Oeuvres & celles des Etrangers qui ſe voyent dans le même Royaume, traduite de l'Eſpagnol de Don Antonio Palamino Velaſco*, 12. Paris, 1749.

——— *de Favoride*, 8. Geneve, 1750.

——— *de Bertholde contenant ſes Avantures, Sentences, bons Mots, reparties Ingénieuſes, ſes tours d'Eſprit, l'Hiſtoire de ſa Fortune & ſon Teſtament*, 8. la Haye, 1750.

——— *des Empereurs Romains depuis Auguſte juſqu'à Conſtantin, par Mr. Crevier*, 12. 2 vol. Paris, 1749.

——— *du Regne de Louis XIII. par le Vaſſor*, 12. 18 vol. Complet. Amſt., 1720.

——— *de Louis XI. par du Clos*, 12. 3 vol. Amſt.

*Hiſtoire de Guillaume le Conquerant, Duc de Normandie & Roi d'Angleterre, par Mr. l'Abbé P****, 12. 2 vol. Paris, 1742.

——— *Critique de l'Ame des Bêtes, contenant les Sentimens des Philoſophes Anciens & ceux des Modernes ſur cette Matière, par Mr. Guer*, 8. 2 vol. Paris, 1749.

Journal Britannique par Mr. Maty, pour les Mois de Janvier & Février, 1750. 12. la Haye, 1750.

Journées Amuſantes par Madame de Gomez, 12. 8 vol. Paris, 1744.

Lettres (Nouvelles) Suiſſes ſur divers ſujets & ſur-tout les Affaires preſentes de l'Europe, 8. Amſt., 1746.

——— *Choiſies de M. Serrion*, 12. 4 vol. Amſt., 1730.

——— *d'un Inconnu à ſon Ami Mr. M. de Le****. 12. 1750.

——— *de Rouſſeau ſur différens ſujets*, 12. 2 vol. Geneve, 1749.

*Maſque (le) ou Anecdotes Particulieres du Chevalier D****. 12. Paris, 1750.

Mémoires de la Comteſſe d'Horneville ou Réflexions ſur l'inconſtance des Choſes humaines, par Mr. Serrion, 8. 2 vol. Amſt., 1740.

——— *Secrets pour ſervir à l'Hiſtoire de Perſe*, 8. Amſt., 1745.

——— *Secrets pour ſervir à l'Hiſtoire de Brandenbourg, de Main de Maitre*, 12. 1750.

——— *du Comte de Vaxere, ou le Faux Rabin, par le Marquis d'Argens*, 12. Amſt., 1737.

Mentor Moderne, ou Diſcours ſur les Mœurs des Siécles, traduits de l'Anglois du Guardian de Mrs. Addiſſon, Steele, & autres Auteurs du Spectateur, 12. 4 vol. Amſt., 1727.

Methode (Nouvelle) pour Pomper le Mauvais Air des Vaiſſeaux, &c. par Samuel Sutton, avec une Diſſer-

Dissertation sur le Scorbut, par le Docteur Mead, Ouvrage traduit de l'*Anglois*, 12. Paris, 1749.

Mouche (la) ou les Avantures de M. Bigand, traduites de l'Italien, par le Chevalier de Mouhy, 12. 4 vol. Amst., 1737.

Négociant (le Parfait) ou Instruction Générale pour ce qui regarde le Commerce des Marchandises de France & des Pays Etrangers, pour la Banque, le Change & Rechange, les Societez ordinaires, en commandite & annonimes, les Faillites, Banqueroutes, Separations, Cessions & abandonnemens de Biens, la manière de tenir les Livres, Journaux d'Achapts, de Ventes, de Caisse & de Raison, &c. par Jacques Savary, 4. 2 tom. 1 vol. Amst., 1726.

Observations sur la Littérature Moderne, 12. Paris, 1749.

——— *sur les Plantes, par M. Guettard*, 12. 2 vol. Paris, 1747.

Oeuvres de Monsieur Crebillon, 12. 3 vol. Nouvelle Edition, Paris, 1749.

——— *de Monsieur Regnard, contenant ses Piéces de Theatre*, 12. 2 vol. Bruxelles.

——— *de Mr. Remond de St. Mard*, 12. 5 vol. Paris, 1749. avec fig.

——— *de Théatre de Monsieur Boissy*, 8. 7 vol. Paris, 1738.

Pigmalion, ou la Statuë Animée, Opera Comique en Vaudevilles, par Messieurs Panard & l'Affichard, 8. Haye, 1749.

Plan pour reformer la Justice que sa Majesté le Roi de Prusse a dressé par ses propres Lumieres & par lequel la Procedure est réglée d'une Manière que dans le terme d'un An tous les Procès sont Jugés en première, seconde & troisième instance, 12. Imprimé pour la satisfaction du Public, 1750.

Pot de Chambre Cassé, Tragédie pour rire, ou Come-

die pour pleurer, 8. à Ridiculomanie, 1746.
Principes des Sciences & des Mathématiques, 8. Dresde, 1750.
Procureur Arbitre, Comédie par Mr. Poisson, 8. Haye, 1750.
Les Petits Comediens, Opera Comique, par Mr. Panard & Fagan, 8. Haye, 1750.
Recueil (Nouveau) Choisi & mêlé des meilleures Piéces du Théatre François & Italien, 8. 8 vol. Utrecht, 1743.
Réflexions Philosophiques sur l'Origine des Animaux, 4. Londres, 1750.
——— *sur le Comique-Larmoyant par Mr. M. D. C. Tréſorier de France &c.* 8. Paris, 1749.
Sermons sur divers Textes de l'Ecriture Sainte, par feu Mr. Gabriel du Mont, 8. Rotterd. 1750.
——— *(Nouveaux) sur diverſes Textes de l'Ecriture Sainte par feu Monſieur Daniel de Superville*, 8. Amſt. 1743.
——— *ſur divers Textes de l'Ecriture Sainte, par feu Mr. J. Colas de la Treille*, 8. 2 vol. Amſt. 1727.
Théatre François, ou Recueil des Meilleures Piéces de Théatre, 12. 12 vol. Paris, 1737.
Theologie Chrétienne par Pegorier, 4. Amſt. 1726.
Théatre (le Nouveau) François, 12. 12 vol. Utrecht, 1735.
Traité General du Commerce plus ample & plus exact que ceux qui ont paru juſques à préſent: fait ſur les Memoires de divers Auteurs tant anciens que Modernes; contenant les Reductions des meſures, Poids & Monoies de la Hollande & d'Amſterdam reduites aux meſures, Poids & Moneies des principales Places de l'Europe, comme auſſi pour les Eſcomptes au Rabais, avec diverſes tables à ce ſujet; pour la Banque, le Change, Re-
change

change &c. par Samuel Richard, 4. Amſt. 1721.

Tribut (Le) du Cœur Opera Comique du Sr. P***. repreſenté pour la première fois le Neuf Mars 1750. ſur le Théatre de la Haye à l'occaſion de la Naiſſance de ſon Alteſſe Sereniſſime Madame la Princeſſe Caroline d'Orange & de Naſſau &c. &c. 8. Haye, 1750.

Vie de Monſieur l'Abbé de Choiſi de l'Academie Françoiſe, 8. Lauzanne, 1742.

Voyage de Paul Lucas au Levant & ailleurs, 6 vol. la Haye.

——— & Avantures de Jacques Maſſé, 12. Cologne, 1719.

——— du P. Labat en Eſpagne & en Italie, 12. 8 vol. Amſt. 1731.

——— du Capitaine Robert Lade en differentes parties de l'Afrique, de l'Aſie & de l'Amerique, 12. 2 vol. fig. Paris, 1744.

Livres Latins.

CElſi (Aur. Corn.) de Medecina Libri Octo cum Notis Variorum, Cura & Studio Th. J. ab Almeloveen, 8. *Rott.* 1750.

Compendium Hiſtoriæ Univerſalis ab initio mundi ad tempora Caroli Magni Imp. Conſcriptum à J. Clerico, 12. *Lond.* 1735.

Euclidis Elementorum libri priores ſex, item undecimus & Duodecimus, ex Verſione Latina Frederici Commandini, 8. *fig. Oxoniæ*, 1747.

Heroclis Philoſophi Alexandrini in Aurea Carmina Commentarius, Græce & Latine, 8. *Londin* 1742.

Hutcheſon Philoſophiæ Moralis Inſtitutio Compendiaria Libri III. Ethices Juriſprudentiæ Na-

tu

turalis Elementa Continens, 12. *Glaſguæ* 1784.

Pharmacopœa Collegii Regii Medicorum Edimburgenſium, 8. *Edimburgi* 1744.

Pharmacopœia Collegii Regalis Medicorum Londinenſis, 4. *Londini* 1747.

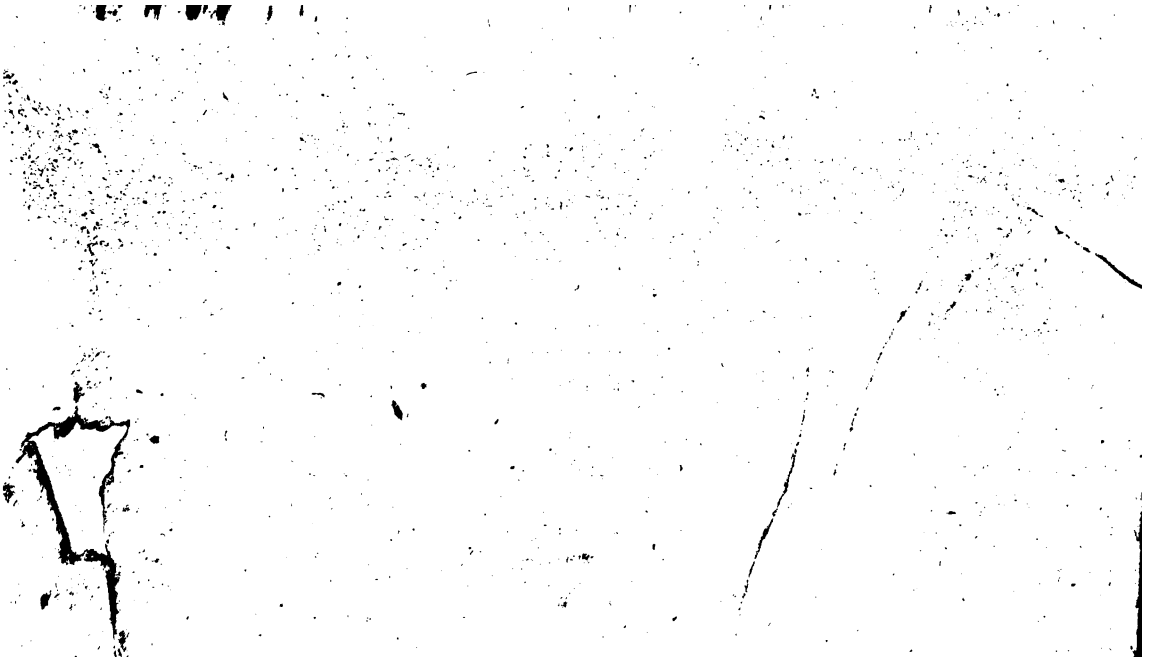
——— idem, 4. *Londini* 1746.

Rohaulti (Jac.) Phyſica, 8. *Rotterd.* 1750.

Taciti (C. Cornelii) Opera, quæ extant omnia, ad Editionem Optimam Joh: Fre: Gronovii Accurate Expreſſa, 12, 2 *vol. Glaſguæ* 1743.

Vanieri (J.) Prædium Ruſticum, 12. *Pariſiis* 1746.

Virgilii (P.) Maronis Bucolica, Georgica, Æneis, ex recenſione R. Cuninghamii, Scoti, 12. *Edinburgi* 1743.

F I N.

10 vols
Poursin
16.5.79
850 Frcs.